N° 379 — Tome CII 1er Avril 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, JACQUES BRIEU, V. CORNETZ,
GEORGES DUHAMEL, RENÉ DUMESNIL, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN,
MAURICE BOISSARD, HIPPOLYTE BUFFENOIR, R. DE BURY,
ANATOLE FEUGÈRE, MAURICE GAUCHEZ,
JEAN DE GOURMONT, RÉMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, PHILÉAS LEBESGUE,
MAURICE MAGRE, JEAN MARNOLD,
CLAUDE-ROGER MARX, MICHEL MUTERMILCH, MARCEL MONTANDON, RACHILDE,
ANDRÉ ROUVEYRE, CARL SIGER, A. VAN GENNEP

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

SOMMAIRE

—

No 379. — 1er AVRIL 1913

Claude-Roger Marx	*Le Sentiment de la Mort chez Maeterlinck*	449
André Rouveyre	*Visages : CVIII. Robert Mortier*	465
V. Cornetz	*Le Sens de la Direction chez l'homme et les animaux*	466
Maurice Magre	*Soirs d'Opium*, poésies	483
Maurice Gauchez	*La Jeune Littérature Belge*	488
Anatole Feugère	*La Doctrine révolutionnaire de Diderot et de Raynal d'après l'« Histoire des Indes »*	498
Hippolyte Buffenoir	*J.-J. Rousseau et Houdon pendant la Révolution*	518
René Dumesnil	*Le Concerto*, nouvelle	533

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : XXIIIe Lettre à l'Amazone*	573
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	576
Rachilde	*Les Romans*	580
Jean de Gourmont	*Littérature*	584
Edmond Barthélemy	*Histoire*	589
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	595
A. van Gennep	*Ethnographie. Folklore*	598
Carl Siger	*Questions coloniales*	602
Jacques Brieu	*Ésotérisme et Sciences psychiques*	607
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	613
R. de Bury	*Les Journaux*	622
Maurice Boissard	*Théâtre*	626
Jean Marnold	*Musique*	630
Gustave Kahn	*Art*	635
Henri Albert	*Lettres allemandes*	639
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	644
Marcel Montandon	*Lettres roumaines*	649
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	653
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	658
Mercure	*Publications récentes*	661
—	*Echos*	663

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

Librairie Ancienne Honoré et Édouard CHAMPION
5, Quai Malaquais, PARIS – Gobelins 28-20.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
STENDHAL

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION D'ÉDOUARD CHAMPION

En volume in-8 écu avec illustrations documentaires.

IL EST TIRÉ :

Dix exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 10, contenant une double suite des planches hors texte tirées sur Japon Impérial. — 1 disponible, à **35** fr. le volume.

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 11 à 35, contenant une double suite des planches hors texte tirées sur Japon impérial. — 5 disponibles, à **30** francs le volume.

Cent exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 36 à 135. — Quelques-uns disponibles, à **20** francs le volume.

Onze cents exemplaires sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma de Voiron, numérotés de 136 à 1236 et filigranés. — A **7** fr. **50** le volume.

VIENT DE PARAITRE :

VIE
DE
HENRI BRULARD

PUBLIÉE INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS
D'APRÈS LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE GRENOBLE
PAR
HENRY DEBRAYE
Ancien élève de l'École des Chartes, Archiviste de la ville de Grenoble.

TOME PREMIER : Avec NOTE DE L'ÉDITEUR, INTRODUCTION et 5 PLANCHES HORS TEXTE, XLVIII-318 pages.

TOME SECOND : AVEC ANNEXE, APPENDICES, TABLES et 5 PLANCHES HORS TEXTE, 420 pages.

Édition réalisée avec le précieux concours de **Charles MAURRAS** (*Rome, Naples, Florence*) ; **Remy de GOURMONT** (*de l'Amour*) ; **J.-J. THARAUD** (*Armance*) ; **Gabriele d'ANNUNZIO** (*Promenades dans Rome*) ; **Henry ROUJON** (*Mélanges d'Art*) ; **Miss GUNNELL et E. HENRIOT** (*Notes sur la Littérature et la Société*, inédit) ; et, pour n'en citer que quelques-uns et suivant l'ordre de publication : **MM. Anatole FRANCE** et **Maurice BARRÈS** présenteront *l'Abbesse de Castro* et la *Chartreuse de Parme* (avec des variantes inédites).

Sous presse : **Bibliographie Stendhalienne**, par H. CORDIER, membre de l'Institut, 1 vol. — **Journal**, publié par Henry DEBRAYE, 3 vol., au moins — **La vie littéraire de Stendhal**, documents inédits par A. Paupe. (Appendice aux *Œuvres complètes.*)

IL PARAITRA 4 VOLUMES PAR AN

Franco sur demande le prospectus détaillé avec spécimen.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI[e])

ART ET ESTHÉTIQUE

Études publiées sous la direction de M. PIERRE MARCEL

Vient de paraître :

VELAZQUEZ

Par AMAN-JEAN

1 vol. in-8 avec 24 reproductions hors texte..... 3 fr. 50

Peu d'auteurs français ont écrit sur Velazquez. Pour en bien parler, il ne faut pas seulement être un historien averti des choses d'Espagne, mais aussi un artiste.

Quand on connaît les circonstances de la vie du maître, quand on a énuméré et analysé ses œuvres essentielles, on a fait peu de chose encore. M. Aman-Jean a raison de dire au sujet de Velazquez en commençant son livre : « S'il n'est le plus grand artiste il est peut-être le plus grand peintre. Il est si prodigieusement peintre qu'il peut n'être que cela... ».

Pour analyser ce génie, pour en comprendre toute la beauté, pour en révéler toute la saveur et toute la force, il fallait un artiste. C'est pourquoi M. Aman-Jean, le peintre délicat et lettré, était mieux indiqué que tout autre pour écrire le livre que nous publions

Précédemment parus :

TITIEN

Par Henry CARO-DELVAILLE

1 vol. in-8 avec 24 reproductions hors texte..... 3 fr. 50

GREUZE

Par Louis HAUTECŒUR

1 vol. in-8 avec 24 reproductions hors texte ..... 3 fr. 50

Vient de paraître :

LE MYSTICISME MUSICAL ESPAGNOL

AU XVI[e] SIÈCLE

Par Henri COLLET

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ESPAGNE, DOCTEUR ÈS LETTRES

1 fort vol. in-8..... 10 fr

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

GUILLAUME APOLLINAIRE
FERNAND FLEURET ET LOUIS PERCEAU

L'Enfer de la Bibliothèque Nationale

Icono-bio-bibliographie de tous les ouvrages composant cette collection. Vol. in-18..... 7 50

ALBERT SAMAIN

Œuvres de Albert Samain.

Au jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes. Vol. grand in-8 sur beau papier (0 20 × 0 35).... 7 »

REMY DE GOURMONT

La Petite Ville

Paysages, Vol. in-16 carré tiré à petit nombre, dont 120 exemplaires numérotés sont mis dans le commerce..... 5 »

LAFCADIO HEARN

Fantômes de Chine,

Six Légendes, trad. de l'anglais par Marc Logé. Vol. in-18..... 3 50

RENÉ ARCOS

L'Ile perdue,

poème dramatique. Vol. in-18..... 3 50

TRISTAN KLINGSOR

Poèmes de Bohême,

Vol. in-18..... 3 50

CÉCILE SAUVAGE

Le Vallon,

poèmes. Vol. in-18..... 3 50

HENRI MALO

Les Corsaires Dunkerquois et Jean Bart.

Des Origines à 1662. Vol. in-18..... 3 50

MARCEL COULON

Témoignages

Troisième série. (J.-H. Fabre : L'Homme et l'Œuvre. — Moréas dévoilé. — L'Hellénisme de Maurice Barrès. — L'entomologie et J.-H. Fabre. — André Rouveyre. — Ephraïm Mikhaël). Vol. in-18..... 3 50

ALBERT HEUMANN

Le Mouvement littéraire belge d'expansion française depuis 1880.

Préface par M. Camille Jullian, de l'Institut. Vol. in-18..... 3 50

GEORGES DUHAMEL

Paul Claudel.

Le Philosophe, le Poète, l'Écrivain, le Dramaturge. Vol. petit in-8..... 2 50

JEAN DES COGNETS

La Vie intérieure de Lamartine

d'après les souvenirs inédits de son plus intime ami, J.-M. Dargaud, et les travaux les plus récents. Vol. in-18..... 3 50

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris, VI^e^)

Collection des plus belles pages

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

L'Arétin. Notice de Guillaume Apollinaire, avec un portrait..... 1 Vol.

Chamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice, par Remy de Gourmont..... 1 Vol.

Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Helvétius, avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albert Keim..... 1 Vol.

Alfred de Musset, avec une Notice de Jean de Gourmont. Portrait inédit de Clésinger, gravé sur bois..... 1 Vol.

Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait.... 1 Vol.

Cardinal de Retz, avec un Portrait d'après Philippe de Champaigne et une Notice de Charles Verrier..... 1 Vol.

Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Saint-Evremond, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont. 1 Vol.

Saint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthèlemy et un Portrait d'après Van Loo..... 1 Vol.

Stendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur bois d'après Södermark..... 1 Vol.

Tallemant des Réaux, avec une Notice ..... 1 Vol.

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

Maurice de Guérin, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmont..... 1 Vol.

Saint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontispice. 1 Vol.

Théophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Danet. 1 Vol.

Tristan L'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après Daret et une Notice de Ad. van Bever..... 1 Vol.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

La Machine à explorer le Temps (*The Time Machine*), roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3.5o

La Guerre des Mondes, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18... 3.5o

Une Histoire des Temps à venir, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18. 3.5o

L'Ile du Docteur Moreau, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18. 3 5o

Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par HENRY-D DAVRAY. Vol. in-18..... 3.5o

Les Pirates de la Mer, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3.5o

L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ Vol. in-18..... 3.5o

La Merveilleuse Visite, roman, traduit par LOUIS BARRON. Vol. in-18..... 3.5o

Place aux Géants, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volume. in-18..... 3.5o

Quand le Dormeur s'éveillera, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18..... 3.5o

Miss Watters, roman, trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.5o

Anticipations, *ou de l'influence du progrès mcanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines*, trad. pr HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18.. 3.5o

La Burlesque Equipée du Cycliste, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volume in-18..... 3.5o

La Découverte de l'Avenir, traduit par HENRY-D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3.5o

Douze Histoires et un Rêve, traduits par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18..... 3.5o

Au Temps de la Comète, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ Volume in-18..... 3.5o

Une Utopie Moderne, trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.5o

La Guerre dans les airs, roman, traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18..... 3.5o

Effrois et Fantasmagories. Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18..... 3.5o

L'Histoire de M. Polly, roman. Traduit par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Volume in-18..... 3.5o

Anne Véronique, roman. Trad. par HENRY-D. DAVRAY et B. KOZAKIEWICZ. Vol. in-18. 3.5o

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLING

Le Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Volume in-18..... 3.5o

Le Second Livre de la Jungle, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-18..... 3.5o

La plus belle histoire du monde, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-18..... 3.5o

L'Homme qui voulut être Roi, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Vol. in-18..... 3.5o

Kim, roman, traduit par LOUIS FABULET et CH. FOUNTAINE WALKER. Vol. in-18. 3.5o

Les Bâtisseurs de Ponts, traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES. Volume in-18..... 3.5o

Stalky et Cie, roman, trad. par PAUL BETTELHEIM et RODOLPHE THOMAS. Vol. in-18. 3.5o

Sur le Mur de la Ville, traduit par LOUIS FABULET, précédé d'une étude sur Rudyard Kipling par ANDRÉ CHEVRILLON. Vol. in-18..... 3.5o

Lettres du Japon, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18. 3.5o

L'Histoire des Gadsby, roman, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18..... 3.5o

Le Retour d'Imray, trad. par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18. 3.5o

Le Chat Maltais, trad. par LOUIS FABULLT et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Vol. in-18. 3.5o

Actions et Réactions. Trad. de LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON. Volume in-18..... 3.5o

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER
SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les EVANGILES

3 beaux volumes in 4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1.100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

Bibliothèque des Curieux — 4, *rue de Furstenberg*, **PARIS** (6e)

Vient de paraître :

Guillaume APOLLINAIRE

LA ROME DES BORGIA

ROMAN HISTORIQUE

« Pour décrire l'époque la plus violente et la plus raffinée de la Renaissance italienne ; pour évoquer les crimes des Borgia, leurs incestes, leurs orgies et aussi leur fameux poison la "**Cantarelle**", M. GUILLAUME APOLLINAIRE a trouvé des accents d'un lyrisme imagé. Le fin lettré, qui a su présenter si agréablement les figures et les œuvres du Divin Arétin, de Boffo et de tant d'autres conteurs italiens, s'est surpassé dans cette étude, où il a su, de façon saisissante, allier l'histoire au romanesque. »

Reproduction, en double page hors texte, du célèbre tableau de Jules Garnier **« BORGIA S'AMUSE »**

L'ouvrage forme 1 volume in-8 carré de 300 pages sur papier vergé, 10 illustrations hors texte, couverture artistique..... **5 fr.**

Vient de paraître :

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

Collection d'ouvrages de luxe à tirage limité, 4e série

VOLUME I

LE SOUPER DES PETITS-MAITRES

Conte composé de Mille et un Contes

Par **CAILHAVA DE L'ESTENDOUX**

VOLUME II

CADENAS & CEINTURES DE CHASTETÉ

Plaidoyer de M. FREYDIER, avocat à Nîmes

Précédé d'une notice historique (1750)

VOLUME III

LES DÉVOTIONS de Mme de BETHZAMOOTH

et les pieuses facéties de M. de Saint-Ognon

Par **l'abbé DUVERNET**

Chaque volume, à format in-18 sur papier d'Arches, tiré à 750 exemplaires.... **6 fr.**

Catalogue 1913 et liste des volumes à paraître en 1913 franco sur demande

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI^e)
et chez tous les Libraires

LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

Périodique encyclopédique, publié sous la direction de Claude Augé : tient au courant de tout, forme la mise à jour indéfinie du NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ et de toutes les encyclopédies

Principaux articles du n° d'Avril

Artois (Armand d') [*Biogr.*], par M. P. BASSET.
Brésil (*Géogr., Hist., Écon. polit., Polit.*), par M. HENRI LORIN; (TERRITOIRE DE L'ACRE), par M. G. TREFFEL; (*Armée*), par M. CHARLES PALLIOC.
Cesbron (*Biogr.*), par M. J.-M. DELISLE.
Chateaubriand (CORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE) [*Litt.*], par M. LOUIS COQUELIN.
Cœur d'une reine (LE) [*Litt. histor.*], par M. EMILE MAGNE.
Crawford and Balcarres (*Biogr.*), par M. HENRI TRÉVISE.
Davanne (*Biogr.*), par M. JACQUES AUVERNIER.
Debat-Ponsan (*Biogr.*), par M. J.-M. DELISLE.
Femme en bleu (LA) [*B.-A.*], par M. JEAN BAYET.
Fouquier-Tinville (*Litt. histor.*), par M. JACQUES BOMPARD.
France morale et religieuse sous la Restauration (*Litt.*), par M. PIERRE RAIN.
Lactucarium (*Bot. méd.*), par M. F. FAIDEAU.
Luitpold de Bavière (*Biogr.*), par M. HENRI TRÉVISE.
Métaux carbonyles (*Chim.*), M. M. MARCEL MOLINIÉ.
Millevoye (*Litt.*), par M. GAUTHIER-FERRIÈRES.
Mobilisation (*Milit.*), par le Lieut^t LOUIS JOUAN.
Nazim-pacha (*Biogr.*), par M. GEORGES TREFFEL.
Présidente (LA) [*Théâtr.*], par M. L. GOURBEYRE.
Sardine (*Hist. nat., Pêche, Écon. industr.*), par le professeur L. JOUBIN.
Sommeil (NOUVELLE THÉRAPEUTIQUE DE LA MALADIE DU) [*Méd.*], par le D^r LAUMONIER.
Trust (*Econ. polit.*), par M. CAMILLE MEILLAC.
Whymper (*Biogr.*), par M. PAUL LYON.
Vie dans les Océans (LA) [*Océanogr.*], par M. GASTON BOUCHENY.
Wilson (Woodrow) [*Biogr.*], par M. H. TRÉVISE.

Le numéro illustré de 59 gravures et d'une carte : **75 centimes.**

ABONNEMENT D'UN AN

France..... **8 fr.** | **Étranger** (Union postale)... **9 fr. 50**

(0 fr. 90 en sus si on désire recevoir les numéros sous tube carton).

Le LAROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ paraît le premier samedi de chaque mois

BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE

La plus jolie Collection des chefs-d'œuvre de la Littérature Française

Pour paraître le 5 Avril

Gérard de Nerval : Œuvres choisies illustrées

Avec biographie et notes par GAUTHIER-FERRIÈRES. Un vol. in-8° (13×20), illustré de 4 gravures hors texte, sous couverture rempliée, tranches rognées..... **1 fr. 50**

Anthologie des Écrivains français des XV^e et XVI^e siècles

Avec biographies et notes par GAUTHIER-FERRIÈRES. Deux volumes in-8° (13,5×20), illustrés de 36 gravures, dont 8 hors texte, et 18 autographes. (*Poésie*, 1 vol. ; *Prose*, 1 vol.) Chaque volume sous couverture rempliée, tranches rognées..... **1 fr. 50**

LE SENTIMENT DE LA MORT

CHEZ

MAETERLINCK

—

Il n'est point d'œuvre, il n'est point de page, on pourrait presque dire il n'est point de pensée de Maeterlinck où la mort ne soit nommée. Elle remplit ses premiers drames, dont elle est le principal et presque l'unique personnage. C'est à elle que le poète de *l'Intruse* a consacré sa dernière méditation (1). Il semble ainsi, malgré l'évolution de ce génie, qu'à la mort il soit resté fidèle, qu'elle lui ait révélé les inquiétudes salutaires qui font la dignité de l'homme et sans lesquelles il est impossible de suivre les voies de la résignation pour atteindre aux sommets de la sagesse.

En vain nous tâcherions de distraire notre être de la mort : de tous côtés elle est présente ; chaque minute sonne quelque dernier adieu. Aussi le sage, penché sur le mystère, « sait que c'est notre mort qui guide notre vie » et que, si nous voulons donner un sens à l'existence, nous devons essayer de la comprendre avec loyauté et dans toute son étendue. Il y a deux manières de regarder la mort : comme le plus terrible des abîmes, dont on n'ose s'approcher, ou bien comme l'énigme la plus profonde, peut-être la plus insoluble, mais non pas la plus redoutable. Un chapitre du *Temple Enseveli* montre comment l'humanité peu à peu la dépouille des « ornements imaginaires » dont la superstition l'a parée, et lui rend un visage calme : « On ne saurait nier que le poids de la mort s'allège à chaque génération à mesure que ses for-

(1) *La Mort* (Fasquelle, éditeur), 1913.

mes violentes et ses terreurs posthumes s'atténuent... Elle n'est plus l'heure du juge irrité et inconnaissable, le but unique et effroyable, l'abîme des ténèbres et des châtiments éternels... Elle ne pèse plus sur nos actions... (1). »

Cette évolution, on peut la suivre à travers l'œuvre même de l'écrivain, qui n'a d'abord chanté que l'horreur de la mort, pour finir en chantant la mort par amour de la vie.

§

Ouvrez le seul livre de poèmes de Maeterlinck, son premier livre, *Serres Chaudes*, et vous serez saisi par cette atmosphère de sépulcre. Vous pénétrez dans une chambre d'hôpital : l'air est raréfié ; la fièvre y flotte et la vie s'y ralentit. Des rythmes en sourdine, violents et ténus à la fois comme les perceptions d'un malade, se prolongent à l'infini : ce sont des symboles qui passent, s'effacent derrière des vitres embuées, de longues énumérations, semblables à des litanies, des conseils balbutiés avec la voix de la prière, des cris vite assourdis, de douces lamentations d'agonisant. Et, tout le long du souvenir, des mains de rêve égrènent des regrets inexpliqués, d'inexplicables ennuis, des impuissances sans cause, des tristesses abstraites, des peurs incohérentes, des mots doux, brumeux, ternes et fanés. Des glas sonnent vers midi... Des cortèges s'avancent de prisonniers et de malades ; des princesses dolentes et des fiancés mystiques sanglotent en tremblant :

Allons vers les plus malades !
Ils ont d'étranges exhalaisons.
... Allons aussi vers les plus faibles,
Ils ont d'étranges sueurs ;
Voici une fiancée malade,
Une trahison le dimanche
Et des petits enfants en prison.
... Allons enfin vers les plus tristes...

Visions d'une âme déjà d'un autre monde, hors du temps et de l'espace, détachée de son corps, qui contemple la terre qu'elle vient de quitter, et ne sait plus employer que de vagues et pâles symboles, avec la voix plaintive de l'au-delà (2).

(1) *Le Temple enseveli* (l'Evolution du mystère).

(2) Quelque *bon vivant* qu'on nous dépeigne Maeterlinck, il conviendrait de montrer l'influence exercée par les paysages de la jeunesse sur un esprit « qui se laisse aller aux mystères ».

§

Il allait suffire de réunir ces sensations pour leur donner une forme dramatique (1). La beauté du théâtre antique et de Shakespeare est dans cette pression des puissances supérieures et incompréhensibles, sur l'homme qu'elles dirigent et qu'elles égarent. Maeterlinck va plonger ses personnages au sein même du mystère : leurs gestes, leurs paroles extérieures auront peu d'importance : toute l'action naîtra de la sombre dépendance de ces êtres chétifs et ballottés. Sûrs à l'avance de leur défaite, ils contemplent avec effroi, sans se débattre, les malheurs inévitables. La progression du drame résidera dans cet envahissement. La plupart des héros du premier théâtre de Maeterlinck vivent dans « la ténébreuse attente de la mort ». Leur histoire est celle de l'âme grelottante et hallucinée, « marionnette » pendue à des fils invisibles, regardant défiler de terribles images qui la pâlissent, l'étranglent, l'empoisonnent. C'est la lente agonie, sans adoucissement et sans clarté, de l'homme qui ne sait où il est, où il va et pourquoi il est venu. Drames effrayants, chansons monotones et désespérées, aventures pitoyables et douces, pleines de pauvres petits gestes résignés, de sourires et de larmes perdus, de vaines palpitations, de cris sans révolte, où la lutte n'est pas entre les hommes, également dénués et malheureux, mais entre l'homme et l'inconnu.

Ici, la lumière ne pénètre pas ; l'atmosphère est telle que le poète semble avoir calfeutré ses personnages dans une prison de ténèbres et d'ignorance. Les bruits sont étouffés, les lampes s'éteignent, tout s'arrête de battre, tout attend, rien ne fleurit, tout se corrompt.

Ce sont de vieux châteaux en ruines, froids et humides, aux lourdes portes de fer, des couloirs retentissants, des chambres tristes comme des cryptes, des souterrains d'où monte une haleine empoisonnée, des campagnes qu'ont dévastées la guerre, la fièvre et la maladie et sur qui pèse le ciel noir, des forêts où règne une nuit éternelle, des jardins ensommeillés,

(1) Comment et à quelle occasion le sentiment de la mort prit-il naissance chez ce poète? « Croiriez-vous, dit-il dans une lettre, que, lorsque j'écrivis *l'Intruse*, le premier en date de mes petits drames mortuaires, *je n'avais jamais vu un mort*? Il est vrai que c'était une sorte de pressentiment ou de précognition. » Un an après, en effet, presque jour par jour, « parmi des circonstances dont quelques-unes rappelaient à peu près celles du petit drame », Maeterlinck perdait un être cher.

des étangs corrompus, des grottes où la mer se lamente et des tours abandonnées. La nature entière, les objets, eux aussi malades et vénéneux, complices, dégagent des signes et des présages : les fleurs se fanent, les jets d'eau tarissent, les colombes s'enfuient, le vent se lève, les ombres tournent ; tout est plein d'analogies et de symboles. L'action se poursuit hors du temps, éternelle, dans un moyen-âge de rêve qui laisse entrevoir toute chose à travers le voile du souvenir, enlève au corps son relief, réduit le monde à l'état d'apparence.

Entre ces êtres immatériels les mots de deuil s'échangent à voix basse, s'élargissent dans un silence épais où rien ne peut se perdre, où tout résonne tragiquement — se répercutent d'âme à âme. Des souterrains de chaque conscience, empruntant la voix physique de l'étonnement, de l'amour et de la crainte, allongés et ternis par les assonances, inintelligibles et évocateurs, montent les mots immenses et voilés, obscurs et obsédants, étranges (1).

Ces drames véritablement semblent dédiés à la mort. Et d'abord *la Princesse Maleine*, cauchemar puissant et puéril, où se mêlent Shakespeare et Poe, vision de fièvre où l'art de demain se devine, mais qui, par les effets, l'incohérence, l'excès de l'action, est encore d'ordre physique et extérieur. La mort, moins imprécise, moins cachée, dans *l'Intruse*, *Intérieur*, *la Mort de Tintagiles* et même *Pelléas et Mélisande*, la mort lentement s'avance, précédée et suivie de son cortège d'épouvantes, de pressentiments et de douleurs, non point sous une forme symbolique et chargée de ses emblèmes, mais présente et invisible, muette et tumultueuse. Dans *les Sept Princesses*, *les Aveugles*, immobile au milieu des vivants, après de terribles angoisses, peu à peu, elle se nomme. Ainsi, quels que soient ses caprices, partout se reconnaît la Souveraine et se découvrent ses traces ; même aux minutes apaisées, même au sein de l'amour, passe l'ombre qui décourage.

Est-il possible de tirer de ces œuvres une philosophie ? A vrai dire, nous n'y trouvons que la hantise de la mort. Le

(1) Le style de Maeterlinck est des plus évocateurs ; cependant son vocabulaire est extrêmement restreint. Les mêmes termes reviennent, sans doute parce qu'ils sont seuls capables de s'élargir au gré de la pensée : silence, obscur, étrange, profond, aveugle, extraordinaire, vieux, maladie, mort, destinée, etc.

poète la contemple, il la subit, mais sans vouloir la pénétrer ; il se grise de ses ténèbres, sans dessein de les dissiper ; il subit ses poisons, sans tâcher d'en guérir. Autour de l'inconnu rôde seule l'imagination qui suggère, décrit, mais n'analyse pas.

Maeterlinck a jugé lui-même, après quelques années, cette première partie de son œuvre qu'au reste certains préféreront pour son adorable détresse. Il importe de citer l'opinion : elle caractérise nettement l'évolution de l'écrivain (1) :

On y a foi — dit-il en parlant de ce théâtre — on y a foi à des énormes puissances invisibles et fatales, dont nul ne sait les intentions, mais que l'esprit du drame suppose malveillantes, attentives à toutes nos actions, hostiles au sourire, à la vie, à la paix, au bonheur. Des destinées innocentes, mais involontairement ennemies, s'y nouent et s'y dénouent pour la ruine de tous, sous les regards attristés des plus sages qui prévoient l'avenir, mais ne peuvent rien changer aux jeux cruels et inflexibles que l'amour et la mort promènent parmi les vivants. Et l'amour et la mort et les autres puissances y exercent une sorte d'injustice sournoise dont les peines ne sont peut-être que les caprices du destin... La présence infinie, ténébreuse, hypocritement active de la mort, remplit tous les interstices du poème. Au problème de l'existence, il n'est répondu que par l'énigme de son anéantissement. Du reste, c'est une mort indifférente et inexorable, aveugle, tâtonnant à peu près au hasard... *Il n'est pas déraisonnable d'envisager ainsi notre existence.* C'est de compte fait, pour l'instant, et malgré tous les efforts de nos volontés, le fond de notre vérité humaine... *Mais aujourd'hui, cela ne me paraît plus suffisant.* Essayons au contraire de varier l'apparence de l'inconnu qui nous entoure et d'y découvrir une raison nouvelle de vivre et de persévérer.

Quel changement d'attitude ! Il semble maintenant à Maeterlinck « loyal et sage d'écarter la mort de ce trône auquel il n'est pas certain qu'elle ait droit ». Déjà, dans *Aglavaine et Selysette*, il aurait voulu qu'elle cédât à l'amour et au bonheur une partie de sa puissance, « mais elle ne lui a pas obéi ».

§

Ainsi, non content de regarder le mystère, il essaye de l'approfondir, « délaisse peu à peu le théâtre où il ne donne plus que de « petites pièces », à son dire même sans portée philo-

(1) Préface du *Théâtre* (Lacomblez éditeur), 1903.

sophique, ou bien des drames plus heureux, plus clairs, mais, à notre avis, et peut-être nécessairement, moins accomplis (j'en excepte *l'Oiseau Bleu*). Pourquoi s'exprimera-t-il de préférence par l'essai philosophique ? C'est que — Maeterlinck l'a montré avec finesse — plus on descend dans la conscience de l'homme, moins on rencontre de conflits, « car les passions sont agrandies et assagies par le fait même qu'elles sont plus hautes et plus vastes ».

Sitôt que les êtres savent vivre à l'abri des alternatives et des violences de la douleur et de la faiblesse, et sont plus forts que le destin, la grandeur et la beauté ne sont plus dans les actions visibles qui seules s'extériorisent à la scène. Et le temps ne semble pas encore venu « d'un théâtre de paix et de beauté sans larmes (1) ».

Quel changement s'opéra donc, chez Maeterlinck, vers l'année 1896? Faut-il l'attribuer à la fréquentation plus intime des mystiques, Novalis, Emerson ou Ruysbrœck l'Admirable? Ou bien à quelque tendre et subtile influence, qui lui fait découvrir la douceur de la vie ? Il semble pénétrer dans une région lumineuse.

Est-ce à dire qu'à partir de ce moment, par amour de la vie, Maeterlinck détourne sa pensée de la mort ?

Sans doute, en apparence cette pensée de la mort nous diminue. La plupart des hommes n'aiment point à prononcer le nom plein de silence et de ténèbres, et qui a la lourdeur du plomb; qu'elle les menace ou frappe à leurs côtés, ils subissent son joug avec larmes, regrets et craintes, le front courbé, vaincus, meurtris, jusqu'aujour où, ces blessures réparées, il leur est donné, pour un temps, d'oublier le mauvais cauchemar. La Rochefoucauld l'a dit dans une langue sèche : « Peu de gens connaissent la mort, on ne la souffre pas ordinairement par résolution, mais par stupidité et par coutume ; et la plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir. » Terminant par un lugubre point d'ironie l'existence la plus belle, la mort ne lui enlève-t-elle pas toute signification? N'est-elle point mauvaise conseillère ? Est-il déraisonnable de la fuir et de ne fixer son image, comme dans les festins antiques, que pour goûter les passions avec plus de frénésie?

(1) Voir les réflexions sur *le Drame moderne*, dans *le Double Jardin* et l'étude capitale intitulée *le Tragique Quotidien*, qui parut dans *le Trésor des Humbles*.

« Tant de beautés qui s'en vont à la mort nous excitent à jouir de la vie », chante l'auteur d'*Amori et dolori sacrum*. Entrez dans la chambre des morts : les paroles de l'Ecclésiaste bourdonnent aux oreilles comme un méchant glas. A quoi bon tant de luttes et de sacrifices ! Et cet à quoi bon est plus noir que toutes les images physiques ! A quoi bon vivre ? Ainsi, par un contraste étrange et par une sorte de contagion, imitant le silence de ceux qui vont partir et l'immobilité des cadavres, nous ne désirons jamais tant la mort qu'au moment où nous la détestons. La mauvaise mort met en nous l'amour de la mort. Comme il est dramatique, l'adieu à ceux qui s'en vont nus et semblent dire : Nous sommes ceux qui ne possédons plus rien. Fouillez : voici les clefs, tout est à vous, nos pauvres souvenirs, nos pensées, nos petits secrets auxquels nous attachions tant d'importance ! Comme il est dramatique ce geste des vivants qui, penchés sur les restes des morts, voudraient prolonger leurs volontés, mais ne trouvent rien derrière eux que tâches interrompues, trésors voués au feu, qui ne sont plus entre leurs mains qu'impuissants témoignages et souvenirs décomposés.

Ce n'est point aux purs philosophes, aux bâtisseurs de systèmes, ni aux savants, ni aux métaphysiciens, qu'on peut demander quelque lumière. Pas plus qu'un commencement notre raison ne saurait admettre une fin ; elle se heurte aux antinomies ; elle se perd dans l'inintelligible. Ecoutez se heurter les définitions contraires : la vie c'est la mort, dit celui-ci. — La mort c'est la vie, répond l'autre. Quel bénéfice tirer de ces vaines interrogations ?

Il est des penseurs et des poètes qui nous traînent admirablement dans les lieux où l'âme dépérit et souffre, et qui s'ennorgueillissent, dirait-on, de ces épouvantables beautés. Riant d'un rire satanique, frappés du son que prend leur voix dans les ténèbres, ou se cognant avec furie aux murs de leur prison, tragédiens, ils chantent par avance la minute qui va leur prendre la lumière : c'est Baudelaire et c'est Barrès et c'est M^me^ de Noailles. Ou bien ils la méprisent et c'est Vigny (1). Mais ne confondez pas avec ces natures furieuses, avides sen-

(1) A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse.
(*La Mort du Loup.*)

suelles ou désespérées, l'âme angélique, tendre et naïve de Maeterlinck. S'il croyait qu'il est des terres maudites, il nous prendrait par la main afin de nous en détourner. S'il nous mène dans ces souterrains, c'est qu'il sait, comme Ariane, qu'il y a toujours une clarté dans les plus profondes ténèbres.

Maeterlinck sent que la pensée de la mort n'est point de celles qui nous diminuent, ou, du moins, qu'elle ne devrait pas nous diminuer. Sans doute « il est des vérités où il n'est pas bon de s'endormir ». Aussi doit-on choisir entre diverses certitudes, non pas, comme les métaphysiciens, du point de vue universel, mais du point de vue de notre destinée. Toute vérité est consolante ; mais, de toutes les vérités, la plus vraie est une vérité humaine. La science ne nomme-t-elle pas vérités les hypothèses les plus fécondes ? Ce que veut avant tout Maeterlinck, c'est « augmenter la tranquillité de notre adhésion à la vie », « notre confiance dans la grandeur, dans la puissance et dans la destinée de l'homme ». « Qu'est-ce qu'une pensée profonde, dit-il encore, qui n'apporte aucun réconfort ? » Lorsque après quelques années il parcourt ses premiers drames : « Il n'est pas déraisonnable,— écrit-il — mais il n'est pas salutaire d'envisager de cette façon la vie. » *Il n'est pas salutaire*, voilà le grand point. Et à ceux qui se lamentent ou se drapent dans leur douleur, il montre combien il est facile de baisser les yeux dans l'attitude du renoncement, de la prière ou de la révolte, au lieu de les lever calmement avec courage et avec confiance.

Après avoir chanté l'effroi de la mort, Maeterlinck connaît la beauté de la vie. Et tout l'effort de cet ami consolateur sera de concilier les sœurs ennemies, de montrer qu'elles sont les deux visages du mystère que nous ne comprendrons jamais, qu'elles se définissent l'une par l'autre — et d'appauvrir la plus redoutable au profit de la plus souriante.

Le bonheur, a dit le désolant auteur des *Mémoires d'Outre-tombe*, est de s'ignorer et d'arriver à la mort sans avoir senti la vie. Montrer l'importance de la vie n'est-ce pas, au contraire, diminuer d'autant la mort ? Rempli d'extases et de souvenirs mystiques, *le Temple Enseveli* mène aux « portes éternelles ». Exaltant en nous le Sublime, Emerson nous apprend que nous sommes des dieux qui s'ignorent. Le lourd

silence d'autrefois vibre d'allusions éternelles ; l'invisible si redouté s'éclaire et s'immortalise. Délaissant les conseils de notre raison pauvre, les songes puérils des passions, après Novalis, Maeterlinck cultive le *moi transcendantal*, s'émerveille des richesses de la vie quotidienne, s'agenouille devant *la bonté invisible* et *la beauté intérieure*, nous invite à vivre profondément, « selon l'âme », et à tenir toujours ouvertes — car c'est la poésie suprême — « les grandes routes qui mènent de ce qu'on voit à ce qu'on ne voit pas ».

Mais s'il est vrai que tant de joies dorment dans le mystère, si notre vie est riche, notre tâche à la fois humble et glorieuse, si d'ouvrir portes et fenêtres et baigner nos yeux dans l'inconnaissable nous réconcilie avec le monde, si vraiment nous apparaissons sur terre pour une œuvre bien plus vaste que nous ne croyons, si vraiment, maîtres de nous-mêmes, nous sommes à l'abri dans les temples intérieurs, l'idée de la mort en est-elle pour cela vaincue? N'arrive-t-il pas un moment « où finit l'action que la volonté humaine la plus juste et la mieux éclairée a sur les événements » ? Comment concilier cet optimisme volontaire et les redoutables problèmes de la destinée et de la mort? Ne vont-ils pas troubler l'équilibre obtenu, dépouiller la vie de toute signification, de toute valeur morale et de toute beauté? Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder fixement, a dit La Rochefoucauld. Le moment est venu, au contraire, de considérer face à face le mystère de la mort. Comme l'autre, il va s'éclaircir.

Dans *l'Oiseau Bleu* — une des plus tendres féeries écrites pour de grands enfants — Tyltyl veut ouvrir la dernière porte du Palais de la Nuit : « Tout ce qu'on peut imaginer d'épouvantable, s'écrie-t-elle, toutes les terreurs, toutes les horreurs dont on parle sur terre ne sont rien comparées à la plus innocente de celles qui assaillent un homme dès que son œil effleure les premières menaces de l'abîme auquel personne n'ose donner un nom. » Il ouvre : apparaît alors « irréel, ineffable, le plus inattendu des jardins de rêve ».

Retenez ce symbole : notre imagination nous égare, notre lâcheté a fait tout le mal ; même si elles demeurent insolubles, les énigmes de la destinée et de la mort paraissent moins redoutables, dès que la terreur ne nous ferme plus les yeux.

La crainte a fait les Dieux, écrit Lucrèce. Un des chapitres

du *Temple Enseveli*, cité plus haut, *l'Evolution du mystère*, montre les visages que les hommes ont successivement donnés à l'inconnu qui les entoure. Une justice divine ou immanente, qui dispense les maux et récompense le juste, un destin tyrannique, ont régné tour à tour sur l'invisible. Au grand mystère se substitue un petit mystère plus terrible que l'autre et non moins incompréhensible, un faux mystère où pullulent les conceptions enfantines. Les hypothèses religieuses sont respectables ; il faut les écarter cependant : « Sinon en théorie, du moins en pratique, elles ont favorisé le rétrécissement du mystère de l'univers. » La conscience de l'inconnu dans lequel nous vivons confère à notre vie sa signification, et peut-être même est indispensable au bonheur (1) ; mais n'oublions pas que « le désir de l'extraordinaire est souvent le grand mal des âmes ordinaires ». C'est un progrès déjà de déclarer inconscientes et aveugle et ne connaissant aucune des lois qu'elles sanctionnent, les forces tragiques qu'adorait la superstition.

« Est-ce rendre la mort plus auguste que de l'environner d'épouvantes disparues?...Est-ce ennoblir notre destinée que de la faire dépendre d'une volonté supérieure mais imaginaire...? Est-ce agrandir la justice de la confier aux mains d'un juge unique que l'esprit même de notre œuvre dépossède et détruit? » En réalité, conclut-on, « ce qui nous émeut et nous écrase, ce n'est point ce que nous ne comprenons pas... ce n'est pas l'inconnu de la nature... ce n'est pas le mystère de notre monde, c'est le mystère d'un autre monde. C'est, en un mot, la présence d'un Dieu, et, quelque nom que nous lui donnions, justice, fatalité, mystère, c'est toujours Dieu que nous redoutons. »

§

Le moment est venu, maintenant, d'explorer courageusement le grand mystère. Dans *le Trésor des Humbles*, dans *Sagesse et Destinée* et dans *le Temple Enseveli*, Maeterlinck l'avait souvent rencontré. Aujourd'hui, il se consacre entièrement à lui, car c'est vraiment là le problème, l'ombre qui partout nous accompagne : « Il n'y a pour nous, dans notre vie et dans notre univers, qu'un événement qui compte, c'est notre mort. »

(1) Voir, *la Mort, in fine.*

Le premier chapitre du livre de Maeterlinck est intitulé : *Notre injustice envers la mort.*

Et d'abord, le poète la débarrasse de toutes les pensées qui la souillent, la font hideuse, des terreurs de l'imagination et des affres de la maladie. Du chevet du moribond il éloigne le prêtre et le médecin : « Ne l'accusez point de ces luttes, ces attentes, ces alternatives, ces malédictions tragiques qui la précèdent : ceci est du domaine de la vie, et ce n'est point encore la mort. » De même, ne la regardez pas à travers les images qui la suivent : « Ce qui se passe dans nos tombes empoisonne nos pensées aussi bien que nos corps. » Le sage aura vite raison de ces craintes enfantines.

Un seul effroi subsiste : celui de l'inconnu où la mort nous précipite. Maeterlinck va chercher non point ce qu'est cet inconnu, mais ce qu'il peut être, et surtout ce qu'il n'est pas. Pour un temps, il fait œuvre critique — et c'est peut-être de ce livre la partie la plus critiquable, tant ce poète émeut non lorsqu'il veut être clair et rigoureux, mais lorsque son cœur balbutie, — pour un temps il fait œuvre critique, mais c'est toujours « du point de vue de la vie », dans le seul dessein de nous rassurer et, sinon de comprendre, du moins d'éclaircir le plus noir des mystères.

Tour à tour il envisage les solutions apportées.

L'anéantissement total est-il possible ? Nous ne saurions l'admettre dans un monde où notre pensée ne conçoit rien qui se détruise.

Pouvons-nous espérer survivre avec notre conscience actuelle (1) ? Voilà tout d'abord le grand point, le seul point qui nous touche en cette persistance éternelle. Maeterlinck le sent bien, là est le nœud du problème.

Avec une éloquence pathétique, il montre que cette immortalité non seulement n'est pas possible, mais même nullement désirable. « Nous demandons des choses trop petites. » Si nous devions nous souvenir après la mort, ne nous souviendrions-nous pas de l'existence qui précéda notre existence actuelle? Déjà, vivants, notre mémoire nous abandonne. Cependant, de toutes les immortalités, voilà la seule que nous réclamions ; les religions mêmes l'ont sauvegardée : « Toute immor-

(1) Ce problème avait été traité dans un essai sur l'Immortalité (*l'Intelligence des fleurs*).

talité qui ne traîne pas à travers l'éternité, comme le boulet du forçat que nous fûmes, cette bizarre conscience formée durant quelques années est comme si elle n'était pas. Il m'est égal, dit ce moi borné et buté à ne rien comprendre, il m'est égal que les parties les plus hautes, les plus libres, les plus belles de mon esprit soient éternelles, vivantes et lumineuses dans les suprêmes allégresses : elles ne sont plus à moi, je ne les connais plus. » En vain s'efforce-t-on de nous démontrer que garder ce moi limité et qui souffre de ses limites serait « de toutes nos destinées possibles la seule vraiment redoutable », et qu'il faudrait préférer mille fois le simple anéantissement. Ne pouvant « écarter de nos yeux le bandeau de notre vie terrestre », malgré Maeterlinck, nous refusons toute consolation, nous obstinant dans nos larmes, comme si vraiment, cette fois, l'ange de la mort nous chassait d'un paradis.

Par de remarquables efforts, successivement Maeterlinck décrit Spirites et Théosophes agitant de pauvres spectres, communiquant avec les morts, s'étonnant de réincarnations : leurs affirmations douteuses, leurs expériences incertaines n'apportent aucune lumière sur l'au-delà.

Mais puisque ni la survivance avec notre conscience actuelle, ni l'anéantissement ne sont possibles, quel sort nous attend dans cet inconnu ? L'esprit vainement réclame une certitude : il se heurte à ses limites; aucune affirmation n'est possible. Seule l'âme rêve et s'aventure, pose des questions, envisage toutes les hypothèses, « pourvu qu'elles interrogent le bonheur, car le malheur ne peut plus nous répondre ». Notre corps se dissoudra-t-il simplement, sans souffrance, et le principe spirituel, à son tour, se dissipera-t-il dans l'inconnu ? « C'est le grand repos si souvent imploré, le sommeil sans mesure, sans réveil et sans trêve ». Serons-nous absorbés dans ce que, faute de mieux, il convient d'appeler la conscience universelle, immuable et infinie ? Ou bien au contraire évoluerons-nous au sein d'une conscience qui sans cesse progresse et se modifie ? De toutes les hypothèses — également incompréhensibles — il est permis au poète de choisir la plus belle ; aussi c'est vers la dernière qu'il se penche. Il appelle la mort *admirable aventure*, *heure magnifique*, *issue féerique;* il la compare à une naissance, la considère *comme une forme de vie que nous ne comprenons pas encore*. There is

not room fort death, s'écriait Emily Brontë. Il n'y a pas de mort, car ce n'est qu'un mot vide. Tout ce qui meurt, tombe dans la vie. « Il n'y a pas de morts (1). »

Sans doute, cet optimisme, cet enthousiasme volontaires sont pleins « d'espérances contestables ». Mais Maeterlinck propose seulement. Il ne prétend pas déchiffrer l'énigme, et si ses raisonnements gardent quelque chose d'incertain, c'est qu'ils ne sont rien, malgré tout, que des consolations. J'entends que la plupart des hommes lui répondent : « Vous nous désignez comme une hypothèse plausible l'évanouissement au sein du monde. Mais comment penser sans vertige à ce départ de la terre ferme pour l'élément inconnu? Il se peut que la mort n'ait rien de redoutable. Mais ce qui nous terrifie, c'est d'être un jour privés de cette vie que nous aimons, que nous aimons par-dessus tout, malgré son injustice et ses souffrances, cette vie dont vous nous découvrez les profondeurs et que vous exaltez au point de ne pouvoir supposer qu'elle s'arrête, cette vie auprès de laquelle vos plus merveilleuses promesses n'apparaissent que comme de pâles songes. Que nous importe, en somme, de connaître ce que votre imagination peut ou non concevoir par delà la tombe? Nos religions valaient vos rêveries. Notre vie, voilà notre seule certitude; pourquoi l'avoir reçue, s'il faut la perdre? Ou du moins par quel monstrueux privilège sommes-nous les seuls êtres sur terre qui connaissent qu'ils vont mourir ? »

Et sans doute ils auront raison, car, par leur voix, c'est la vie même qui proteste. Mais, leur répondra Maeterlinck, que sert-il de geindre ? Je vous apporte, moi, de fragiles espoirs, mais qui réconfortent. Riez, si vous voulez, de leur puérilité. Ecoutez cependant cette vérité consolante: « Quelle que soit la force qui nous survive et préside à notre existence dans l'autre monde, cette existence, à supposer le pire, ne saurait être ni moins grande, ni moins heureuse que celle de ce jour. » Ou, si c'est trop dire encore, reconnaissez que « le pire qui nous puisse advenir c'est le sommeil sans rêve que nous comptons au nombre des plus grands bienfaits de la terre (2) ». Quel que soit le lendemain de la vie, *la douleur*

(1) Cf. *Oiseau Bleu :* le Cimetière.
(2) « Toi que la mort a endormi, désormais tu seras, pendant toute la durée des âges, comme tu l'es maintenant, à l'abri de la souffrance ». *De Natura Rerum,* livre III.

sans terme et le malheur sans espérance en sont également et à jamais exclus.

§

De toutes les affirmations du livre de Maeterlinck, au moins celle-ci demeure. La mort en soi n'a rien de redoutable. Ce qui reste redoutable, c'est la pensée même de mourir. Or, à supposer que les espérances du poète nous semblent mensongères, et que nous les écartions, nous n'en interrogerons pas moins ses livres, entre tous les livres, pour adoucir cette pensée, pour apprendre que la vie vaut en soi d'être vécue et que la fatalité de son terme n'enlève aucune valeur à nos actes et à notre morale aucune dignité.

La Sagesse et la Destinée, nourrie de très tendre stoïcisme, des préceptes de Marc-Aurèle et des exemples les plus purs, nous enseigne un actif renoncement. Sans doute « sur tous les points où la lutte est possible, la résignation n'est que de l'ignorance, de l'impuissance ou de la paresse déguisées » ; mais elle paraît nécessaire *devant les faits généraux et inévitables de la vie*. Il faut nous résigner à la mort ; et rien ne nous y prépare mieux qu'une existence consacrée à la recherche d'un bonheur qui purifie et dont nous sommes, en grande partie, les auteurs. « Se plaindre du destin, c'est presque toujours se plaindre de l'indigence de son âme. » Le sage, qui goûte le plus profondément la vie, est toujours prêt à la quitter : le bon La Fontaine l'a dit. « Il n'est jamais frappé qu'en état de grâce », et la pensée de la mort l'inquiète bien moins que le méchant. La même fin les attend, tous deux, sans châtiment et sans récompense ; mais la belle action porte avec elle sa lumière et « s'il y a une joie humaine à faire le bien en poursuivant un but, il y a une joie divine à faire le bien et à n'espérer rien ». « Par quel miracle, se demandait Chateaubriand, l'homme consent-il à faire ce qu'il fait sur cette terre, lui qui doit mourir ? » Aucune puissance extérieure, au sortir de la tombe, ne nous demande plus raison ; le monde se résigne à la mort, et ne se croit plus éternel : notre justice, notre bonté n'en sont point pour cela diminuées et, quoique nous considérions la vie comme un tout, comme notre seule certitude, il nous est donné chaque jour de rencontrer des preuves nouvelles de joie, de confiance et d'héroïsme.

§

Pourquoi se lamenter de perdre un jour la vie, si l'on use de tout son cœur des richesses qu'elle apporte? Ne plaignons point celui qui meurt, du moment qu'il vécut avec noblesse. Et puis n'est-elle point charmante, cette frêle immortalité du souvenir laissé aux vivants ? Rappelez-vous encore un symbole de *l'Oiseau Bleu :* les morts sont endormis seulement et chaque pensée des vivants les réveille. Les morts, est-il dit ailleurs, vivent au fond de nous qui les continuons ; ils aiment sentir notre bonheur. « Que leur pensée idéale, au lieu d'être une peine, soit une consolation. »

Si la présence de la mort met d'abord en chacun le désordre et la révolte, bientôt l'apaisement succède. Rien de plus auguste que l'âme de celui qui « veille ». Absorbé dans le repos, la douceur, le plaisir de la mort, il connaît le recueillement dans la perfection du silence, la résignation admirable, et l'acquiescement. Ses attitudes s'ennoblissent, se purifient à l'image de celles des morts ; les choses apparaissent à leur place ; il n'a plus que pensées éternelles. Alors il regagne la vie, avec une sorte de confiance et, sans en goûter moins la mystérieuse beauté, tout imprégné du parfum de la mort, il a l'air, quelque temps encore, de marcher sur les sommets.

Lorsque nous perdons un être cher, il faudrait imposer silence à ce qu'ont d'égoïste nos regrets, à la tyrannie des habitudes, à la révolte de voir brusquement arrachées des touffes d'espoirs et de souvenirs. C'est sur nous-mêmes que nous pleurons lorsque nous pleurons nos morts; c'est sur la sécheresse ou la sévérité que nous leur avons témoignées ; c'est sur l'appui que nous perdons, c'est sur le vide qu'ils laissent et sur cette sorte de tombe que, poussé le dernier soupir, ils creusent, dirait-on, au fond de notre mémoire. Mais nous ne pleurons plus sur eux, car il n'est pas lieu de pleurer. Il est beau d'avoir été et de disparaître, quel que fût le destin, lorsque l'on se garda des mauvaises pensées, des conseils de l'orgueil et des passions inférieures. Il est merveilleux de naître et il est consolant de mourir. Il est doux de retrouver l'ombre après avoir traversé le soleil. Le sage, sans tristesse, sans affectation, attend la mort avec des yeux amis, car l'espérance, et non la crainte de la mort, nous

apprend à vivre. Et l'on pourrait concevoir une religion refusant le bienfait du grand sommeil à ceux qui ne l'auraient pas mérité.

Telles sont les pensées qu'inspirent à celui qui les interroge aux heures graves les livres de Maeterlinck. Je crois à leur efficacité et que les siècles se transmettront leurs conseils amicaux et consolateurs. Je sais bien le mépris qu'ont les purs philosophes pour les œuvres où la sensibilité altère les constructions de la raison. De quel dédain ils enveloppent la métaphysique facile des poètes qui errent sans système dans les jardins de l'univers.Chez eux, ni fleurs ni étoiles; aussi l'on étouffe et l'on se dessèche à les fréquenter, car ils ont perdu, semble-t-il, le sens de la vie. Mauvais philosophe qui argumente avec son cœur et de qui la logique n'est pas seule passionnée! N'est-ce pas cependant à Marc-Aurèle, à Pascal, à Amiel, à Guyau, à Bergson ou à Maeterlinck que nous demandons les angoisses fécondes et les vérités qui consolent? Que m'importe que la philosophie de Maeterlinck puise aux sources les plus diverses, que ses méditations errent autour des problèmes, s'approchent en tremblant, incertaines, confuses; qu'au lieu de déduire ses pensées, en dialecticien sévère, il les laisse monter de son cœur dans un désordre harmonieux et, bien loin de les imposer, les répande à foison pour que nous choisissions entre elles.

La mission pathétique de l'écrivain n'est-elle pas d'interroger la vie, de lui chercher une raison d'être, et, s'il se peut, de l'embellir ? Or, ce fut le souci constant de Maeterlinck dont l'œuvre entière manifeste « qu'il ne faut point confondre l'esprit avec l'âme », qu'il y a en l'homme bien des régions plus fécondes, plus profondes et plus intéressantes que celles de la raison ou de l'intelligence, et que, mieux que la voix de la « raison ordinaire », il convient d'écouter la voix de la « raison fraternelle ».

Aussi ce n'est pas l'*idée* de la mort, mais le *sentiment* de la mort que nous avons choisi comme lien de ses méditations — entendez à la fois par le sentiment de la mort le sentiment du mystère et de la vie.

CLAUDE-ROGER MARX.

(1) *Le Temple Enseveli* (le Passé).

ROBERT MORTIER

LE SENS DE LA DIRECTION CHEZ L'HOMME ET LES ANIMAUX

—

Le vocable « sens de la direction » n'est ici pas plus qu'une étiquette servant à grouper certains faits de prise et de maintien d'une direction, faits dont la causalité peut être très diverse suivant les êtres et plus ou moins mystérieuse, mais qui ne peuvent s'expliquer par l'action de la vue, de l'odorat, du tact, de l'ouïe ou enfin par un tropisme quelconque.

L'emploi du mot tropisme, expression peu connue du grand public, nécessite quelques éclaircissements, lesquels, du reste, ne sont pas sans intérêt.

Le mot tropisme qui, étymologiquement, veut dire « se tourner vers », implique l'action à distance d'un lieu ou d'un objet sur l'être vivant que l'on voit se tourner vers ce lieu ou cet objet et aller vers lui. Il est important de ne pas confondre les stimulants provenant de tropismes avec les stimulants mnémoniques, avec les mnèmes, expression de R. Sémon qui sera un jour d'un usage courant. Quelques exemples feront bien comprendre la différence à faire. On a dit plaisamment que l'on devrait dénommer « éthylotropisme » le fait de l'ivrogne attiré par son cabaret. C'est là faire une confusion d'idées et de mots. L'amateur de la dive bouteille qui, au sortir de sa demeure, se tourne à droite pour aller vers le cabaret, est déterminé à faire cette conversion de par un stimulant mnémonique, de par une mnème. Il n'y a aucune action à distance, aucune attraction de la part du cabaret sur l'ivrogne, car notre homme agirait exactement de même si, entre temps et à son insu, le cabaret avait été incendié. C'est le souvenir du cabaret et de sa situation dans l'espace qui fait tourner l'ivrogne à droite et qui l'emmène vers le lieu de ses désirs.

Voyons maintenant deux exemples ayant encore mieux trait à mon sujet. Si je capture dans un bois une femelle de certain papillon et que je l'apporte dans ma chambre en pleine

ville, je verrai quelques heures après arriver des papillons mâles, insectes rares et qui jamais ne se voient en ville. Classerai-je le fait sous le vocable « sens de la direction » ?

Non, car je sais qu'il s'agit d'une attraction à distance, d'une action actuelle de la part de cet objet qui est la femelle. Peu importe que le genre de cette action à distance me soit totalement inconnu et qu'il reste mystérieux. Ce que je sais bien, c'est qu'il y a attraction de la part de la femelle. Il y a tropisme, car si à l'entrée dans ma maison, moi rapportant la femelle, une petite catastrophe locale nous enfouissait à 100 pieds sous terre, y compris la maison, et en nous y consumant, les mâles ne viendraient pas dans la suite vers le lieu.

Supposons par contre qu'un cheval, dont je parlerai plus loin, eût été conduit à bien des kilomètres loin de son écurie et que cette dernière eût été volatilisée pendant son absence. Cela n'empêchera pas ce cheval, une fois abandonné à lui-même au loin, de revenir vers le lieu où fut l'écurie. Dans ce cas il y a mnème, et pas tropisme. On voit que ces deux vocables sont très utiles pour classer des phénomènes biologiques, à condition de bien s'entendre sur leur signification. Tropisme et mnème représentent deux concepts qui s'excluent. Il est facile de ne pas faire de confusion du moment que l'on a compris que les causes ou forces indiquées par tropisme et mnème agissent dans deux sens toujours diamétralement opposés. Lors du tropisme, un objet agit dans le sens : de lui-même vers un être au loin. Dans le cas du stimulant mnémonique, le souvenir de l'objet ou mnème emmène l'être vers l'objet, lequel peut avoir cessé d'exister, ce qui n'est pas le cas lors du tropisme (1).

Il n'est pas question ici de faire une revue de faits nombreux rapportés par d'autres auteurs. Je renvoie le lecteur s'intéressant à ces questions à l'excellent et si utile travail de Claparède (2) et à l'intéressante enquête commencée par A. van Gennep (3).

(1) On a attribué à tort à J. Loeb et à son école l'intention de tout vouloir expliquer par les tropismes, alors que bien au contraire les savants de cette école distinguent très nettement entre tropismes et mémoire associative. Voir là-dessus le livre de G. Bohn, *la Naissance de l'Intelligence.*

(2) Ed. Claparède : *l'Orientation lointaine ;* Arch. de Psychologie, Genève, 1903. Cette revue ne comprend pas deux faits nouveaux à propos de la fourmi. L'un est la faculté d'estimation des distances parcourues, fait découvert par H. Piéron (1904), l'autre la règle de voyage de la fourmi exploratrice (V. Cornetz, 1910).

(3) A. van Gennep : *Du sens de l'orientation chez l'homme;* Religions, Mœurs et Légendes, 3e série, *Mercure de France,* 1911.

Les lignes qui suivent ne constituent pas plus qu'un commentaire au très intéressant article de M. Marcel Coulon (*Mercure de France*, 16 juin 1912, p. 727). J'ai pris quelques faits de mon expérience personnelle, faits déjà publiés par moi dans des revues spéciales, pour me servir à faire une comparaison entre l'homme et d'autres êtres en ce qui touche les ressemblances et dissemblances au point de vue du sens de la direction.

L'une des opinions de Fabre, rapportée par M. Marcel Coulon, peut se résumer comme suit : Il n'y aurait aucune analogie sensorielle entre l'homme et d'autres êtres au point de vue de ce que l'on nomme donc globalement le sens de la direction (orientation lointaine, retour au gîte, maintien d'une même direction sans repérage externe, etc...). Ce serait là un argument capital à l'encontre de l'idée transformiste.

Là-dessus, un spirituel journaliste, dans *le Journal*, en a profité pour diminuer quelque peu Darwin par rapport à Fabre. On sait que le devoir de tout bon chauvin, dans tous les pays, est de diminuer le plus possible le mérite des savants étrangers ou encore de l'ignorer. On dira qu'il n'y aurait pas eu de Marconi sans Branly (1), à quoi un Allemand répliquera que sans Hertz pas de Branly, à quoi un Ecossais lui rétorquera que sans Maxwell pas de Hertz, etc., etc....

Comme on va le voir, il y a entre l'homme et d'autres êtres non seulement des dissemblances, mais aussi des ressemblances au point de vue du sens de la direction. Je commence par ces dernières.

1° *Ressemblances.*

Dans une plaine totalement désertique du Sahara Tunisien, mon chasseur guide et moi avons déchargé nos deux chameaux pour camper et j'ai fait entraver ces animaux. En pleine nuit, avant d'avoir allumé le feu, je dis au guide de m'accompagner et je marche dans un sens quelconque droit devant moi au moyen de ma boussole éclairée par ma lanterne. Au bout d'environ deux kilomètres, je fais une conversion à angle droit sur ma gauche et nous

(1) L'interview de Branly par un rédacteur du journal *le Temps*, peu après la catastrophe du *Titanic*, est admirable, dans son genre ! Branly n'y dit pas un mot de ses illustres prédécesseurs, Hertz et Maxwell.

marchons de nouveau droit pendant 3 kilomètres. En désignant par A le campement, nous avons donc décrit une ligne brisée ABC. Au point C, aucun repère visuel n'étant visible, et pour cause, je demande au guide de me ramener au campement. Sans hésitation il m'indique avec une erreur très minime la direction CA, hypoténuse du triangle rectangle ABC. Sur ma demande, il me dit que dans son esprit (and bali) « c'est par là-bas » et je ne puis en tirer autre chose. Je pense bien que si j'avais pris mon homme endormi au lieu A et que si j'avais pu le transporter au lieu C, il serait incapable de m'indiquer la direction CA. Cet homme a donc fait plus ou moins inconsciemment ce que j'ai fait avec boussole et montre. Il a enregistré plus ou moins bien deux longueurs AB, BC, et l'amplitude y compris le sens d'un angle décrit, angle ABC. Or, le cheval fait la même chose. Un tel animal importé de l'étranger dans une écurie A, auquel on fait faire une route AB de bien des kilomètres, puis une route BC sur sa gauche, laissé à lui-même en un point quelconque de la route BC, tendra toujours à reprendre un chemin sur sa gauche et, en C, il reviendra de C vers A (observation de von Maday).

Voilà donc, chez l'homme et le cheval, deux faits semblables au point de vue externe, faits qui se cataloguent sous le nom de : sens de la direction, tel que je l'ai défini au début. Quelles peuvent être les analogies internes? Pour le sentiment des deux longueurs parcourues, petits côtés AB et BC du triangle ABC, il est assez plausible d'admettre que l'homme et le cheval l'ont eu de par la quantité d'efforts musculaires faits (1). Quant à la sensation de déplacement angulaire, angle décrit sur la gauche au lieu B, nous avons chez les deux vertébrés, homme et cheval, le canal semi-circulaire horizontal de l'oreille interne. Je vais revenir là-dessus un peu plus loin. Il est clair que les trois données, deux longueurs et un angle, conditionnent et déterminent la prise du retour direct selon l'hypoténuse CA. On dit d'habitude : le cheval sent l'écurie. Or il revient de C en A même si le vent souffle dans le même sens

(1) Le saharien estime bien mieux les angles décrits que les longueurs parcourues. Pour ces dernières, l'humeur dans laquelle l'homme se trouve, les difficultés plus ou moins grandes du terrain influent beaucoup sur l'estime.

que ce retour CA. On devrait dire : le cheval sent qu'il marche dans le sens vers l'écurie. — Je ne m'en vais pas disserter sur cette opération psychique de trigonométrie automatique qui permet aussi bien au cheval qu'à l'homme de fermer le triangle, car tout ce que j'expose ici est déjà bien assez pénible à suivre. Je vais m'attarder par contre quelque peu à propos de cette sensation d'angle décrit au point B, de cette sensation de différence d'attitudes, car la chose est importante au point de vue de l'analogie sensorielle.

Les vertébrés possèdent dans l'oreille interne trois canaux semi-circulaires. Ce que l'on sait actuellement de tout à fait positif sur ces organes, c'est que si l'on altère les canaux verticaux, l'être est pris de vertiges, il ne peut plus maintenir l'équilibre par rapport à la verticale. Si c'est le canal horizontal qui est perturbé, le dit être ne peut plus marcher droit. Voilà les faits. Que me suggèrent-ils ? — D'abord qu'est-ce que la marche droite ? Qu'un être marche ou coure droit de par la vue d'un but lointain, de par celle d'un sentier ou trottoir droit, ou encore du fait de la peur que lui cause un animal ou ennemi lancé à sa poursuite, ou enfin sans aucun repérage externe, cas dont je donnerai plus loin des exemples, cet être ne décrit jamais une droite mathématique, mais bien une courbe sinusoïdale. Cette idée, dont la généralisation paraîtra peut-être trop hardie, m'a été suggérée par l'observation dans la rue de la marche des gens aux pieds plats. Ils marchent avec les pieds très en équerre et un peu comme les canards. Etant sur le pied droit, leur corps est envoyé en avant mais un peu à gauche en même temps, puis, se recevant sur le pied gauche, ils envoient le corps en avant mais à droite, etc..... Chez l'homme normal le phénomène est moins apparent, mais l'oscillation existe aussi du fait que le corps est porté tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre. La marche dite droite est en réalité, à mon avis, une incessante compensation de légères déviations, un phénomène d'équilibre autour d'une droite du plan horizontal comme axe. Un tel phénomène implique une estime automatique, inconsciente de petits angles décrits, et pour cela, il faut, je pense, un organe. Une perturbation du canal semi-circulaire horizontal produisant chez l'homme et chez le cheval un vertige « horizontal », on peut supposer que ce canal constitue l'appareil

mesureur des déviations, lequel alors ne fonctionne plus (1).

L'être ne pourrait plus estimer l'amplitude ni le sens des angles décrits, il ne pourrait plus différencier les directions, sur le plan horizontal, entre elles. Il y aurait une analogie entre les 3 canaux semi-circulaires et 3 gouvernails. Il est bien curieux que de Cyon, qui a fait cette analogie, ne voulait pas entendre parler du rôle très probablement « équilibreur » de ces canaux, parce que c'était une des idées de Mach. De Cyon n'a probablement pas pensé qu'un gouvernail sert non pas seulement à diriger un bateau dans un sens ou dans un autre, mais aussi comme organe d'équilibre, comme stabilisateur lors de la marche du bateau, marche devant être maintenue droite sous les poussées du vent et des vagues.

L'analogie sensorielle, en ce qui touche l'estime inconsciente, automatique, de l'angle droit décrit sur la gauche, au lieu B, paraît donc étroite entre l'homme et le cheval. Quant à l'angle de retour, au lieu C, c'est du cerveau, après l'opération centrale de l'association ou fonte des trois données qui sont : longueur AB, angle ABC, longueur BC, que part l'ordre au canal semi-circulaire horizontal de mesurer le dit angle BCA.

Ce canal m'apparaît donc purement et simplement ici comme un appareil mesureur d'angles ; il ne faudrait surtout pas croire qu'il puisse tout seul, de par lui-même, fournir l'indication de direction à prendre lors d'un cas d'orientation lointaine vers un gîte. Le capitaine — centre cérébral d'association, — après estime du trajet accompli ABC et calcul du triangle, donne ordre à l'homme de barre — canal horizontal — de décrire en C un certain angle plaçant convenablement le bateau pour le retour.

Voyons maintenant la fourmi dans un cas analogue. Parmi les nombreux voyages à la découverte d'un aliment que j'ai collectionnés, voyages faits par une fourmi s'en allant seule au loin, sur terrain balayé, à l'ombre, en lumière diffuse, j'en ai quelques-uns à deux orientations générales. Une fourmi voyage droit devant elle pendant 9 m., par exemple, reprend toujours dans ce sens après chaque recherche en cours de son

(1) Je rappelle que les expériences qui perturbent un organe doivent créer des présomptions moins fortes que celles qui consistent à modifier le milieu environnant tout en laissant l'organe intact. Voir, de V. Cornetz, *le Danger des expériences négatives en biologie. Revue des Idées*, avril 1911.

trajet, et cela depuis son nid A jusqu'en B (AB étant donc égal à neuf mètres). Tout à coup elle marche à angle droit sur 12 mètres jusqu'en C, où je lui donne du sucre. En ce lieu C elle se situe par rapport à A. Si je l'avais prise au nid, avant le départ, et portée en C, elle n'y ferait que tournoyer sans direction. Mais dans le cas cité, elle revient de C vers B d'abord et pas par la même trace ; elle marche quasi parallèlement à CB. Ensuite elle fait une erreur dans l'estimation de la distance CB, décrit l'angle CBA quasi égal à l'angle ABC un mètre trop tôt avant d'être en B, puis revient parallèlement à BA. L'erreur latérale l'oblige, à hauteur du nid A, à tournoyer pour le retrouver. L'homme et le cheval ont donc pu fondre ensemble trois données enregistrées, deux longueurs et un angle. Le sens topographique de la fourmi, quoique paraissant parent de celui des vertébrés, lui est inférieur comme degré. Elle ne peut résoudre le triangle trigonométrie automatique). Sa mémoire associative ne lui permet de réinstituer les rapports que successivement.

Avant de passer à un autre exemple, il y aura quelque intérêt à parler ici du problème du retour de la fourmi au gîte. Anciennement on avait surtout étudié « le chemin de fourmis », les fourmis marchant en bande (1). Il y eut une polémique célèbre et féconde entre le physiologiste Bethe et les myrmécologues A. Forel et Wasmann, au sujet de savoir comment une fourmi, être quasi aveugle en tant que vue distincte, sauf pour deux genres (Formica, Myrmecocystus), reconnaît le sens à prendre lorsqu'on la prend en un endroit du « chemin » et qu'on la pose en un autre point du même chemin. Quant à chercher comment une fourmi partie au loin toute seule peut revenir alors qu'il n'y a pas encore de « chemin », on s'en occupa beaucoup moins. On admettait que, dans ce cas, le fait de la bonne orientation au retour, vers la région du gîte, devait être un phénomène de reconnaissance visuelle pour certaines fourmis, topochimique pour d'autres, les deux pour la

(1) L'idée finaliste que les fourmis, pour avoir moins de dangers à courir, ont adopté de toujours marcher en bande, fera que l'observateur superficiel négligera d'observer une fourmi isolée, parce qu'il la croira « égarée ». Par une amusante ironie du sort, c'est justement parce que les grandes fourmis Messor s'en vont en bandes serrées, après qu'une exploratrice a découvert une provende, que leur terrible ennemi le crapaud en peut ramasser avec sa langue des douzaines à la fois. Un tel crapaud aurait fort à faire pour s'assurer son repas de 200 à 300 grandes Messor, si ces fourmis s'en allaient toujours en ordre très dispersé.

plupart. En 1904, Henri Piéron publie un fait nouveau d'une importance capitale. Observant une fourmi seule marchant dirigée vers la région du gîte, et s'en trouvant par exemple à une distance de 3 mètres, il fait passer l'insecte, sans que sa marche soit troublée, sur un support, puis il transporte le tout autre part. La fourmi, passant du support sur la terre, continue dans le même sens sur 3 mètres environ, puis se met à chercher l'orifice du gîte qu'elle ne trouve pas, et pour cause. Non seulement l'expérience de Piéron enseigne que la fourmi possède une faculté d'estimation des distances parcourues, mais encore que sa marche au retour est une marche « aveugle » en tant que maintien de la direction. En effet elle marche dans le même sens de l'espace, peu importe le lieu où on la pose, en terrain pas trop dissemblable au terrain où elle fut prise (1). Mais Henri Piéron, après avoir donc fait faire un très grand progrès à la question, introduisit une notion nouvelle de mémoire musculaire qui fut vivement critiquée, et avec raison, à mon avis. Il y aurait, d'après lui, chez les fourmis, un mode d'orientation consistant en « une mémoire muscu-« laire, la mémoire des divers mouvements effectués pour « aller d'un point à un autre, mémoire réversible, et permet-« tant ainsi le retour au lieu d'origine (2)».— Mon étude de la question me fit voir que la possibilité du retour dépendait bien en effet d'un fait de mémoire, et en ceci H. Piéron avait raison, mais qu'il ne pouvait s'agir d'une mémoire réversible reproduisant en sens inverse les mouvements musculaires effectués à l'aller au loin. Le résultat général de mes observations directes fut que l'aller au loin d'une fourmi exploratrice, pour des espèces très différentes, n'est pas d'une forme quelconque. Il y a une règle de voyage (3). Une telle fourmi part seule du gîte droit devant elle, en oscillant et sinuant. Les mouvements alternatifs de ses antennes et de son avant-train rappellent

(1) J'ai amélioré depuis l'expérience de Piéron. Pour faire voir le fait de réorientation, lequel n'est pas visible dans la dite expérience parce que l'on y prend une fourmi déjà dirigée vers le gîte et sans troubler sa marche, je donne des aliments sur un support, en cours de l'aller au loin. Ensuite on peut faire tourner doucement le support, en le transportant, sans que la fourmi, occupée par l'aliment, paraisse s'en apercevoir. On verra l'insecte, enfin décidé à quitter le support, tourner comme l'aiguille d'un cadran et marcher dans un même sens de l'espace, quelquefois même posé sur du papier

(2) H. Piéron : *Du rôle du sens musculaire dans l'orientation des fourmis*. Bull. de l'Institut G. Psychologique, 1904, n° 2, p. 185.

(3) V. Cornetz : *Une règle de constance :* Revue des Idées, 15 déc. 1910.

ceux du bâton de l'aveugle. Tout à coup elle ralentira quelque peu, s'arrêtera, décrira des boucles, explorera, montera dans une touffe d'herbes, etc....., bref on la verra se comporter comme un être s'adaptant plus ou moins intelligemment aux circonstances du milieu extérieur. N'a-t-elle rien découvert, ce qui est le cas général, alors on la voit, et c'est le fait capital, reprendre son voyage dans le même sens qu'auparavant ainsi que le ferait un automate remonté pour marcher dans un même sens. Il peut y avoir plusieurs « espaces de recherches » successifs. Lorsque je donne enfin une bribe d'aliment à ma fourmi, elle revient quasi parallèlement par rapport à la direction initiale de son aller au loin, ce qui l'oblige, à hauteur du nid, à tournoyer pour retrouver l'orifice, à moins toutefois qu'elle n'ait la chance de recouper une piste fraîche qui alors la reconduit droit au trou. La direction, prise fortuitement et maintenue sur une certaine longueur au début, constitue donc une *dominante* qui régit tout le voyage malgré les diverses recherches locales en cours de l'aller. Il y a assez rarement des voyages à deux dominantes, ainsi que j'en ai donné un exemple plus haut. On voit qu'il y a une analogie entre la fourmi partie au loin et en revenant avec un boomerang lancé qui revient dans la région de son point de départ. L'analogie est très lointaine, mais elle existe.

Pour le sujet qui nous occupe, il y a lieu de retenir principalement de tout ce qui précède que la fourmi est capable de fort bien maintenir une direction sans aucun repérage externe (1). Cet insecte quasi aveugle en tant que vue distincte possède une faculté compensatrice très remarquable. C'est peut-être parce qu'il est quasi aveugle qu'il la possède à un si haut degré, mais ceci peut n'être qu'une paradoxale idée à moi, pas plus. Bref, la fourmi a un sens très fin des déviations. On peut mettre le phénomène de la forme bien particulière du voyage au loin de la fourmi sous l'étiquette très concise

(1) Il est possible qu'un éclairage latéral puisse servir de renseignement surajouté à la fourmi, car sa vue indistincte le lui fait voir, mais elle n'en a aucun besoin pour maintenir la marche droite. Dans les innombrables cas où elle marche à l'ombre, en lumière diffuse ou encore avec un éclairement venant de haut en bas, elle maintient tout aussi bien la marche droite. Ce n'est pas parce que l'éclairement joue un rôle directeur nécessaire que la fourmi ne sort plus la nuit ou qu'une nuit artificielle la perturbe, c'est parce qu'elle a l'habitude de quelque éclairement, en cours de voyage, ce qui permet à sa vue indistincte de jouer un rôle avertisseur de faits insolites se produisant dans sa proximité.

de : sens des attitudes, d'après un terme introduit autre part par P. Bonnier. La fourmi rapporterait toutes ses attitudes prises successivement à l'attitude générale maintenue un certain temps au début. Cela n'implique nullement qu'elle soit obligée de répéter au retour les mouvements musculaires faits à l'aller, chose qui ne s'observe jamais, car traînant au retour une bribe d'aliment, elle se comporte musculairement d'une façon toute différente que lors de l'aller, au cours duquel elle cherche sans rien porter.

J'en reviens maintenant à la comparaison avec l'homme. Un fait analogue de maintien d'une direction sans but visible s'observe chez le saharien. D'autres explorateurs l'ont vu chez les sauvages.

Voyageant dans les plaines désertiques citées plus haut, il est arrivé que mon chasseur m'ait parlé d'un point d'eau en me disant qu'il devait être à peu près dans telle direction et à une forte demi-journée de marche de caravane (15 à 20 kilomètres). J'ai alors décidé de nous y rendre et j'ai pris la direction donnée par mon homme au moyen de ma boussole. Nous avons continué dans cette direction quelquefois assez avant dans la nuit. De très nombreuses petites buttes occasionnées par des milliers d'arbustes hauts de 1 m. à 1 m. 50 obligeaient incessamment mon guide à faire des déviations. Quelquefois même, le fait de l'un de nos deux chameaux s'attardant à brouter forçait mon guide à interrompre la marche pour remettre la bête dans le bon sens. Or, notre direction se maintenait fort bien, sans la vue d'aucun but visible et le temps pouvant être couvert ou non. Mon homme s'en référait donc bien à l'attitude prise au début. Ses yeux lui servaient évidemment pour voir les environs immédiats de son corps, mais pas pour marcher vers un but lointain, et pour cause. Peut-être l'aidaient-ils aussi à estimer l'amplitude des déviations concurremment à l'action de son canal semi-circulaire horizontal ?

L'analogie avec la fourmi est frappante. Les deux êtres marchent sans la vue d'un but lointain. Tous deux ont le sens de la direction initiale, de l'attitude maintenue au début. Voilà donc bien encore le cas de ce sens des attitudes dont P. Bonnier dit « qu'il est le plus ancien et le plus fondamental de tous nos sens ».

Ce fait observé chez la fourmi et chez l'homme de pouvoir

maintenir une direction sans la notion d'un but, sans l'emploi de repères externes, phénomène qui fait partie du groupe étiqueté au début de cet article : « sens de la direction », n'est donc pas un argument contre l'idée transformiste. L'homme peut en faire à peu près autant que la fourmi ! Mais ce n'est pas plus un argument pour que contre. En effet, l'analogie peut n'être qu'externe. Nous ne connaissons pas l'organe compensateur chez la fourmi.

2° *Dissemblances.*

Je ne m'attarde pas sur le cas des abeilles domestiques, des chalicodomes, des cerceris, etc...., non plus que sur celui du pigeon voyageur, à propos duquel les enquêtes sont loin d'être terminées. Pour tous ces êtres, partis au loin, puis revenant au gîte, la dissemblance avec un aviateur doué d'une vue perçante et de la connaissance du pays n'est pas assez certaine. Pour les insectes, depuis Fabre, les expériences de Forel, Bouvier, Ferton, Yung, militent en faveur de la vue (1). Celles de G. Bonnier vont à l'encontre (2). Il y aurait lieu de répéter ces dernières, car le vernis aveuglant les abeilles de G. Bonnier a pu se détacher en partie, m'écrivait Forel.

Je crois avoir un exemple de dissemblance plus probable entre homme et fourmi.

Je suppose un homme habitant des chambres souterraines au fond d'un long couloir droit quasi horizontal orienté Sud-Est. Ce troglodyte saura toujours m'indiquer la direction à prendre pour aller au logis d'une autre famille, demeure située à quelques kilomètres dans le sud, et cela même par nuit noire. Il me dira : « C'est à droite en avant (angle de 45 degrés) au sortir du couloir. » Il indiquera cette direction sud en s'en référant à l'attitude première Sud-Est du plan médian de son corps, attitude donnée par le couloir. C'est encore le sens des attitudes de tout à l'heure (3).

(1) Voir là-dessus Claparède, *l'Orientation lointaine.* Archives de Psychologie, mars 1903.

(2) G. Bonnier, *les Sensations des abeilles et des fourmis.* Revue hebdomadaire, 1er mai 1903.

(3) Autres exemples. Le savant Exner, en un point quelconque de l'escalier sombre tournant à angles droits de l'ancien Campanile de Venise, indiquait facilement les points cardinaux. Il s'en référait à l'attitude d'entrée du monument, attitude première dont il connaissait l'angle avec le Nord. De même les Malgaches que l'on fait tourner maintes fois avec une couverture sur la tête et qui, la tête encore couverte, indiquent aussi les points cardinaux.

Mais qu'il survienne maintenant un tremblement de terre détruisant et changeant tout aux environs plus loin que la courte vue de notre homme ne peut porter. Sortant des décombres de son logis, que je suppose totalement bouleversé par le cataclysme, avec une attitude quelconque et fortuite, notre homme ne pourra pas se mettre illico à courir vers la demeure lointaine de l'autre famille. Il n'aura plus ce stimulant vectoriel mnémonique de « à droite en avant ». Voyons une fourmi dans un tel cas. D'une colonie de fourmis *Myrmocystus cataglyphis bicolor*, je vois de temps à autre de grandes ouvrières repartir isolément vers leur nid ancien situé environ à 40 mètres dans le sud, et cela en sortant d'un couloir quasi horizontal orienté sud-est. Je sais qu'elles ne prennent pas la direction vers le sud, à n'importe quelle heure de la journée, au moyen de leur vue (opinion de Wasmann dans un cas pareil chez *Formica sanguinea*). Je n'ai qu'à les laisser entrer lancées comme un projectile dans mon grand chapeau dont le bord est appliqué sur le sol, puis à les transporter autre part à 20 mètres latéralement. Au sortir de mon chapeau, ayant moi-même tourné plusieurs fois en les transportant, mes fourmis courent toutes vers le sud pendant bien des mètres, donc parallèlement à la direction qu'elles auraient prise pour aller vers le nid ancien. Encore ici on peut invoquer le sens des attitudes qui serait encore bien plus fin que chez certains hommes. Malgré tous ses mouvements dans mon chapeau et mes mouvements personnels la fourmi rapporterait, en cours de transport, toutes ses attitudes successives à l'attitude première sud-est donnée par le couloir. Mais revenons-en au cas du tremblement de terre destructeur. Le nid ancien ayant été totalement abandonné par mes insectes depuis plusieurs jours, je fais des coupes de la colonie au moyen d'une pelle et je n'arrive qu'à détruire le logis de fond en comble, car le terrain est très meuble et friable. Or, je vois de grandes ouvrières, sautant une larve, se dépêtrer plus ou moins péniblement des décombres et courir sans hésitation vers le sud, dans la direction du nid ancien. Leurs attitudes de sortie des détritus étaient diverses les unes des autres, mais on voyait des fourmis qui n'avaient pas encore fini de se dégager et qui tournaient déjà la tête vers le sud. Alors que l'homme dans les mêmes conditions serait très probablement incapable d'une telle prise de

direction et cela parce qu'il a besoin de son habituel couloir de sortie, la fourmi sortant des décombres témoigne de la possession d'un document de direction indépendant de l'existence ou de l'absence du couloir. Le processus pour la prise de direction paraît donc bien être différent. La certitude qu'il ne s'agisse plus du sens d'attitudes successivement rapportées les unes aux autres n'est toutefois pas mathématique. Sans entrer dans l'analyse des possibilités, admettons donc que la dissemblance, que l'absence d'analogie sensorielle soit complète dans le cas cité. Si l'insecte possède alors bien un sens à propos duquel on ne trouve pas d'analogie chez l'homme, ce qui n'assure du reste nullement qu'on n'eût pas pu en trouver une jadis il y a quelque deux cent mille ans, cela doit-il faire renoncer à tout emploi de l'idée transformiste quand l'on pense qu'elle peut aider à rendre compte de l'enchaînement des phénomènes dans un cas donné? Pour arracher un clou on prend une tenaille, mais pour enlever une vis on choisira un tournevis. Les théories sont des outils. Darwin avait bien tort, à mon avis, d'être inquiet du fait que certaines facultés des insectes ne se retrouveraient pas chez l'homme. Fabre, lorsqu'il lui écrivait « voici tels et tels faits que votre théorie n'explique pas », aurait bien pu ajouter : « mais elle en explique fort bien beaucoup d'autres »! — Mais c'est une particularité bien humaine d'exiger d'une théorie qu'elle explique tout (1). On veut l'outil universel! — Et pourquoi cela? Parce que l'on a besoin d'un idéal, on a soif d'illusions. C'est là le grand charme, le plus beau côté de la vie humaine. C'est ce qui explique la réussite et la popularité, du reste toujours temporaire dans l'histoire, des philosophes opportuno-idéalistes qui affirment avec une chaleur et une conviction parfaitement sincères d'ailleurs l'existence d'une harmonie universelle. L'illusion est une condition de vie. Nietzsche l'a dit et d'autres avant lui, puis J. de Gaultier l'a démontré. Comme faible commentaire aux opinions de ces

(1) Il faut espérer qu'en biologie on en reviendra de cette tendance à rejeter en bloc une théorie parce qu'elle ne rend pas compte de tout, comme on en est revenu en astronomie. Dans la *Revue scientifique* (9 nov. 1912, p. 587), M. A. Sée, ayant exposé une théorie de l'évolution des nébuleuses spirales qui paraît fort satisfaisante, remarque que cette théorie ne rend pas bien compte d'une certaine forme constituant le groupe des nébuleuses spirales ayant plus de deux branches. Cet auteur dit alors très justement : « Rien n'oblige à penser que toutes les nébuleuses spirales proviennent d'un même procédé évolutif, et l'unité de formation n'est pas une nécessité. »

grands philosophes, j'ai fait voir autre part (1) que le joueur d'échecs, l'escrimeur, et en général tout homme qui lutte avec un autre homme, se croit toujours plus fort qu'il n'est réellement, dès qu'il arrive à posséder une force réelle si minime soit-elle (2). Sans cela le joueur d'échecs ne pousserait jamais plus le bois et l'escrimeur ne toucherait jamais plus une arme. Mais un exemple de disharmonie dans la vie de certaines fourmis sera plus intéressant que tous ces truismes.

La fourmi *Myrmecocystus cataglyphis bicolor*, si commune dans tout le Nord de l'Afrique, est un insecte haut perché sur de hautes pattes et qui paraît taillé pour la course. Cet insecte sort beaucoup au soleil et à l'ombre en été, pour aller à la découverte de provendes, et court avec une vitesse qui arrive à 12 mètres à la minute par les hautes températures du sol atteignant jusqu'à 40 degrés et même plus, chaleurs qui tuent les espèces basses sur pattes. Cette vitesse folle chez un insecte dont la vue d'objets de sa taille ne porte pas au delà de 6 à 7 centimètres m'avait beaucoup intrigué. Or, Szymanski a fait voir récemment que la vitesse de la fourmi est étroitement liée au degré de température, et les chiffres correspondent à certains coefficients de Van t'Hoff pour la rapidité des accélérations des réactions chimiques internes (A. Drzewina).

Lorsque l'insecte court très vite, il n'en peut mais, il est esclave de la température. Il faut remarquer en passant qu'aux températures normales de 20 à 30 degrés il est bien moins esclave; il peut s'arrêter lorsque des choses intéressantes se présentent. Mais voici l'intéressant. La dite fourmi, chasseresse d'insectes morts ou incapables de se défendre, doit avoir la chance de passer à moins de 6 cm. d'une proie pour pouvoir s'en saisir. Si la proie, encore valide, lui échappe, cette fourmi est incapable de courir après, ce que fait très bien la petite araignée sauteuse *Zodarion*, laquelle a une vue distincte portant à plusieurs décimètres. Or, en course rapide, notre fourmi est incapable de se faire des images visuelles distinctes. Elle passe sur des morceaux de sucre, aliment dont elle raffole, sans les voir, alors qu'un peu plus loin, à l'ombre, sur la terre fraîche, dès qu'elle marche moins vite, elle saute toujours des-

(1) V. Cornetz : *Un des aspects de l'illusion du joueur d'échecs*. Paris, Preti, 1909.

(2) Gavarni a dit, autrement mieux que moi : « Si on pouvait acheter les gens ce qu'ils valent et les revendre ce qu'ils s'estiment, on ferait une superbe affaire. »

sus pour s'en saisir. Ainsi donc, lors de ses très nombreux voyages à la découverte par les hautes températures, elle ne rapporte généralement rien, parce que la vitesse de sa course est en complète disharmonie avec ses besoins. Il n'empêche que dans l'Afrique du Nord, tous les étés, des millions de fourmis *Myrmecocystus* continuent toujours à courir au loin, pendant les fortes chaleurs, et cela sans profit, alors qu'aux températures normales de 18 à 28 degrés, elles reviennent presque toujours avec une provende que leur courte vue distincte leur permet de découvrir.

Résumé.

Le cheval et la fourmi exploratrice peuvent revenir d'un lieu fort lointain vers la région de leur gîte sans avoir besoin d'un repérage externe, à condition de s'être rendus au loin d'eux-mêmes. Au cours de leur retour, ils voient, sentent ou touchent des choses toutes différentes de celles qu'ils ont vues, senties ou touchées le long du trajet de leur aller. Du moment que cheval et fourmi, commençant un retour, prennent une direction qui est, à peu de chose près, toujours la bonne, c'est qu'ils « situent », du fait de leur aller au loin, le lieu où ils se trouvent par rapport au point de départ de l'aller, au moment même où s'effectue la prise de direction pour le retour. Or, l'homme peut en faire autant, plus ou moins bien. Même certains civilisés ont cette faculté, plus ou moins consciente, d'être sensibles aux longueurs parcourues et aux angles décrits. On les voit, après des pérégrinations dans une vaste exposition, vous dire, sans grosse erreur, « la porte d'entrée doit se trouver dans telle direction ».

La fourmi, lors d'un aller au loin, maintient une même direction sans besoin d'un repérage externe, et cela au moyen d'une faculté remarquablement fine de compensation des angles décrits. Certains hommes possèdent aussi cette faculté.

En somme, si, pour certains cas de prise et de maintien d'une direction, il y a, autant que nous en savons pour le moment, absence d'analogie sensorielle entre l'homme et l'animal, il y en a d'autres où certains hommes font preuve de cette faculté animale de sentir où ils se trouvent par rapport à des lieux éloignés. Il me paraît que ce n'est donc pas par l'apport de faits de ce genre qu'il faut espérer pouvoir creuser encore plus

le fossé séparant l'homme de l'animal, pas plus du reste que par l'emploi de la vieille sentence : « L'animal n'a que l'instinct, l'homme a l'intelligence. » On observe de temps à autre, chez certaines fourmis, des actes de discernement, actes tout à fait inhabituels, actes de nouveauté, actes plastiques. C'est A. Forel qui me semble le plus près de la réalité quand il dit : « Les actes des insectes sont pour la plus grande part le fait d'automatismes hérités, mais on observe çà et là comme de rares jets d'une faculté de jugement plastique. » Quant à l'acte que l'on voit se répéter sans cesse semblable, acte dit d'instinct, l'idée qui tend de plus en plus à se faire jour, c'est qu'un tel acte a dû être jadis, dans la lignée des ascendants, précédé un jour d'un acte de nouveauté, acte plastique, acte d'intelligence (R. de Gourmont, Bouvier). L'idée est raisonnable : il faut bien qu'il y ait eu un commencement.

L'acte s'est ensuite automatisé, il est devenu routinier. La grande ressemblance entre la grande masse des humains et les fourmis, c'est la routine. « L'habitude, c'est la revanche du milieu sur le vivant », a dit Le Dantec.

Une foule de braves gens auront poussé un ouf! de satisfaction en lisant un beau matin dans leur journal que le transformisme de cet anglais de Darwin était enfin démoli. C'était bien vexant pour eux, cette hantise de descendre éventuellement du singe, un être vraiment pas beau et qui se tient généralement mal en société, alors que leur miroir montre chaque jour aux dits braves gens une ressemblance évidente avec l'Apollon du Belvédère ou avec la Vénus de Milo. Le piquant de l'affaire, c'est que, si l'idée transformiste de cet Anglais ne valait vraiment rien du tout, il se trouverait qu'un brave patriote français, l'évolutionniste Lamarck, qui fut chef d'une section de sans-culottes, si je ne me trompe, en serait fortement touché aussi.

Pour finir enfin, je répète que le transformisme de Darwin me fait l'effet d'un bon vieil outil parmi toutes sortes d'outils plus récents.

Il ne reste plus grand'chose des idées de Darwin, me dira-t-on. C'est possible, mais il reste tout ce qu'elles ont engendré! C'est peut-être parce qu'en réalité ces idées ne rendent pas compte de la causalité dans maints et maints groupes de phénomènes, comme Darwin le croyait ou l'espérait, que les dites

idées ont été si fécondes. « Le finalisme n'est pas fécond », a dit justement Georges Bohn. Je crois bien! Le finalisme explique tout! Tant de gens sont portés tout naturellement à croire à un finalisme général, parce que les actes des êtres que nous voyons actuellement répondent à leurs besoins, d'une façon générale. Mais cela provient de ce que seul le spectacle de la vie des espèces ou édifices vivants ayant réussi nous est apparent. On ne pense pas au nombre énorme de combinaisons vitales échouées ou ayant peu duré, parce que malheureuses, instables et fragiles. Elles rappellent les êtres que Diderot nommait contradictoires, et dont il a dit : « Ce sont ceux dont « l'organisation ne s'arrange pas avec le reste de l'univers. « La nature aveugle qui les produit les extermine; elle ne « laisse subsister que ceux qui peuvent coexister supporta- « blement avec l'ordre général que vantent ses panégyristes. »

Le monde actuellement vivant ne représente que l'ensemble des rares heureux gagnants d'une grande loterie, la loterie de la chimie organique.

V. CORNETZ.

SOIRS D'OPIUM

L'INCONNUE

C'est un soir de Toussaint mélancolique et bas;
Sur mon jaune divan, seul, je songe et je fume.
Entrez, Madame, entrez, je ne vous connais pas,
Venez vous abriter du peuple et de la brume.

Reposez-vous un peu dans les coussins persans.
La lampe est rouge et basse et l'on y voit à peine.
Mon Dieu! que verrait-on? les ennuis malfaisants,
Le corps des souvenirs, le visage des peines.

Défaites cette boucle d'or, allongez-vous...
Les parfums sont puissants et l'ombre est merveilleuse.
Je vois de votre robe émerger votre cou
Comme une longue fleur d'ivoire précieuse.

Je ne désire plus l'amitié des ingrats.
Ma soif de tout avoir elle-même est calmée.
Restez. Nul n'a frappé. Personne ne viendra...
La porte de l'espoir désormais est fermée...

Le thé chante, le feu rougeoie, ô calme nait!
La fumée en tournant monte, fumons encore!
Les oiseaux sont passés, couleur de mes ennuis...
Vos cheveux écrasés près des charbons se dorent.

Quoi ! Vous pleurez, Madame, appuyée à mon bras.
Par ce jour de Toussaint, moi aussi je médite...
J'ai des morts bien aimés, mais je n'y pense pas.
Loin, très loin, dans le froid, chantent les choses tristes.

J'ai connu de chers yeux profonds et décevants
Qui dans de mêmes soirs m'ont fixé de leur flamme,
Un cher cœur a battu près de moi bien souvent
Et, certes, je l'aimais avec toute mon âme.

Allez, les morts sont morts et les chagrins sont vieux,
Oublions-les. Au fond, vous seule êtes charmante.
Glissons vers la douceur des royaumes de Dieu
Au gré de la fumée immortelle et clémente.

Je n'effleurerai pas votre robe d'argent.
Restez, restez sous la lumière japonaise.
Voyez se dérouler comme un fleuve changeant
Le flot harmonieux des rêves qui me plaisent.

Je vous possède toute et ne vous touche pas.
Je n'en posséderai jamais une plus tendre
Qui me soit aussi proche et qui pleure si bas,
Chère enfant qu'envoyait cette nuit de Novembre...

Le monde est un secret que soudain je comprends,
Notre corps est léger et notre esprit fidèle
Et, sans même frôler votre main, je vous prends
Dans une féerie immense et fraternelle...

Eh ! quoi ! déjà l'aurore et la pluie aux carreaux...
J'ignore votre nom, vos yeux, votre visage...
Mais, non, il ne faut pas, fermez votre manteau,
Mieux vaut ne pas saisir un rêve à son passage.

Laissez-moi reposer, petits bruits du matin !
Une tasse qu'on heurte... un froissement de robe...
Solitude ! La mèche a fumé puis s'éteint...
Un pas dans l'escalier fait pour toujours... C'est l'aube...

LA PLUS TRISTE NUIT

Je les avais trompés de menteuses paroles,
J'avais dit mon amour à jamais révolu
Et j'avais auprès d'eux si bien joué mon rôle
Que, cessant de me plaindre, ils ne me fuyaient plus...

« C'est une autre que j'aime ! Elle est si désirable !
Il faudra, mes amis, que vous la connaissiez... »
Je voulais soulever le voile insoulevable,
Voir ce qu'aucun amant n'a jamais contemplé.

Alors, je vins un soir et parmi l'ombre intime
Du salon où le feu rougeoyait sur les murs,
J'amenai pour compagne une femme anonyme
Plus lointaine de moi que le grand ciel obscur.

Et je leur dis : C'est elle ! Et déjà la fumée
S'élevait en tournant et put cacher mes yeux,
Et la nuit déroula son ombre ensorcelée
Et le rêve tissa ses fils silencieux.

L'opium crépitait, les roses se penchèrent,
Les propos devenaient plus rares et moins clairs
Et des siècles d'ennui sur nos fronts s'écoulèrent...
Je m'accoudai, les yeux immensément ouverts.

J'ai vu ma bien-aimée à tout jamais perdue,
Etreinte par des bras qui n'étaient pas les miens ;
J'ai vu sur le divan leurs formes confondues
Et des doigts étrangers dans les cheveux divins.

Et moi j'étais auprès d'un plaintif simulacre,
Dépourvu du pouvoir de donner le bonheur
Et ma bouche était sèche et j'avais le goût âcre
D'un écœurant baiser qu'on rend avec horreur.

Ah ! que n'ai-je brisé soudain la lampe basse
Et que n'ai-je frappé mon front sur le plancher,
Car l'homme qui peut voir un tel mal face à face
D'une souillure au cœur est à jamais touché.

Vers l'impassible nuit qui regarde aux fenêtres
En déroulant son flot éternel de splendeur,
Vers le ciel où s'en va le poème des êtres,
J'ai levé mon esprit et tendu ma douleur.

Ai-je eu tort de descendre au fond de cet abîme
Si profond que jamais les pleurs n'y couleront.
Peut-être en voulant voir ai-je commis un crime
Et ces spectres unis désormais me suivront...

Alors le compagnon triste, la femme obscure,
Devinant mon malheur, m'ouvrit ses bras cléments
Et contre la pitié de cette créature,
Je pus enfin pleurer longuement, doucement...

REPRÉSENTATION DE LOHENGRIN

La loge d'un théâtre est un abîme obscur...
Tu ne la verras plus ! chantait l'orchestre immense.
Et vers moi Lohengrin au bouclier d'azur
Agitait en riant son épée et sa lance.

Tu ne la verras plus ! chuchota doucement
Une dame aux seins nus singulièrement vieille.
Le cygne, au loin, glissait miraculeusement...
Les diamants coulaient à fleur de peaux vermeilles...

Tu roulais dans les sons, fleuve du désespoir...
Je voyais ricaner des visages illustres...
Dans la frise marchait un grand chat maigre et noir...
Des clowns se balançaient dans les cristaux du lustre...

Tu ne la verras plus! chantaient les violons,
D'Elsa, la blonde Elsa c'est l'adieu qui s'éveille...
Et la loge s'emplit d'un cortège très long
De personnages gris à mine de corneille...

Et tous me saluaient avec respect très bas.
Ils avaient l'air d'avoir une peine infinie.
Et moi j'aurais voulu crier, tendre les bras,
Mais j'étais ruisselant d'un torrent d'harmonie.

« Lohengrin! Ne suis pas le cygne sur les flots!
Du sang de Jésus-Christ le Saint Graal est vide!
Tu ne la verras plus! et dix mille sanglots
Ne te rendront jamais la minute splendide...

« Emporte-moi, musique! ailleurs, je ne sais où,
Loin de ces mannequins, de ces caricatures,
Délivre-moi de la pitié de tous ces fous,
Délivre-moi de la laideur des créatures! »

MAURICE MAGRE.

LA JEUNE LITTÉRATURE BELGE

—

En étudiant, ici, la jeune littérature belge, je n'entends point établir des frontières littéraires; je hais tout protectionnisme artistique, et je ne crois pas à l' « âme belge ». J'analyse le mouvement littéraire de mon pays. J'aurais pu, si j'avais vécu ailleurs, me consacrer aux lettres normandes ou poitevines; la seule nationalité des écrivains, c'est celle de la langue qu'ils emploient.

Il s'est écrit, en Belgique, depuis les vingt-cinq dernières années, un grand nombre de livres; ils offrent une infinie variété de tons; un bon nombre d'entre eux présentent les qualités foncières de l'œuvre d'art véritablement forte.

Tous les genres ont été traités, depuis la méditation intérieure jusqu'à la comédie. Pourtant, il me semble que c'est la poésie lyrique qui domine dans les préférences de nos écrivains; le roman vient ensuite; le théâtre paraît être le genre qu'ils cultivent le moins. Remarquons qu'au théâtre, jusqu'à présent, les voies furent encombrées par d'habiles faiseurs; le public a pour ces fabricants, venus comme M. Sacha Guitry en droite ligne des Boulevards parisiens, un amour exclusif; nos meilleurs poètes de Belgique seraient incapables — louons-en le Seigneur! — d'écrire des pièces à succès semblables à celles qu'élaborent les amuseurs de Paris, séducteurs faciles de la mentalité bourgeoise.

Ces œuvrettes ne vivent que le temps qu'il faut pour donner à un public instable les émotions superficielles, les jeux de mots risqués et les situations équivoques; puis des pièces qui leur ressemblent prennent leur place, et ainsi de suite.

Au contraire, les meilleurs poètes belges se rattachent aux traditions du théâtre d'art, dont Sophocle, Shakespeare et Calderon sont les trois plus puissants représentants, ou du théâtre dramatique et idéologique dont Ibsen paraît être le premier inspirateur. Certains ont été influencés par de Banville, bien peu par le classicisme français. Chose incroyable :

il n'existait pas de scène en Belgique, jusqu'à cette année, qui pût consacrer, n'eût été qu'une soirée par semaine, à ces genres. La blague du jour, l'exploitation des ridicules argotiques, seules rapportent de l'argent.

L'un des caractères essentiels de la vie littéraire en Belgique est que les écrivains n'ont qu'un public très restreint d'auditeurs ou de lecteurs. En dépit des efforts tentés depuis trente ans par les jeunes revues, dans les conférences et dans les cours, l'éducation de la foule n'a guère progressé. Le bourgeois belge a autant d'inertie que d'argent ; les choses de l'esprit ne l'intéressent pas. Un écrivain, pour être adapté, doit porter l'estampille de Paris ou être imposé par des raisons qui n'ont rien de commun avec l'art : tout le succès des « Kaekebroeck » et des « Beulemans » s'explique ainsi.

Rien n'est absolument mauvais dans l'univers. Cet état de choses a eu certains excellents résultats. La plupart des artistes belges ont écrit sans se soucier du public. J'estime que c'est là une condition essentielle pour qu'une œuvre soit vraiment belle. A part quelques arrivistes, plus capables de faire des courbettes que de créer, la majorité des écrivains professent une entière indépendance vis-à-vis du public, montrent une grande liberté d'esprit. Le but, c'est l'œuvre : images, rythmes, évocation de la vie intérieure. Ah! cette fierté est méritoire dans ces temps de réaction veule, où le goût du plaisir dénué d'esprit semble devoir arrêter pour un moment l'élan vers la Beauté, où le bruit factice et creux étouffe la grande voix de l'âme, où les yeux sont distraits de la contemplation des choses réelles par le décor et l'artificiel.

Ainsi, l'influence des différents mouvements littéraires français, malgré son évidence, n'a pu métamorphoser la saveur qui fait reconnaître les écrivains de Belgique. Les particularités ambiantes et locales dessinent leurs reflets dans leurs œuvres; aux yeux de nos esthètes épris avant tout d'originalité, celles-ci échappent ainsi à ce qu'ils appellent le « trop artificiel, le trop bien stylisé, le trop normalien » de beaucoup d'œuvres françaises. Réciproquement, le désordre, les barbarismes, les néologismes, les rugosités des livres belges déroutent les puristes français, bien que, parfois, tous ces défauts se rapprochent du vieux parler gaulois ou enrichissent le langage de manière inattendue et pittoresque.

Baudelaire qui, souvent, ne comprit pas le caractère belge, reprochait à nos nationaux de penser par bandes ou par groupes. C'est inexact, car il y a peu de pays où l'on soit aussi jaloux de son individualité. Les mouvements d'ensemble sont même impossibles chez nous. Pour travailler, nous vivons isolés ; nous observons en silence ; nous méditons ; nous construisons des architectures spirituelles ; les soirées et les causeries inutiles n'ont aucun succès et notre enthousiasme natif nous préserve des mots faciles et souvent même de l'esprit de dénigrement ; nous gagnons notre vie à des métiers divers (fonctionnarisme ingrat et mal rétribué ; horlogerie, imprimerie, professorat, électricité, aviculture, droit, traductions, etc...) et le soir nous fuyons les vacuités élégantes et les fatigues vaines des réunions mondaines. L'individualisme me paraît être un des caractères des écrivains belges. Cependant, qu'on n'aille pas s'imaginer que c'est simplement par opposition à la manie de bourgeois de fonder des sociétés que nos artistes ont adopté un genre de vie diamétralement opposé : non, c'est à cause de leur œuvre ; celle-ci exige le sacrifice de bien des choses matérielles ou futiles ; pour créer, il faut avoir des idées, donc il est nécessaire d'avoir pensé et réfléchi.

§

M. Georges Dwelshauvers, philosophe et critique, dont j'ai, plus haut, répété quelques idées, écrivait : « Il y a lieu de se « demander si les Belges n'ont pas fourni, en somme, depuis « un quart de siècle, plus d'œuvres littéraires durables que les « Français pendant la même période (1). » Evidemment, il y a là une exagération ; car, même en ne songeant qu'à Maeterlinck, Verhaeren, Lemonnier et Eekhoud, même en établissant une équitable proportion, les termes de cette proposition — flatteuse pour nous — ne se justifieraient pas. Néanmoins, ce que le contexte de l'éminent professeur à l'Université de Bruxelles ajoute éclaire cette phrase d'un jour plus particulier. La génération première des écrivains belges fut l'explosion d'une sève ardente, d'une force puissante.

La génération de mes contemporains a renouvelé son inspiration, au contraire de celle qui, servant d'intermédiaire en-

(1) Conclusion à mon III^e *Livre des Masques belges*. Paris, Mons : Société nouvelle.

tre les Jeune-Belgique et nous, fut quelque peu aveuglée, grisée, influencée par ses glorieux prédécesseurs. Actuellement, et c'est une règle humaine à laquelle tous les hommes, et en particulier les artistes, doivent se soumettre, les nouveaux venus se préoccupent de bousculer les aînés, et les débutants tentent de renverser les commençants d'hier. Nous sommes peu nombreux en Belgique. Et déjà, quand nous y réfléchissons, nous avons l'impression de former une cohue. Ah ! pourvu que les fâcheuses manies qu'inspire le désir de parvenir n'aillent pas, en nous encourageant au dénigrement, refroidir et peut-être glacer notre enthousiasme. De regrettables symptômes se découvrent chez certains jeunes d'hier : M. Dumont-Wilden se haussant à la taille d'un Maeterlinck et discutant avec âpreté sa renommée universelle ; M. Fonteyne, de *l'Indépendance Belge*, sous l'inspiration d'un lamentable scepticisme, essayant de ridiculiser le théâtre belge en formation.

Au reste peut-être faudrait-il découvrir, sous toutes ces manifestations puériles et souvent mesquines, l'impulsion d'un courant assez puissant depuis quelques années. Des œuvres très intéressantes, certes, telles que les « Amitiés françaises », les « Conférences des Annales », font se multiplier en Belgique les visites de poètes et orateurs de grande réputation. Il faut s'en réjouir, nous ne pouvons qu'apprendre à mieux châtier nos discours et nos écrits, en écoutant ceux qui nous apportent le beau langage de France. Mais nous devons nous méfier de subir trop aveuglément leur influence. La race de nos écrivains doit préserver l'originalité de sa pensée de tout contact trop prolongé qui risquerait de la faire dévier. Et pourtant, des hommes de lettres, des poètes, des professeurs et même des critiques s'imaginent que notre salut est dans l'imitation des écrivains venus de France. Ah ! qu'ils ne nous disent pas, sous le prétexte que nous entendons rester nous-mêmes, que nous nous proposons de ruiner les débouchés littéraires offerts ici à la France ! Qu'ils ne se permettent pas d'affirmer qu'en créant notre théâtre belge nous faisons du protectionnisme à outrance. Ah ! certes, ceux qui se montrent plus français que les Français eux-mêmes peuvent déplorer l'obstination, ancrée en nos cervelles, d'admirer la littérature française tout en nous gardant d'une servile imitation. Mais n'a-t-on pas regretté, à diverses reprises, l'absorption par Paris de certains

éléments des départements ? N'est-il pas souhaitable que la littérature demeure variée, et l'uniformité — irréalisable, en somme, à cause des éducations différentes, des formations opposées — ne serait-elle pas fâcheuse ?

Au point de vue de la littérature belge — et j'ai soin de ne point parler de l'âme belge, mais simplement d'une expression artistique — ceux qui se sont créé une imagination et un cerveau français cessent d'être intéressants. Sortis des rangs de notre jeunesse, se refusant par théorie à obéir aux instincts de leur race, s'appliquant par système à n'exprimer que des idées et des sentiments de France, ils s'avèrent de réels déracinés, des dévoyés, des conventionnels et des artificiels. Et cela expliquerait, en somme, les insuccès anciens, au théâtre, de M. Henry Liebrecht et de M. F.-Charles Morisseaux, comme cela justifierait, en sens inverse, les triomphes, à la scène également, de M. Paul Spaak, de M. Gustave Van Zype et de M. Georges Eekhoud.

§

Au reste, cette grave et délicate question de l'influence française, directe ou indirecte, commence à peine à se poser. Je me sens assez à l'aise pour en parler et pour en exprimer toute ma pensée, car les poètes, les romanciers et les critiques français — dont quelques-uns veulent bien me traiter en ami — connaissent, depuis les sept ou huit ans que j'analyse leurs œuvres, toute l'estime et la sympathie qu'ils m'inspirent. Je ne suis suspect d'aucun sentiment hostile à la France. Mais je ne puis m'empêcher, d'une part, de déplorer la tendance d'imitation qui se dessine, et, d'autre part, l'habileté qui consista, pour certains protagonistes de cette tendance néfaste, à porter dans le domaine des lettres la puérile querelle du flamingantisme et du wallonisme. Ces deux factions, que des politiciens intéressés ou des chauvinistes aveuglés voudraient voir se partager le sol de la patrie belge, apparaissent, à ceux qui se tiennent en dehors des luttes et des combats politiques, aussi malintentionnées, aussi inexcusables l'une que l'autre.

On avait adapté, peut-être de manière trop générale, le cliché « écrivain flamand » à la majorité de nos écrivains. Vinrent les dernières années et une réaction s'imposa. Elle fut exces-

sive et dérouta. Imaginez un peintre qui longtemps n'a pas compris la poésie du sol, du ciel et de la nature ; ouvrez-lui les paupières ; révélez-lui une âme qu'il ne pressentait pas ; découvrez-lui le coloris des horizons qui lui sont coutumiers. Il vous écoutera, inquiet, incrédule, d'abord. Puis, rendu à sa solitaire contemplation, il se souviendra de votre éloquente ardeur. Il s'étudiera à se faire une âme aussi compréhensive que la vôtre, et, bientôt, lui qu'un métier simplement habile secourait jusqu'à présent, se délivrant du factice énervement de l'effort, parviendra, sans s'en douter, à comprendre à son tour, non plus comme vous, mais à travers son tempérament, la beauté que vous lui aurez annoncée. Et cependant ce ne sera pas un grand peintre ; il restera toujours en lui un vestige du temps où son âme ne vibrait pas : cela se révélera, plus ou moins accentué, dans une certaine inégalité de son expression, dans l'imprécision de certains de ses coloris, et, le plus souvent, dans le caractère généralement flou de ses impressions. L'âme wallonne, celle tout au moins qui n'a subi aucune influence étrangère, aucun contact avec l'âme flamande, ou qui n'a pas en elle le songe latent d'un idéal artistique particulier, l'âme wallonne, dis-je, fait songer à ce peintre. On dirait qu'on lui a montré la beauté de son pays, qu'elle n'y a cru qu'à force de bonne volonté, mais qu'elle n'a pas su, tout à fait, l'exprimer. Cette âme a un défaut spécial : elle n'a pas le sens de la nuance et des couleurs ; elle n'a pas la vision profonde et lointaine ; elle est souriante, légère, indécise, et très peu sûre d'elle-même. L'artiste des provinces wallonnes possède de la jeunesse, de la grâce et de la fraîcheur, tandis que le panthéisme naturel des poètes flamands, plus pictural, se mêle aux pensers d'une mystique raisonnée. Les Flamands sont âpres, têtus, volontaires, opiniâtres. Paysagistes, ils jouissent de la nature. Tout leur est source de joie ou de douleur, de lyrisme et de mysticisme. Ils étreignent davantage la vie quotidienne, et sa misère, et sa tristesse, et leur art descend de sa tour d'ivoire avec simplicité, ou monte au ciel avec ferveur.

La génération qui suivra celle des jeunes écrivains d'à présent nous dira quelle âme l'emporta sur l'autre. Mais actuellement je crois que la fusion des éléments wallon et flamand forme les meilleurs artistes de chez nous. C'est là ce qu'on

appela l' « âme belge » chère à M. Edmond Picard, et peut-être, n'est-ce pas si ridicule que cela, en tant que formule ou épithète. Les revues littéraires, les jeunes revues surtout, qui ont emboîté le pas au mouvement wallon, se sont dressées, disent-elles, pour la défense de la langue française. Cette mission est noble et pure ; cependant n'est-elle pas une duperie imposée par des excès de langage de conférenciers et d'orateurs pessimistes ?... La langue française n'est pas en danger, car jamais elle ne fut plus en honneur chez nous qu'à présent.

§

Nous ne sommes pas plus de deux cents écrivains actifs en Belgique. Et encore, la plupart d'entre nous sont jeunes ; il en est beaucoup dont les promesses ne peuvent même pas être appréciées ; d'autres, évidemment, se lasseront ou se décourageront ; et, par conséquent, tout compte fait, en mettant à part ceux d'entre les écrivains qui sont arrivés, la génération actuelle ne peut guère espérer faire subsister plus d'une dizaine de véritables artistes.

J'ai dit que les poètes étaient les plus nombreux : je me contenterai de citer les noms de Paul Prist, Jean de Bère, Gaston Heux, Prosper Roidot, Pierre Nothomb, Georges Ramaekers, Jean de Bosschère et Victor Kinon, sans que pour cela les autres soient à dédaigner ou à mépriser. Quelques-uns de ceux que j'ai nommés sont vraiment intéressants. Paul Prist, par exemple, doué d'un enthousiasme ardent, écrit avec un lyrisme entièrement personnel des pages fortes et sincères ; Jean de Bosschère, dans un style tourmenté et gonflé d'images, dessine les courbes euphoniques d'originales légendes ; Gaston Heux promène par le monde d'impeccables strophes d'alexandrins ; Prosper Roidot joint à une puissance nerveuse, qui lui imprime fortement les sensations au cœur, une science et un don de coloriste très développés ; c'est un de ceux-là qui très tôt s'affranchirent des littératures et s'affirmèrent eux-mêmes ; Pierre Nothomb, Georges Ramaekers et Victor Kinon sont des poètes essentiellement catholiques : le premier est plus religieux, le second plus hermétiquement mystique, le troisième plus généreusement humain ; Georges Ramaekers a une âme de flamand du moyen-âge et ses chants catholiques reflètent une sincérité intransigeante qui s'exprime

en rythmes savants et variés ; Victor Kinon, admirable lyrique, unit à la force des flandriens la douceur des brabançons ; il s'éveille en même temps à la ferveur d'adorer le mystère divin et d'aimer la virginale expression de l'amour terrestre : il vénère en Dieu tout l'Amour.

§

Les romanciers, moins nombreux, peuvent cependant être nommés en plus grand nombre, parce que la perfection ne doit peut-être pas être exigée avec autant d'intransigeance chez les prosateurs que chez les poètes. Ainsi, Frans Hellens, Georges Rens et François Léonard retiennent immédiatement, comme conteurs, l'attention du critique. Et pourtant Georges Rens est poète en même temps que romancier, mais c'est un versificateur intermittent, de même que François Léonard, excellent prosateur, écrit des vers trop souvent dépourvus de rythme et de nuance malgré leur inspiration philosophique. Le conte, en Belgique, a des allures particulières; du mystère étrange et symbolique s'y mêle à des actions dramatiques et imprévues; Franz Hellens, dans ses *Hors-le-Vent* et ses *Clartés latentes* réalise, avec une originale sobriété de procédés des modèles d'improvisations dramatiques hallucinantes et bizarres, tandis que Georges Rens, naturaliste qui scrute l'âme et le cœur des gens avec une impitoyable obstination, décrit les plus compliqués et les plus raffinés drames du sentiment et de la pensée. Et cette originalité synthétique se retrouve dans *le Triomphe de l'Homme*, où François Léonard donna libre cours au lyrisme scientifique de son imagination. Au reste, Ferdinand Bouché, qui étudie les mœurs wallonnes, Eugène Herdies et Max Deauville, qui décrivent les paysages et les êtres des « polders », Arthur Daxhelet, Henri Davignon et Alix Pasquier, qui créent des types d'intellectuels belges, J.-F. Elslander, qui étudie la dépravation des instincts raciques de chez nous, ont tous donné des œuvres, sinon maîtresses, en tout cas très personnelles. Les conteurs belges voient d'autres faits, d'autres sites et d'autres êtres que les narrateurs français; ils les voient aussi avec d'autres yeux, des yeux qui s'attardent moins aux mouvements psychologiques qu'aux algèbres des couleurs et des atmosphères ambiantes.

C'est le même caractère que j'essayais de définir tantôt, en

parlant du jeune théâtre national : nous ne développons pas des pièces ; nous en écrivons des schémas ; nous voulons astreindre le spectateur à la réflexion mentale. Les Horace Van Offel, les Fernand Crommelynck, les Paul Spaak, les Vandevelde, les Fallens, les Gaston Heux et les Edouard de Tallenay se font du théâtre une conception ambitieuse et orgueilleuse ; leurs œuvres ne sont pas destinées à amuser et si parfois elles empoignent et épouvantent, c'est que l'art dont elle s'inspirent s'enveloppe de décors tragiques et hallucinants. Nos pièces sont des visions créées par des artistes en dehors de toute idée de concessions au public. Nos jeunes critiques, eux-mêmes, partent de ce principe que l'art littéraire ne vit que pour lui-même et non point pour la foule. De là s'expliquent les révoltes et les enthousiasmes des G. M. Rodrigue, des Georges Buisseret, des Charles Bernard ; par là aussi se comprend le succès trouvé chez nous par les écrivains tout de sincérité et de vérité, ou tout de pensée symbolique et de foi esthétique, tels que les Jehan Rictus (dont M. Richard Dupreireux fut l'un des meilleurs analystes) et les Paul Claudel. Et ces divers caractères s'impriment dans les romans et dans les poèmes de nos jeunes femmes de lettres : Mme Emma Lambotte extériorisant ses impressions d'amour et de sentiment, Mme Marguerite, Baulu définissant l'âme d'une pauvre fille plongée dans la misère et la solitude d'un cœur déçu, Mme Hélène Canivet, poétesse d'un lyrisme ardent, Mmes Junia Letty et Charles Margueritte, s'essayant à dévoiler leur amoralité ou leur dolence, s'apparentent aisément aux caractères généraux de toute notre jeunesse littéraire masculine.

§

Souhaitons que les jeunes écrivains belges, ne perdant rien de leurs intransigeances, ne sacrifient jamais à aucun faux dieu. Qu'ils continuent la poursuite d'un seul et même but : la perfection. Qu'ils ne consentent jamais à céder un peu de leurs qualités de solidité ! Qu'ils ne se fassent les imitateurs de personne ! Ils ont débuté avec simplicité ; leur art doit demeurer simple. Ah ! je n'entends pas leur conseiller de négliger, dans la construction de leurs œuvres, les sages et bonnes proportions. J'insisterai particulièrement sur l'obligation que leur imposent, en les accueillant généreusement, les

écrivains amis de France : corriger souvent, veiller au style. Nous n'échappons que difficilement à l'influence du parler belge. Nul d'entre nous ne peut dire qu'il évite toujours les erreurs coutumières. Il est des œuvres, à ce point de vue, qui sont à polir et à repolir de fond en comble. Même chez de bons poètes comme M. Georges Ramaekers ou son ami Gaston Pallings, les impropriétés de termes, les barbarismes locaux, les répétitions inélégantes, les images démesurées, les constructions germaniques, les expressions diffuses — et surtout les coquilles foisonnent. Aux critiques à se montrer, dès à présent, impitoyables, en vue de faire respecter par tous les règles lexicographiques et syntaxiques.

Mais, surtout, ne sacrifions rien à la mode ou à l'intérêt matériel. Peu importe qu'une œuvre soit lue aujourd'hui : si elle est belle, elle aura son heure de succès. Nietzsche, lorsqu'il publia *Ainsi parlait Zarathoustra*, eut à peine sept ou huit lecteurs. Il a fallu quinze ans, l'effort de quelques admirateurs fervents et l'autorité du critique danois Georges Brandès pour que l'on daignât y prêter attention. Schopenhauer écrivit son œuvre principale en 1819, et ne trouva de lecteurs que dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle.

Nous n'avons pas à faire de courbettes devant le public. Nous sommes en droit d'exiger de lui l'effort pour mieux comprendre et mieux aimer la vie à travers l'œuvre d'art.

MAURICE GAUCHEZ.

LA DOCTRINE RÉVOLUTIONNAIRE DE RAYNAL ET DE DIDEROT

D'APRÈS L'« HISTOIRE DES INDES »

L'abbé Raynal, bien qu'il soit fort oublié de nos jours, fut, à la veille de la Révolution, plus célèbre que Montesquieu et que Voltaire, plus populaire même que Rousseau. Son livre essentiel, *l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, était, selon Michelet, « comme la Bible des deux mondes ». Ceux qui ne connaissaient pas les premiers ouvrages de Raynal, l'*Histoire du stathoudérat* et *l'Histoire du Parlement d'Angleterre*, ces factums tendancieux, écrits en 1747 et en 1748 pour seconder les plans du ministère français, voyaient en lui un rhéteur adroit, plutôt qu'un grand écrivain. La marquise du Deffand (1) s'étonne qu'il ait pu écrire « un aussi bon livre ». Aussi bien ne l'avait-il pas écrit à lui seul. Parmi ses collaborateurs on cite un grand nombre d'Encyclopédistes et surtout leur chef à tous : Diderot (2). Raynal le charge d'abord de relire son manuscrit avant la première édition, qui paraît en 1770. Et c'est à lui encore qu'il s'adresse pour corser son ouvrage en 1774 et en 1780. Or, ces deux écrivains ont les tempéraments les plus opposés : Diderot, proclamant la bonté de tous les instincts naturels, donne tout à l'emportement de la sensibilité et attend tout de l'enthousiasme, tandis que Raynal n'admet que les froids calculs de la raison réputée bienfaisante à force d'égoïsme, grâce au jeu

(1) A Walpole, le 3 janvier 1773. *Correspondance complète de la Marquise du Deffand*, Paris, Plon, 1865, 2 vol. in-8.

(2) Cette affirmation de la plupart des hommes du XVIIIe siècle est vraie, comme je me propose de le démontrer dans une étude que publiera la *Revue d'Histoire littéraire de la France*.

naturel de l'intérêt bien entendu. Diderot a marqué lui-même ce contraste : « J'ai bien peur, dit-il..., que la prédiction du grand chancelier d'Angleterre ne soit sur le point de s'accomplir en France ; c'est que la philosophie, la poésie, les sciences et les beaux-arts tendent à leur déclin, du moment où, chez un peuple, les têtes tournées vers les objets d'intérêt s'occupent d'administration, de commerce, d'agriculture, d'importation, d'exportation et de finance. Votre ami l'abbé Raynal pourra se vanter d'avoir été le héros de la révolution... Au milieu de cet esprit de calcul, le goût de l'aisance se répand et l'enthousiasme se perd... Le goût des beaux-arts suppose un certain mépris de la fortune, je ne sais quelle incurie des affaires domestiques, un certain dérangement de cervelle, une folie qui diminue de jour en jour. On devient sage et plat, on fait l'éloge du présent, on rapporte tout au petit moment de sa durée. Le sentiment de l'immortalité, le respect de la postérité sont des mots vides de sens et qui font sourire de pitié ; on veut jouir ; après soi le déluge. On disserte, on examine ; on sent peu, on raisonne beaucoup ; et que voulez-vous que des arts, qui ont tous pour base l'exagération et le mensonge, deviennent parmi des hommes sans cesse occupés de réalités et ennemis par état des fantômes de l'imagination que leur souffle fait disparaître ? C'est une belle chose que la science économique, mais elle nous abrutira. Il me semble que je vois déjà nos neveux le barême en poche et le portefeuille de finance sous le bras. Regardez-y bien et vous verrez que le torrent qui nous entraîne n'est pas celui du génie (1) ! » Mais en dépit de leurs divergences individuelles, Diderot et Raynal sont tous deux philosophes : et donc entre cet artiste et ce bourgeois l'accord s'établit à la faveur de quelques termes généraux : nature, liberté et privilège, humanité et fanatisme, despotisme, lumières et superstition, qui sont les mots de passe des philosophes durant le long combat qu'ils livrent aux traditions religieuses et politiques de l'ancienne France. Quelles que soient les contradictions qu'on n'a aucune peine à relever dans *l'Histoire des Indes*, il s'en dégage une doctrine « philosophique et politique » qui, sans aucun souci de cohésion, ramassant toutes les idées les plus hardies qui étaient

(1) Salon de 1769. *Œuvres complètes* de Diderot, édit. Assézat et Tourneux, XI-650-1.

dans l'air, est comme l'inspiratrice de la Révolution Française. Les principes directeurs de sa politique religieuse, par exemple, n'avaient jamais été plus nettement, plus éloquemment formulés que dans les pages suivantes :

L'Etat, ce me semble, n'est point fait pour la religion, mais la religion est faite pour l'Etat. Premier principe.

L'intérêt général est la règle de tout ce qui doit subsister dans l'Etat. Second principe.

Le peuple, ou l'autorité souveraine dépositaire de la sienne, a seul le droit de juger de la conformité de quelque institution que ce soit avec l'intérêt général. Troisième principe.

Ces trois principes me paraissent d'une évidence incontestable, et les propositions qui suivent n'en sont que des corollaires.

C'est donc à cette autorité et à cette autorité seule qu'il appartient d'examiner les dogmes et les principes d'une religion ; les dogmes, pour s'assurer si, contraires au sens commun, ils n'exposeraient point la tranquillité à des troubles d'autant plus dangereux que les idées d'un bonheur à venir s'y compliqueront avec le zèle pour la gloire de Dieu et la soumission à des vérités qu'on regardera comme révélées ; la discipline, pour voir si elle ne choque pas les mœurs régnantes, n'éteint pas l'esprit patriotique, n'affaiblit pas le courage, ne dégoûte point de l'industrie, du mariage et des affaires publiques, ne nuit pas à la population et à la sociabilité, n'inspire pas le fanatisme et l'intolérance.... et ne prêche ni des maximes d'une austérité qui attriste, ni des conseils qui mènent à la folie.

Cette autorité, et cette autorité seule, peut donc prescrire le culte établi, en adopter un nouveau, ou même se passer de culte, si cela lui convient. La forme générale du gouvernement en étant toujours au premier instant de son adoption, comment la religion pourrait-elle prescrire par sa durée ?

L'Etat a la suprématie en tout. La distinction d'une puissance temporelle et d'une puissance spirituelle est une absurdité palpable, et il ne peut et ne doit y avoir qu'une seule et unique juridiction, partout où il ne convient qu'à l'utilité publique d'ordonner ou de défendre...

Point d'autre concile que l'assemblée des ministres du souverain. Quand les administrateurs de l'Etat sont assemblés, l'Eglise est assemblée. Quand l'Etat a prononcé, l'Eglise n'a plus rien à dire.

Point d'autres canons que les édits des princes et les arrêts des cours de judicature.

Qu'est-ce qu'un délit commun et un délit privilégié, où il n'y a qu'une loi, une chose publique, des citoyens ?

Les immunités et autres privilèges exclusifs sont autant d'injus-

tices commises enversles autres conditions de la société qui en sont privées.

Un évêque, un prêtre, un clerc peut s'expatrier, s'il lui plaît ; mais alors il n'est plus rien ; c'est à l'Etat à veiller à sa conduite ; c'est à l'Etat à l'installer et à le déplacer.

Si l'on entend par bénéfice autre chose que le salaire que tout citoyen doit recueillir de son travail, c'est un abus à réformer promptement. Celui qui ne fait rien n'a pas le droit de manger.

Et pourquoi leprêtre ne pourrait-il pas acquérir, s'enrichir, jouir, vendre, acheter et tester comme un autre citoyen ?

Qu'il soit chaste, docile, humble, indigent même, s'il n'aime pas les femmes, s'il est d'un caractère abject, et s'il préfère du pain et de l'eau à toutes les commodités de la vie. Mais qu'il lui soit défendu d'en faire le vœu. Le vœu de chasteté répugne à la nature et nuit à la population ; le vœu de pauvreté n'est que d'un inepte ou d'un paresseux ; le vœu d'obéissance à quelque autre puissance qu'à la dominante et à la loi est d'un esclave ou d'un rebelle.

S'il existait dans un recoin d'une contrée soixante mille citoyens enchaînés par ces vœux, qu'aurait à faire de mieux le souverain, que de s'y transporter avec un nombre suffisant de satellites armés de fouets et de leur dire : « Sortez, canaille fainéante, sortez. Aux champs, à l'agriculture, aux ateliers, à la milice ! »

L'aumône est le devoir commun de tous ceux qui ont au delà du besoin absolu ;

Le soulagement des vieillards et des infirmes indigents, celui de l'Etat qu'ils ont servi.

Point d'autres apôtres que le législateur et les magistrats.

Point d'autres livres sacrés que ceux qu'ils auront reconnus pour tels.

Rien de droit divin que le bien de la République (1).

Cet anticléricalisme intransigeant procède non plus du gallicanisme, mais d'une irreligion profonde, il ne faut pas s'y tromper, malgré les protestations et les *distinguo* des philosophes et de leurs sectateurs. L'un d'entre eux, Jay, biographe de Raynal, s'indigne du réquisitoire de Séguier, qui ose taxer d'impiété l'historien des deux Indes. A l'en croire, c'est lui, l'avocat général, qui outrage le clergé et le gouvernement, en les reconnaissant sous les traits de l'imposture et de la tyrannie (2) ; tandis que Raynal se montre un zélé défenseur du trône et de l'autel, en distinguant les croyances des superstitions, et

(1) Ed. in-8, 1781, Pellet, Genève, t. X, pp. 86-89, livre 19, chap. 2.
(2) *Histoire philosophique*, etc., 1820, t. I, p. XXIII.

les usages des abus. « S'il est, dit Jay, une opinion généralement adoptée, c'est que, dans le long cours des siècles, beaucoup d'abus se sont introduits dans l'église, et que d'étranges superstitions ont altéré les croyances primitives. N'est-ce pas rendre un service à la religion que de combattre ces superstitions et ces abus ? Soyons religieux, mais ne soyons pas fanatiques (1) ! »

Etrange ascendant des mots ! On a beau saper sans aucun scrupule les fondements de toute religion, on n'ose pas encore se proclamer irreligieux, tant il s'attache de discrédit à ce mot. On préfère le jeter à la tête de ses adversaires. En réalité, la philosophie est une religion nouvelle qui prétend remplacer l'autre et qui, pour imposer de nouveaux dogmes, réclame à son tour des privilèges tellement exclusifs que l'autre ne puisse plus subsister en face d'elle. Il s'agit non de réformer le christianisme en le ramenant à sa pureté primitive, mais bien de le déloger, partout où il apparaît pur et sans aucune espèce d'alliage rationaliste. Mais il faut mener cette guerre sans merci, avec une extrême prudence. Par là s'explique la modération de la doctrine raynalienne comparée à celle d'un d'Holbach ou d'un Condorcet. Tandis que ceux-là sont athées avec délices, Raynal est déiste avec fracas. Raynal ou Diderot ? On peut supposer qu'à cet égard l'accord laissait à désirer. Il a dû s'élever des conflits entre le radicalisme de l'un et l'opportunisme de l'autre. Celui-ci a beau atténuer les hardiesses excessives, il en reste néanmoins que Diderot refuse d'effacer. Voici un passage où le déisme est confondu avec les autres systèmes religieux qui sont tous « également absurdes (2) ». En vain Raynal obtient ces deux lignes désobligeantes à l'adresse de l'athéisme : « système ou d'un atrabilaire qui ne voit que des désordres dans la nature, ou d'un méchant qui craint un vengeur à venir. » Son terrible collaborateur ajoute aussitôt : « ou d'une classe de philosophes qui ne sont ni atrabilaires, ni méchants, mais qui croient trouver dans les propriétés de la matière éternelle la cause suffisante de tous les phénomènes qui nous frappent d'admiration (3). » De telles imprudences risquaient fort de compromettre le

(1) *Histoire philosophique*, etc., p. xx.
(2) Ed. 1781, t. X, p. 2, l. 19, ch. 1.
(3) *Ibidem*, p. 9. Pour la commodité du discours, je dis « Raynal », mais il faut entendre « Raynal aidé par Diderot ».

triomphe de la cause philosophique. En effet, si l'on attaquait à la fois catholiques, protestants et déistes, on s'attirait un mécontentement général, et l'on provoquait de leur part une redoutable coalition. Il fallait donc limiter l'effort et le concentrer sur quelques points vifs de la doctrine chrétienne, en faisant des concessions à ceux que l'on devait regarder, provisoirement tout au moins, comme des alliés précieux, quitte à se retourner plus tard contre eux, s'ils devenaient trop exigeants et si, au lieu de réformer uniquement l'homme intérieur, ils prétendaient exercer une influence sociale, réservée désormais à la seule philosophie. Donc, sans se confondre avec eux, il faut saluer au passage les protestants, comme les précurseurs qui ont affranchi la pensée du joug catholique, « car s'ils n'ont pu soutenir leur nouveau système, aux yeux de la raison, ils ont très bien détruit celui de l'ancienne Eglise ».

Au reste la logique et l'histoire sont ici d'accord pour nous montrer qu'on ne passe point sans transition du catholicisme à l'incrédulité :

Par une impulsion fondée dans la nature même des religions, le catholicisme tend sans cesse au protestantisme, le protestantisme au socianisme, le socianisme au déisme, le déisme au scepticisme. L'incrédulité est devenue trop générale pour qu'on puisse espérer avec quelque fondement de redonner aux anciens dogmes l'ascendant dont ils ont joui durant tant de siècles. Qu'ils soient toujours librement suivis par ceux de leurs sectateurs que leur conscience y attache, par tous ceux qui y trouvent des consolations et un encouragement à leurs devoirs de citoyen.

Ce ne peut être le cas des catholiques, qui admettent un pouvoir spirituel différent du pouvoir temporel, et qui réclament des privilèges, en faveur de vœux nettement contraires à l'ordre public :

Mais que toutes les sectes dont les principes ne contrarieront pas l'ordre public trouvent généralement la même indulgence.

Donc, tous les cultes compatibles avec l'ordre public, c'est-à-dire autres que le catholicisme, sont tolérés :

Il serait de la dignité comme de la sagesse de tous les gouvernements d'avoir un même code moral de religion dont il ne serait pas permis de s'écarter et de livrer le reste à des discussions indifféren-

tes au repos du monde. Ce serait le plus sûr moyen d'éteindre insensiblement le fanatisme des prêtres et l'enthousiasme des peuples (1).

Qu'on ne dise pas que c'est là une chimère. L'histoire prouve que cet idéal prétendu chimérique est une réalité, ailleurs que chez nous, à la Chine, par exemple :

Confucius, dont les actions serviront d'exemple et les paroles de leçon, Confucius, dont la mémoire est également chérie de toutes les classes et de toutes les sectes, Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'est que la loi naturelle, qui devrait être la base de toutes les religions de la terre, le fondement de toute société, la règle de tous les gouvernements. La raison, dit Confucius, est une émanation de la divinité; la loi suprême n'est que l'accord de la nature et de la raison. Toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine ne vient point du ciel (2)!

Ainsi toute religion qui admet des prophéties, des miracles ou des mystères est fondée sur l'absurde. La raison n'a pas de peine à dissiper ces vains fantômes. Les hypothèses les plus séduisantes ne lui manquent jamais quand elle veut ramener l'ordre surnaturel à celui de la nature : « Rien n'est si naturel à l'ignorance que d'attacher du mystère aux songes, que de les rapporter à quelque être puissant qui prend le moment où toutes nos facultés sont suspendues et liées par le sommeil, pour veiller sur nous en l'absence de nos sens. C'est comme une âme étrangère qui s'introduit en nous pour nous avertir de ce qui se passe au loin dans l'avenir, toujours présent à l'être qui l'a déjà créé, quand nous ne le voyons pas encore. Ce préjugé, qui ne s'élève que dans un état de société commencée, fait, chez les peuples policés, les révélations, les communications avec la divinité. Nul ne devient prophète sans avoir eu des songes. C'est le premier pas du métier. Celui qui ne rêve pas ne prédit point (3).» On ne saurait exiger une explication plus simple des prophéties. Les miracles ne s'expliquent pas moins simplement : La manne miraculeuse qui nourrissait les Israélistes au désert n'est pas autre chose que la liqueur du cocotier.« Qui sait même si l'idée [de cette manne] n'a pas été prise dans les livres plus orientaux que ceux de l'Arabie ou de l'Egypte? L'Inde est, dit-on, le berceau de beaucoup de fables,

(1) Ed. 1781, t. X, p. 9, l. 19, ch. 1.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 133, liv. 1, chap. 20.
(3) *Ibid.*, t. VIII, pp. 31-32, liv. 15, ch. 4.

d'allégories, de religions. Les curiosités de la nature sont une source féconde pour l'imposture ; elle convertit des phénomènes singuliers en prodiges. L'histoire naturelle d'un pays devient surnaturelle dans un autre. Les fruits, comme les plantes, s'altèrent, en s'éloignant de leur origine. Les vérités se changent en erreurs ; et la distance des temps et des lieux, faisant disparaître les causes occasionnelles des fausses opinions, donne aux mensonges populaires un droit imprescriptible sur la confiance des ignorants et sur le silence des savants. Les uns n'osent douter, les autres n'osent disputer (1). » Les mystères mêmes sont niés : si les habitants de la Pensylvanie admettent l'enfer et le paradis, c'est « avec raison » qu'ils « rejettent ... l'éternité des peines. La doctrine du péché originel est pour eux un blasphème impie qu'ils abhorrent. Tout dogme cruel à l'homme leur paraît injurieux à la divinité (2) ». L'immortalité de l'âme n'est, hélas ! qu'une duperie, mais elle a du moins le mérite d'être consolante quand on espère renaître dans un monde matériel semblable à celui que l'on quitte :

Une religion mystique voudrait en vain substituer à cette espérance celle des plaisirs spirituels et d'une béatitude céleste. Les hommes préfèrent à ces idées vagues et abstraites la jouissance des sensations qui ont déjà fait leur bonheur .. En vain, la raison, peu satisfaite de cette vaine illusion, disait que, sans mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'existence... Le sentiment adopta ce que rejetait le raisonnement. Heureux encore les peuples dont la religion offre au moins des mensonges agréables (3).

Au lieu de ce monde enchanteur de la poésie, fait de sensations concrètes et de souvenirs vécus, la théologie a inventé un « monde métaphysique qui fatigue l'imagination sans la satisfaire (4) » ! Par là se trouve écartée, comme une erreur mystique, la distinction établie par le spiritualisme entre l'âme et le corps, entre l'ordre physique et l'ordre moral :

On a dit qu'il y avait deux mondes, le physique et le moral. Plus on aura d'étendue dans l'esprit, plus on sera convaincu qu'il n'y en a qu'un : le physique qui mène tout, lorsqu'il n'est pas contrarié par des causes fortuites, sans lesquelles on eût constam-

(1) Ed. 1781, t. I, p. 113, liv. 1, ch. 17.
(2) *Ibid.*, t. IX, p. 16, l. 18, ch. 5.
(3) *Ibid.*, t. I, pp. 69-70, l. 1, ch. 8.
(4) *Ibid.*, 70.

ment remarqué le même enchaînement dans les événements moraux surprenants, tels que l'origine des idées religieuses, les progrès de l'esprit humain, les découvertes des vérités, la naissance et la succession des erreurs, le commencement et la fin des préjugés, la formation des sociétés et l'ordre juridique des différents gouvernements (1).

Quant à Dieu, dont Raynal croit devoir proclamer à tout propos l'existence, il est comme s'il n'était pas. Il laisse le monde qu'il a créé suivre son cours fatal. En vain on l'implore ou on le blasphème. Il préside impassible à la comédie humaine, qu'il ne daigne pas regarder (2) :

Grand Dieu ! quelles extravagances atroces t'imputent des êtres qui ne parlent et n'agissent que par un bienfait continuel de ta puissance et qui te font agir et parler suivant les ridicules caprices de leur ignorance présomptueuse ! Sont-ce les démons qui te blasphèment, ou les hommes qui se disent tes ministres ? si pourtant, à ton égard, on peut appeler blasphèmes les discours de ces faibles créatures dont la voix t'insulte sans être entendue, comme l'insecte qui murmure dans l'herbe sous les pieds de l'homme qui passe et ne l'entend pas (3).

L'origine de toutes ces croyances absurdes est très simple :

La religion fut partout une invention d'hommes adroits et politiques, qui, ne trouvant pas en eux-mêmes les moyens de gouverner leurs semblables à leur gré, cherchèrent dans le ciel la force qui leur manquait et en firent descendre la terreur (4).

Ils exploitent à leur profit la crédulité des foules ignorantes éprises de merveilleux :

C'est ainsi que s'est établie la théocratie ou le despotisme sacré, la plus cruelle et la plus immorale des législations (5).

Il faut, pour combattre ce despotisme, retourner contre lui ses propres armes. Puisque le mal métaphysique, qui prétend expliquer l'inexplicable par l'impossible, a jeté dans l'âme humaine de si profondes racines, on doit faire à la religion sa part en l'éclairant, en la pénétrant de raison, mais sans espoir de la détruire absolument; car elle seule est capable d'inspirer

(1) Ed. 1781, t. X, p. 14, l. 19, ch. 1.
(2) *Ibid.*, t. IX, p. 145, l. 18, ch. 41.
(3) *Ibid.*, t. VI, pp. 39-40, l. 11, ch. 10.
(4) *Ibid.*, t. I, p. 47, l. I, ch. 8.
(5) *Ibid.*, t. X, p. 3, l. 19, ch. 1.

l'enthousiasme nécessaire pour accomplir les grandes choses.

[Dans l'Inde] la religion, toute-puissante pour le bien comme pour le mal, venait... au secours de la raison qui enseigne à la vérité qu'il faut protéger les travaux utiles, mais qui, seule, n'a pas assez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enseigne (1).

On constate d'ailleurs un certain progrès dans l'histoire des idées religieuses. Ici, en face du catholicisme deux théories séduisantes s'offraient à le combattre. Elles ne laissaient pas que d'être incompatibles. Mais, pour Raynal, tous les contrastes se fondent et se concilient dans une commune opposition au catholicisme : d'abord il constate, on l'a vu, que la religion de Confucius, qui remonte à une antiquité très reculée (2), est du premier coup parfaite. Il en va de même pour l'Inde, dont la religion est aussi belle que celle de la Chine (3). « Lorsqu'on veut remonter à la source de ces institutions, on voit qu'elle se perd dans l'obscurité des temps (4). » On reconnaît bien là le vieux mythe de l'âge d'or. Mais il n'est pas vrai néanmoins que toujours et partout l'humanité dégénère. L'âge d'or se prolonge encore chez les nations qui ont le bonheur d'ignorer le christianisme, car le christianisme s'est emparé du monde pour l'enlaidir et l'assombrir.

Tous les temples furent bâtis en croix, couverts de croix, remplis de croix, décorés de scènes horribles et funèbres, d'échafauds, de supplices, de martyrs, de bourreaux. Que devinrent les arts condamnés à effaroucher continuellement l'imagination par des spectacles de sang, de mort et d'enfer ? Hideux comme leurs modèles, féroces comme les princes et les pontifes qui les employaient, bas et rampants comme les adorateurs de leurs ouvrages, ils épouvantèrent les enfants dès le berceau, ils aggravèrent les horreurs du tombeau par une perspective éternelle d'ombres effrayantes, ils attristèrent la face de la terre. Enfin, le temps vint de diminuer ces échafaudages de la religion, de la police sociale. C'est la Grèce qui nous l'apprit (5).

Le triomphe, au Moyen-Age, de cette religion de barbares coïncide avec une décadence peut-être irrémédiable de l'humanité, dont elle couve soigneusement l'ignorance, dont elle

(1) Ed. 1781, t. I, p. 63, l. 1, ch. 8.
(2) *Ibid.*, t. I, p. 10, l. 1 ch. 20 120.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 44, l. 1, ch. 8.
(4) *Ibid.*, t. I, p. 42, l. 1, ch. 8.
(5) *Ibid.*, t. X, pp. 246-250, l. 19, ch. 11.

encourage par tous les moyens la paresse intellectuelle (1).

Cette théorie de l'âge d'or, legs de l'antiquité classique, les humanistes des XVI^e^ et XVII^e^ siècles l'avaient restreinte aux lettres et aux arts. Le XVIII^e^ siècle l'applique à toutes les provinces de l'activité humaine. Elle revient à ceci : les anciens, — Romains ou Grecs, Hindous ou Chinois peu importe, — ont réalisé la perfection en suivant la nature. C'est leur exemple qu'il nous faut suivre en tout.

A cette théorie s'oppose celle du progrès continu. Il est impossible, dans cette hypothèse, que l'humanité dégénère. Tout semble prouver, au contraire, qu'elle s'élève sans cesse au-dessus d'elle-même. Ce fait, indiscutable dans le domaine scientifique, doit s'observer aussi, par voie de conséquence, dans celui de la morale et des lettres. Il ne se peut que le progrès des lumières n'ait pas entraîné avec lui une sorte de régression des ténèbres religieuses où se trouvait plongée l'humanité primitive. Ce progrès doit être à la fois général et continu. Sinon, il faudrait supposer que la marche de l'humanité est incertaine et capricieuse. Réintégrer cette part d'incertitude et de caprice dans l'histoire, c'est y réintégrer un élément mystique, un principe de désordre. Si le progrès n'apparaît pas toujours manifestement, il n'en existe pas moins. Il suffit de le supposer et on le découvrira.

De là cette conséquence imprévue : le christianisme est supérieur au paganisme qu'il a remplacé; il impose des dogmes moins absurdes que les grossières fictions du polythéisme.

Du débris des superstitions païennes et des sectes philosophiques, il se forma un corps de rites et de dogmes que la simplicité des premiers chrétiens a sanctifiés. Le paganisme, démasqué d'avance par la philosophie, céda sa place au nouveau culte (2).

On doit au christianisme, c'est-à-dire, bien entendu, à la philosophie dont il est le symbole imparfait, la croyance à l'unité de Dieu (3), et à « l'ordre de la Providence » (4) et surtout l'idée de la fraternité universelle qui montre dans tous les hommes, quelle que soit leur race, les « enfants du même Dieu (5) ». Le Moyen-Age doit au christianisme « l'institution

(1) Ed. 1781, t. VI, p. 44, l. 11, ch. 10.
(2) *Ibid.*, t. X, pp. 4-5, l. 19, ch. 1.
(3) *Ibid.*, t. II, pp. 52-53, l. 3, ch. 12.
(4) *Ibid.*, t. III, p. 344, l. 6, ch. 26.
(5) *Ibid.*, t. I, p. 67, l. 1, ch. 8.

de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine (1)». Avec le christianisme, c'est la liberté qui triomphe quand les Musulmans sont refoulés. « C'en était... fait de la liberté du monde entier ; elle était perdue, si le peuple de la chrétienté, le plus superstitieux et peut-être le plus esclave, n'eût arrêté le progrès du fanatanisme des Musulmans (2) ! »

A louer ainsi le christianisme, on trouve un double avantage : on donne un exemple de tolérance et de haute impartialité, tout en faisant de ces éloges mêmes du christianisme véritable une âpre critique du christianisme faussé par la tradition catholique. Le vrai christianisme affranchissait l'humanité, et, en proclamant la fraternité, il abolissait l'esclavage. La théologie se charge de rétablir l'esclavage dans ses prétendus droits.

La théologie qui s'est emparée de l'esprit humain par l'opinion, qui a profité des premières frayeurs de l'enfance pour en inspirer d'éternelles à la raison, qui a tout dénaturé, géographie, astronomie, physique, histoire, qui a voulu que tout fût merveille et mystère pour avoir le droit de tout expliquer, la théologie, après avoir fait une race d'homme, coupables et malheureux par la faute d'Adam, fait une races d'hommes noirs pour punir le fratricide de son fils. C'est de Caïn que sont descendus les nègres (3) !

Aussi, les descendants d'Abel peuvent-ils tout se permettre contre la race maudite. La théologie les absout. De même, lorsque, Raynal décrit l'abominable régime des musulmans subjugués par « une religion qui consacre la tyrannie, en fondant le trône sur l'autel (4) », il n'est presque aucun trait qui, au delà des musulmans, ne vise le gouvernement du roi très chrétien (5).

En somme, « un christianisme dégagé de tous les mystères (6) » et limité à « la pratique des vertus sociales (7) » n'est pas haïssable, pourvu que le clergé soit toujours tenu en main par un gouvernement éclairé, qui empêchera ses écarts et déjouera ses complots (8). Et l'auteur indique le seul moyen qu'on

(1) Ed. 1781, t. I, p. 116, l. 1, ch. 18.
(2) *Ibid.*, t. I, pp. 99-100, l. 1, ch. 13.
(3) *Ibid.*, t. VI, p. 39, l. 11, ch. 10.
(4) *Ibid.*, t. I, p. 99, l. 1, ch. 14.
(5) *Ibidem.*
(6) *Ibid.*, t. X, p. 8, l. 19, ch. 1.
(7) *Ibid.*, t. I, p. 124, l. 1, ch. 20.
(8) Cf. *Ibid.*, t. I, p. 150, l. 1, ch. 22. ; t. II, pp. 73-74, l. 3, ch. 15 ; t. VIII, pp. 127 et 136-137, l. 16, ch. 9 et 10.

ait d'obtenir la docilité des prêtres : il faut les traiter comme des fonctionnaires, qui n'ont que leur salaire pour subsister. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel et les maximes du gouvernement que par cette voie. C'est l'ouvrage d'une administration prudente que d'amener sans trouble et sans secousse le sacerdoce à cet état où, sans obstacles pour le bien, il sera dans l'impuissance pour le mal (1). Cette idée de la « Gendarmerie sacrée », Napoléon était bien capable de la concevoir sans l'aide d'aucun philosophe. Mais c'est le lieu de rappeler que, dès sa jeunesse, il était nourri de Raynal, dont il se proclamait le « zélé disciple » (2).

Le clergé, gouverné comme il doit l'être, n'est pas, comme on pourrait croire, un instrument de despotisme. Par la force des choses, il entretient un ferment de liberté dont profitent tous les citoyens, et s'il aide le gouvernement qui accomplit ses devoirs, il renverse celui qui outrepasse ses droits :

> Les rois, en s'appuyant des textes de la Bible, se remettent dès lors sous la tutelle des ministres de l'Evangile. Ainsi, quand ils empruntent les armes du clergé pour tenir les peuples dans les fers, le clergé peut retirer ses propres armes et s'en servir contre les rois. Il trouvera dans l'Evangile même où ils ont pris le droit de régner un bouclier à opposer contre l'épée, et le glaive contre le glaive. C'est donc en vain que les princes ont recours au ciel pour rappeler leurs droits, quand ils manquent à leurs devoirs. La loi qu'ils invoquent s'élève contre eux. Elle tonne et les foudroie par la bouche des pontifes. Elle crie au fond des cœurs d'un peuple qui gémit (3).

Les persécutions ne peuvent rien contre les croyances religieuses : « Les consciences ne se forcent point... La fortune, la vie, les dignités ne se comparent point avec les peines éternelles (4). » De pieuses résistances ont parfois affranchi les peuples : A Boston (5), « le cri de la religion renforce celui de la liberté ». Enfin le christianisme exerce sur la société une influence bienfaisante en recommandant à ses adeptes, sous

(1) Ed. 1781, t. V, p. 127, l. 9, ch. 28.
(2) A. Chuquet, *La Jeunesse de Napoléon*. Paris, Colin, 1897-9, 3 vol. in-8, t. II, pp. 30, 52, 54, 210, 213, 299, et lung, *Bonaparte et son temps*, Paris, Charpentier, 1880, 3 vol. in-12, t. I, pp. 283-4.
(3) Ed. 1781, t. VIII, p. 137, l. 16, ch. 10.
(4) *Ibid.*, p. 126, l. 16, ch. 9.
(5) *Ibid.*, t. IX, pp. 145-6, l. 18, ch. 41.

le nom de charité, les vertus sociales que le philosophe appelle bien plus justement « *l'humanité* » (1) !

La religion est, comme le despotisme, un mal provisoirement nécessaire au maintien de l'ordre social, tant que les hommes ne sont pas éclairés. Mais l'idéal où l'on doit tendre c'est l'affranchissement de la morale déclarée absolument indépendante de tout dogme métaphysique ; il faut qu'un jour on puisse, sans s'exposer à être désobéi, « défendre de parler de Dieu, soit en bien soit en mal (2) ». Alors les hommes auront beaucoup moins de motifs de querelles ; les croyances religieuses, étant toutes locales, entretiennent les divisions entre eux, tandis que la morale universelle les réconciliera (3) :

Il n'y a proprement qu'une vertu, c'est la justice, et qu'un devoir, c'est de se rendre heureux (4) »... *Je veux être heureux* est le premier article d'un code antérieur à toute législation, à tout système religieux (5).

Pascal avait déjà dit : « Tous les hommes recherchent d'être heureux, cela est sans exception (6). » Les conclusions que Raynal tire du même axiome sont assez différentes. Il ne s'agit plus maintenant de préparer ici-bas, par nos souffrances librement acceptées, notre béatitude éternelle. C'est bien plus simple. Nous devons, par le bonheur dont nous aurons joui sur terre, mériter notre bonheur à venir. Je dis bien « mériter », car « les plaisirs innocents des hommes » étant « agréables à la divinité », plus ils savent multiplier leurs jouissances, plus ils lui sont agréables. Et pour que nul n'en ignore, Raynal a soin d'expliquer ce qu'il faut entendre par les « plaisirs innocents » :

Les prêtres du Sintos disaient que les plaisirs innocents des hommes étaient agréables à la divinité, que la meilleure manière d'honorer les camis [âmes des morts], c'était d'imiter leurs vertus et de jouir dès ce monde du bonheur dont ils jouissent dans l'autre. Conformément à cette opinion, les Japonais, après avoir fait la prière dans les temples, toujours situés au milieu d'agréables bocages, allaient chez des courtisanes qui habitaient des maisons ordinaire-

(1) Ed. 1781, t. I, p. 200, l. 10, ch. 12.
(2) *Ibid.*, t. VIII, p. 279, l. 17, ch. 19, « contre la religion ».
(3) *Ibid.*, t. X, p. 271, l. 19, ch. 14.
(4) *Ibid.*, p. 272.
(5) *Ibid.*, t. II, p. 44, l. 3, ch. 12.
(6) Edit. Havet. Paris, Delagrave, 1866, in-8, t. I, p. 115.

ment bâties dans ces lieux consacrés à la religion et à l'amour. Ces femmes étaient des religieuses soumises à un ordre de moines qui retiraient une partie de l'argent qu'elles avaient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes au vœu le plus sacré de la nature (1).

C'est un blasphème d'enseigner qu'il faut se mortifier pour honorer Dieu. S'il se plaisait à nous voir souffrir, il serait injuste et méchant (2). La morale ascétique n'est que la conséquence de tous ces préjugés dont Raynal a montré l'absurdité : chute originelle, éternité des peines, ordre moral supérieur à l'ordre physique. Il ne s'agit plus de combattre la nature corrompue, mais de suivre les instincts de la bonne nature. Nous tenons de Dieu la vie, afin d'en jouir. Comme les anciens célébrons donc les splendeurs de la nature. Adorons, au lieu d' « un Dieu mort sur une croix... le soleil qui ne meurt jamais (3) », et n'oublions jamais que notre félicité dépend de notre sagesse. Tous les plaisirs sont légitimes ; l'abus seul en est mauvais. Soyons modérés dans nos désirs et ne nous livrons point aux passions dont les plus nobles mêmes sont pernicieuses, parce qu'elles nous ôtent l'usage de notre raison (4).

Les deux principes que Raynal énonce le plus volontiers sont les suivants : en tout lieu et en tout temps, l'homme doit cultiver la terre et la peupler (5).

Pour que ces idées pénètrent jusqu'au fond même de l'être humain, il faut les traduire en symboles qui aient prise sur le cœur et les sens. De là la nécessité d'un culte approprié à cette religion morale. Comme la vraie morale est indépendante des dogmes, les fêtes religieuses seront elles-mêmes laïcisées, autant que possible.

L'État organisera des cérémonies champêtres et de pieuses réjouissances analogues à celles qui existent à la Chine et au Japon, pour encourager l'Agriculture et le reste, alors que les fêtes catholiques imposent à la terre et aux hommes une morne stérilité (6)!

La religion doit être la servante de la morale. Elle n'a pas

(1) Ed. 1781, t. I, p. 158, l. 1, ch. 22.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 155, l. 5, ch. 33; t. VIII, p. 44, l. 15, ch. 4.
(3) *Ibid.*, t. IV, pp. 14, 20-21, l. 7, ch. 5 et 6.
(4) *Ibid.*, p. 165, l. 8, ch. 6.
(5) *Ibid.*, t. I, pp. 158-160, l. 1, ch. 22.
(6) *Ibid.*, t. I, p. 125, l. 1, ch. 20; p. 158, l. 1, ch. 22.

le droit d'en accaparer les préceptes, afin d'en dispenser qui bon lui semble. Dieu seul est le juge des hommes Nul ne peut commander en son nom. C'est pourquoi, seul entre tous les systèmes religieux, le catholicisme ne sera pas toléré, il prétend tout dominer comme il veut tout expliquer Le pape aspire à la monarchie universelle. Il passe son temps à se mêler de ce qui ne le regarde pas, à donner « ce qui ne lui appartient pas (1) ».

Il « fixa, en 1493, les prétentions respectives (de l'Espagne et du Portugal), par une suite de ce pouvoir universel et ridicule que les pontifes de Rome s'étaient arrogé depuis plusieurs siècles... Il donna à l'Espagne tout le pays qu'on découvrirait à l'Ouest du Méridien, pris à cent lieues des Açores, et au Portugal tout ce qu'il pourrait conquérir à l'Est de ce méridien (2). »

Tandis que les autres sectes se contentent de la tolérance, le catholicisme réclame des privilèges exorbitants, et cela en faveur d'institutions antisociales ; car si les vœux de pauvreté et d'obéissance rendent les moines fainéants, misérables et mauvais citoyens, le vœu de chasteté est contraire à la population et favorise le libertinage (3).

Les moines sociaux ont rendu jadis de grands services. Mais les inconvénients de la main-morte compensent largement tous les avantages que les ordres monastiques ont pu offrir à la civilisation.

Au violent réquisitoire contre les moines réplique l'apologie des jésuites. Raynal aime à proclamer les bienfaits de leur gouvernement au Paraguay et réfute les allégations de leurs détracteurs (4) ; il loue leur « activité », leur « connaissance du cœur de l'homme (5) » ; il note chez La Sale « l'activité, l'enthousiasme, le courage d'esprit et de cœur, que ce corps célèbre savait si bien inspirer aux âmes ardentes dont il aimait à se recruter (6) ». Assurément de tels éloges ne vont pas sans de graves restrictions : Raynal en veut aux Jésuites d'être les zélés défenseurs de la suprématie romaine, « les enne-

(1) Ed. 1781, t. IV, p. 4, l. 7, ch. 22.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 60, l. 5, ch. 12. Cf. t. I, p. 188, l. 2. ch. 2 ; t. IV, pp. 225-229, l. 8, ch. 28-29.
(3) *Ib.*, pp. 137-138, l. 7, ch. 31 ; 198, l. 8, ch. 17. T. III, pp. 268-9, l. 6, ch. 13.
(4) *Ib.*, IV, pp. 184-194, l. 8, ch. 14 et 15 : cf., t. III, pp. 321-2, l. 6, ch. 23.
(5) *Ib.*, VII, p. 36, l. 13, ch. 10.
(6) *Ib.*, VIII, p. 99, l. 16, ch. 3.

mis secrets du progrès des connaissances et les persécuteurs de la philosophie (1) ». Mais enfin quelles qu'aient pu être les fautes de cet ordre, le XVIII^e^ siècle doit « rougir des atrocités qui ont accompagné son anéantissement (2) ». Ni les sympathies personnelles, ni l'affectation d'impartialité de l'ex-jésuite ne suffisent à rendre compte ici de ses ménagements à l'égard de ses anciens confrères. La vérité est sans doute qu'il voit en eux des adversaires, à tout prendre, peu redoutables. Ainsi en jugeait d'Alembert : « Entre ces deux sectes, disait-il à propos des jésuites et des jansénistes, l'une et l'autre méchantes et pernicieuses, si l'on était forcé de choisir en leur supposant un même degré de pouvoir, la société qu'on vient d'expulser serait la moins tyrannique. Les jésuites, gens accommodants, pourvu qu'on ne se déclare pas leur ennemi, permettent assez qu'on pense comme on voudra; les jansénistes, sans égards comme sans lumières, veulent qu'on pense comme eux; s'ils étaient les maîtres, ils exerceraient sur les ouvrages, les esprits, les discours, les mœurs, l'inquisition la plus violente (3) ! » Or, le prudent Raynal, fidèle à sa tactique ordinaire, a cru devoir choisir entre les deux sectes. Comme il ne peut d'un seul coup avoir raison de l'idée chrétienne, il la divise. De même qu'il a réservé la question des protestants, il réserve celle des jésuites. Leur tour viendra plus tard, une fois que les jansénistes seront terrassés.

En attendant, il convient de les louer, d'autant plus qu'après leur expulsion on se donne à peu de frais, en les réhabilitant, des airs de générosité. En outre, Raynal observe que les jésuites furent d'excellents missionnaires. A ce titre, ils sont dignes de tous les égards, ayant donné un exemple que les autres ordres devraient suivre. En effet, puisqu'il y a des moines en trop grand nombre, puisque ce mal existe, et pour longtemps sans doute, les missions lointaines constituent le meilleur des remèdes, ou des dérivatifs (4).

Non seulement les missionnaires délivrent la métropole de leur présence incommode, mais ils peuvent aussi jouer auprès des sauvages le même rôle bienfaisant qu'ils ont joué durant

(1) Ed. 1781, t. V, p. 22, l. 9, ch. 6.
(2) *Ibid.*
(3) [D'Alembert] : *Sur la destruction des Jésuites en France* par un auteur désintéressé, s. l., 1 65, in-2, p. 203.
(4) Ed. 1781, t. X, p. 10, l. 19, ch. 19.

le Moyen Age auprès des barbares. Les vices inhérents à leurs institutions sont moins dangereux là-bas qu'en Europe, car l'ascétisme y cède peu à peu la place à l'esprit social.

Toutes ces vues se résument assez bien dans le fameux aphorisme : « L'anticléricalisme n'est pas article d'exportation. »

Les diatribes contre les théologiens et le clergé catholique étaient déjà fort à la mode quand parut l'*Histoire des Indes*, mais on n'osait guère encore attaquer la monarchie avec une hardiesse aussi franche que dans cet ouvrage. Ce que plusieurs philosophes ne pardonnaient pas au catholicisme, c'était l'appui qu'il prêtait au despotisme, mais ils évitaient d'ordinaire de le dire aussi crument que Raynal (1). Celui-ci croit le moment venu de proclamer bien haut, en son propre nom, ce qui se disait tout bas, ou s'imprimait sous le voile de l'anonyme. Il ne craint pas d'affirmer que la liberté politique n'existe que du jour où l'on reconnaît en droit que la souveraineté réside chez le peuple (2), car en fait elle y réside toujours, puisque le peuple peut toujours supprimer le tyran qui l'opprime ; et s'il le peut, il le doit, et voici que Raynal exhorte les sujets à la révolte, cette « ressource terrible, mais la seule qui reste en faveur de l'humanité dans les pays opprimés par le despotisme (3) ».

Peuples lâches ! Peuples stupides ! puisque la continuité de l'oppression ne vous rend aucune énergie, puisque vous vous en tenez à d'inutiles gémissements, lorsque vous pourriez rugir ; puisque vous êtes par millions et que vous souffrez qu'une douzaine d'enfants, armés de petits bâtons, vous mènent à leur gré, obéissez. Marchez, sans nous importuner de vos plaintes, et sachez du moins être malheureux, si vous ne savez pas être libres (4).

Les législateurs de 93 devaient se conformer aux principes de Raynal. « Quand le gouvernement, diront-ils, viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple et pour chaque portion du peuple le plus sacré des droits et le plus indispensable des devoirs. » Et ce même Raynal ne leur avait-il pas fourni par avance la justification du régicide, quand il

(1) Ed. 1781, t. X, pp. 23-4, l. XIX, ch. 2. Cf. t II, pp. 72-3, l. 3, ch. 15.
(2) *Ibid.*, t. X, p. 45, l. 19, ch. 2.
(3) *Ibid.*, t. II, p. 143, l. 3, ch. 38.
(4) *Ibid.*, t. VI, p. 269, l. 12, ch. 29.

admirait l'ancienne coutume de Ceylan « qui assujetissait le souverain à l'observation de la loi et qui le condamnait à mort, s'il osait la violer » ?

Le peuple étant souverain, c'est à lui qu'il appartient de consentir l'impôt en toute liberté. La liberté absolue en politique, en économie politique comme en religion, voilà bien en effet l'idéal de notre auteur ; c'est pourquoi il vante tellement la constitution anglaise. Elle est un modèle de libéralisme ; elle supprime toutes les entraves qui gênent en France l'industrie, l'agriculture et le commerce (1). La concurrence illimitée entre les particuliers concourt au bien de tous. Guerre aux privilèges exclusifs, c'est-à-dire aux monopoles, et à toute espèce de privilèges exercés ou garantis par l'Etat (2). Les privilèges sont odieux, parce qu'ils accentuent les inégalités naturelles qu'une bonne législation doit au contraire amoindrir en proclamant l'égalité parmi les droits « imprescriptibles (3) ». Cela revient à garantir également à tous les citoyens le plus de liberté compatible avec l'ordre social. Il est donc faux d'opposer la liberté à l'égalité qui en est le partage équitable (4). Comme elle s'étend à tous les citoyens d'un même pays, l'égalité doit s'étendre à toutes les nations, qui sont comme les membres d'une même famille (5).

Le développement des relations commerciales substitué à l'état de guerre entre les peuples constitue un progrès important ; non que les hommes cessent d'être cupides et cruels ; mais à mesure que la philosophie les éclaire, les commerçants comprennent davantage l'intérêt qu'ils ont à ménager dans leurs colonies des clients qu'ils maltraitaient autrefois, à leur propre dommage, car ou ils les anéantissaient, ou ils provoquaient leurs révoltes (6). L'humanité est encore loin de la perfection, mais elle y tend, car « la vertu suit le progrès des lumières (7) ».

Quant à l'état de pure nature, Raynal ne le regrette pas, bien qu'il le vante fort. D'ailleurs il est très partagé entre l'optimisme et le pessimisme. Les sauvages ont leurs quali-

(1) Ed. 1781, t. X, p. 46, l. 19, ch. 2.
(2) *Ibid.*, t. III, p. 180, l. 5, ch. 35.
(3) *Ibid.*, t. I, p. 128, l. 1, ch. 20.
(4) *Ibid.*, t. VIII, p. 18, l. 15, ch. 4.
(5) *Ibid.*, t. VI, p. 246, l. 13, ch. 34.
(6) *Ibid.*, t. I, p. 206, l. 2, ch. 7.
(7) *Ibid.*, t. VIII, p. 232, l. 17, ch. 8.

tés, c'est incontestable ; et leurs vertus héroïques, loyauté, confiance, bonté, courage, doivent nous faire honte (1). Mais, à tout prendre, les civilisés sont d'un commerce plus agréable et quelquefois plus sûr. Défauts et qualités, bonheur et malheur, il est probable que tout cela « se compense à peu près (2) ».

Il serait sans doute téméraire, selon Raynal, de trancher dogmatiquement ces matières complexes qui sont tout en nuances ; mais après avoir exposé le pour et le contre, il ne peut s'empêcher de laisser entrevoir ses préférences : suivre, quoi qu'il arrive, l'impulsion qui, nous éloignant de l'état sauvage, raffine et complique la société, au risque de la détruire par l'excès même de son triomphe ; n'estimer que les gains matériels et abandonner aux poètes le mirage de l'ordre moral qui n'existe que dans leurs rêves ; profiter de cette clairvoyance et, si l'on peut, s'en réjouir, c'est probablement le parti à prendre, sinon le plus beau, du moins le plus sage, telle est la leçon qui se dégage du livre comme de la vie de Raynal.

ANATOLE FEUGÈRE.

(1) Ed. 1781, t. IV, p. 164, l. 8, ch. 6. ; t. VIII, pp. 11-46, l. 15, ch. 4.
(2) *Ibid.*, t. III, pp. 318-320, l. 6, ch. 23 ; t. V, pp. 1-13, l. 9 ch. 1-5.

J.-J. ROUSSEAU ET HOUDON
PENDANT LA RÉVOLUTION [1]

Dans notre Etude, publiée par le *Mercure de France* dans son numéro du 1er juillet 1912, nous avons passé en revue les diverses images de Rousseau, créées par Houdon, et qui forment un ensemble de premier ordre. Il nous restait à examiner le rôle joué par l'éminent statuaire dans les projets de monuments que la Révolution voulait édifier en l'honneur du philosophe ; nous allons aborder ce travail, qui forme comme la seconde partie de nos recherches.

A la séance de l'Assemblée Nationale Constituante du 21 décembre 1790, Barère demanda qu'une pension, qu'il fixait à 600 francs, fût accordée à Thérèse Levasseur, veuve de J.-J. Rousseau. Barère était un fervent admirateur du grand écrivain : dans sa jeunesse, il lui avait consacré un éloge plein de verve, qui mérite d'être relu.

Eymar, député de Forcalquier, appuya la motion de Barère et réclama pour Jean-Jacques un hommage public. Il avait déjà, dans une brochure, soulevé la question, et fait la même proposition. Il déposa ce projet de décret :

L'Assemblée Nationale, voulant rendre un hommage solennel à la mémoire de J.-J. Rousseau, et lui donner, dans la personne de sa veuve, un témoignage de la reconnaissance que lui doit la Nation Française, a décrété et décrète ce qui suit :

Art. 1er. — Il sera élevé à l'auteur d'*Emile* et du *Contrat social* une statue portant cette inscription : La Nation Française libre, à J.-J. Rousseau. Sur le piédestal sera gravée la devise : *Vitam impendere vero.*

Art. 2. — Marie-Thérèse Levasseur, veuve de J.-J. Rousseau, sera nourrie aux dépens de l'Etat. A cet effet, il lui sera payé annuellement des fonds du Trésor public une somme de douze cents livres.

(1) Voir *Mercure de France* du 1er juillet 1912.

Ce projet de décret, mis aux voix, fut adopté à l'unanimité, au milieu d'applaudissements enthousiastes. Houdon dut éprouver une grande joie, quand il en eut connaissance : il dut penser que personne, mieux que lui, ne pouvait réaliser le vœu de la Constituante, et exécuter la statue proposée. Ils s'attendait, on peut le croire, à la commande du monument, mais la question d'ouvrir un concours fut lancée en avant, et l'affaire, simple en apparence, se compliqua d'incidents nombreux.

Cette idée de concours avait pris naissance à la Commune des Arts (1), association nouvelle d'artistes, agitée par le vent de la Révolution, et volontiers frondeuse à l'égard de l'ancienne Académie de peinture. Il en résulta que la motion du député Eymar fut renvoyée devant le Comité des Pensions, dont le président était Camus, député de Paris.

A la fin de février 1791, ou dans les premiers jours de mars, Houdon, préoccupé, adressa à Camus la lettre suivante (2) :

Monsieur le Président,

Le Comité des Pensions étant chargé par l'Assemblée Nationale de lui présenter un projet de décret sur la manière dont elle fera exécuter la statue décrétée pour Jean-Jacques Rousseau, j'ai pensé que c'était aussi aux membres de ce même Comité que je devais soumettre une esquisse de cette statue.

Possédant seul le masque de Jean-Jacques, que j'ai été mouler à Ermenonville, après sa mort ; *ayant reçu à minuit un exprès de M. de Girardin qui me l'envoyait,* connaissant mon admiration pour le grand homme, et son refus constant de se prêter, pendant sa vie, à faire faire son buste que j'ai exécuté depuis, et qui a été trouvé généralement ressemblant ; ayant travaillé ma vie entière pour obtenir l'estime et les suffrages de mes concitoyens ; ayant construit des ateliers considérables, des fourneaux, et formé des ouvriers pour me seconder dans l'art de fondre en bronze, j'imagine que tout cela réuni peut être un titre auprès de l'équité naturelle à vous, Monsieur, et à l'auguste Assemblée dont vous êtes membre.

Je suis loin de me mettre en concurrence avec mes confrères, dont personne plus que moi ne sait apprécier le vrai mérite, mais je crois pouvoir dire avec vérité qu'un autre ne pourra faire la statue de Rousseau sans commencer par prendre de moi la ressemblance qui

(1) La Commune des Arts s'était formée, dès 1789, sur l'initiative de David et de ses amis. Elle se réunit pour la première fois le 27 septembre 1790.

(2) Lettre inédite. Archives Nationales, D. IV 51, n° 1460.

est presque ma propriété, puisque Jean-Jacques est mort, que seul j'en possède le masque, et que c'est mon ouvrage.

Les Décrets de l'Assemblée Nationale sont faits pour passer à la postérité la plus reculée, elle a mis le sceau à la gloire et à l'immortalité de Rousseau. Peut-être sera-t-elle tentée de rendre cette statue aussi durable que ses Décrets, en la faisant en bronze. Mes confrères alors ne la pourraient exécuter qu'à grands frais, et j'ose dire encore qu'avec le secours de mes ouvriers que j'ai formés, et qu'il faudrait m'enlever, tandis que moi, ayant fait mon établissement, je pourrais la faire presque au même prix que le marbre.

Ainsi, de tous côtés, je serais lésé. Mais je le serai sans me plaindre, ma première loi étant d'être soumis à celles de l'Assemblée, qui a si bien prouvé qu'elle ne veut que notre bonheur.

L'époque la plus glorieuse de ma vie est celle où j'ai été appelé par les Américains, pour leur retracer l'image de deux héros qui ont combattu pour leur liberté. Si je suis choisi par mes concitoyens devenus libres par leur propre volonté et leurs vertus, ce nouvel honneur est le comble de la gloire pour un artiste.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, monsieur le Président, votre très humble et très obéissant serviteur.

HOUDON.

Cette lettre est fort intéressante pour nous : elle atteste d'abord combien Houdon désirait exécuter la statue de Rousseau, et quelle noble ambition l'animait, en sollicitant cet honneur. Elle fixe ensuite la date exacte de l'opération du moulage en plâtre, pris par l'artiste sur le visage de Jean-Jacques. Après la mort du philosophe, survenue le jeudi 2 juillet 1778, vers 10 heures du matin à Ermenonville, le marquis de Girardin envoya un exprès à Houdon, pour lui dire de venir en hâte, exprès qui n'arriva qu'à minuit à Paris (1), chez le sculpteur, ou ne le joignit qu'à cette heure, dans la nuit du 2 au 3 juillet; la course était de douze lieues. Houdon dut faire à la hâte ses préparatifs et partir, cette nuit même, pour Ermenonville. Arrivé dans la matinée du 3 juillet, et accompagné de deux mouleurs italiens, il s'empressa de prendre le masque mortuaire du grand homme, dont les traits, nous l'avons vu dans notre premier travail, n'étaient point encore décomposés par la mort. Cette opération précéda celle de l'autopsie qui fut

(1) A minuit, dans la nuit du 2 au 3 juillet 1778. Ce détail prouve que Houdon arriva à Ermenonville dans la matinée du 3 juillet 1778, et prit aussitôt le masque mortuaire en plâtre de Rousseau.

faite le même jour, vendredi, 3 juillet, « à 1 heure de relevée », nous le savons par le procès-verbal signé par trois médecins et deux chirurgiens.

Houdon, sans doute, en écrivant au député Camus, espérait faire oublier et abandonner l'idée d'un concours. Mais il y avait un vote, ou plutôt une indication de la Constituante, il était impossible de n'en pas tenir compte. Voici la réponse de Camus au statuaire (1) :

Paris, le 9 mars 1791.

Le Comité des Pensions, Monsieur, rendant à vos talents toute la justice qui leur est due, désirerait pouvoir présenter à l'Assemblée votre proposition pour l'exécution de la statue de Jean-Jacques Rousseau, mais il est lié par les Décrets qui ont voulu et ordonné un concours. Le Comité va s'occuper des moyens de l'annoncer et d'en indiquer les juges.

Il espère que votre amour pour les arts, votre attachement à la mémoire de Jean-Jacques, et votre juste enthousiasme pour tout ce qui peut contribuer à l'honneur de la patrie vous détermineront à y présenter l'esquisse que vous avez faite.

CAMUS.

Camus parle, dans cette lettre, des « Décrets qui ont voulu et ordonné un concours ». En réalité, ces Décrets de concours ont pu être préparés, et l'acceptation par l'Assemblée a pu en paraître certaine, mais ils ne sont point venus en discussion, et nous n'en trouvons point trace dans les comptes-rendus des séances publiques. Evidemment, la Commune des Arts s'agitait pour amener un vote formel de concours : le 22 mars 1791, en effet, une députation de la Société des artistes peintres et sculpteurs se présenta et fut admise à la barre de la Constituante, présidée, ce jour-là, par M. de Montesquiou. L'orateur de cette députation s'exprima ainsi :

Messieurs, les artistes, qui sentent si vivement les bienfaits de la liberté dont ils jouissent comme citoyens, se rappellent avec douleur que, comme artistes, ils sont encore victimes du pouvoir ministériel, et resserrés de toute part dans le cercle étroit du régime académique, régime absurde et tyrannique, qui, réunissant tous les pouvoirs dans les mains d'un petit nombre d'artistes, les a rendus les arbitres du sort et de la réputation de leurs concitoyens qui, comme eux, courent la carrière épineuse des arts.

(1) Lettre inédite. Archives Nationales, D. IV 51, n° 1460.

La Société des artistes demande que les Représentants de la Nation prennent en considération et qu'ils examinent le mémoire et le plan ci-joints.

Le président répondit :

L'Assemblée Nationale se fera rendre compte du mémoire que vous venez de lui remettre. Tous les genres d'étude lui sont chers ; ainsi vos intérêts ne lui peuvent être indifférents ; elle vous permet d'assister à la séance (1).

L'assemblée décréta le renvoi à son Comité de Constitution du mémoire et du plan de cette députation, et nul doute que le principe des concours en général, et en particulier pour la statue de Rousseau, n'y fût impérieusement réclamé.

Ayant à cœur de faire aboutir ce principe de concours, sinon décrété par l'Assemblée, du moins renvoyé à un de ses Comités comme pouvant l'être ensuite, Camus adressa à l'Académie de peinture la lettre suivante en date du 7 mai 1791 :

L'Assemblée Nationale, Messieurs, a prononcé, par un décret du 21 décembre 1790, qu'il serait élevé une statue à la mémoire de Jean-Jacques Rousseau : elle a ordonné, par un second décret, que l'exécution de ce monument serait mise au concours, et elle a voulu que son Comité des Pensions lui rendît compte du résultat de ce concours. Le Comité a besoin, Messieurs, de vos lumières pour s'éclairer sur la manière de procéder à ce concours. Il vous prie de lui présenter le plus tôt possible vos vues à cet égard.

CAMUS
Président du Comité.

A la suite de cette lettre, l'Académie de peinture tint une séance extraordinaire, le 16 avril 1791. Plusieurs membres, notamment Boizot, Vincent, Moreau, voulaient confier l'œuvre projetée à Houdon, et parlèrent dans ce sens. Mais l'avis de nommer une commission prévalut ; les membres désignés furent : Vien, directeur, Renou, secrétaire, puis Berruer, Lagrenée aîné, Lecomte, Pajou, Perrin, Roslin, Stouff, Suvée, Voiriot.

Cette commission se réunit, élabora un règlement du concours, et, le 25 avril, Vien et Renou adressèrent à Camus un mémoire contenant ce règlement qui fixait notamment à seize pouces les dimensions des esquisses.

(1) *Archives Parlementaires*, tome XXIV, page 282.

Voici d'ailleurs les parties essentielles de ce mémoire :

Mode proposé pour le concours de la statue de J.-J.-Rousseau.

1° — L'Assemblée Nationale, ayant décrété, le 21 décembre dernier, qu'il serait élevé une statue à la mémoire de J.-J. Rousseau, et ordonné par un second décret que l'exécution de ce monument serait mise au concours, ce concours sera ouvert à tout sculpteur statuaire.

2° — Mais, comme on ne doit confier l'exécution d'un monument public, ordonné par la Nation, qu'à un artiste qui a déjà donné des preuves d'un talent formé, nul ne sera admis à concourir qu'il n'ait prouvé qu'il a exécuté une ou plusieurs figures de sa composition, soit en pierre, soit en marbre, et que ces ouvrages n'aient été trouvés bons par les juges du concours.

3° — Les sculpteurs qui se proposeront de concourir feront connaître de leurs ouvrages aux juges-artistes, nommés par l'Assemblée Nationale, mais ils ne leur donneront aucune connaissance de l'esquisse qu'ils projettent pour la statue qui fait l'objet du concours.

5° — Les esquisses modelées seront de 16 pouces de proportions.

6° — Les esquisses devront être exécutées en 6 semaines, à compter du jour où le concours sera annoncé publiquement, et passé l'époque fixée pour l'envoi des esquisses, elles ne seront plus reçues.

7° — Les esquisses seront exposées au public huit jours avant le jugement.

.....

10° — Le jugement fait sera aussitôt annoncé au Comité des Pensions, pour le mettre sous les yeux de l'Assemblée Nationale.

Nota. — Il est nécessaire que l'Assemblée Nationale détermine le lieu où elle compte faire placer la statue : cette connaissance est essentielle aux artistes pour la composition de leurs morceaux.

Délibéré à l'Académie, en assemblée générale, à l'unanimité, le 23 avril 1791.

Signé pour l'Académie par MM. Vien, directeur, et Renou, secrétaire.

Camus, à la séance du 31 mai — nous le verrons plus loin — demanda à l'Assemblée si les concurrents devaient exécuter, en l'honneur de Rousseau, un groupe, un monument, ou une simple statue. Le souci des formalités, on le voit, entravait l'exécution.

§

Que faisait Houdon, au milieu de ces délibérations dilatoires ? Très froissé de voir s'ouvrir un concours, quand tout le désignait pour l'œuvre décrétée par la Constituante, il écrivit sa fameuse petite brochure : *Réflexions sur les Concours*

en général et sur celui de la statue de J.-J. Rousseau en particulier, brochure que, le dimanche, 5 juin 1791, il adressait au Président de la Société des Amis de la Constitution.

Il commence par développer cette idée que les concours aboutissent le plus souvent à des résultats médiocres, puis, arrivant à Rousseau, il écrit que « la ressemblance » du philosophe est « pour ainsi dire sa propriété », et qu'aucun artiste ne pourra l'exprimer sans copier son œuvre. Il importe de citer quelques passages de cette brochure curieuse. Voici le début :

Les Concours sont utiles, même absolument nécessaires pour les jeunes gens ; ils excitent leur émulation, leur donnent une sorte d'énergie et de courage qui les conduisent au but ; pour les artistes formés, c'est tout le contraire ; craignant sans cesse de se compromettre, ils se compromettent réellement, d'autant plus que le jeune homme qui concourt, et qui ne remporte pas le prix, est consolé par l'espoir de faire mieux et de gagner à son tour, qu'il est soutenu par ce même espoir, que n'étant pas aussi connu et ayant pour lui sa jeunesse, son exclusion par cela même ne peut lui faire le même tort ; — que l'artiste formé n'a plus ces mêmes ressources, qu'un refus le compromet sans espoir de retour, car trouvera-t-il une seconde occasion ? la défaveur publique ne le suivra-t-elle pas ?

Plus loin, il exprime cette belle théorie d'art : « Quand vous voudrez ériger un monument public, il vous faut deux choses : belle conception, cela tient au génie ; exécution sûre, cela tient à la pratique. Le génie conçoit, mais il ne peut bien exécuter qu'avec la pratique. Je ne donnerai pas plus de développement à cette pensée ; il me suffit, je crois, de l'indiquer. »

J'arrive au passage relatif à l'auteur d'*Emile :* il a sa place marquée dans cette étude, et je le reproduirai en entier. Houdon dit donc :

Quant au concours de la statue décrétée par l'Assemblée Nationale pour J.-J. Rousseau, qui est le motif pour lequel je mets par écrit ces réflexions, je ne peux dire qu'une seule chose en ma faveur, c'est que la ressemblance de ce grand homme est pour ainsi dire ma propriété, puisque je suis le seul qui soit parvenu à le faire, selon l'opinion publique, parfaitement ressemblant ; que Rousseau est mort, qu'il ne reste que son buste, qu'on s'en servira, et que j'aurai alors donné des armes contre moi.

Peut-être pourrais-je ajouter que celui qui, sans démarches, sans

sollicitations, a été appelé par un peuple libre pour lui retracer l'image de deux héros, Lafayette et Washington, qui fait pour l'Amérique la statue de ce dernier, pourrait espérer le même honneur de sa patrie, devenue libre aussi par les travaux de ses illustres représentants. Rien ne manquerait alors à son bonheur, et il serait sûr que d'inscrire son nom sur la statue de Jean-Jacques, votée par les Français libres, le conduirait à l'immortalité.

Houdon ensuite entre dans le vif de la question, et fait un historique intéressant :

Lorsque l'Assemblée Nationale eut décrété la statue de J.-J. Rousseau, plusieurs députés pensèrent à moi, et imaginèrent qu'ayant fait le buste le plus ressemblant qui ait paru jusqu'à présent de ce grand homme, je pourrais avoir quelques droits peut-être ou au moins des espérances bien fondées à être l'artiste choisi pour faire cette statue, d'autant plus que, Jean-Jacques étant mort, en possédant seul le masque, je pouvais presque dire que cette ressemblance était ma propriété, puisque, quel que soit l'artiste qui soit choisi, quels que soient son génie et son talent, il fera une très belle statue, mais la tête ne pourra être de lui, puisqu'il sera obligé de prendre mon buste, s'il veut Jean-Jacques ressemblant.

Ces raisons firent penser qu'il ne pouvait donc y avoir de choix dans cette circonstance, et que l'Assemblée Nationale ferait à mon égard ce qu'elle avait fait à celui de M. Barbier, pour le tableau qui doit retracer l'action sublime de Désilles. Mon espoir fut bientôt déçu; l'Assemblée, sur une motion faite par la Commune des Arts, demandant le concours, renvoya cette motion au Comité des Pensions. Les mêmes députés, qui prenaient toujours le même intérêt à moi, voulurent m'engager à entrer dans la lice. Toute ma vie, j'ai toujours été éloigné des concours; mon caractère, une timidité, je pourrais presque dire une faiblesse insurmontables, me les font redouter pour moi, et attachant le plus grand prix à l'opinion publique, je n'ai jamais senti en moi le courage nécessaire pour supporter un revers.

Voilà ma profession de foi; mais elle ne suffisait pas à ces Messieurs : je crus qu'il pouvait aussi exister de bonnes raisons en faveur de mon opinion; je cherchai à les rassembler et à les mettre par écrit, c'est ce que je fis : je leur soumis mes réflexions; je crus néanmoins devoir à leur opinion de faire le sacrifice, pas tant encore de la mienne que d'un de mes sentiments les plus intimes, et *je fis aussi une petite esquisse*. Mais il est inutile que je m'arrête davantage sur cette affaire, je n'en ai rapporté le commencement que pour prouver que l'écrit que je publie est bien antérieur au moment actuel.

On peut juger, par ces citations, comme par les lettres iné-

dites que nous rapportons, de la sensibilité de Houdon, de sa conscience d'artiste, du sentiment qu'il avait de sa valeur, de sa volonté de travailler à la gloire des grands hommes, et notamment à celle de Rousseau.

Il nous apprend qu'il fit « une petite esquisse », pour se conformer au désir des députés qui admiraient ses œuvres, et s'intéressaient à lui. Il s'apprêta donc à prendre part au concours dont nous avons parlé, et présenta son œuvre.

§

La commission de l'Académie de peinture se réunit-elle après l'ouverture du concours ? Quel fut son jugement ? Fit-elle un classement parmi les maquettes ou esquisses exposées ? Quelle fut celle qu'elle préféra ? Y eut-il finalement accord pour adopter le projet de Houdon ? Autant de points assez difficiles à élucider. On peut se demander même si le concours eut lieu véritablement ; il est permis d'en douter. Quoi qu'il en soit, un discours intéressant du député Eymar, que nous citons plus loin, prouve que toute cette affaire n'aboutit à aucune conclusion précise.

Bien que ce fût le désir de tous, une année se passa sans que l'hommage décrété en l'honneur de Rousseau reçût un commencement d'exécution. On peut s'expliquer facilement le fait, en se rappelant que la France était alors en pleine Révolution, et qu'à l'intérieur, comme aux frontières, soufflait un terrible vent de tempête politique et sociale. D'autre part, il y avait là une question d'argent, et la défense nationale réclamait tous les fonds disponibles du trésor public. Nous voyons une allusion à cet état de choses à la séance de la Constituante du 30 mai 1791.

A cette séance, présidée par Bureaux de Pusy, Regnaud (de Saint-Jean d'Angély), après avoir demandé une statue en l'honneur de Voltaire, s'exprima ainsi :

J'ajouterai, monsieur le Président, que si cette statue est décernée, il y sera mis plus de zèle et plus de surveillance qu'à celle qui a été décernée à J.-J. Rousseau, et de laquelle on ne s'est point encore occupé.

M. D'EYMAR. — L'Assemblée a, en effet, décrété une statue pour J.-J. Rousseau. Je ne sais pourquoi le Comité des Pensions ne s'est pas encore occupé de cet objet.

M. CAMUS (député de Paris, au nom du Comité des Pensions). — Il est bien étonnant qu'on vienne dire ici, sans connaître le Comité, sans s'informer de ce qu'il fait, qu'il n'a pas pensé à la statue de J.-J. Rousseau. Il y a si bien pensé qu'il a écrit aux artistes pour faire exécuter ce que vous avez décrété, et qu'il doit être incessamment proposé un concours.

Plusieurs questions s'agitent à ce propos : la première est de savoir s'il doit être fait une statue simple ou un groupe ; ensuite, si cette statue doit être élevée sur une place publique, ou placée dans un musée.

Nous avons pensé que *ce n'était pas peut-être le moment d'acquitter cette dette sacrée et de vous proposer une augmentation de dépenses ;* nous n'avons pas cru, d'autre part, devoir interrompre vos travaux pour cet objet ; mais nous vous en ferons le rapport au premier moment (1).

La question de ce monument avait préoccupé les esprits dès le début. Dans le *Moniteur* du dimanche 11 juillet 1790, on lit des vers d'un M. Guichard « sur la statue de J.-J. Rousseau, pour le socle de laquelle un des souscripteurs a promis les plus fortes pierres de la Bastille ». Voici ces vers :

Persécuté longtemps, martyr de ton génie,
Des droits trahis de l'homme intrépide vengeur,
Enfin donc le Français te juge, t'apprécie,
La noble liberté lui rend son énergie,
Et dans le monument que projette son cœur,
Dont à l'envi chacun se dispute l'honneur,
Tu dois, tu dois encor fouler la tyrannie...
A ton rare modèle, élève-toi, sculpteur !
Prends, s'il se peut, son âme ; il y va de ta gloire :
Electrise à son feu ton régulier ciseau !
Ses immortels écrits consacrent sa mémoire,
Point d'autre inscription que : JEAN-JACQUES ROUSSEAU !

Houdon avait peine à garder le silence, au milieu des oscillations de l'opinion et des pouvoirs publics. Il eût été heureux d'être autorisé enfin à mettre en mouvement l'exécution de cette statue du philosophe, qui lui tenait tant à cœur. Voici encore une lettre inédite de lui, qui prouve qu'il n'abandonnait pas la partie. Elle est adressée au Président du Comité de Constitution de la Constituante (2).

(1) *Archives Parlementaires*, tome XXVI, page 611.
(2) Archives Nationales, D IV 51, n° 1460.

Paris, le 23 juin [1791].

Monsieur le Président,

L'Assemblée Nationale ayant renvoyé à votre Comité les diverses motions faites pour la statue de Voltaire et pour l'exécution du Décret relatif à la statue de Jean-Jacques Rousseau, j'ai pensé que je devais, monsieur le Président, vous donner la connaissance des différente démarches que j'ai faites pour la statue de Jean-Jacques. Je viens d'en faire le précis dans une petite brochure que je prends la liberté de vous envoyer. J'y ai joint quelques idées sur les concours, que je croirais bonnes, si elles étaient approuvées par vous (1).

Comme j'ai écrit à M. Camus, et que j'en ai reçu une réponse, je prends la liberté de vous en envoyer les copies, en observant néanmoins que ma lettre ne contenait aucune espèce de proposition, comme la réponse de M. Camus paraîtrait l'indiquer, que je n'avais cherché qu'à établir mes titres, et nullement à supplanter mes confrères, que personne, j'ose le dire, n'estime plus que moi, ni à faire faire une exception en ma faveur, dans le cas où j'aurais été instruit que le concours eût été décrété par l'Assemblée Nationale.

Il m'avait paru au contraire que l'Assemblée avait renvoyé au Comité des Pensions l'examen de cette question, auquel cas il me paraissait possible qu'on fît mention de ma lettre et de mon esquisse dans le rapport que le Comité devait faire à l'Assemblée.

D'après la réponse de M. Camus, j'ai pensé qu'il était convenable de rester tranquille à attendre la décision de cette affaire, mais l'Assemblée en en ayant chargé le Comité de Constitution, et plusieurs circonstances m'ont mis dans le cas de penser que je devais sortir de cette inaction, convenable selon moi au caractère d'un artiste, et de vous instruire, monsieur le Président, de tout ce qui me concerne.

Il m'en coûte toujours beaucoup de parler et d'occuper de moi, mais ma répugnance est bien plus grande encore, lorsque je m'adresse à des personnes qui, comme vous, sont chargées de travaux aussi considérables qu'utiles au bonheur de toute une nation.

J'ai l'honneur d'être, avec respect, monsieur le Président, votre très humble et très obéissant serviteur.

HOUDON.

Houdon espérait que son grand renom s'imposerait, et emporterait toutes les résistances, étant données surtout les conditions propices où il se trouvait pour exécuter l'œuvre décrétée en l'honneur de Rousseau. Il ne se trompait pas. Si l'idée d'un concours, en effet, correspondait à l'esprit égalitaire de la Révolution, il y avait, pour réaliser un projet de ce genre,

(1) Il s'agit de la brochure dont nous avons donné plus haut des extraits.

des difficultés nombreuses et de plusieurs sortes ; nous en trouvons l'écho dans un discours du député Eymar, prononcé à la séance de la Constituante du 27 août 1791.

Ce jour-là, deux députations, l'une de Paris, l'autre de Montmorency, furent admises à la barre : elles réclamaient l'exécution du décret du 21 décembre 1790, accordant une statue à Rousseau : leurs orateurs parlèrent longtemps et éloquemment. Le président, Victor de Broglie, rendit hommage à la mémoire du philosophe, et invita les députations à assister à la séance. Eymar prit ensuite la parole : il s'étonna d'abord que le décret rendu le 21 décembre, c'est-à-dire depuis plus de huit mois, fût resté lettre morte, puis il ajouta :

Peu de jours après votre décret du 21 décembre, quelques jeunes artistes vinrent se présenter à la barre de l'Assemblée pour demander que la statue de Rousseau fût mise au concours. L'Assemblée ordonna que cette pétition serait envoyée à son Comité des Pensions. En conséquence, ce Comité s'est adressé à l'Académie de sculpture pour qu'elle eût à lui proposer un mode de concours. Moi-même, autorisé par le Comité, je me suis transporté plusieurs fois chez différents artistes ; toutes ces démarches ont été inutiles. L'organisation actuelle de l'Académie, son administration, concentrée dans un petit nombre d'individus, s'est toujours opposée à ce que l'on pût obtenir un résultat satisfaisant, et même à ce que tous les artistes intéressés pussent prendre part à cette délibération : le Comité lui-même, malgré le zèle des membres qui le composent, n'a pu vous proposer un mode de concours, parce qu'il aurait craint de préjuger ce que vous aurez à décider sur l'objet très important des concours, lorsqu'il s'agira de donner une organisation nouvelle aux Académies.

D'ailleurs, un concours ordonné par l'Assemblée Nationale aurait jeté la nation dans une dépense considérable, parce qu'il eût fallu donner des dédommagements aux artistes dont les modèles n'auraient pas été préférés. Toutes ces raisons réunies empêchent que votre Comité ne puisse vous faire un rapport, et c'est aujourd'hui, de l'aveu même des membres du Comité que j'ai cru devoir en prévenir, que je porte directement devant vous cette même affaire.

Voilà où en sont les choses dans le moment où un grand nombre de citoyens de toutes les classes viennent vous demander l'exécution de votre décret.

Eymar termina en demandant à nouveau l'exécution du décret du 21 décembre 1790, et aussi le transfert des cendres de Rousseau au Panthéon.

De ce discours très explicite, nous concluons que le projet de concours, un moment en faveur, et attendu par les jeunes artistes qui sans doute s'y préparaient, n'avait pu aboutir, et qu'en réalité aucun décret ferme ne fut rendu sur ce mode d'exécution de la statue de Rousseau. Fatalement donc, on se trouvait ramené à Houdon, qui offrait une solution tout à fait satisfaisante.

Le projet dans ce sens marchait vers la réalisation : en effet, dans le *Moniteur* du 22 septembre 1791, nous trouvons ce résumé :

L'Assemblée Nationale [Constituante], après avoir entendu son Comité de Constitution, renvoie au pouvoir exécutif l'exécution des décrets qui ordonnent d'élever une statue, et accordent les honneurs publics à la mémoire de J.-J. Rousseau.

Décrète que sur les estimations, qui seront recueillies par le Directoire du Département de Paris, et sur la présentation de l'état des frais de ce monument par le ministre de l'Intérieur, les sommes nécessaires seront accordées par le Corps Législatif.

Enfin nous lisons dans le *Moniteur* du 7 octobre 1791 :

M. Palloy fait hommage à l'Assemblée (1) des bustes de J.-J. Rousseau et Mirabeau, sculptés en relief sur des pierres de la Bastille. L'Assemblée accepte l'hommage de M. Palloy.

Dans le *Moniteur* du 3 octobre :

M. Palloy, admis à la barre, présente les bustes de Mirabeau et de J.-J. Rousseau sculptés en relief sur les pierres de la Bastille. On demande que l'effigie de Mirabeau soit placée au bas de la tribune.

M. Lacombe Saint-Michel. — Je demande qu'elle soit placée en face de la tribune : lorsque l'orateur hésitera, il n'aura qu'à la regarder.

L'assemblée décide que les effigies de Mirabeau et de J.-J. Rousseau seront placées dans la salle des séances du Corps Législatif.

Comme on le voit, le décret de la Constituante n'était pas oublié ; il fut présent à la mémoire de tous jusqu'à la fin de la Révolution. A la séance de l'Assemblée Législative du 6 mai 1792, Lacuée étant président, un des secrétaires donna lecture d'une lettre de Roland, ministre de l'Intérieur, qui adressait à l'Assemblée une note du roi faisant mention de l'exécution du décret de l'Assemblée Constituante, par lequel elle avait ordonné qu'il serait élevé une statue à Jean-Jacques Rousseau.

(1) L'Assemblée Législative.

Il annonce à l'Assemblée, dit le procès-verbal, que M. Houdon s'est chargé de remplir ses vues, et que cet artiste célèbre évalue à une somme de 3.200 livres l'exécution de ce monument. Le ministre demande que l'Assemblée veuille bien ordonner que des modèles de cette statue lui seront offerts par M. Houdon, afin qu'elle puisse agréer celui qui paraîtra le plus convenable.

L'Assemblée renvoie cette lettre au Comité d'Instruction publique (1).

§

Le grand artiste devait être au comble de ses vœux. Malheureusement, l'affaire n'eut pas de suite; d'autres préoccupations, nous l'avons dit, tourmentaient les esprits : la fièvre d'une révolution est peu propice à l'érection des monuments et des statues. On peut se demander en quoi consistait *la petite esquisse* dont parle Houdon, et aussi *ce modèle qu'il désirait exposer dans une salle du Corps Législatif*. Etait-ce la même œuvre? D'après le procès-verbal de la séance du 6 mai, il y avait même, ou il devait y avoir, plusieurs esquisses différentes.

Nous pensons que la *petite esquisse* pouvait être la maquette que nous avons signalée (2), que le graveur Hédouin posséda, et qui figura dans le catalogue de sa vente sous ce titre bien trouvé : *l'Education d'Emile*, « petite maquette en terre cuite, dit Montaiglon, dans laquelle Rousseau assis, entouré d'une draperie à la façon de Voltaire, et ayant auprès de lui un enfant, offre une pose d'une simplicité heureuse. Ce que le sculpteur avait voulu rendre, c'était l'Education ».

Quant au modèle que Houdon voulait soumettre aux députés, et exposer « dans une salle du palais législatif », il pouvait consister, dans cette esquisse de l'Education, — ou encore dans la statuette que nous avons mentionnée (3), montrant Jean-Jacques assis, vêtu à la moderne, drapé dans une ample robe de chambre, avec la perruque — ou peut-être aussi dans la belle statuette de la Collection H. B., dont nous avons parlé avec réserves (4), et représentant le philosophe en pied, debout, coiffé du bonnet arménien, s'appuyant à une tribune chargée de ses ouvrages, *le Contrat social* en tête. Cette dernière

(1) *Archives parlementaires*, tome XLIII, page 53.
(2) *Mercure de France* du 1er juillet 1912, page 41.
(3) *Mercure de France* du 1er juillet 1912, page 42.
(4) *Mercure de France* du 1er juillet 1912, pages 42 et 43.

œuvre est bien en harmonie avec les aspirations et les enthousiasmes de l'époque, elle exprime éloquemment les grandes idées de la Révolution, dont Rousseau avait été le précurseur. Quoi qu'il en soit, les précisions manquent ici à l'appui des affirmations.

Les députés de la Législative durent admirer les diverses statuettes que Houdon exposa sous leurs yeux, puis, dans la fièvre des événements, leurs impressions s'effacèrent vite, l'artiste mélancoliquement reprit ses œuvres, et aucun de ses projets ne fut exécuté. Nul doute qu'il n'en ressentît et n'en conservât une amertume tout intime.

Sous la Convention et sous le Directoire, la question de la statue de Rousseau fut de nouveau agitée, et en partie réalisée, à la suite d'un nouveau concours, mais le nom de Houdon ne s'y trouve plus mêlé que par une protestation assez timide, c'est pourquoi nous pensons qu'il y a lieu de clore ici ces aperçus sur le grand statuaire et le philosophe de Genève.

Houdon ne put réaliser son vif désir de faire revivre Rousseau dans un monument public, mais les bustes, statuettes et médaillons, le masque mortuaire surtout, qu'il a laissés du grand homme, suffisent pour attester sa noble ambition, et constituent, avec le pastel de La Tour, du Salon de 1753, et la peinture de Ramsay, qui est à Edimbourg, les documents les plus ressemblants et les plus impressionnants que nous possédions de l'auteur d'*Emile*.

HIPPOLYTE BUFFENOIR.

LE CONCERTO

à Henry Céard.

Les bourgeois de la ville de Dieppe ignorent toujours comment le docteur Rigaud, aujourd'hui fort respecté, dut à l'exécution d'un Concerto en Ut mineur de Beethoven l'argent de ses inscriptions gaspillé en folles dépenses ; et les clients de la *Maison des Almées*, lieu de débauche plus connu à Rouen que la cathédrale et plus fréquenté que le théâtre des Arts, ne surent jamais par quel mystère, dans le salon aux tentures amarante enfumées par les cigarettes et déteintes sous les obscénités, le vieux piano, dit *la Casserole*, fut un jour accordé.

A Rouen, parmi les nouveaux inscrits pour la rentrée à l'Ecole de Médecine, Marcel Rigaud arrivait, précédé d'une manière de popularité. Ceux qui, au Lycée, avaient promené en sa compagnie leur ennui à travers le *Jardin des racines grecques* lui gardaient une reconnaissance véritable pour les sources de gaîté qu'il faisait insolemment jaillir des lexiques et des grammaires ; car l'imprévu de ses reparties désarmait les sévérités les mieux résolues. Une mémoire très sûre, une faculté prodigieuse de s'assimiler toutes choses lui épargnaient les deux tiers de la peine que se donnaient ses camarades les plus studieux. Exemple détestable aux yeux des maîtres, par la fantaisie de l'improvisation, il semblait prouver l'inutilité de l'effort.

Il n'aimait que la musique, mais il l'aimait avec passion. C'était un instinct qu'il tenait de sa mère, nièce d'un fameux compositeur.

Dans ses rêves orgueilleux, quand elle imaginait son fils, Mme Rigaud le voyait sous la figure d'un grand musicien. Au demeurant, pour plus de sécurité, comme les idéales reines de la légende conviaient au baptême de leurs enfants les bonnes fées des environs, elle obtint de l'oncle qu'il accordât son parrainage à Marcel. Et la cravate de commandeur, d'un si bel effet sur l'uniforme d'académicien porté par

l'oncle, Mme Rigaud ne doutait pas qu'elle dût un jour resplendir aussi, toute rouge, au cou de son fils.

Mais elle allait ainsi à l'encontre des opinions de son mari.

M. Rigaud, médecin de réputation à Dieppe, riche de vingt ans de pratique et pouvant renoncer à une clientèle fatigante, se fût retiré volontiers au milieu du respect et de l'argent. Mais par expérience il savait les difficultés du début dans une carrière trop encombrée, décevante et difficile, et cependant moins périlleuse, croyait-il, que la musique. Il souhaitait éperdument que son fils lui succédât. Physiologiste rêveur, il croyait revivre en sa descendance ; son matérialisme même se résignait mal à l'idée que tout disparaît avec nous des choses pour lesquelles, jour après jour, nous peinons sur la terre. Révolté contre la mort, à travers elle il voulait perpétuer la vie, et dans son orgueil d'échapper au néant, il se créait en sa postérité une ressemblance de son esprit.

Aussi, par l'autorité de sa présence, bien des amertumes qu'il avait connues, Rigaud souhaitait les épargner à son fils : son successeur, pensait-il. Marcel avait grandi. Après les consultations, les malades s'informaient amicalement : Travaillait-il? Le remplacerait-il bientôt?... Et sachant tout ce que ce fils faisait de contraire à ses désirs, pour entretenir l'espoir de sa clientèle, il disait : oui, sans trop y croire.

En bon observateur, il connaissait à fond son Marcel. Comme sa femme et lui étaient de petite taille, il disait : « En algèbre moins par moins donne plus. Chez nous, cela a donné moins : c'est le malheur de l'enfant, produit des deux termes! »

Marcel, en effet, cherchait à compenser aux yeux de ses contemporains l'exiguité de sa taille par l'énormité de ses actions. Et le docteur Rigaud constatait en son fils des imperfections qui lui étaient odieuses, et cependant très chères. Il s'était connu l'emportement de ces instincts, la sottise de ces défauts, et les ayant réprimés chez lui, par une espèce de sagesse résignée, douloureuse et sans joie — homme d'expérience et sachant la courte extrémité des choses, il essayait d'enseigner son fils pour qu'il les ramenât à la mesure du possible et du terre à terre. Et l'amour de Marcel pour la musique lui apparaissait comme une fantaisie éphémère, mais dangereuse, parce qu'elle correspondait frénétiquement aux ambitions mal ordonnées de sa femme.

Cependant, attentive à maintenir la bonne union du ménage, Mme Rigaud feignait de se soumettre. Quand le docteur disait : Marcel sera médecin, et, montrant les pièces d'un squelette éparses dans un tiroir, ajoutait : Ces os-là, s'il les étudie, lui rapporteront davantage et plus sûrement que les touches de votre piano — elle répondait : oui, certainement. Mais dans cette déférence, elle mettait les réserves de son idéal ; et derrière les mots convenus et qui ne gênaient rien en apparence des espoirs du docteur, — sournoise et maternelle, elle sous-entendait : Marcel sera un grand musicien.

Marcel accepta la carrière pour lui choisie par son père. Et grâce à sa docilité, le docteur et Mme Rigaud retrouvaient les divergences qui les séparaient. Le père redoutait le dédain pour l'anatomie, — la mère, la négligence pour le piano.

★

Comme autrefois, à la rentrée des classes, Mme Rigaud accompagna Marcel pour l'installer. Mais, cette année, son rôle devenait plus difficile. Il fallait choisir un logement, organiser les détails d'une existence à laquelle le lycée, officiellement, avait pourvu jusqu'à ce jour. Sa répugnance pour la vulgarité continue et la misère meublée des hôtels, où, de rue en rue, cherchante et incertaine, elle montait en compagnie de Marcel, augmentait sa fatigue sans déterminer son choix. Rue Rollon, près du Vieux Marché, un logis paraissait moins laid que les autres. Fallait-il le prendre? Elle hésitait. Marcel aussi ; et lassés tous deux de visiter des chambres, au bout des escaliers, — sans courage pour engager des discussions nouvelles, vers le soir, à l'heure où l'eau clapote le long des bateaux silencieux, et que, en attendant la paye, près des guérites, causent entre eux les ouvriers du port, — la mère et le fils, excédés, se promenaient sans plus penser à rien, au delà de la ville, le long des quais.

Ils arrivèrent dans le quartier du Mont Riboudet, rue Moiteuse. Un écriteau les arrêta :

Petit Appartement meublé à louer.

La maison était d'apparence honnête. Ils entrèrent et questionnèrent la concierge :

— Oui, Madame. J'ai un petit appartement à 70 fr. par mois, tout compris, c'est le seul de la maison qui soit garni... C'est

un agent d'assurances qui venait de Paris. Il est parti sans payer et a laissé ses meubles — un mobilier tout flambant neuf. Alors, plutôt que de les vendre, le propriétaire m'a dit de louer l'appartement tel que... Une vraie chance pour vous !

C'était fort bien, en effet : deux pièces, très claires, et un petit vestibule. Dans la chambre à coucher, les tentures étaient fraîches et gaies et le mobilier net et de très bon goût : un lit de cuivre, une armoire à trois portes ornées de glaces, une toilette de pitchpin. Une table, une bibliothèque-étagère, deux fauteuils et des chaises, en noyer recouvert de cuir, meublaient la seconde pièce, salon et bureau tout ensemble. Après les horreurs sans nom qu'ils avaient inventoriées tout le jour, cela leur semblait à tous deux réaliser le maximum du confortable qu'ils rêvaient.

— Si monsieur l'arrête, je pourrai faire le ménage. Je lui ferais aussi son petit déjeuner, en bas dans la loge...

Elle avait ouvert la fenêtre.

— Et quelle vue !

Le soleil à son déclin disparaissait derrière les collines boisées de Canteleu. Devant eux, les quais s'étendaient, pleins de mouvement. Un bac à vapeur courait d'une rive à l'autre de la Seine et derrière les mâts des grands navires amarrés aux Docks, de hautes cheminées sur Saint-Sever et Quevilly poussaient leurs fumées au-dessus des arbres qu'elles dépassaient.

— Et les voisins ? demanda Mme Rigaud.

— Oh ! c'est très bien loué, Madame... Des gens paisibles, tous mariés, qui restent ici longtemps. Il n'y a jamais d'allées et venues : un employé du Crédit Lyonnais, un lieutenant de douane et un chimiste de la ville.

La dignité de la maison établie, on tomba d'accord sur le prix. Mme Rigaud donna le denier-à-Dieu, et on s'en fut dîner en se réjouissant du hasard.

Ils s'en félicitaient encore en déjeunant le lendemain. La clarté de l'appartement leur semblait égayer à jamais l'avenir.

Mme Rigaud s'inquiétait cependant, s'épanchait en conseils. Après le repas, prétextant un oubli, elle dit :

— Allons chez toi, veux-tu ?

Marcel lui donna le bras. Ils descendirent vers les quais.

La concierge les arrêta au passage :

— Madame, c'est arrivé.

Marcel, déjà monté, ouvrait la porte.

— Mais il y a un piano ! Regarde !...

— C'est pour te tenir compagnie... Je l'ai acheté ce matin, tandis que tu faisais des courses. On l'a livré pendant le déjeuner. Ça te rappellera la maison et tu seras moins seul...

Elle évoqua des soirées, où — le docteur, dehors sous la pluie, allant au lointain vers sa clientèle — elle guidait, devant la méthode Le Carpentier, ouverte sur le pupitre entre deux bougies, les petits doigts de Marcel déjà habiles à jouer la *Polka Nationale* ou *le Petit Suisse*.

— Promets-moi que tu n'oublieras pas pour cela de travailler ta médecine. Pense à ton père aussi !

Pour mieux admirer son piano, il s'assit et découvrit le clavier. « Erard »... Le nom du facteur apparut flamboyant en lettres d'or sur le vernis.

— Un Erard, et un demi-queue ! Comme tu me gâtes !

Il joua, pour essayer l'instrument, dans l'œuvre trente-unième de Beethoven, le premier morceau de la sonate en ré mineur.

Les appels de l'idéal y retentissaient au milieu du tumulte des passions et des querelles de la vie. Et Mme Rigaud, silencieuse, écoutait monter du clavier la sérénité de sa résignation mêlée à la turbulence de ses rêves. Dans cette phrase obstinée et superbe, se dégageant et triomphant enfin des angoisses, elle voyait l'avenir de son fils, s'affirmant au-dessus des déboires et des tristesses.

— Partons, Marcel, j'ai encore bien des achats à faire, et l'heure du train approche...

★

En quittant la gare, où il venait de reconduire sa mère, Marcel s'étonnait d'être seul et libre. Par les rues désertes, ne sachant où rejoindre des camarades, ni lesquels, il gagna le quartier des cafés, entra dans une brasserie, s'assit à une table. C'était la première fois qu'il se trouvait ainsi, tout seul au restaurant. Il relut le menu à deux ou trois reprises avant de se décider, puis commanda son dîner, qui fut expédié très vite. Alors, il fuma une cigarette, demanda du café et les

illustrés; puis, désœuvré, il observa ses voisins qui jouaient l'apéritif à la manille. Une jeune femme était assise auprès d'eux,— mais,attentifs à leur jeu, ils la négligeaient fort. Elle bâilla deux ou trois fois, regarda Marcel et lui sourit. Il pensa : allons, en voilà une qui n'a pas l'air de s'amuser plus que moi; et il lui rendit son sourire.

Ayant retourné dans tous les sens les journaux, Marcel referma les cartons noirs, à coins dorés, et les repoussa devant lui, sur la table. La partie de manille était achevée, et ses voisins causaient :

— Eh bien, Marthe, viens dîner avec nous, puisque tu es veuve.

La femme accepta.

Sans qu'il cherchât à entendre la conversation, Marcel y démêla toute l'histoire de Marthe. Son amant venait de la quitter pour se marier au Havre. Elle était sans amertume, attristée, certes, mais résignée aussi, à ce qu'elle jugeait inévitable.

Elle suivit les jeunes gens qui partaient,mais s'attarda pour rajuster son chapeau devant une glace. Elle aperçut l'image de Marcel qui la regardait et lui sourit encore. Puis elle rejoignit la bande.

Maintenant, il réfléchissait,songeant à la vie joyeuse dont il se sentait plus ébahi qu'enthousiaste. Il s'étonnait de n'avoir rien imaginé pour se distraire, qu'observer des indifférents au milieu desquels il se trouvait plus seul qu'en plein désert.

C'était donc tout cela,les endroits de plaisir dont les parents redoutent si fort les tentations ! Pour sa part, il ne s'y croyait pas le moins du monde en perdition. S'il éprouvait quelque chose, c'était de l'ennui.

— Mais sans doute est-il trop tôt... Les gens qui font la noce n'arrivent pas de si bonne heure...

Il attendit, commanda un second café pour patienter. Les habitués qui entraient s'attablaient, jouaient paisiblement aux dominos ou au jacquet. Quelques femmes étaient venues.

Pour la plupart laides et trop fardées, elles semblaient, elles aussi, manquer d'entrain, bâillaient en lisant les journaux du soir, faisaient des réussites, se tiraient les cartes.

Il pensa soudain que son piano l'attendait. — Rentrons, se dit-il, tout heureux à l'idée qu'il allait se réfugier chez lui.

Il alluma la lampe, et parcourut les deux pièces composant sa demeure. Dans la chambre, il trouva son linge méticuleusement rangé sur les rayons de l'armoire, et ses vêtements pendus bien en ordre aux patères. Il ouvrit la porte du bureau, et vit sur la table des provisions auxquelles il n'avait pas pris garde l'après-midi. Il les inventoria. Après l'impression pénible d'abandon qu'il venait de ressentir au café, ces gâteries lui semblaient continuer la famille. La terrine de pâté, préparée comme il l'aimait, lui rappelait la vieille cuisinière de ses parents. Il revoyait ses gestes coutumiers. Une assiette de faïence, à grands ramages bleus, reste d'un ancien service du temps de son enfance, évoquait à ses yeux toute sa première jeunesse à la maison paternelle.

Dans un vase, sur le piano, quelques fleurs, apportées par sa mère, embaumaient. Grâce aux objets familiers qui l'entouraient, Marcel oubliait l'impersonnalité du décor. Il s'était assis au piano et, pour rehausser sa taille, il avait empilé sur une chaise les trois tomes de son traité d'anatomie. Il songeait; et ses doigts sur le clavier frappaient doucement les touches en lents accords. Une horloge tinta douze coups qu'il n'entendit point. D'autres sonneries dans le lointain répondirent. Un hasard de tonalités, une rencontre imprévue d'accords avaient orienté sa rêverie en la précisant; maintenant c'était le treizième prélude de Chopin qu'il jouait machinalement, sans doute parce que rien ne pouvait en effet mieux correspondre à la mélancolie immense et indéfinie qui le remplissait. Confusément, il pensait à la fois à son enfance si tendrement choyée dans l'affection dont sa mère l'entourait, — et à la carrière qu'il allait suivre, et qu'il eût souhaitée peut-être, au fond de lui-même, bien différente. La musique en demi-teinte berçait sa rêverie. Le prélude était fini, mais toujours ses doigts allaient sur le clavier dans la nuit; son jeu devenait plus vibrant, et le piano, sous les arpèges retentissants, résonnait à pleines cordes. Brusquement, des coups de manche à balai furent frappés sous ses pieds et une voix indignée lui cria :

— Eh, là-haut ! le nouveau locataire, faudrait voir à nous ficher la paix et à nous laisser dormir !

Il referma le piano, gagna son lit et, comme la fraîcheur des draps neufs faisait frissonner sa chair, il se rappela la jeune femme rencontrée à la brasserie et il s'endormit.

Malgré sa déconvenue du premier soir, Marcel, cependant, apprenait l'usage de la liberté. Il goûtait fort l'agrément de ne plus se lever aussi tôt qu'au lycée, s'accordait chaque matin un répit de cinq minutes qui durait un quart d'heure, puis une demi-heure, l'obligeait finalement à s'habiller en hâte, et à courir à l'hôpital en avalant un croissant et une tablette de chocolat. Le « patron », heureusement très pris par la clientèle, arrivait souvent en retard. En l'attendant, après avoir examiné les entrants avec l'interne et pris les observations des malades, tout le service, assemblé dans un coin de la salle, auprès de la table où l'on signait les « bons », bavardait.

Marcel eut vite fait de devenir l'ami de son interne, qui l'invita un jour à la salle de garde. Sensible à ce grand honneur pour un jeune étudiant de première année, trop fin pour chercher à étonner d'emblée ce milieu redoutable, Marcel montra juste assez d'esprit et de belle humeur pour être unanimement jugé « très gentil ». Et comme l'Internat s'enorgueillissait d'une collection d'enseignes baroques, décrochées au cours d'expéditions nocturnes à travers la ville, un matin de la semaine suivante il apporta, sous son pardessus, une superbe pancarte où l'on pouvait lire : « Madame Planche, corsets en tout genre », décrochée la nuit même à la porte d'une maison.

Dès lors, ses qualités de musicien aidant, il eut ses grandes entrées à la salle de garde, son couvert fut mis à toutes les fêtes, et, les Internes possédant un petit bateau à voiles, il fut dans les sorties préposé à la manœuvre de l'écoute de foc, poste sans honneur dont il tirait cependant grande fierté.

L'après-midi, à l'amphithéâtre, et chez lui, une fois rentré, tout son temps était absorbé par l'étude. Sur les os que son père lui avait donnés, Marcel retrouvait, à demi effacés, les noms des muscles, à l'endroit de leurs insertions. Son ardeur tiédit sous l'effort immense qu'il fallut imposer à sa mémoire pour retenir les trente-deux tendons qui s'attachent à l'os coxal. Il fut d'ailleurs le seul qui les sût imperturbablement; mais il garda rancune à l'anatomie, mit moins d'empressement à l'étude du fémur, heureusement plus facile, et rendit au piano, qui avait un peu pâti de tant de zèle pour la science, ses faveurs d'autrefois.

Deux ou trois fois par semaine, Marcel réunissait chez lui quelques camarades pour faire de la musique. Bien qu'il aimât

peu jouer devant des indifférents, incapables, le plus souvent, de partager ses enthousiasmes, il tirait quelque vanité de son talent, et se montrait assez fier de son piano. Ses auditeurs témoignaient une déférence égale au pianiste et à l'instrument. Même, l'un d'eux, nommé Balin, un brave et gros garçon un peu épais, mais excellent, dont le père était brocanteur, et qui avait par atavisme la manie « d'estimer » tout ce qu'il voyait, s'extasia devant un si beau meuble : — Tu sais, Rigaud, quand tu voudras, ça se vendra comme du pain, une affaire comme ça!

— Oui, mais elle n'est pas à vendre, mon vieux.

— Est-ce qu'on sait? dit Balin. Car il émettait parfois des aperçus sans raison qui pénétraient l'avenir.

★

Les camarades avaient amené des amis, et le logis était bien étroit. Les pardessus et les chapeaux, les paquets qu'on ne savait où déposer trouvaient sur le piano une place toute naturelle. Et c'était la rançon de son volume encombrant que d'être à son tour encombré de cent objets divers. Sur son dos large et complaisant, voisinaient en bon accord partitions et livres d'étude. Généreusement, entre ses pieds tournés et massifs, il abritait la boîte au squelette démonté et ne semblait point lui garder rancune des préférences du docteur Rigaud. Même, comme pour mieux marquer un imprescriptible droit de préséance, le crâne avait pris au milieu de la tablette la place du vase à fleurs. Et cet asile un peu dédaigneux qu'il offrait à ses rivaux, livres d'anatomie et boîte à os, était comme le symbole du superflu s'effaçant devant le nécessaire, image aussi des aspirations artistiques de Mme Rigaud subordonnées à la volonté pratique du docteur son époux.

A leur tour, les amis plus anciens avaient entraîné Marcel dans les cafés qu'ils fréquentaient. Un soir, celui-ci reconnut Marthe. Elle était seule, vint s'asseoir à la table voisine de la sienne et s'enhardit jusqu'à lui parler. Il osa l'inviter à venir chez lui. Elle refusa; il insista. Alors elle consentit. Ce soir-là, les camarades furent bien surpris de voir Mlle Marthe leur faire les honneurs d'un logis dont ils étaient, certes, bien plus qu'elle-même familiers. On se sépara très tard, ayant émis forces paradoxes, vidé de nombreux verres et fumé quantité

de pipes. Sous le prétexte de lui faire remplir jusqu'au bout ses devoirs de maîtresse de maison, Marcel avait retenu Marthe. Alors, quand ils furent seuls, sans effronterie, mais sans fausse honte, elle se dévêtit.

Maintenant, il la retrouvait fréquemment le soir. Elle l'accompagnait chez lui, n'était point gênante, s'installait dans un coin. Elle l'écoutait gravement, tandis qu'il jouait comme s'il eût été seul.

Mais comme elle vantait partout le talent de Marcel, la curiosité des autres femmes s'excita si bien qu'un soir, à la brasserie, ces dames se plaignirent d'être trop souvent délaissées pour la musique. Pour les calmer, Marcel les invita :

— Bien, venez aussi... Seulement il faudra se tasser, car ce n'est pas bien grand chez moi !

— Tant mieux, ce sera plus drôle.

On put voir que Marcel n'avait pas menti : les chaises manquaient. Une femme se hissa sur le piano et s'assit, les jambes pendantes.

De ce jour, le respect pour l'instrument décrut encore, en même temps que la qualité de la musique. Mais la gaîté et l'exubérance des réunions consolaient Marcel de ce quasi gaspillage de son talent. Il était devenu le centre des plaisirs pour ses camarades : pour venir chez lui, les plus anciens étudiants délaissaient l'hospitalière *Maison des Almées*. C'était pour eux tout avantage ; on était bien, en vérité, un peu à l'étroit, mais Marcel avait en sa faveur la qualité du piano, la fraîcheur des femmes, la gratuité des consommations, l'abondance des cigares et du tabac. Se réchauffant à la bonne humeur qui l'entourait, Marthe oubliait ses gros soucis.

Bien qu'elle ne fît montre d'aucun dédain envers les autres femmes, celles-ci la jalousaient. Trop discrète pour se mettre à l'unisson de leurs manières et voulant éviter toute aigreur dont sa réserve mal interprétée fût devenue la cause, elle s'abstenait le plus souvent d'assister aux soirées trop bruyantes à son gré, et venait de préférence chez son amant les jours où elle savait y trouver peu de monde. Les filles, en effet, confondaient le tapage avec la gaîté, apportaient chez Marcel des habitudes d'estaminet dont la nature de Marthe, plus raffinée, s'offensait comme d'un attentat à l'intimité de son foyer qu'elles profanaient. Quand tous étaient partis, il leur fallait, avant

de se coucher, ouvrir les fenêtres pendant un grand quart d'heure pour assainir l'atmosphère empuantie par le mélange des haleines, des parfums et des pipes.

★

Quelque humbles que fussent les réceptions, elles coûtaient cher cependant, et grevaient bien lourdement le budget de Marcel qui en supportait tous les frais. Ses ressources avaient fondu. Il arrivait maintenant au bout des mois au prix de difficultés terribles, et s'il n'avait eu la précaution de prendre à l'avance une quantité de cachets dans un restaurant à vingt-cinq sous, il eût connu la faim. Mais, tout ce qu'il recevait de ses parents le premier du mois passait à payer l'arriéré du mois précédent. Son compte s'allongeait chez la blanchisseuse. Le tailleur, qui lui avait fait crédit, sur la bonne réputation de son père, refusait d'exécuter sans à-compte préalable un nouveau complet.

Déjà, sous des prétextes variés, Marcel avait tiré de sa mère l'argent qui lui manquait. Maintenant, les besoins se faisaient plus pressants; il recevait moins souvent ses amis, qui, sentant croître la gêne de leur hôte, espaçaient d'eux-mêmes leurs visites : la *Maison des Almées* en bénéficia. Mais comme les femmes demandaient toujours les boissons les plus dispendieuses, et comme la moindre coupe de champagne était d'une exorbitante cherté, Marcel dut renoncer à les y accompagner, et la Patronne, s'étonnant de ne plus voir ce client qui payait bien, serviable et bon garçon, avait interrogé les autres.

— Il a une femme chez lui, hein? Ça passera. Il nous reviendra!

Marcel n'apercevait nul moyen de sortir d'embarras. Il eût voulu reconnaître, d'une manière plus efficace qu'il ne le pouvait la gentillesse de Marthe. Mais comment faire?

Par bonheur, son interne remplaça un médecin de campagne pendant quelques jours. Marcel assura le service à l'hôpital. C'était le couvert pour une semaine, et il put revendre à perte quinze cachets du restaurant.

Mais cette vie d'expédients le lassait. Il n'osait, son interne revenu, recourir trop souvent à l'hospitalité de la salle de garde, largement ouverte cependant. Il chercha des leçons de musi-

que et n'en trouva pas : sa jeunesse trop apparente rebutait les parents, qui ne pouvaient le prendre au sérieux.

Un samedi soir, ayant emprunté l'argent du voyage, il partit, bien résolu à tenter auprès de son père un grand effort pour se procurer un subside. Dès qu'il fut seul avec lui, allant droit au but, il lui dit :

— Papa, j'aurais besoin de deux cents francs.

— Pourquoi faire ?

— C'est un cours payant que je voudrais suivre.

— Quel cours ?

— De bactériologie.

— De bactériologie!...En première année? Tu deviens fou. Apprends d'abord l'A. B. C. du métier avant de te lancer dans ce que tu ne peux comprendre. Prépare ton examen, ça vaudra mieux.

— Mais...

— Tu veux me tirer une carotte — avoue-le. Jusqu'ici je me suis laissé faire, pas aussi souvent que tu l'aurais voulu — naturellement, — mais je n'ai pas été dupe, et c'est fini cette fois.

Quand M. Rigaud consentait à se laisser tromper sciemment, la raillerie dont il assaisonnait ses libéralités — afin de prévenir de trop fréquentes tentatives — ne laissait rien ignorer de sa clairvoyance. Marcel s'accommodait mal d'une tutelle qui, pour se faire sentir à distance et par intervalles, ne lui semblait pas moins pesante. Sans vouloir astreindre Marcel à une austérité qu'il jugeait impossible, M. Rigaud, comme tous les pères, se montrait fort indulgent aux sottises des autres enfants, mais gardait sa sévérité à l'endroit de son fils, comme s'il souffrait dans son orgueil de n'avoir point engendré la perfection.

— Mon garçon, j'ai été jeune avant toi, et étudiant aussi. On n'apprend pas à un vieux singe à faire des grimaces. Je te donne deux cent cinquante francs par mois. C'est bien assez, c'est même large, car moi j'ai vécu avec cent cinquante !

— Papa, la vie est plus chère maintenant.

— Je l'admets. Aussi je te donne cent francs de plus que je n'avais. Tu ne me feras pas croire que tout a doublé de prix? Je m'en serais aperçu et j'en aurais profité pour doubler

aussi le prix de mes consultations. Ça n'est pas le cas. Arrange-toi.

Le soir venu, sa mère apitoyée, silencieusement, au moment où il prenait congé, lui glissa deux louis dans la main.

Il partit, reconnaissant et honteux. Sa fierté humiliée se cabrait.

Dans le bruit du wagon, dans les heurts et les cahots, les pensées s'entrechoquaient dans son esprit. Il gémissait sur son malheur d'avoir un père qui fût médecin. Il l'entendait encore : « Pour un débutant, ma vieille anatomie de Cruveilher est bien suffisante, les insertions musculaires n'ayant point, que je sache, changé de place depuis vingt ans. » Alors il fallait renoncer à l'espoir largement escompté de majorer ses profitables achats chez les libraires. Il déplorait que la munificence de sa famille se fût dépensée d'un seul coup et trop généreusement en l'achat du piano, qui semblait l'avoir à jamais tarie.

Bercé par le chemin de fer, assoupi, il cherchait le moyen de se tirer d'affaire. Subitement, un brusque arrêt du train le projetant en avant, il se mit à rire tout haut, sans souci des voisins. Il venait de penser à ce que lui avait dit Balin : « Ça se vendrait comme du pain... » Je le vendrai, — oui, je le vendrai, dit-il, et il s'étonna qu'une idée si simple ne lui fût pas venue plus tôt. On approchait de l'été : nul danger que ses parents vinssent le surprendre à l'improviste pendant toute la saison ; ils étaient bien trop occupés à Dieppe.

A la rentrée, il aviserait. Le plus pressé était bien de se procurer les vingt-cinq ou trente louis indispensables, pour cesser d'accumuler de petites dettes ridicules tout en crevant de faim. La répétition des échéances si peu espacées lui donnait trop de souci. Il ne pouvait, comme un joueur de flûte, boucher un trou s'il n'en ouvrait un autre aussitôt. Mais, pour que le résultat en valût la peine, il fallait bien que chaque opération lui laissât quelque chose dans les mains, quand le créancier précédent était désintéressé. Et les dettes augmentant ainsi d'importance devenaient de plus en plus difficiles à solder. Comme il avait, jusqu'ici, payé très régulièrement ses camarades, sa réputation était intacte ; il ne voulait à aucun prix passer pour être ce qu'on nomme un tapeur ; son orgueil en eût trop souffert. Les avantages qu'il allait trouver à la vente du piano lui semblaient grandir. Même s'il fallait avouer

à ses parents, ce moment difficile ne viendrait que dans quatre ou cinq mois. « D'ailleurs, se dit-il, ça embêtera ma mère, la pauvre femme, et c'est la seule chose que je regrette ; mais, au fond, mon père n'en sera qu'à demi fâché et peut-être en rira-t-il. Et puis tout vaut mieux que la vie que je mène..... »

En rentrant chez lui, il trouva sur la table, bien en évidence, la note de la logeuse, qu'il devait depuis huit jours :

Il lut :

Un mois de location.....	70 fr.
Service	5 —
Petits déjeuners et extras divers.	10 —
	85 fr.

— Allons, s'il m'en restait, voilà qui lèverait mes derniers scrupules !

★

— Mais je n'ai pas la berlue... On dirait que c'est bien plus grand chez toi... Tu as donc vendu ton piano ?

— Oui. Balin, tu sais, le type dont le père est brocanteur, me l'a acheté. Il me gênait. Ça tenait vraiment trop de place.

— Il n'a pas dû être facile à descendre !

— Non. On aurait dit qu'on enlevait un cercueil.... Tiens, si tu veux on ira l'enterrer proprement tout à l'heure !

Marthe était montée ce soir-là chez Marcel. Depuis que les réunions joyeuses avaient cessé, elle continuait de venir encore gentiment, toute seule, comme les chiens retournent volontiers vers ceux dont l'accueil fut sans dureté.

— Mais tu restes? demandait Marcel, anxieux soudain d'échapper à la solitude qui lui pesait dans l'appartenant trop vide maintenant.

Elle se défendait un peu pour la forme, tandis que son geste, devant la glace, ôtant les longues épingles de son chapeau, démentait ses paroles.

— Alors tu as de l'argent à présent?... Tant mieux, mon vieux. Je suis bien heureuse pour toi. Car c'est pas gai la dèche, va, j'en sais quelque chose !

De l'argent ! Il n'en restait plus guère à Marcel.

— Ce que ça a fondu ! Si tu savais... j'en suis encore abruti.

Quand j'ai senti les louis dans ma main, après la vente, je n'amusais à les empiler par tas de cinq. Il y avait longtemps que je n'en voyais plus la couleur. Et puis je suis sorti. J'ai payé la logeuse, et le patron du restaurant. De là je suis allé chez la blanchisseuse et chez le cordonnier. Mon tas d'or diminuait tellement à chaque arrêt que je me suis demandé si j'aurais le courage d'aller jusque chez le tailleur. Mais mes frusques étaient vraiment trop vieilles. J'ai réglé sa note et versé un acompte sur le complet et le manteau que je me suis commandés. Tiens, les échantillons sont là, dans la coupe, sur la cheminée, à gauche... Tu les as ?... Il sera bien, n'est-ce pas ? En revenant, je me sentais léger. Ça m'embêtait quand même d'avoir presque tout nettoyé de ce que j'avais le matin ; mais tu comprends, je ne dois plus un sou. C'est un sacré poids qui m'est parti de sur l'estomac....

— Je comprends ! Tu as bien fait.

Mais l'énumération des dettes payées par Marcel avait réveillé en Marthe de cuisants soucis.

La conversation avait langui, puis avait cessé.

Marthe, tandis qu'elle se dévêtait, sentait ses larmes prêtes à couler... Marcel vit tout d'un coup qu'elle tâchait de cacher ses souliers éculés.

Enfin, avec son corset, tomba l'aveu de son anxiété :

— Oui, ce sera très bien ton complet... Mais ce qui est complet, c'est ma dèche, mon pauvre Marcel. Moi, qui ne t'ai jamais rien demandé, j'étais justement montée pour te dire des choses... Et je n'ose plus maintenant.

— Dis toujours, va.

— Eh bien voilà, puisque tu veux : je dois deux termes à ma propriétaire et si je n'apporte pas l'argent d'ici deux jours, on va m'expulser et saisir mes affaires... Et puis...

— Et puis?...

— Je dois encore...

La maigre somme que son amant lui avait laissée en la quittant pour se marier était fondue depuis longtemps. Elle devait à la blanchisseuse depuis deux mois — elle devait au boucher et au boulanger, qui refusaient de lui faire crédit, elle devait à l'épicière, qui, la veille, à l'heure où les bonnes et les cuisinières emplissaient sa boutique, lui avait fait l'affront de lui réclamer brutalement son dû...

Cela fut dit tout d'un trait, comme une litanie où les « je dois » revenaient à chaque phrase.

Comme on reçoit une douche, Marcel écoutait l'avalanche de ces misères, dont l'énumération ravivait le souvenir, trop récent, de ses propres soucis.

— Sacré bon sang !... Je me croyais tiré d'embarras.

Elle pleurait, maintenant, pour elle-même, se soulageant simplement comme un enfant, sans chercher à l'émouvoir, et sans espérer un secours impossible.

Même, elle s'excusa :

— Faut pas m'en vouloir, Marcel. Mais quand tu m'as parlé de tes dettes payées, ça m'a fait repenser... tu comprends. Je sais bien que tu as tes embêtements aussi.

En chemise, toute gamine encore dans ses gestes, elle essuyait ses yeux du revers de sa main. Il était ému profondément...

— Combien te faut-il ?

— Cent cinquante francs...

— Cent cinquante francs ?

Il prit sur la cheminée un billet et trois louis — les derniers, et les lui donna :

— Pleure plus, la gosse.

Il la soulevait dans ses bras.

— Mais toi ?

— Bah ! on s'arrangera toujours !

Il comptait dans sa poche la monnaie qui lui restait.

— Et maintenant, on ira dîner ensemble tout à l'heure. Fais vite risette, mon petit Marthon, et ne pense plus à tout cela. Cela n'en vaut pas la peine !

Quant ils sortirent, Marthe avait retrouvé sa gaîeté et Marcel ses soucis.

Elle passa chez la logeuse, qu'elle paya, ainsi que le boucher et le boulanger.

Tout en marchant pour la rejoindre, Marcel calculait qu'une fois l'addition du repas réglée il lui resterait bien juste de quoi attendre la fin du mois. Jusqu'au moment de se mettre à table, sa gaîté en souffrit.

Elle l'attendait au restaurant, rayonnante de bonheur. Mais, cependant, elle n'osait laisser paraître sa joie, devant les soucis qu'elle pressentait avoir rendus à son amant, et qui gâtaient,

cette heure, son propre plaisir. Etait-il donc impossible désormais pour elle d'éprouver un bonheur sans qu'il s'y mêlât l'amertume d'un regret ? Certes, elle était ravie et ne le dissimulait pas. C'eût été, pensait-elle, de l'ingratitude ; mais elle gardait, en face de Marcel, un maintien à la fois déférent et tout débordant d'affection contenue. Par son attitude attentive, et un peu réservée, et par la limpidité de ses grands yeux purs, plus éloquents que des paroles dont elle sentait toute la vanité en un pareil moment, elle lui témoignait, dans un aveu muet, sa reconnaissance infinie.

Cependant, le temps leur semblait fuir. Tous deux pensaient que leur vraie rencontre — bien qu'ils se connussent depuis longtemps déjà — datait de ce jour même. Ils parlaient de choses indifférentes, en dehors de leurs pensées :

— Tu sais, disait Marcel, on a un mal affreux à se procurer du poisson à Dieppe...

— Cependant, au bord de la mer ?

— Bien oui, on ne croirait pas, mais tout est expédié à Paris.

Parfois, ils se taisaient. Et le garçon, étonné de servir des muets qui avaient l'air heureux et si loin de lui, allait et venait discrètement pour ne pas troubler leur rêverie.

Alors, sans qu'ils se rappelassent plus tard qui des deux en avait pris l'initiative, ils convinrent de ne se plus quitter.

— Le mois prochain, ça recommencerait. Profite de ce que tu ne dois plus rien à ta logeuse pour donner congé et viens chez moi.

— Mais au moins, Marcel, il faudra que je te fasse faire des économies. Nous y mangerons, chez nous. Je ne suis pas un cordon bleu, mais je saurai bien m'arranger, tu verras...

— C'est ça, et puis on sera ensemble, et c'est le principal. On ne pensera plus à la dèche. Va chercher tes affaires demain matin.

Leurs mains, que le hasard avait jointes, restaient unies, et se pressaient. Malgré leur misère, il leur semblait bien être heureux.

Le lendemain, Marthe s'installait. Les vêtements de Marcel se serraient pour faire place aux jupes et aux corsages pendus auprès d'eux.

— Tu vois, mon petit, c'est envahissant, une femme !

— Bah, maintenant que le piano est parti, il y a de la place !

— Le fait est que je ne sais pas où j'aurais mis ma malle et le carton à chapeaux !

Il l'embrassa, lui disant :

— J'ai vendu mon piano, mais j'ai trouvé une femme ; crois-tu que j'aie perdu au change ?...

Ils vécurent ensemble.

Le matin, Marthe descendait, à peine vêtue, sous un vieil imperméable, pour épargner ses robes. Elle faisait le marché, achetait des rogatons aux revendeuses de la rue. Elle cuisinait sur une lampe à alcool et, quand Marcel, rentrait de l'hôpital, il la trouvait affairée, tâchant à masquer le dénûment de leur maigre service par un semblant de gaîté et d'imprévu dans l'arrangement de leurs pitoyables repas.

Sur la malle, le réchaud fumeux dégageait en brûlant une odeur âcre dans l'appartement empuanti. Il s'usait ; mais, ne pouvant songer à le remplacer, ils n'osaient l'avouer. La senteur des graillons et des fricots remplaçait mal, tout de même, la musique de l'instrument vendu. Marcel, pour n'y plus penser, louait sans conviction, mais avec éloquence, la réussite d'un plat. Parfois, il prenait une partition sur l'étagère, et passait des heures entières à parcourir les Rhapsodies de Liszt ou les Nocturnes de Chopin.

Il était allé à Dieppe passer un dimanche, et avait étonné sa famille par sa voracité. Le lundi matin, en revenant chez lui, il trouva Marthe dépeignée, en jupon, assise sur le lit, sans courage ; elle avait, le matin même, tandis qu'elle descendait faire son marché, rencontré dans l'escalier la femme du lieutenant de douane, qui lui avait, d'un regard, exprimé tout son dédain.

Sans rien dire, Marthe regardait ses mains rougies par les eaux de vaisselle, mais elle ne récriminait pas.

— Marthe, je rapporte des provisions.

— Pas possible !

— Mais oui, tiens !

Il sortit de sa valise des boîtes de conserve dérobées à la cuisine chez ses parents :

— Et puis, ma mère m'a donné vingt francs !

Il riait maintenant, oubliant devant elle, — pour la contraindre à oublier aussi, l'humiliation de cette aumône à peine déguisée, et qu'il avait acceptée cependant, à cause du sourire triste de sa mère qui semblait dire : je devine tout, mon pauvre petit...

Leur budget fut un peu soulagé, mais leurs estomacs pâtirent ; ils s'étaient rationnés comme pour un siège. Même, plaisantant leur régime de disette, ils avaient inventé de ne tremper leur pain que l'un après l'autre dans l'huile adhérente aux boîtes, pour ne rien perdre qui se pût manger et le partager également.

Ils causaient. Mais un sujet revenait comme un refrain :

Pas d'argent. La famille devait envoyer de quoi prendre l'inscription trimestrielle ; le registre ouvrait du quinze au trente. Le problème était de savoir si elle joindrait à la somme quelques pièces pour l'arrondir.

Marthe, sans rien dire, semblait cependant regretter des époques plus heureuses. Lui-même souffrait de l'avilissement auquel il la réduisait sans le vouloir. Et, malgré la tendresse non diminuée de leurs tête-à-tête dans la fumée du réchaud, une douleur qu'ils n'avouaient pas prolongeait entre eux les silences.

Après les heures des repas, il rentrait maintenant le plus tard possible, cherchant des prétextes à demeurer dehors. Un soir, plus mélancolique que de coutume, elle lui dit quand il arrivait :

— Tu veux me quitter, Marcel !

— Moi ? Comment ?

— Tu ne rentres plus guère... Je vois bien, va. Tu m'habitues.

— Mais jamais !

— Jamais ?

— *Jamais*, bien sûr, jamais.

Sincèrement, il n'en avait pas la pensée ; mais cette vie misérable à deux, il la supportait plus douloureusement que s'il eût été seul à souffrir son faix. Il comprit qu'il aimait Marthe plus profondément qu'il n'avait cru jusqu'alors.

Le quinze au matin, un dimanche, le facteur apporta la lettre chargée tant attendue. Avant même qu'il sortît, les cachets furent brisés et l'amertume qu'elle contenait se répandit :

C'était un mot de M. Rigaud, souhaitant à son fils bon courage au travail et stimulant son ardeur. Un billet de cinquante francs y était joint qui laisserait six francs de bénéfice quand le percepteur aurait prélevé l'inscription... Alors la misère continuait.

Ils lurent la lettre et Marcel serra le billet dans sa poche.

— Allons, la famille nous offre un beau Dimanche! mais pas de folies, tu sais, car ce n'est pas avec ce qui restera de l'inscription qu'on en pourra faire!

— Justement, Marcel, ne vaudrait-il pas mieux le faire durer, ce reste-là, et commencer par manger ici?

— Bah, on verrra bien après.

Il savait trop ce que signifiaient pour la pauvre fille ces deux mots : faire durer. Elle était tout autant que lui lasse des jeûnes excessifs et des rogatons frelatés, mais ne voulait pas l'avouer. Il se lamentait maintenant, en silence : ses scrupules lui revenaient. Il craignait que Marthe ne restât avec lui uniquement par reconnaissance, et il n'osait cependant aborder ce sujet, trop sûr de la réponse qu'elle lui ferait.

Ils gagnaient le restaurant où, pas plus gais qu'aujourd'hui, ils avaient inauguré ce régime de misère, dans les pressentiments qui assombrissaient déjà leur jeune tendresse.

Autour d'eux, dans les rues, le soleil répandait la joie sur les bourgeois endimanchés et superbes. L'été commençait et la journée s'annonçait radieuse et claire, — un de ces jours où l'allégresse de la nature semble nier la misère, qu'elle souligne cependant.

Et Marcel cheminait auprès de Marthe.

Comme un honnête garçon de recettes qui porte une fortune dans sa sacoche, tandis que, chez lui, sa famille crève de faim, il tenait en son portefeuille un beau billet bleu, — de quoi faire vivre jusqu'au bout du mois son petit ménage.

Ils entrèrent.

— Mais, Marcel, tu fais des folies! Et l'inscription? dit-elle quand il eut commandé.

— L'inscription? Elle est entamée, va, et elle y passera.

— Mon petit, voyons, je t'en prie... Qu'est-ce que tu diras à ta famille?

— Que j'ai été collé à mon examen, parbleu — puisque je ne pourrai pas m'y présenter faute d'avoir pris mon inscrip-

ion. C'est trop dégoûtant de nous laisser comme ça. J'en ai assez. Et ce qui me dégoûte encore plus, c'est d'avoir travaillé pour rien, car, il n'y a pas à dire, j'étais sûr d'être reçu. Et il faudra recommencer dans six mois. Tant pis... Il faut bien vivre.

Elle ne disait rien, sentant tout le prix d'un tel sacrifice.

Cependant, il espérait un hasard qui lui permettrait de s'inscrire. Il avait encore quinze jours devant lui avant la clôture du registre, et en quinze jours il peut se passer tant de choses!

Ils restaient à table, prolongeant leur déjeuner, s'appliquant à jouir plus longtemps d'un confortable dont ils savaient trop bien ne pas retrouver l'équivalent chez eux en rentrant; — mais ce plaisir momentané, leurs soucis le gâtaient aussi.

★

A trois heures, ils sortirent enfin.

— Tiens, c'est vous, monsieur Rigaud?

Sur le trottoir, devant le restaurant, ils venaient de se heurter à Chaniers, homme considérable, directeur artistique depuis douze ans du Casino de Dieppe, et voisin pendant l'été du docteur Rigaud.

Grand, fort, de mise impeccable et plutôt un peu trop soignée, un jonc à pomme d'or à la main, le veston déboutonné laissant voir un gilet de soie et découvrant, sur le plastron très blanc, une cravate nouée avec une négligence fort étudiée, M. Chaniers saluait :

— Si cela n'ennuie pas Madame — et, s'inclinant à nouveau, il désignait Marthe, coupant court ainsi aux difficultés d'une présentation qu'il jugeait inutile, — venez donc faire une partie de dominos avec moi; je ne sais que faire jusqu'à l'heure du train et il y a si longtemps qu'on ne s'est vu!...

— Mais bien volontiers... N'est-ce pas, Marthe?

— Certainement, Monsieur, avec plaisir.

Chaniers s'était assis en face de Marcel, en pleine lumière. Marthe, entre eux deux, le regardait à la dérobée. C'était un homme d'une quarantaine d'années, portant beau, les cheveux et la moustache très noirs, les yeux vifs, — un peu vulgaire, mais l'air très bon enfant. Sans modestie, dans les bio-

graphies qu'il rédigeait lui-même pour les insérer sous sa photographie à la première page des programmes du Casino, il s'intitulait le « découvreur de talents ». —« Ancien baryton, il avait connu des succès sur les grandes scènes de la province et de l'étranger. Une maladie du larynx avait prématurément clos sa carrière, le contraignant à devenir régisseur, puis directeur. Dans ses nouvelles fonctions, il avait fait preuve d'un flair extraordinaire et d'un goût impeccable. » La vérité était peut-être un peu moins reluisante et le passé artistique moins brillant. Chaniers avait dirigé un music-hall de quatrième ordre, avenue des Gobelins, — et les talents qu'il avait découverts pour les exhiber aux populations du quartier Croulebarbe, pianistes manchots, enfants ventriloques, acrobates à jambes de bois, étaient déjà le rebut des grands établissements du même genre. Cependant, il avait vraiment un jour mis la main sur un numéro sensationnel et qui avait fait sa fortune : c'était un violoniste qui jouait la tête en bas et les jambes pendues aux barreaux d'une échelle la *Romance à l'Etoile*, de *Tannhœuser*.

Présentement, de ses gros doigts velus, aux ongles bien soignés et trop chargés de bagues magnifiques, dont Marthe supputait le prix, Chaniers remuait les petits carrés noirs sur la table de marbre blanc.

Les deux hommes en prirent chacun huit, qu'ils tinrent dans la main gauche :

— A qui la pose? Double six? A vous, alors !

— Le voilà.

Et Marcel retourna sur la table le domino criblé de trous sombres. Au milieu, polie par le frottement, la virole de cuivre luisait.

— Quel beau temps pour votre saison ! Ça commence fin juin ?

— Oui... Faut espérer que ça durera.

— Mais vous vous mettez bien, monsieur Chaniers ! Vous avez Dniéper, le pianiste, pour l'ouverture de vos concerts symphoniques le 21 ?

— M'en parlez pas ! Ce bougre-là m'a télégraphié ce matin que je devrai me passer de lui. Il a la goutte. Me voilà dans de beaux draps ! Il faut que j'en déniche un autre !...

— Oh bien quoi ! ça se trouve.

— Pas si facilement... J'ai télégraphié aux agences à Paris. Personne... J'y vais ce soir voir moi-même.

— Je crois que vous n'avez plus de quatre.

— C'est vrai!

Marcel réfléchissait en jouant. Puis, soudain, il dit :

— Pas besoin d'aller si loin.

— Où alors?

— Ici.

— Ici? Ah bien oui... parlons-en. Rien à faire!... Qui d'abord.

— Moi, parbleu!

— Vous? Sacré blagueur! Je parle sérieusement, voyons!

— Mais, moi aussi.

Marthe ne feignait même plus de lire les journaux. Stupéfaite, elle regardait anxieusement Marcel.

Chaniers connaissait la réputation de Marcel. Il le savait aussi bon pianiste que farceur émérite, car, chez des amis communs, à Dieppe, il avait pu juger que cette double renommée n'était point usurpée.

— Je boude.

— Passe mon double trois. Comptons! Il n'y en a plus. Vous avez perdu, monsieur Chaniers.

— Oui... Mais tout de même, ce n'est pas le toupet qui vous manque!

— La musique non plus, vous le savez bien!

— Le fait est... Ma foi, ce serait peut-être à voir. Un jeune virtuose inédit! On a affiché un concerto de Beethoven, celui en ut mineur... Je m'en fiche du concerto, seulement je ne me fiche pas qu'on aille dire que je ne tiens pas mes engagements dès le début de la saison... Ma concession expire cette année...

— Alors?

— Eh bien, on pourrait peut-être s'entendre.

— Ça ne dépend que de vous. J'ai cinq jours devant moi pour apprendre votre concerto proprement. Vous me ferez des compliments. Qu'est-ce qu'il vous demandait, Dniéper?

— Cinquante louis.

— Je le ferai à moins.

— J'espère bien, tout de même!

— A moi la pose, cette fois... Mais n'oubliez pas que je

vous tire d'embarras. Faudra être gentil et m'en donner quarante.

— Quarante ! Non, mais vous en avez un toupet ! Quarante louis ! Mais personne ne vous connaît... Et croyez-vous que vous attirerez le public ?

— Mieux vaut pour vous que je ne sois pas connu du tout, puisque je vous promets de jouer ça proprement. Vous aurez le mérite de m'avoir déniché... Qu'est-ce que ça vous fait, puisque je sauve la recette ?

— Ta-ra-ta-ta ! Allons, vingt louis pour en finir.

— Non vingt-cinq. Ça fait un compte rond. Coupons la poire en deux.

— Vous êtes trop exigeant.

— Pensez au coton que je vais me fourrer pour être prêt dans cinq jours ! Et puis, je vous économise un voyage à Paris.

— Allons, entendu. Je suis trop bon. N'est-ce pas, Madame ?

— Oh, Monsieur, il a du talent, allez ! Et s'il ne vient pas de Paris, il vaut bien ceux de là-bas !

— On répétera samedi à trois heures.

— On y sera. Quand payez-vous ?

— Le soir du concert. Comme pour les grands Maîtres, Monsieur trouvera une enveloppe à son nom dans mon bureau !

Depuis cinq minutes, Marcel hésitait à poser cette question à Chaniers. La réponse ne l'abusa pas ; mais il pensa qu'il aurait encore quatre jours pleins pour prendre son inscription et n'osa point demander une avance, de peur que l'autre, flairant sa gêne, n'en profitât pour rabattre quelque chose du prix accepté.

— Alors, puisque mon voyage à Paris est inutile, dînons ensemble. Vous voulez bien me permettre de vous inviter, Madame ?

— Vous êtes trop aimable, Monsieur.

— J'y gagne encore, allez, et je m'en voudrais de vous empêcher de passer la soirée avec M. Marcel.

— En attendant, monsieur Chaniers, vous revoilà battu. Ça fait la culotte, n'est-ce pas ?

Marthe avait repris les journaux pour se donner une contenance. Elle était radieuse et souriait à Marcel. Chaniers la comblait de politesses.

— Demain, disait-il, je passerai aux journaux une petite note : Un jeune pianiste dont on dit merveilles. Grand avenir — et cætera, et cætera. — Vous me pigerez ça.

— Mais comment m'appellera-t-on? Rigaud?

— Sans renier sa famille, faut pas lui ficher le trac... Il sera temps de s'expliquer après : le papa et la maman arrangeront ça ensemble.

★

Après dîner, Marthe et Marcel conduisirent Chaniers à la gare et rentrèrent chez eux, très vite, fous de joie. Dans l'allégresse de cette aventure, ils oubliaient le dénûment de leur pauvre vie.

Pour tous deux, c'était un rêve. Etendus dans leur lit étroit, ils ne pouvaient s'endormir et songeaient. Il était allé chercher dans sa musique le Concerto en ut mineur de Beethoven et, s'étant recouché, le parcourait. Marthe s'inquiéta.

— Tu ne dors pas... Qu'est-ce que tu lis là ? Ce que tu vas jouer ?

— Oui. Ça, ma fille..., c'est cinq cents francs !

Elle se tournait auprès de lui, quand une pensée lui vint soudain :

— Mais où vas-tu étudier, puisque tu n'as plus de piano?

Il n'y avait pas encore pensé. Il réfléchit un moment.

— Chez Balin, parbleu, puisqu'*il* y est encore ! C'est un bon type, Balin, il ne demandera pas mieux. Et puis si celui-là ne voulait pas, il ne manque pas d'amis qui en ont. Et si les amis ne voulaient pas, un piano, ça se loue.

Rassurée maintenant, elle rêvait, les yeux clos, sans rien dire. Il lui semblait toucher au port et voir la fin des mauvais jours passés et qui ne reviendraient jamais, jamais. Marcel, son Marcel, avait fait devant elle des projets d'avenir tout à l'heure, auxquels il l'associait spontanément. Elle ne voulait plus songer combien précaire était le lendemain dans sa condition.

Elle aimait son amant de toutes ses forces, pour la joie intime de ses sens qu'il lui dispensait largement, et plus encore parce qu'il était le premier qui eût été délicatement bon envers elle; la vie ne l'avait pas habituée à tant d'égards, et elle s'étonnait encore d'avoir rencontré un homme qui lui avait rendu

service et ne se fût point immédiatement, pour se payer, conduit en goujat. Elle le voyait, dans l'avenir, pianiste célèbre.

Lui, pensait à son inscription retrouvée, à son examen qu'il allait passer, — et brillamment, encore. Il avait bien un peu d'anxiété au sujet du concert, mais ce n'était qu'un petit moment désagréable qui serait vite écoulé. Puis, comme avait dit Chaniers, ni le toupet, ni la musique ne lui manquaient. Tout irait bien. Sa mère serait joyeuse infiniment, et son père, après ce coup d'éclat, ne pourrait plus douter du talent de son fils... Il n'abandonnerait pas la médecine, mais enfin M. Rigaud serait moins strict là-dessus. On lui pardonnerait plus aisément la vente de son piano. D'ailleurs, Chaniers lui trouverait d'autres engagements lui permettant de le racheter, puisque Balin l'avait encore...Il offrirait une robe à Marthe et un chapeau... Elle vivrait largement, pendant les vacances, tandis qu'il serait dans sa famille; en pleine morte-saison aussi pour les travaux de couture,que serait-elle devenue sans cette rencontre de Chaniers ? Allons, la veine revenait...

*

Le lendemain, en allant à l'hôpital, il s'arrêta chez Balin. Devant la porte, une voiture de déménagements stationnait. M. Balin père, marchand de meubles neufs et d'occasion, antiquaire et brocanteur, possédait rue Jeanne-d'Arc une grande boutique fort bien achalandée. Marcel traversa le magasin, reconnut, parmi les buffets de salles à manger adossés deux à deux, les tables démontées et les chaises empilées, son piano et lui sourit. Il monta chez Balin fils.

— Dis donc, Balin, j'ai trouvé une affaire magnifique : un beau cachet pour jouer samedi dans un concert. Ton père voudrait-il que je vienne étudier ici sur mon piano, le soir, après la fermeture du magasin ?

— Mais ton piano, tiens, regarde, mon pauvre Rigaud, il est en voiture...

Soulevant les rideaux, Balin lui montrait le piano, démonté déjà, que quatre hommes engouffraient dans la voiture de déménagements. Les pieds et la lyre étaient sur le trottoir contre une roue, et les hommes portaient la caisse, sous une

ouverture de laine grise à bordure bleue, semblable à la housse l'un cheval de course.

— Mon père l'a loué pour la saison d'été à des gens qui vien-ent habiter le château des Genêts. On le leur livre aujourd'hui...

Un juron lui échappa, et Marcel sortit, tandis que Balin 'excusait. Dans la rue, il aperçut la voiture qui disparaissait à n tournant, emportant son espoir.

Il suivit la visite à l'hôpital de façon fort distraite. Chargé ar le patron de préparer un plâtre pour une fracture, il ou-liait les proportions du mélange, versait l'eau sans compter, i bien que tout le service s'impatientait devant l'appareil qui efusait de « prendre ».

— A quoi pensez-vous donc, monsieur Rigaud, demanda le hef?

Il pensait à son piano.

En quittant l'hôpital, il entra chez un marchand de musi-que, résolu de louer. Mais l'homme exigeait une caution ou e prix d'un mois de location à l'avance.

— Mais, monsieur, c'est de la part de M. Chaniers, le direc-teur du Casino de Dieppe...

— Chaniers! Ah bien non, alors. Raison de plus. Je ne ferai rien pour lui être agréable. Il a refusé d'engager ma fille, un vrai virtuose, la meilleure élève de Ravolitch! Il ne s'y connaît pas en artistes, et c'est un homme sans éducation.

— Je regrette, monsieur.

Marcel rentra. Tout en déjeunant, il contait à Marthe ses mésaventures de la matinée.

— Bah! il y a les amis. Je vais chercher cet après-midi.

Il énuméra les maisons à piano de sa connaissance. Dauvillier était absent. Raymond avait une mère d'aspect si rébarbatif qu'il n'osait s'aventurer... Il demanderait d'abord à Valestran, qui habitait seul avec sa maîtresse. Si celui-là refusait, restaient encore les Garlan ou les Portal. C'étaient de braves gens, et il fallait bien en vérité qu'ils le fussent pour lui rendre un pareil service. N'allait-il pas s'introduire dans une maison, y rester quatre jours sans en démarrer — sauf aux heures d'hôpital,— s'installer comme en pays conquis et lasser tout le monde par la répétition fastidieuse du Concerto, joué sans cesse!.. Puis il faudrait entrer dans des explications embarrassantes que ces bons bourgeois ne compren-

draient jamais, avouer la vente de son piano, risquer des indiscrétions et des ragots qui instruiraient sa propre famille.

Il sortit. Rue Rollon, chez Valestran, il s'arrêta. Il trouva la maîtresse de son ami, qui refusa net aux premiers mots :

— Valestran est bien trop jaloux. Il croira que c'est pour moi que vous venez ; il m'a déjà fait des scènes pour moins que ça, et je ne veux pas d'histoire.

Marcel se dirigea vers la maison des Garlan, qui habitaient rue Bouquet, tout en haut de la ville. A mesure qu'il approchait, il sentait diminuer son courage. Le soleil descendait maintenant et, par une fenêtre ouverte, passaient les sons d'un piano. Une main malhabile s'exerçait à jouer la valse de Faust : Ré, ré, fa, la, ré, ré... à la troisième mesure, les doigts, sans doute trop courts, de l'enfant manquaient l'octave, accrochaient l'ut, et la valse recommençait.

— Si c'est pas pitié que des maladroits pareils aient un piano à eux ! grommela-t-il.

Arrivé devant la porte des Garlan, il s'enhardit et sonna. Entendant le timbre, il eut envie de fuir, mais des pas résonnèrent, on le verrait quand même. Une bonne lui ouvrait.

— M. Garlan?

— Monsieur est à la campagne. Il sera bien désolé d'avoir manqué Monsieur.

— Et moi donc! pensa Marcel.

Il reprit sa course, traversa la ville, et, rue Grand-Pont, se risqua chez les Portal, qu'il n'avait pas vus depuis un an.

— Vous venez prendre des nouvelles de Madame ?

— Oui, répondit-il déconcerté.

— Elle est au plus mal. On l'a administrée ce matin.

Il laissa sa carte.

— Voilà une politesse que je ne pensais pas faire, dit-il en redescendant l'escalier. Et c'était une brave femme avec laquelle on aurait pu causer !

Il songea aux Fontenailles, qu'il avait oubliés. Ceux-là habitaient le Mont Gargan. Il y fut en vingt minutes. Mais une déception l'attendait encore. La maison était vide et les voisins lui apprirent que M. et Mme Fontenailles faisaient leur saison à Vichy.

— Tonnerre de Dieu, me voilà frais !

A sept heures, bredouille et fourbu, passant place de la

Cathédrale, il envoyait un chasseur de café prévenir Marthe qu'il ne pouvait rentrer dîner. Après avoir paru si sûr de lui la veille, honteux de son insuccès, il la laissait encore douter de la véritable cause de son absence :

— Elle croira que je suis resté travailler, pensa-t-il.

Il errait maintenant droit devant lui, au hasard. Une heure plus tard, le ventre vide, comme les grandes déceptions mènent volontiers aux lieux de débauche ceux qui, cherchant à s'étourdir, ont besoin de trouver dans la gaîté même qu'ils réclament une mélancolie en accord avec leurs pensées, il ne s'étonna pas de se trouver devant la porte de la *Maison des Almées*.

Située près du beffroi, à trente ou quarante pas de la rue la plus commerçante et la plus animée de Rouen, sa notoriété, qui s'étendait fort loin dans la province, était bien méritée, car nul autre établissement ne pouvait rivaliser avec elle pour le luxe du mobilier, le nombre des femmes, et la qualité de sa clientèle.

L'état-major d'un vapeur norwégien, capitaine en tête, quittait la maison quand Marcel y arriva. Il se dérangea pour le laisser passer et sonna. Le timbre retentit, le judas fut ouvert et refermé brusquement, puis la porte s'entrebâilla. On le fit monter. Une seule lampe électrique allumée au lustre éclairait à peine le salon où il fut introduit pour attendre les « dames ». Il s'effondra sur un pouf, tournant le dos à la lumière, et songea :

Décidément, il allait télégraphier demain matin à Chaniers que la chose était impossible... Il y renonçait.

— Qu'est-ce qu'on va vous servir, mon amour ?

La patronne venait d'entrer, et, derrière elle, descendant pour le choix, les filles caquetaient, s'ébrouaient, faisant sonner les hauts talons de leurs souliers de satin sur les marches, avec un bruissement de soie et de linges froissés. « Madame » barrait la porte, éclusant de son imposante stature le flot des pensionnaires retenu dans le couloir.

Elle tourna le bouton d'allumage et la clarté du lustre devint aveuglante, tandis qu'elle renouvelait sa question.

Reconnaissant soudain Marcel, elle l'apostropha :

— Ah! mais, t'en as un toupet de revenir ici! On a assez de clients à la manque sans toi, tu sais... Et la bouteille de cham-

pagne que tu es parti sans payer la dernière fois ?.. Faudra-t-il t'envoyer l'huissier?

— Si tu veux.

— Alors, tu viens encore faire flanelle?

— Oui...

— Ce culot! Tu oses avouer ça?

— Oui...

— Oust... fiche le camp, et plus vite que ça... Eh bien, qu'est-ce que tu attends?

— Dire que j'étais tranquille et qu'il va falloir s'en aller!

— Mais tu es abruti complètement ce soir!

— Oui...

— Voyons! qu'est-ce que tu as? Tu ne sais dire que oui à tout ce qu'on te demande!

— .....

— Mais enfin accouche ou va-t'en. Qu'est-ce que tu veux?... Qu'est-ce que tu as? Quelque femme, hein? Bien, elle t'a aplati, mon vieux! Ça passera, va... Non, c'est pas ça? Plus grave, alors?—C'est embêtant, mais dis-le.

— J'ai plus de piano!

— C'est tout? Et puis après? Qu'est-ce que tu veux que ça me fiche?

— C'est vrai, tu peux pas comprendre... J'ai vendu mon piano pour payer mes dettes...

— Tu aurais pu penser à moi; t'es bien honnête.

— J'y pense, mais c'est pas ça. J'ai plus de piano et je trouve juste en ce moment à gagner cinq cents francs si j'en avais un !...

Mme Rose, la patronne, s'était assise auprès de lui sur le pouf, au milieu du salon. Derrière elle, les six femmes, trouvant la voie libre, étaient entrées, fort intriguées par ce dialogue inusité.

Heureux de s'épancher enfin, Marcel continuait, déballant ses tracas :

— On m'offre un engagement superbe, vingt-cinq louis que je te dis!.. pour jouer samedi dans un concert. Il faudra que je refuse, puisque je n'ai plus de piano pour étudier... Vingt-cinq louis! C'est enrageant, tout de même. Je t'aurais payée avec ça, tu penses. Et je ne peux pas trouver de piano. J'ai couru cet après-midi dans toute la ville!

— Mais il y en a un ici.

Il n'y songeait pas.

C'était un vieux Pleyel de forme carrée dont l'aspect évo-
ıait l'épinette et rappelait l'harmonium. Par quelle déché-
ıce était-il arrivé jusqu'à la *Maison des Almées*, où, souffre-
usique patient, au milieu des infamies du lieu, dans sa
asse de citronnier il gardait des airs de bonne compagnie?
se laissait appeler la « casserole » et le « sabot », et ses
ordes, derrière les touches d'ébène et d'ivoire, gluantes des
rops et jaunies par les cigarettes, résonnaient encore d'une
ıanière mélancolique et profonde, tout oxydées qu'elles
aient par les coupes de champagne versées dans la caisse,
lors que les ivrognes en gaîté dans la maison à lui aussi don-
aient à boire. C'était leur manière de le « graisser », comme
s disaient en leur argot de mécaniciens ou d'industriels tirant
eur langage de la fréquentation des machines. Et le vieux
iano, accompagnateur autrefois des voix défuntes des aïeules,
ocile aux valses et aux polkas du jour, sous les doigts des
ommis voyageurs en godaille, faisait tourner autour de lui
es obscènes peignoirs envolés sur les chairs plâtrées des
atins.

On le dissimulait à demi derrière un paravent. Il servait à
à fois de desservoir et d'office — exilé dans un coin du salon,
'air minable et fatigué comme un parent pauvre qu'on dédai-
ne. Jamais accordé, du reste, et fort méprisé, Madame ne
arlait de lui que pour dire : « Quand les affaires iront mieux
n en achètera un neuf! » Mais, sans doute, depuis vingt ans
es affaires restaient insuffisamment prospères, car les clients
assaient, les femmes changeaient, Madame devenait de plus
n plus grosse, mais seul le vieux piano demeurait.

Et dans ce salon trop doré, parmi les grands meubles pré-
entieux, recouverts de velours amarante, les rideaux à
répine et les divans à baldaquin, sous l'éclat des lumières
lectriques, parmi les glaces reflétant sur tous les murs et
usqu'au plafond des nudités savamment dévoilées, il avait
'air mélancolique de ces musiciens aveugles, qui, sans rien
oir du plaisir qu'ils déterminent, mènent des sarabandes de
ristesse et de désir.

— Tu es bien gentille, madame Rose, mais qu'est-ce que tu
eux que je fiche sur le sabot?... Il est faux, archi-faux.

Elle réfléchit devant l'objection et, songeant qu'il la dédom magerait, amplement elle dit :

— Je le ferai accorder.

— Il y manque plus de cordes qu'il n'en reste !

— On les remettra !

— Je te gênerai... Il ne suffit pas de jouer une ou deux fois tu sais. Il faut repasser des vingt ou trente fois le même pas sage. Ça embêtera tout le monde !

— Tu n'as qu'à venir l'après-midi, il n'y a personne.

— Tu as réponse à tout. Entendu, alors. Je t'embrasse — tu me tires d'un sacré mauvais pas. Je te revaudrai ça !...

— Oui, entendu. Paie seulement ce que tu me dois !...

— Avec intérêts encore !...

— Je ne ferais pas ça pour tout le monde, tu sais, mais t es un bon gars ! Tu es gentil pour les femmes à l'hôpital, n'es ce-pas, Irma ?

— Sûr, Madame ! Il a dit à la sœur que ce que j'avais ne m fermait pas la bouche et ne m'empêchait pas de bouffer. Alor comme ça, il m'a fait avoir la portion entière !...

— Eh bien ! puisque tu me donnes le moyen de gagner m vingt-cinq louis, je paie le champagne ce soir ! Tu me fera bien crédit. Tu comprends, maintenant ça n'est plus la mêm chose. Tu n'as rien à craindre. Ça devient une dette d'hon neur !...

On apporta les bouteilles et les verres.

— Viens demain à deux heures, dit Mme Rose. Il sera prê Je vais le dire ce soir à Vinet. Il vient tous les lundis, le jou de la visite des femmes. Il trouve que c'est plus sûr pour lui. Je lui dirai de venir demain matin.

— Ah, Vinet !... On peut être tranquille alors.

C'était un accordeur aveugle, le plus réputé de Rouen qui avait jadis donné les soins de son art au piano de Marce

Ainsi, pour lui être agréable, Madame trahissait au pro de Marcel le secret professionnel si rigoureux dans une ma son bien tenue, dont les pièces, tels les compartiments étanch d'un caisson sous-marin, s'ouvrent au visiteur seulement quan le personnel a fait le vide devant lui, et s'est assuré par cet précaution que le fils ne court point le risque d'y rencontr son père.

Tranquillisé enfin, Marcel eût voulu partir. Mais les femmes ntouraient :

— Joue-nous une valse.

— Joue *les Roses*.

— Fais-nous danser.

Résigné, il s'assit au piano et joua.

Les femmes chantaient faux le printemps et l'amour. lles dansaient, faisant des mines « comme dans le monde », oucieuses d'une impossible correction que démentait bien ite le ton des invectives échangées quand deux couples se eurtaient. La moiteur de leurs chairs poudrées sous les tis- us légers exhalait un arome de sueurs, de fards et de parfums ances. Au tournoiement rapide de la valse, les peignoirs s'en- olaient, découvrant jambes et cuisses, haut-gaînées dans des as de soie transparente, noire ou rose, que tachaient de ouleurs vives les jarretières enrubannées. Plus que le spec- acle des nudités offertes et provocantes, l'atmosphère alour- lie par les relents de tabac d'Orient et les vapeurs du vin de hampagne était obscène.

Peu à peu, éreintés, les couples s'affalaient sur les sièges. Devant les glaces, à petits coups du plat des mains, les che- elures croulantes se rajustaient, les rubans se renouaient...

Enfin, les dernières coupes bues, comme on sonnait à casser a cloche, Marcel se retira. Madame, en le reconduisant, enouvela sa promesse :

— A demain, deux heures; Vinet aura fait le nécessaire!

Il sortit, et courut chez lui tout d'un trait, rasséréné, pressé d'annoncer à Marthe la bonne nouvelle. Mais en route il réfléchit qu'il ne pourrait lui dire en quel lieu il allait étudier.

Elle était au lit.

— Ah! j'étais inquiète! Tu as trouvé, au moins? Comme il est tard!

— Oui, c'est chez un ami de lycée. J'y ai dîné.

Son mensonge réveillait son appétit, aiguisé par cette journée de recherches et d'angoisses, et mal trompé par le champagne. — Il ajouta :

— Et fort mal, car j'ai une faim terrible!

Il mangea un morceau de pain, se coucha et s'endormit tard,

surexcité par le souvenir des événements extraordinaires qu'il venait de traverser.

★

Le lendemain, après déjeuner, il prit sa partition et traversa la ville pour se rendre à la *Maison des Almées*.

Il fallait, pour y pénétrer, quitter une rue fort passante et franchir, dans un cul-de-sac, cinquante pas à découvert. Nul citoyen de Rouen n'ignorait ce détail de topographie locale. Autrefois, un urinoir, dans le passage, pouvait servir de prétexte aux audacieux qui s'y risquaient en plein jour; mais la municipalité avait fait enlever l'édicule et supprimé l'alibi. Les allants et venants de la rue voisine dévisageaient quiconque s'engageait dans l'impasse. Personne n'osait s'afficher pareillement, et, mieux qu'une muraille de Chine, et plus efficace, une pudeur conventionnelle interdisait aux bourgeois, avant la nuit close, cette zone sacrée que franchissaient seuls les livreurs apportant à la maison les limonades et les siphons ou les blanchisseuses ramenant le linge dans leurs paniers.

En plein midi, Marcel sonna.

Un homme sortait. C'était Vinet, l'accordeur, qui, le long des murs, tâtonnait avec sa canne. Dans le silence de la maison encore endormie, il venait d'achever son bruyant ouvrage.

Au coup de sonnette de Marcel, Madame vint ouvrir elle-même.

— Tiens, regarde, lui dit-elle, en pénétrant avec lui dans le salon, je crois que tu vas être content.

Pour la première fois depuis bien longtemps, le jour entrait à pleines fenêtres dans la vaste pièce. Aux lourds volets grands ouverts aujourd'hui pour épargner le luminaire, garnis d'une matelassure épaisse dont le ventre bombait, surplombant la ruelle, pendaient les chaînes et les cadenas; obliquement, une large raie de lumière traversait le lustre, se jouait dans les pendeloques, s'irisait en arcs-en-ciel à travers les prismes des cristaux, et venait en mourant s'épanouir sur le piano.

Marcel l'avait toujours vu dans l'ombre.

Aujourd'hui, sous la chaude caresse du plein soleil, dorant son coffre de citronnier, le Sabot retrouvait un air de jeunesse, et lui apparaissait transfiguré, méconnaissable.

Il s'installa, l'ouvrit et commença de jouer.

Alors, comme la lumière qui le baignait, le vieux piano vibra, éperdument.

Sous des doigts enfin déférents, sous une musique dont la noblesse depuis longtemps désapprise, et retrouvée soudain, le purifiait, désencanaillé par le souffle du génie traversant ses vieilles cordes, lui, le paria, sous l'harmonie jaillissante de Beethoven, se montrait digne d'une dilection qu'il n'espérait plus. Elle le vengeait de vingt années de souillures et de profanations. Que lui importait maintenant d'avoir été pour la crapule, sous le mépris de musiciens méprisables, ses bourreaux accoutumés, la Casserole ou le Sabot! Redevenant l'interprète d'une pensée sublime, il se retrouvait enfin lui-même et chantait l'alleluia de sa résurrection.

Les accords s'envolaient dans l'air pur, gagnaient la rue voisine. Bien que Marcel peinât sur un trait, les motifs apparaissaient se dégageant peu à peu des harmonies qui les voilaient. Et malgré l'indignité du lieu d'où semblait émaner une musique aussi suave, sur le trottoir voisin les dames qui passaient s'arrêtaient un moment, tendant l'oreille, surprises...

Pendant deux jours, Marcel ne quitta guère la maison. La Patronne sortait, promenant tour à tour ses pensionnaires par groupes de deux ou trois. Elle abandonnait la direction à la sous-maîtresse, lui recommandant de ne pas déranger Marcel. Les allées et venues étaient rares et ne le troublaient pas. C'étaient des fournisseurs ou, bien, rarement, quelques soldats — des « dispensés » — qui venaient après cinq heures et disparaissaient au bout de vingt minutes.

Autour de lui, indifférent et chaste, la maison s'éveillait.

Mais un trait, toujours le même, le désespérait, c'était dans le trois-huit, au début du second mouvement, une cascade de doubles notes fort enchevêtrées et se terminant par des sextolets de quadruples croches. Longtemps avant d'y arriver, dès la fin de l'allegro, il y pensait. Puis, y parvenant, il s'arrêtait court, comme un cheval qui se dérobe... Il recommençait les trois mesures précédentes — sa rentrée en solo — et franchissait enfin l'obstacle — qu'il ne pouvait cependant enchaîner, et se lamentait.

Une femme entra, sur la pointe des pieds, pour ne pas le déranger. Absorbé dans son travail, il ne l'entendit pas d'a-

bord. Cependant, un bruissement d'étoffes tout près de lui, puis le frôlement de la femme lui firent lever la tête.

Sans s'inquiéter d'elle, il continuait de jouer son trait. Elle s'était approchée, regardant la partition. Elle dit :

— C'est pas ça.

— Comment ?

— Ecoute, je vais te montrer ! T'as pas le bon doigté...

— Tu sais donc ?

— Retire-toi.

Elle s'assit à la place de Marcel sur le tabouret.

— Tiens, garde-moi mes bagues...

Les mains nues, avec sécurité, elle joua; sur le clavier, les notes montèrent comme un jet d'eau, puis ruisselèrent en cascade... Elle recommença plus lentement, accentuant, pour bien lui montrer :

— Voilà, mon petit, comment on le faisait chez Delaborde, au Conservatoire.

— Delaborde

— J'étais dans sa classe !

— Alors ?

— Oh moi, si je te disais tout ce que j'ai vu !...

Elle haussa les épaules, ajoutant :

— As-tu une cigarette ?

— Voilà.

— Tiens, aussi, le *largo*, prends-le donc comme ça (et elle solfia les premières mesures, insistant sur un passage), si, si, si, la, ré, fa, la, sol... Dans ce mouvement, il ressemblera moins à l'air que Gounod a chipé pour sa cavatine de Faust?

La sous-maîtresse criait dans l'escalier :

— Madame Lucette, voulez-vous descendre ?

— On y va ! répondit la femme... Donne-moi du feu.

Elle alluma sa cigarette et disparut, rentrant dans son passé impénétrable.

Le doigté qu'elle avait indiqué simplifiait la chose. Marcel, maintenant, n'éprouvait plus la difficulté qu'il redoutait tant de ne pouvoir vaincre. Tout s'enchaînait pour le mieux. Il recommença, délivré d'un terrible souci.

Le soir était venu. Le fracas d'une voiture sur les gros pavés mal équarris de l'impasse annonçait le retour de Madame et de sa « famille ». Un brouhaha emplissait la maison et don-

it à Marcel le signal du départ. Comme un fonctionnaire nctuel qui a rempli bien exactement sa journée, il serra sa rtition et regagna son domicile.

Marthe l'attendait. Mais, en l'embrassant, elle le flairait : il menait une odeur étrange dont ses vêtements étaient maintenant tout pénétrés.

— Qu'est-ce que tu sens donc ?

Elle se montrait jalouse ; et ne sachant que dire, le lendemain à l'hôpital il s'imprégna d'iodoforme pour combattre les arfums. La senteur ignoble de la drogue l'emporta dans la tte. Mais, Marthe apaisée, la Patronne à son tour le humait, li déclarant :

— C'est pas des odeurs à amener dans une maison honnête bien tenue ! Si les clients reniflent ça, ils vont croire pour ir qu'il y a une femme qui est en train de pourrir !

Il s'excusa : Nécessités professionnelles, dit-il. Il souffrait lus encore que les autres, — qui, au moins pouvaient s'écarter e lui, — son nez refusant de s'accoutumer à cette puanteur enace.

Maintenant il possédait à fond son concerto, ne tiquait plus ur le trait dont la femme lui avait donné le doigté. C'était e dernier jour avant le départ ! En rentrant chez lui, il trouva une lettre de Chaniers, qui lui envoyait quatre fauteuils our le concert, et des coupures de journaux chantant à l'avance sa gloire et le flair de l'impresario. — Marthe dévorait es louanges de son amant qu'on annonçait comme un prodige :

De Dieppe : Le concert de demain, qui ouvre la saison, s'annonce comme un grand succès. L'habile directeur artistique lu Casino, M. Chaniers, toujours à l'affût de ce qui est sensationnel, a découvert un jeune virtuose du piano, dont le jeu restigieux étonnera les connaisseurs. L'excellent orchestre era dirigé par le maëstro Fagotti. C'est dire que le programme u'on trouvera d'autre part offre de quoi satisfaire les plus difficiles.

Elle était toute rouge de plaisir.

Il fut convenu qu'elle emploierait les derniers dix francs restant de l'inscription à prendre un billet de troisième classe

aller et retour pour Dieppe — et à dîner là-bas, en attendant la soirée.

Et tandis que Marthe cuisinait le repas, tout en répétant : « Vivement demain soir que ça soit fini ! » Marcel, les doigts sur un clavier imaginaire, « repassait » le trait qui lui avait coûté tant de peines.

★

Ah ! l'Erard sur lequel, au Casino, il jouait le Concerto appris sur la « Casserole » ! Quels sons ! Comme il lui rappelait celui qu'il avait vendu et que, à travers les phrases de Beethoven applaudies par le public, il se voyait déjà rachetant chez Balin !...

Il avait fini, maintenant. Pendant une seconde, longue affreusement, la salle était demeurée silencieuse. Tout à coup, les bravos avaient éclaté. On l'acclamait. Il revint saluer trois fois et, pour sortir de scène, il eut peine à se frayer un passage à travers les musiciens qui frappaient de l'archet le bois de leurs violons pour l'applaudir. Chaniers l'avait cueilli et embrassé d'un grand geste de théâtre, et, tout en le poussant vers le cabinet directorial, il lui répétait : « C'en est un succès, monsieur Rigaud ! c'en est un succès ! »

Il lui avait remis une enveloppe en disant :

— Vous donnez un autre concert, bien entendu. Tenez, voilà l'argent d'avance pour vous décider.

Tandis qu'il serrait dans son portefeuille les précieux billets, Marcel aperçut « Madame » fendant la foule, accourue pour le féliciter. Son chapeau surchargé d'ornements ridicules tanguait et roulait sur sa tête, toute rouge de sueur. Elle arrivait les mains tendues.

— Eh bien, madame Rose, lui dit-il tout bas — je paierai le champagne, et je ne t'oublierai jamais, toi, et le Sabot non plus, va !

C'était un défilé, comme à la sacristie, après un mariage. Derrière la Patronne, ses parents venaient, émus au point de ne pouvoir parler. Sa mère l'embrassa sans rien dire : elle tremblait de joie, et le docteur, plus calme, mais non moins remué, lui dit :

— Ah ! voilà ce que tu fais à Rouen !...C'est égal, je te féli-

ite de bon cœur! Tâche seulement d'avoir autant de suc-ès à ton examen.

Songeant à l'argent qu'il venait d'empocher et qui lui ren-ait son inscription, Marcel lui répondit :

— Tu sais, papa, si j'ai proprement « tapé sur ces os-là », omme tu disais, ça ne m'a pas empêché de travailler les autres !

Ses camarades aussi étaient venus. Sauf l'interne de service, oute la salle de garde était là, qui le félicitait.

Mme Rigaud, plus calme maintenant, l'interrogeait :

— Petit mystérieux, qui ne nous a rien dit !

— Vous n'auriez pas voulu !

— Peut-être !... Mais quelle est cette dame fort empana-chée qui nous a bousculés pour te féliciter la première?

— Ça, maman, c'est une dame de Rouen... Elle adore la musique... et encourage les musiciens !

★

Voilà comment Marcel, rentré à Rouen dans la joie, put prendre son inscription avant la clôture du registre, renouve-ler la garde-robe de Marthe et racheter son piano, que Balin s'engagea à lui rendre quand les gens des Genêts s'en iraient. Ce moment ne tarda pas, car les châtelains de hasard parti-rent sans prévenir et sans acquitter le prix de la location, ce qui fit dire à Balin père : « Reprenez votre piano, allez, monsieur Rigaud, je vois bien qu'il vous rapportera plus qu'à moi ! »

Mais quand le piano revint, Marthe était partie. Elle avait reçu, un jour, une lettre de son ancien amant. Elle avait pleuré, puis, s'armant de courage, elle avait dit enfin à Marcel :

— Il vaut mieux que je m'en aille. Tu as été bon pour moi, mon petit, je ne l'oublierai pas — mais il faut que je te laisse travailler maintenant. Et puis *il* m'a écrit... Il est malheureux avec sa femme. Il l'a quittée et va divorcer... Elle avait de l'argent, mais ça n'est pas tout... Enfin il a une belle situa-tion maintenant et il va me reprendre. Vois-tu, mon petit, ça sera préférable. Ça te fera de la place pour ton piano... Où aurais-je mis ma malle ?

Comme Marcel restait abasourdi, des larmes plein les yeux, elle avait ajouté :

— Je ne suis pas perdue, va... Je reviendrai te voir de temps en temps. Je ne vais pas au bout du monde...

Mélancolique, il se résigna, comprenant bien qu'il ne pourrait la garder toujours, et que leur situation devait se résoudre ainsi, sans amertume.

Dans l'escalier, Marthe dut s'arrêter sur le palier d'un étage pour laisser passer les hommes qui rapportaient le piano démonté.

RENÉ DUMESNIL.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XXIIIe Lettre à l'Amazone.

ELLE A UN CORPS...

— SONNETS EN PROSE —

VIII

Sous les cheveux, au-dessus des yeux et de leurs sourcils, s'étend le front où on dit que s'élabore la pensée. Mais on pense aussi avec les mains, avec les genoux, avec les yeux, avec la bouche et avec le cœur. On pense avec tous les organes, et à vrai dire,

Nous ne sommes peut-être que pensée, que matière pensante et matière électrique. Mais l'invisible convient à l'invisible. Tirons le rideau du front sur le mystère du front. L'apparence seule m'appartient. La plaine du front a une sorte de vie extérieure

Et lumineuse. Elle se plisse comme une surface d'eau et s'éclaire comme une étendue de sable. Inattaquable, le front est sensible. Il est doux de sentir à son front le contact

Des mains fraîches que l'on aime, mais l'amant ne baise pas l'énigme du front. Il cherche des parties plus molles, élastiques et confortables. L'amant s'adresse d'abord à la bouche.

IX

Le baiser sur la bouche ouvre la bouche. Le baiser sur les yeux ferme les yeux. Les yeux veulent encore que je les contemple et que je les écoute, car ils sont inépuisables. Les yeux ont des caprices. Ils jouent à cache-cache. Ils regardent à droite, à gauche, en haut,

En bas et en dedans ou ne regardent pas du tout et fixent dans l'espace le peloton des rêves qui se déroulent. Mais surtout je

n'ai pas dit comme les yeux sont pleins d'esthétique. Ils aiment les courbes, les sphères et les colonnes, ce qui monte et ce qui s'enroule,

Les enlacements et la fuite des horizons, l'eau qui coule et le navire qui se balance, les coupes, les croupes et la géométrie subordonnée du corps humain. Ils se reposent sur la mollesse

Des vallons et la mollesse des femmes. Ils s'y attendrissent. C'est là qu'ils construisent des maisons séductrices et déposent l'écheveau enfin démêlé, loin des pattes de velours de la destinée, dans un creux.

X

Les yeux ne sont pas toujours heureux. Ils pleurent, afin d'être plus beaux et d'acquérir la grâce de la tristesse. Ils pleurent pour être consolés, mais il y en a qui ne peuvent pas pleurer et qui pourtant sont tristes, tristes comme la vie éternelle, et ces yeux,

Ainsi qu'un poignard romantique, vous entrent lentement dans le cœur, où ils arrachent du sang et de l'émotion. Cette blessure est moins dangereuse et moins cruelle que celle que font les yeux contents, les yeux innocents, les yeux inconscients,

Les yeux qui répandent l'amour, les yeux qui sont des violettes et qui en dispersent le parfum tout autour de soi, les yeux qui attirent les âmes, comme les fleurs du lin

Attirent les abeilles. Les yeux butinent les âmes en butinant les yeux, car c'est par là que les âmes se penchent à la fenêtre et attirent les yeux et les engluent dans le miel de l'amour.

XI

Je parlerais des yeux, je chanterais les yeux toute ma vie. Je sais toutes leurs couleurs et toutes leurs volontés, leur destinée. Elle est écrite dans leur couleur, dont je n'ignore pas les correspondances, car les signes se répètent et les yeux sont un signe.

J'ai tiré autrefois l'horoscope des yeux, les yeux m'ont dit beau-

coup de secrets, qui ne m'intéressent plus, et je cherche en vain celui des yeux que j'ai découverts, un jour d'hiver. Je le cherche et je ne voudrais pas le trouver.

Ni sous les paupières, ni entre leurs cils, dans l'iris clair où se mire le monde des formes, des couleurs et des désirs, je ne voudrais pas le trouver. J'aime mieux le chercher toujours,

Non comme on cherche sous l'herbe une bague tombée du doigt, mais comme on cherche une joie que la vie a façonnée lentement pour vous dans le mystère des choses.

XII

Elle a donc des yeux, un nez, des oreilles, une bouche ; la tête se dessine du front au menton et depuis les joues jusqu'à la nuque et jusqu'à la racine des cheveux. C'est une belle chose qu'une tête de femme, librement inscrite dans le cercle esthétique,

Et qui traverse la vie avec tous ses sens aux aguets vers leurs nourritures naturelles, le front vers le vent mouillé de pluie, les narines vers l'odeur des bourgeons, des lilas et des cœurs, l'ouïe vers les murmures de la vie et les chuchotements des désirs,

Les yeux vers la beauté des choses et de toutes les créatures, vers les couleurs et vers les rousseurs, vers les structures infléchies et celles qui s'étendent en voûtes et en dômes,

Vers les volutes de l'air, des nuages et de la fumée, vers ce qui remue, ce qui joue, ce qui rit, ce qui danse la danse fraternelle. C'est une belle chose qu'une tête de femme.

XIII

Et je n'ai pas dit le monde de la bouche et toutes ses sensualités. La bouche est la bouche avec ses lèvres, ses dents et sa langue, mais les lèvres sont presque toute la bouche; elles sont la bouche que l'on voit, la bouche qui tente la bouche, quand on a soif

D'amour. Les bouches sont chastes ou ne sont pas chastes, selon l'endroit où elles se posent et elles se posent partout, comme les oiseaux, sur toute branche haute et sur toute branche

basse, parmi les graines et parmi les fruits. Toute chair leur est savoureuse

Dans l'être qu'elles aiment. Les bouches sont un plaisir. Les bouches sont créatrices de plaisir. Je ne ferai pas la litanie des sensualités de la bouche. Elle est trop longue et elle est trop secrète.

Les bouches refusent la divulgation de leurs joies. Elles les gardent en leurs plis et les reboivent dans l'ombre. Les baisers sont une chose d'ombre, mais ils éclairent la nuit comme les étoiles.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Stéphane Mallarmé : *Poésies*, Edition complète contenant plusieurs poèmes inédits et un portrait ; Edition de la *Nouvelle Revue Française*, 3 fr. 50.

Voici une nouvelle édition des **Poésies** de Mallarmé. Cette édition est complète , c'est-à-dire qu'outre les pièces connues et publiées jusqu'ici, elle comporte quelques poèmes inédits. Elle est ornée d'un portrait propre, il me semble, à donner, de la personne extérieure de Mallarmé, une idée tout à la fois exacte et troublante.

En contemplant ce sourire imperceptible et si lointain, en relisant ces poèmes dant la musique est devenue familière à l'oreille comme la voix des parents et les rumeurs de la nature, je n'ai pu m'empêcher de méditer encore sur ce qu'on a sans doute appelé : *l'exemple de Stéphane Mallarmé.*

La vie et l'œuvre de Mallarmé sont étroitement confondues. C'est, pour le poète, une chose plus logique que pour tout autre homme de l'esprit. M. Albert Thibaudet, dans un livre admirable sur lequel je vais revenir, a entrepris d'étudier la *Poésie de Stéphane Mallarmé.* Il n'a pu le faire sans pénétrer à tout moment, fût-ce discrètement, dans la vie de l'admirable poète.

Or cette parfaite fusion de l'œuvre et de la vie d'un des plus grands poètes de notre dix-neuvième siècle est bien propre à jeter le trouble dans l'esprit de tout écrivain inquiet des destinées de l'art.

Si l'on me demandait de citer les noms de quelques hommes qui vécurent au siècle dernier et qui furent des héros, je crois que je citerais parmi les premiers Stèphane Mallarmé. Je nommerais sans doute en même temps Walt Whitman, et, à ce moment de mon énumération, j'aurais déjà cité Arthur Rimbaud.

Il semble cependant difficile d'admirer en même temps l'homme que fut Walt Whitman et l'homme que fut Mallarmé. Celui-là, puis-

nt introducteur à la vie poétique, cœur débordant, compagnon énéreux de toute souffrance, laisse une œuvre imparfaite et confuse ui est comme le procès-verbal fidèle d'une vie de cordialité, de évouement et d'entreprise. Celui-ci, philosophe solitaire, voilant d'un urire incolore les profondeurs tourmentées, laisse une œuvre ircimonieuse et parfaite où la crainte de se confier aux apparences exaspère presque jusqu'au refus de toucher les réalités.

Entre les deux hommes, entre les deux attitudes, l'esprit hésite et émeut. J'ai dit que Walt Whitman fut et demeure un grand introucteur à la vie poétique. En fait il a dévoué tous ses chants à l'éucation des hommes. Il a voulu, naïvement, prouver que la vie n'éit pas une chose totalement impossible et qu'il n'y avait pas que e la honte à vivre.

Moins candide et plus intelligent que l'Américain, Mallarmé ne ie semble cependant pas avoir fait une besogne bien différente. mpuissant par nature à convaincre un grand nombre d'hommes à fois, doué d'une voix trop sourde et trop délicate pour parler vec fruit sur la place publique, il a souhaité se prouver, tout abord à soi-même, ce que Whitman tenta de prouver à tous. Mallarié a écrit des poèmes pour justifier à ses propres yeux le fait de demeurer sur la terre et d'y être un homme. Mais comme les choses ites à voix basse par Stéphane Mallarmé avaient un étrange et pétrant parfum d'éternité, il s'est trouvé grouper autour de lui des uditeurs.

Whitman voulait un grand public. Mallarmé a réuni, bon gré mal ré, un petit public. Il y a *public*, dans les deux cas, et quelle que oit la différence d'accent, il ne semble pas que les enseignements les deux hommes soient opposés quant à leur essence profonde. Ils nt, tous deux, donné à entendre qu'il fallait accepter la condition l'homme. Seulement, tandis que Whitman recommandait à cet effet l'aimer aveuglément le monde extérieur, jusque dans ses apparences, Mallarmé a enseigné le mépris des aspects et la recherche obstinée des significations les plus lointaines et les plus profondes. A ce itre, Mallarmé est proprement le maître et l'initiateur de ce grand nouvement qu'on a nommé le Symbolisme, et qui ne marque pas eulement dans l'histoire de la littérature certaine évolution de la orme littéraire, mais encore et surtout l'avénement d'une façon de enser.

Ecrivain rare, Mallarmé se devait de rechercher la perfection. Il a oursuivi *sa perfection;* et c'est là un des traits les plus intéressants de ce grand caractère.

Il ne nous est pas donné de concevoir, dans l'absolu, la perfection ittéraire, non plus que la perfection de tous autres ouvrages. Nous ouvons seulement, pour chaque homme en particulier, concevoir

la perfection à laquelle il tend ou doit tendre et qui est un but à lui strictement proposé. Certains écrivains médiocres ont donné de menues œuvres qui sont comme le lieu géométrique de la perfection de différentes variétés d'ouvrages. Ces livres, pour ces raisons, n'ont jamais pris rang parmi les grandes productions de l'esprit humain; ils demeurent d'assez vulgaires et décevantes *réussites*.

Mallarmé a donc recherché cette sorte de perfection à laquelle lui seul pouvait prétendre. Il y est souvent parvenu. Il est parmi les rares poètes dont l'œuvre est si curieusement parfaite qu'elle en fait mieux, par ses exceptionnelles faiblesses, sentir l'impuissance de l'âme humaine à s'identifier au divin.

Mallarmé a enseigné à se satisfaire d'une expression exacte et complète, dût cette expression s'attacher à un objet quelconque. Il a voulu, sans abandonner son siège familier, décrire les objets qui se trouvaient autour de lui et qu'auraient, à coup sûr, dédaignés des poètes moins pénétrants et plus loquaces. Il a pu, comme il est d'usage de le dire, en décrivant un éventail ou un meuble, emporter l'esprit jusque dans les régions les plus élevées.

Il a parlé devant un public idéal composé de quelques âmes attentives, et l'on pourrait envisager avec sérénité l'exemple de ce philosophe, prononçant à voix basse des paroles éternelles, au milieu d'un petit groupe silencieux et recueilli...

Je ne sais toutefois si ce spectacle est pleinement consolant. Il ne m'appartient pas de juger ce que fut la vie de Mallarmé et si cet homme fut heureux ou voulut être heureux. Mais il faut reconnaître que l'œuvre de Mallarmé trahit, à chaque page, le regret d'une existence que le poète aurait pu vivre et qu'il n'a pas vécue.

> Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
> D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
> Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux
> Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe,
> O nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
> Sur le vide papier que la blancheur défend
> Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
> Je partirai !

Certes, peut-on penser, il suffit d'avoir écrit cette belle page... Il importe peu d'être heureux, il importe peu de remplir ou non la destinée pour laquelle on se croyait réservé : il importe que ces lignes magnifiques aient pris naissance et demeurent à jamais...

On peut cependant hésiter, au seuil de la vie, et méditer ce grand exemple : Mallarmé savait qu'il était inutile de vivre et il a vécu, et il n'a pas cherché à s'étourdir. Mallarmé savait qu'il était vain de parler et il n'a pas gardé le silence. Il a parlé — l'humanité peut lui

savoir une profonde gratitude — mais quelque chose me laisse oire qu'il a parlé sans confiance et comme en désespoir de cause. Arthur Rimbaud me semble avoir été plus loin que Stéphane Mallarmé. J'entends qu'il fut peut-être une âme plus grande et plus ourageuse. Le jour où il a compris que la voix humaine ne pouvait en contre le silence, il a brusquement cessé de s'évertuer. Le jour il a souhaité, avec énergie, une autre vie que celle qu'il avait, il st parti pour aller vivre cette autre vie. Il a, comme Mallarmé, entendu « le chant des matelots ». Ce chant l'a persuadé et entraîné. e crois que, le jour où Rimbaud est mort, il a, en quelque sorte, his à exécution un cher projet. Pour Mallarmé, il donne l'impression de s'être interminablement survécu.

Certes, l'exemple de Rimbaud ne saurait être proposé à personne. On peut au contraire méditer sur celui qu'offre Mallarmé : il comporte une tentative de *conciliation* trop digne pour qu'on en fasse i. Il est le modèle de *l'héroïque faiblesse;* un tel exemple permet aux hommes de consumer avec noblesse ce temps du séjour terrestre qui est, sans doute, tout, à soi seul...

Mais quand je pense à la joie débordante et efficace de Walt Whitman, criant d'amour sur le sentinent neuf, entre les deux vastes mers, je suis pris d'un immense regret.

Non, il n'y a pas d'exemple! Non, il n'y a pas d'enseignement! Il y a des hommes ayant chacun leur destin, qui ne peut être d'aucun secours et d'aucune signification pour autrui...

Je pourrais rougir d'avoir aventuré quelques opinions sommaires sur Stéphane Mallarmé, alors que M. Albert Thibaudet vient de publier sur ce maître un livre auquel je faisais allusion tantôt et qui est, à coup sûr, la plus belle et la plus intelligente étude que l'on ait menée à bien sur ce difficile sujet.

M. Thibaudet doit, pendant longtemps, empêcher les commentateurs de formuler sur Stéphane Mallarmé des idées justes et nouvelles, tant son livre contient d'aperçus et de développements définitifs.

Sans s'attacher particulièrement à la personne de Mallarmé, M. Thibaudet s'est employé à l'analyse des *éléments* et des *formes* d'une poésie qui demeure à jamais un des plus grands modèles de notre littérature. Il l'a fait avec une subtilité critique et une compétence exceptionnelles. La mémoire de Mallarmé, bien qu'assurée déjà de tous les privilèges de l'immortalité, doit tirer du travail de M. Thibaudet un bénéfice immédiat. Mais la plus grande utilité d'un tel ouvrage est encore d'introduire tout lecteur de bonne volonté à la compréhension d'une œuvre réputée hermétique par ceux qui limitent l'univers à leur propre idée de l'univers.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Comte de Comminges : *Addy ou promenades d'amant et villégiatures*, B. Grasset, 3.5o. — René Milan : *La Race immortelle*, Plon, 3.5o. — Sylvain Bonmariage : *A l'Ombre des grandes ailes*, Figuière, 3.5o. — Jeanne Marais : *La Maison Pascal*, Ollendorff, 3.5o. — Jean Chemineur : « *French Line* », Jouve, 3.5o. — M. Aveline : *C'était à Berlin*, Plon, 3.5o. — Baronne Michaux : *Le Bandeau*, B. Grasset, 3.5o.— Paul-Henri Capdevielle : *François et Guadalupe*, Plon, 3.5o. — Mme René Waltz : *Vers les Humbles*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Henry Frichet : *Le Chevalier de Mirefleurs*, Librairie Universelle, 3.5o. — Léon de Tinseau : *Le duc Rollon*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Sémène Zemlak : *L'Eternelle fatalité*, Fontemoing, 3.5o. — André Robert : *Le Combat dans les ténèbres*, B. Grasset, 3.5o. — Louis Goiffon : *De Nivôse à Fructidor*, Jouve, 3.5o.

Addy ou promenades d'amant et villégiatures, par le comte de Comminges. Addy est ce qu'on appellerait une petite femme si on n'avait point gâché ce titre en l'admettant seulement comme un diminutif impertinent. Or, la France, je veux dire ce qui reste de monde français, du monde, est remplie de ces petites femmes-là qui hésitent entre le bon et le mauvais mouvement, qui sont légères tout en étant sérieuses, étourdies tout en demeurant conscientes... mais pour parler de ces petites femmes il faut avoir vécu près d'elles... et les avoir bien étudiées tout en les respectant. Ce sont de fragiles bibelots qu'on ne peut manier qu'en prenant mille précautions, y compris des gants glacés. Le gant glacé ne se porte plus ? Oui, je sais, mais la main brutale se comporte si maladroitement dans le roman comme dans la vie ! Addy se promène avec son amoureux Béryl le long du jardin du Luxembourg, elle ne voit que des fleurs, des animaux, un homme, du luxe. Ce n'est presque pas de la conversation et encore moins ce qu'on entend par la littérature... et à quelle morale cela peut-il bien se rattacher, à quel genre de philosophie cela peut-il bien nous conduire ! Deux très grands écrivains semblent caqueter dans ces promenades sentimentales, et quel serait notre ébahissement de les rencontrer bras dessus bras dessous : Remy de Gourmont et Colette Willy ! Cependant l'auteur, le comte de Comminges, ne se soucie point de les imiter, s'il est malgré lui de leur race. Addy est à peine amoureuse, encore moins libertine, et le Monsieur, sensuellement patient, a l'air de celui qui secoue des branches pour en faire tomber un oiseau. Très naturellement l'oiseau monte dès que le Monsieur secoue trop fort... puis il redescend quand le Monsieur, dépité, fait mine de tourner le dos. Il y a telle procession, au cours d'une promenade à l'étranger, qui montre le côté immortel du petit cœur volage, et telle façon de regarder au fond d'un lac qui indique l'ouverture de l'abîme entre les deux amours. Et puis, plus tard, c'est l'union indissoluble, l'idée fixe de l'éternité quand même qui poursuit la petite victime fascinée par un amour défendu. Les petites femmes de France sont ainsi faites qu'elles admettent la possibilité de la passion sans la possibi-

é de la faute. Remarquez que la faute arrangerait tout, satisferait la fois le mari, la femme et l'autre ; mais ce serait si vulgaire et, isque cette minute d'hésitation devant la banalité du crime est core toute la vertu, l'énigmatique vertu, e pauvre héritage sacré leurs grand'mères, pourquoi ne pas la bénir : aussi bien, per-et-elle au lecteur de tourner la page avec anxiété! Et Addy se uve, la fuite étant le courage des petites femmes qui n'en ont plus. a mer attire le beau ténébreux aux doigts broyeurs de coquillages semeurs de sables dans le vent. Il faut tôt ou tard payer de sa vie n instant « mystiquement suave ». Le mari ne peut pardonner u'en étant coupable lui-même et cela ne console pas une petite mme fragile. Comme une enfant réduite à la bouderie éternelle our se faire plaindre ou se repentir, elle emportera sa poupée au el, afin de jouer, ou de pleurer, là-haut, sans aucun bruit. Le ilence règne sur le jardin de leur Eden perdu. Ce petit livre est onstruit comme le nid de certains oiseaux peureux : il est à jour! l y a autour d'un peu d'air quelques brins de soie, de laine, peut-tre des cheveux blonds. C'est si léger et si solidement fait qu'on ne peut disjoindre en l'analysant. Travail de poète, d'amoureux et ussi d'ingénieux architecte connaissant la puissance des choses ondes, de la voûte de l'œuf, cette grande merveille de la nature. Le tyle élégant et discret du comte de Comminges fait aussi songer aux ieux points à l'aiguille ayant roussi au fond du coffret de l'aïeule. On les imite très bien, seulement les faux n'ont pas le parfum de la ieille France. Tout le prix d'une dentelle, c'est d'avoir été portée par le belles épaules... que nous savons mortes. Jamais la vie moderne, i riche et si variée soit-elle, ne nous donnera le frisson de cette an-ienne France qui péchait ou avait l'envie furtive de pécher pour se ondre ensuite dans la volupté du repentir.

La Race immortelle, par René Milan. « Yaleuz le Tartare, premier héros de cette fresque épique, vivait cinq cents ans avant notre ère, dans les plaines d'Asie où 'homme n'était guère plus qu'une bête fauve... Yaleuz eut un fils,et ce fils eut un fils, et celui-à eut un fils... A travers le temps et l'espace,j'ai poursuivi l'histoire des soixante-dix enfants successifs qui nous conduisent au moment présent... Maurice Verteille, Français, dernier personnage de la race, se trouve au nombre des vivants; il est notre voisin, notre frère ; ses passions sont les nôtres. » Ouvrage énorme qui prouve l'érudition et surtout la patience de l'auteur; c'est en somme l'his-toire de *l'étoile* d'une race, d'un certain diamant à feux verts et roses qui porte malheur à tous ceux qui le possèdent. Il y a des récits de combats et de chasses fort curieux. A citer le cercle fantastique de tout un peuple barbare entourant les fauves d'une contrée et avan-çant peu à peu pour les réduire à leur merci.

A l'ombre des grandes ailes, par Sylvain Bonmariage.. Une idylle chaste entre une femme trop comme il faut et un soldat trop courageux. Et tout autour les papotages, les anecdotes de salon.. de café, d'alcôve. Une histoire amusante que j'aimerais à citer est celle de ce jeune *entôlé* qui, en reprenant courtoisement son bien, emporte aussi la petite fortune de sa coupable mais hospitalière compagne d'un soir. Il ne se rapelle ni la rue, ni le nom, encore moins le numéro.... et il garde pieusement ce remords monnayé au fond d'une potiche bleue. Maintenant, pour taquiner l'auteur, je lui dirai qu'il admire beaucoup trop les potiches bleues... et le grand monde où elles se rencontrent. Le jour où il voudra bien se défaire de la potiche bleue en littérature et des illusions dorées qu'elle contient, il restera peut-être avec la sensibilité de son esprit, tout nu, alors on verra beaucoup mieux qu'il est bien fait. Prenons garde au *snobisme* : c'est la scarlatine des jeunes gens, mais, passé vingt ans, ça peut tuer !

La Maison Pascal, par Jeanne Marais. C'est une maison de tailleurs pour dames !.. Je ne sais si je me fais bien comprendre et, comme ça se passe en province, ça finit par un petit adultère très soigné, pas méchant du tout. Ecrit d'une manière plus amusante que libertine, c'est un livre de tout repos qu'on peut permettre... aux vieilles filles !

« **French-line** », par Jean Chemineur. C'est un bateau terriblement monté... par des marins plus occupés de dessous féminins que de leur avancement. La scène de vaccination des émigrants est d'une répugnante sauvagerie. Je souhaite pour l'honneur des... paquebots que cela puisse passer pour de l'exagération. Quant à la belle institutrice vagabonde qui s'offre la vie en tranches d'études saignantes, elle meurt à souhait. Aussi bien, quelles pourraient être ses nouvelles études après cette pleine eau dans le bonheur ?

C'était à Berlin, par M. Aveline. La femme d'un peintre français passe à Berlin une saison officielle et mondaine. Son mari cherche à la tromper et elle rêve de tromper son mari. Ces intrigues sentimentales donnent l'occasion aux deux héros de faire des études sur les mœurs allemandes un peu malgré eux. On voit des officiers qui dansent solennellement entre hommes, des monuments colossaux et de mauvais goût, mais au demeurant, le mauvais goût et les mœurs de moindre qualité sont encore plus à l'actif du couple français qu'à la honte du peuple allemand. Si c'est pour faire ça que nous allons à Berlin, nous pourrions rester chez nous.

Le Bandeau, par la baronne Michaux. Un charmant homme, un peu léger, un peu pris d'aventure comme on le serait de boissons gazeuses après un trop bon repas, lâche l'aimable proie d'une maîtresse parfaite pour l'ombre lourde d'une fiancée scandinave qu'il suit naturellement, jusqu'au bout du monde. Puis il regrette amèrement l'an-

ienne compagne de sa race, mais il est trop tard. Il lui reste à lever Ingrid jusqu'à lui ou à chercher à comprendre pourquoi la olie de l'inconnu possède ainsi les pauvres Français, les seuls gens u monde qui perdent tout en se déplaçant, surtout le bénéfice de eur superficiel esprit.

François et Guadalupé, par Paul-Henri Capdevielle. Parfums nêlés de toutes les fleurs des Pyrénées et jolis détails des mœurs ntimes d'une famille qui attend comme le Messie son fils prodigue. Il revient et épouse la charmante Guadalupé, la petite fille dont la oix est stridente comme celle de la cigale.

Vers les humbles, par Mme René Waltz. Il n'est pas bon pour une femme d'être trop sage, trop savante, trop raisonnable et d'oser rêver. Louise n'aura pas d'autre amour que celui qu'on voue à l'humanité, ni d'autres enfants que les pauvres. Heureuses sont les vierges résignées qui font de l'amertume de leurs déceptions le miel de la grande ruche sociale et dont les larmes se changent en gouttes de lait pour les nouveau-nés sans mère.

Le Chevalier de Mirefleurs, par Henry Frichet. Une jolie silhouette d'incroyable. Un homme du temps où la vie pesait d'autant moins qu'on n'était pas sûr de pouvoir la porter jusqu'aux limites naturelles. Après avoir beaucoup aimé, beaucoup dansé, beaucoup joué, ce jeune vieillard insouciant et pourtant mélancolique, car il aurait voulu mourir ou en duel ou en guerre, finit à la chasse, au coin d'un bois, mais ayant laissé un impérissable souvenir à ses héritiers, ses joyeux mémoires.

Le duc Rollon, par Léon de Tinseau. Nous sommes en un siècle futur et les Etats-Unis commencent à ressentir la disette du fer. Le bruit court qu'en une contrée presque déserte : l'ancienne France ravagée par les *Saboteurs*, un grand gisement de vieilles ferrailles existe, et partent à la découverte un homme d'état et une jeune fille nouveau monde, c'est-à-dire une femme d'état. On trouve un pays féodal mais calme, revenu aux anciennes coutumes et aux vieilles croyances. Comme jadis, l'Américain s'éprend de la noblesse authentique manquant à sa patrie et on échange, par-dessus les vieilles ferrailles, les anneaux d'or neuf des jeunes promesses. Ce roman fantaisiste est amusant et rempli de trouvailles spirituellement satiriques.

L'Éternelle fatalité, par Sémène Zemlak. Malgré ce qu'en dit Jean Madeline dans sa préface, ce roman est très français et de le transporter en Pologne il n'a pu que gagner.. puisqu'il nous démontre que l'adultère est toujours une vilaine chose.

Le Combat dans les ténèbres, par André Robert. Une sombre histoire où l'on sent de temps à autre ses cheveux se dresser sur la tête. Aux risques de faire peur à mon tour à l'auteur, je le félici-

terai d'avoir imaginé l'art de la vivisection sur l'humanité... Pendant ce temps, les pauvres chers animaux auront le droit de souffler.

De Nivôse à Fructidor, par Louis Goiffon. Ces petits tableaux de genre à côté de la grande scène dramatique de la révolution sont reposants, car ils prouvent la force de la vie normale, et l'histoire du gâteau des rois aux multiples fèves est un conte fabuleux, encore moins fabuleux que la réalité.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jean Muller et Gaston Picard : *Les Tendances présentes de la Littérature Française*, 1 vol. in-18, 3.50, E. Basset. — Emile Henriot : *A quoi rêvent les jeunes gens*, 1. vol. in-12, Champion. — Henri Clouard : *Les Disciplines*, 1 vol. in-18, 3. 50, Marcel Rivière. — Albert Dauzat : *La Défense de la Langue Française*, 1 vol. in-18, 3.50, Colin. — *Le Monde Slave et les Classiques Français*, par Abel Mansuy, 1 vol. in-8°, 10 fr., Champion.

Renouvelant l'enquête célèbre de M. Jules Huret sur l'*Evolution littéraire* (1891), et celle de MM. Le Cardonnel et Vellay sur la *Littérature nouvelle* (1905), MM. Jean Muller et Gaston Picard nous donnent aujourd'hui : **Les Tendances présentes de la Littérature française.** Ils ont posé cette question aux écrivains les plus connus ou les plus représentatifs de la nouvelle génération :

Dans quelle mesure la littérature actuelle, dans son ensemble, continue-t-elle, à votre avis, ou transforme-t-elle les grands courants littéraires qui se sont partagé le XIX^e^ siècle : romantisme, naturalisme, Parnasse et Symbolisme? dans quelle mesure s'y oppose-t-elle? Croyez-vous, d'autre part, que la nouvelle génération littéraire apporte des formules originales?

Il serait difficile et même impossible d'extraire des réponses une idée générale : elles sont contradictoires. Pour les uns le romantisme continue, pour les autres il est mort; pour ceux-ci le symbolisme se perpétue, pour ceux-là, il n'a jamais existé. Mais l'opinion presque générale est que la nouvelle génération n'apporte pas de formule originale. Il n'y a que ceux qui viennent de fonder des écoles nouvelles qui croient le contraire.

Mais si cette enquête nous renseigne mal sur les tendances générales de la littérature, elle nous renseigne très clairement sur les tendances personnelles de chacun de ces auteurs. C'est de cette tendance personnelle que, par un petit effort de généralisation, ils se font une idée générale de la littérature présente. Ils voient ce qu'ils désiren voir, et l'optimisme général est merveilleux et réconfortant. Quelques exemples : M. Jules Bois a voulu renouveler la tragédie antique « en donnant à des sentiments actuels une expression qui fasse apparaître leur humanité permanente, et cela en des cadres élargis ». C'est la méthode de Corneille, de Racine, de Voltaire.

M. Jean de Bonnefon remarque que les grands écrivains sont tou-
urs des isolés — comme lui.

M. Elémir Bourges nous assure que seules subsistent les œuvres
ritablement romanesques, — comme les siennes.

M. René Boylesve écrit : « Le rôle des artistes est de charmer. »
est un charmeur. Et il n'y a qu'un véritable roman : le roman de
œurs. — Il s'y adonne avec succès.

Mme Lucie Delarue-Mardrus n'accorde pas beaucoup d'importance
ux diverses catégories de romans. Il y a le roman tout court :
On regarde les choses, les gens, ce qui se passe derrière cette
nêtre, et puis on écrit ce qu'on a vu et comme on l'a vu. » — C'est
qu'elle fait.

M. Florian-Parmentier prononce : « Dans la pérennité du temps,
l'oublions pas, seul « existe » l'écrivain *qui voit grand.* » —
. Florian-Parmentier voit grand, sans doute.

M. Charles-Henry Hirsch nous affirme que ceux-là seuls font du
man dit psychologique « qui sont foncièrement stériles et inca-
bles d'inventer une histoire ». — M. Charles-Henry Hirsch invente
s histoires.

M. Gérard De Lacaze-Duthiers, qui a découvert la Vie et l'Unité
l'Art, trouve que ceux qui n'ont pas de talent occupent toutes les
aces et accaparent tous les emplois. « Les artistes sincères en sont
duits à travailler dans l'ombre. » — M. De Lacaze-Duthiers, qui est
n artiste sincère, voudrait travailler au soleil.

M. Louis Pergaud, qui est arrivé en dehors des écoles littéraires,
fiche du romantisme, du naturalisme du Parnasse et du symbo-
sme : « au fond, ça n'a jamais existé. » Il sait, par expérience,
u'il n'y a que des personnalités.

M. Paul Reboux constate que « la plus remarquable originalité
ttéraire de ces cinq dernières années paraît être la transformation
e la critique. Renonçant aux longs articles, les critiques composent
e plus en plus « des notes brèves, substantielles... » — C'est
I. Reboux qui a inauguré ce genre de critique.

Mais il ajoute, et ceci prend toute sa valeur sous la plume du
irecteur littéraire du *Journal :* « Un conte correct mais audacieux
e serait aujourd'hui publié nulle part. On refuserait les nouvelles
e Maupassant. Pas un grand journal n'oserait donner en feuilleton
n roman de Zola. On a parlé justement de la vague de pudeur qui
nonte, et qui noie dans son flot fade toutes les énergies littéraires. »
n'est peut-être pas impossible de réagir ; essayez, M. Reboux :
e serait plus méritoire encore que l'inauguration de la critique brève
t substantielle.

M. Henri de Régnier n'appréhende point de funestes conséquences
u développement des publications à bon marché : « Dans l'ensemble,

dit-il, ces publications mettent à la portée du plus grand nombre des œuvres moins viles que les anciennes productions à bas prix » : *le Mariage de minuit, les Vacances d'un jeune homme sage*, qui sont, en effet, des chefs-d'œuvre.

M. Jean Schlumberger remarque une lassitude « vis-à-vis du roman à la Flaubert, qui se manifeste par le goût des récits purs et simples, harmonieux et agréables, comme l'*Isabelle* de Gide ». — M. Schlumberger a écrit un roman à la manière de Gide : *l'Inquiète Paternité*.

MM. Jérôme et Jean Tharaud trouvent que les romanciers d'aujourd'hui deviennent inconvenants à force d'étaler leur sensibilité. — Les frères Tharaud n'étalent pas la leur.

On pourrait multiplier ces exemples des tendances individuelles, mais cela ne nous aiderait pas à trouver les tendances générales de la littérature actuelle. On y retrouve comme à toutes les époques des tendances novatrices, représentées par l'unanimisme de M. Jules Romains, l'intellectualisme de M. Duhamel et le paroxysme de M. Nicolas Beauduin; des tendances conservatrices, représentées par MM. Clouart et J.-M. Bernard. Tandis que ceux-ci organisent les apports du passé, ceux-là essaient de découvrir de nouveaux modes d'expression de la sensibilité. Mais lorsqu'à propos du classicisme M. du Fresnois écrit que nous assistons à une renaissance de l'intelligence française, il faut seulement comprendre que nous assistons à une période de repos, d'organisation d'éléments nouveaux, de digestion et d'assimilation. Oui, nous digérons le romantisme et le symbolisme pour en faire du classicisme. Mais notre sensibilité attend toujours le nouveau coup de foudre.

§

Les conclusions de l'enquête que M. Emile Henriot a ouverte dans *le Temps* sur la jeunesse littéraire : **A quoi rêvent les jeunes gens** — ne sont pas plus précises. Pourtant les écrivains consultés sont unanimes ou presque, écrit M. Henriot, à constater l'inexistence d'une grande école nouvelle. Mais, ajoute-t-il, si l'école n'existe pas, « ses éléments sont presque tous rassemblés, et nous ne doutons pas, pour notre part, que, d'ici une dizaine d'années, un professeur ne vienne, qui verra dans la réunion de ces éléments, précisément cette « école » à laquelle il n'aura sans doute manqué qu'un nom ». On pourrait l'appeler *l'école sans nom ;* mais elle est aussi sans réalité. Une école nouvelle est surtout une réaction contre le passé. Or, M. Henriot l'écrit lui-même : « Aucune époque n'a eu davantage le respect du passé que la nôtre. » Il nous aura manqué, pour pouvoir fonder une école viable, de pouvoir détester nos aînés : nous les admirons, nous les continuons. Les réactions sont

onc tout à fait superficielles, et ne correspondent qu'à un besoin imitation. Manifestes! Les proclamations de Moréas empêchent les unes poètes de dormir. L'Unanimisme n'est pas une école nouvelle, uisque M. Jules Romains s'y trouve enfermé dans une unanime olitude, mais c'est une méthode individuelle curieuse et fructueuse, qui aura, qui a déjà sa répercussion. Le seul mouvement qui it une réaction vivante et spontanée est peut-être celui qui se conentre en M. Duhamel. Mais c'est un mouvement tellement sage, tellectuel et raisonnable, qu'on ne saurait lui trouver cette folie ionysiaque qui électrise les foules. Il y a aussi le mouvement *dramatique et visionnaire* que préside M. H. M. Barzun, et j'ai commis une impardonnable hérésie (me dit M. Barzun dans *Poème et Drame*) en unissant deux esthétiques irréductiblement opposées.

Ainsi, « les *intuitifs*, Jules Romains, Duhamel, Vildrac, etc.(consentiront-ils à être intuitifs unanimement?) — analystes, subjectifs, *lyriques*, — aspirent à réaliser la somme poétique des sensations les plus aiguës et des correspondances les plus subtiles du présent; lors que les *visionnaires* — synthétiques, objectifs, *dramatiques* — se vouent, avec des chances et des risques divers, à la réalisation les *grandes œuvres* que réclament les temps nouveaux. » Selon M. Barzun, les intuitifs continuent *l'expression lyrique;* eux, les *visionnaires*, inaugurent le *chant dramatique* à la suite de Paul Adam, Verhaeren, Claudel et Rosny! Le paroxysme peut-il se rattacher à l'une de ces deux esthétiques? Je crains que non. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que les nombreux écrivains interrogés dans ces deux enquêtes de MM. Muller et Picard, et Henriot, semblent se désintéresser absolument de ces formules, et même les ignorer. Il y aurait une nouvelle enquête à faire à ce sujet. Quoi qu'il en soit, attendons les grandes œuvres promises par les visionnaires, les œuvres lyriques des intuitifs, des paroxystes, et aussi de ceux, plus modestes, qui travaillent dans le silence, sans se croire obligés de mettre une pancarte au-dessus de leur porte.

§

Depuis que M. Charles Maurras a donné le premier coup de pioche à la cathédrale romantique, ses disciples ont continué sa besogne avec enthousiasme. L'un d'eux, critique intéressant et loyal, M. Henri Clouard, écrit en un livre qu'il intitule : **Les Disciplines.** *Nécessité littéraire et sociale d'une renaissance classique :*

Quand nous courions tous les périls sous le vent du romantisme, du naturalisme et de l'impressionnisme symboliste, rien ne pouvait nous sauver que l'intelligence. C'est un recours héroïque à l'intelligence que représenta pour nous l'œuvre d'un Anatole France. Puis sont venus Barrès et Maurras. Et l'intelligence remonte à son antique rang, maîtresse et inspiratrice des lettres nationales.

Mais M. Clouard nous avertit que cette renaissance classique, qu'il préconise, qu'il annonce, ne signifie pas retour à quoi que soit, mais seulement effort vers des disciplines intellectuelles. On craint, dit-il, les duretés de la pure raison et « que toute effusion soit repoussée comme un désordre ». Or, l'imagination et la sensibilité, ces forces, restent libres. « Sous la puissance de lucidité et de mesure, ces forces restent libres à la manière de la mer, quand elle agite ses eaux sous le rayon d'un phare. »

Pourtant, il arrive que le phare se voile sous l'ouragan des vagues : ce sont les périodes romantiques, les périodes de tempête et de folie, les périodes lyriques. Il semble qu'en ce moment la mer soit sage; les petites vagues viennent mourir au pied du phare de l'intelligence, et cela donne à ceux qui, avec MM. Maurras et Clouard, regardent l'horizon du haut de la Tour, l'illusion d'avoir à nouveau discipliné l'Océan de la littérature. A peine, à l'ouest, le petit nuage inquiétant du paroxysme : mais l'atmosphère est claire et, dans le soleil levant, on aperçoit la colonnade de l'Acropole.

§

M. Albert Dauzat vient de nous donner un beau livre dont le titre : **La Défense de la langue française**, évoque le lointain manifeste de Joachim du Bellay. Des circonstances analogues appellent, écrit M. Dauzat, des titres semblables.

Après quelques siècles d'une royauté solidement affermie au dedans et au dehors, la langue française se voit à nouveau, comme auparavant, exposée à des périls contre lesquels il lui faut se mettre en garde ; les ennemis seuls ont changé.

Ces ennemis, ce sont, à l'intérieur : la crise de la culture française ; à l'extérieur : la menace des langues artificielles. M. Dauzat a écrit contre ces deux périls les pages les plus sages, et indiqué les meilleurs remèdes. Il demande même, puisqu'il faut une langue internationale, que ce soit le français qui soit choisi :

Le français, écrit-il, est le seul parler qui ait hérité de l'universalité du latin ; c'est le creuset dans lequel se sont élaborées toutes les grandes conceptions de la pensée humaine...

§

Je veux signaler cet ouvrage de sûre érudition : **Le Monde slave et les classiques français aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles**, par Abel Mansuy. Ce livre sera surtout une révélation en ce qui concerne les rapports littéraires des deux pays, de la Renaissance à Pierre le Grand ; mais il faut beaucoup de temps et de patience pour lire ce gros volume où l'auteur, méticuleux, s'attarde aux petits faits, aux petites idées et nous dit en passant son jugement sur les auteurs qui lui passent sous la plume.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Jean Blum : *J.-A. Starck et la Querelle du Crypto-Catholicisme en Allemagne, 785-1789*. Alcan, 4 fr. — Charles Sainte-Foi : *Souvenirs de Jeunesse* (1828-35). Publiés avec une introduction et des notes par Camille Latreille. Perrin, fr. — A. Chambolle : *Retours sur la Vie*. — Memento.

Le nom du théologien luthérien Starck se rattache curieusement l'histoire des sectes et sociétés secrètes d'Allemagne à la veille de Révolution. C'est la part qui revient à Starck dans cette histoire, art assez mystérieuse et confuse, que M. Jean Blum a voulu préci-er dans ce livre sur **J.-A. Starck et la Querelle du Crypto-Catholicisme en Allemagne** (1785-1789). Il a oulu en même temps, à cette occasion, noter l'état de l'opinion ublique dans le même pays, à la même époque. On a donné le nom e crypto-catholicisme au catholicisme qui se serait introduit, ou urait tenté de s'introduire, chez les Protestants allemands, vers la n du XVIII^e^ siècle, par de prétendues menées des Jésuites, lesquels uraient trouvé le moyen d'employer les loges maçonniques à ces ns. Le théologien luthérien Starck, prédicateur de la Cour de armstadt, bien qu'ayant naguère abjuré le Protestantisme lors d'un éjour à Paris, actuellement d'ailleurs accusé d'accointances avec les ésuites, homme savant et éloquent, mais caractère ambigu (si l'on n croit la rumeur contemporaine), fut soupçonné d'être l'agent rincipal de ce mouvement. Mirabeau qui, durant son voyage en llemagne, eut connaissance des querelles de Starck, parle ainsi de ui : « Biester » (Franc-maçon et publiciste de Berlin, un des princi-aux ennemis de Starck) « a accusé de catholicisme un M. Stark, rofesseur de Jéna (*sic*), personnage célèbre par le don de persua-er autant que par l'esprit et les connaissances; né luthérien, inistre luthérien, et professant ouvertement le catholicisme, il n'en ntente pas moins une action criminelle à Biester pour l'avoir dit... Au reste le Stark a publié récemment un livre intitulé *Nicaise*, dans equel il attaque la Franc-Maçonnerie. Elle réplique par un ouvrage ntitulé : *Anti-Nicaise*. » Et M. Blum dit dans une note : « Si les ésuites » (et Starck) « combattaient certains systèmes maçonniques, pourquoi n'en auraient-ils pas favorisé et appuyé d'autres? » Autant que j'aie pu voir, d'ailleurs, il n'enregistre pas comme un fait posi-if les tentatives de Starck pour faire de la maçonnerie allemande un crypto-catholicisme. C'est Leuchseuring, affilié des Illuminés de Bavière (fort maltraités par les Jésuites), qui lança la « fable » du crypto-catholicisme, — formule commode où se cristallisaient, en quelque sorte, tous les soupçons qu'inspirait un individu tel que Starck.

Que Starck eût tenté d'aller surprendre et catholiciser le Protes-

tantisme dans les Loges, cela, d'ailleurs, pourrait s'expliquer par ceci que les Loges maçonniques étaient, pour le Protestantisme allemand, un terrain ami, sans doute, mais dangereux aussi. Très obscure, pleine de fables entretenues par la mentalité générale, fort subalterne, de la secte, l' « histoire » des origines de la Maçonnerie a fait une place, et peut continuer d'en faire une, à bien des choses et à bien des gens : à Salomon, aux Templiers, aux Jacobites, etc. A leur tour, les Jésuites ont pris la place qu'ils ont bien voulu prendre dans cette généalogie fantastique, favorisés en ceci par leur esprit d'assimilation. On a vu des Jésuites devenir bonzes en Chine, ministres de l'Evangile en Suède, puritains en Angleterre : on pouvait aussi bien en voir se faire francs-maçons en Allemagne. L'habitude du secret les servait même ici particulièrement; cette habitude, et jusqu'à l'espèce de mythographie allégorique qui est la suite d'habitudes pareilles dans la Maçonnerie, et qu'il est si facile de teinter de symbolisme sacerdotal. Le rusé Starck pouvait saisir ce joint. Quoi qu'il en soit, les Francs-Maçons d'Allemagne, les Maçons publicistes de Berlin, notamment, désireux, sans doute, au surplus, de se revancher sur la personnalité de Starck, des Jésuites persécuteurs des Illuminés de Bavière, répandirent de leur mieux l'horrifique légende du crypto-catholicisme.

En racontant cette querelle, assez fameuse à l'époque, aujourd'hui bien ignorée de tous, sinon des spécialistes de l'histoire maçonnique, M. J. Blum s'est trouvé faire, ou ébaucher, l'histoire du luthérianisme d'une part, et des société secrètes d'autre part, à la fin du XVIIIe siècle en Allemagne. Et il a voulu montrer quelque chose de plus : un état d'esprit, les « préoccupations dont étaient assiégés les Allemands à la veille de la Révolution ». Or, assure M. Blum, « Starck et le crypto-catholicisme, tel est, vers 1787 ou 1788, le grand sujet de conversation en Allemagne. » Ceci, conclut-il, se rattache à l'esprit général du XVIIIe siècle, esprit fort enclin à croire, dans les événements sociaux et politiques, à l'action de certains pouvoirs cryptadiques, — croyance proportionnée à la tendance même qu'il avait, d'autre part, à nier et détruire les pouvoirs officiels. Cagliostro est l'envers de Voltaire. Et, de même qu' « on avait cru la Maçonnerie inspirée par les Jésuites, capable de ramener l'Allemagne protestante au catholicisme »; de même « lorsqu'en France la monarchie tomba, on crut pouvoir expliquer cette chute et la Révolution tantôt par la Maçonnerie, tantôt par la Compagnie de Jésus. » Starck lui-même concourut, en ce qui concerne la Révolution, à former la thèse du « complot », car il envoya, cet observateur ou espion émérite de la Maçonnerie, des documents à Barruel, « si bien que Barruel lui doit le meilleur de ses mémoires. » Je ne suis pas de ceux qui croient au « complot », ni en Allemagne pour la rendre catholique, ni en

ance pour la rendre révolutionnaire ; mais cela ne m'empêche pas trouver, du point de vue psychologique, de l'intérêt aux savantes herches de M. René Blum.

Les **Souvenirs de Jeunesse** de Charles Sainte-Foi (Eloi Jourin), ami de Lamennais et traducteur de Gœrres, publiés avec une roduction et des notes par M. Camille Latreille, ces Souvenirs, où n trouve des pages sur le mouvement catholique en Allemagne rès 1830, peuvent être signalés après le livre précédent. Ceci, d'ailrs, en vertu d'un classement bibliographique plus ou moins goureux, plutôt moins : Gœrres est autre chose que Starck, bien que, mme celui-ci (mais pour des raisons différentes), il ait été repoussé r la Prusse et accueilli par la Bavière, et que, si l'on en croit Henri eine, il se soit jeté « dans les bras des jésuites ». Sainte-Foi, dans n voyage en Allemagne, connut les autres chefs du mouvement tholique : les frères Boisserée, Dœllinger, auxquels on peut joindre philosophe Baader. On trouvera d'intéressantes notations biograhiques sur ces hommes, dont notre voyageur fut le familier. On ouvera surtout cela. Point ou peu de critique doctrinale. Du reste, tte critique, Sainte-Foi l'a faite ailleurs, notamment dans ses articles la *Revue européenne* sur Baader. Nous n'avons pas lu ces ages, mais nous pouvons en présumer le point de vue : celui du atholicisme libéral ; et ajoutons que, pour le côté philosophique de n étude, Sainte-Foi, très probablement, procède non pas en métahysicien subjectif (il s'en garderait bien, lui qui, avec scandale, omme Schelling le rival de Dieu et de sa création, Schelling qui 'admettait guère que sa révélation personnelle), mais en simple phiosophe catholique, et, pour le surplus, en chrétien mystique qui e souviendrait fortement d'avoir traduit Gœrres. C'est ainsi qu'il oûte chez Henri de Schubaert, professeur d'histoire naturelle à l'Uiversité de Munich, « son mysticisme qui l'a porté à étudier de préférence les rapports qui lient le monde spirituel et le monde matériel. » Et, dans ce sens, il le loue d'avoir « constaté que, dans l'année où Notre Seigneur est né, il y a eu dans le monde sidéral comme un mmense Sabbat, et que les grands corps qui le composent avaient achevé pendant cette année leurs révolutions ». Quant à la critique hisorique, toujours dans ces « Souvenirs » et toujours en ce qui concerne le catholicisme allemand, elle est absente. N'était un rappel de M. Camille Latreille dans son Introduction, nous oublierions que Gœrres combattait le joséphisme à peu près comme les ultramontains libéraux de France le gallicanisme, et que Baader était progressiste un peu à la façon de Lamennais. Nous l'avons dit : ce sont là des Souvenirs surtout biographiques, et l'on n'aura garde, si l'on veut profiter de leur lecture sous d'autres rapports, de négliger, ici, l'ouvrage de M. Georges Goyau sur le catholicisme en Allemagne. Pour nous,

dans la direction de nos études personnelles, nous avons déjà rencontré, chez Coleridge et ses épigones, un écho de cette théosophie scientifique. Nous avons dit alors notre opinion, peu favorable, et qui l'est restée, à des essais d'alliance de la science et de la foi.

En France, Sainte-Foi, avons-nous vu, connut personnellement le malheureux grand homme qui épuisa sa vie dans la poursuite d'une entreprise analogue sous certains rapports (la science étant ici remplacée par un libéralisme catholique), mais au demeurant autrement profonde et sérieuse : Lamennais. La première partie de ces Souvenirs abonde en détails attachants sur lui, ainsi que sur le groupe menaisien de La Chesnaie et la communauté de Malestroit. Sainte-Foi, d'ailleurs, n'a rien célé du caractère plutôt difficile qu'était Lamennais. Ses jugements sur l'homme sont pleins de loyauté, mais s'ils ont cette justice qui vient d'une probe clairvoyance ils ont tellement peu celle qui vient de l'amour! On sent très bien que Sainte-Foi n'a *jamais* aimé le Maître de La Chesnaie. Au fond, il a, sans qu'il s'en doute probablement et à un degré moins altier, cette sécheresse dont Lacordaire fut, en ce qui concerne Lamennais, l'exemple accompli. Faisant la critique des institutions de Juillet, Sainte-Foi estime que le libéralisme de ce gouvernement était tout superficiel. Il n'y eut pas, en ces temps, qu'un changement de gouvernement : la société, ajoute-t-il, fut aussi et d'abord profondément changée (vue juste) : l'égoïsme de la bourgeoisie s'y affirma officiellement ; et surtout, avec le socialisme, une tyrannie s'y déclara, celle d'en-bas, rendant illusoires la liberté et la libéralité des directions sociales d'en-haut, celles du trône de Juillet. Et là-dessus Sainte-Foi parle de Lamennais à Juilly, où il est le « poète de la politique », et des « exagérations » de *l'Avenir*, — comme ci cette campagne de Lamennais n'avait pu aider l'Eglise, — dans une heure où elle avait besoin de reprendre toute sa liberté et toute son autorité, — à se délivrer de l'inutile oppression d'un pouvoir civil qui ne gouvernait plus! Ceci, Sainte-Foi le reconnaît lui-même, au moins implicitement, par ses vues assez menaisiennes sur le régime de Juillet. Alors, pourquoi ces mots : « poète de la politique »? Pauvre grand Lamennais : abandonné alors même qu'il était compris! Mais ce fut un hérétique? Oui... N'importe, cet homme avait tout ce qu'il fallait pour être le saint Bernard des temps modernes. Vraiment, sa pensée fut colossale, et *juste*, intrinsèquement, digne du grand catholicisme médiéval, de ces âges où l'Eglise s'appuyait sur les peuples. Mais il y eut, au temps de Lamennais, une question de *transposition*, que Rome ne connut point, ou ne voulut point connaître (bien qu'elle soit moins dangereuse, j'estime, quand il s'agit d'un grand homme, que dans le cas d'ensembles impersonnels de doctrines et d'intérêts), et où Lamennais lui-même n'apporta pas tous les tempéraments...

§

Le livre de Souvenirs d'A. Chambolle, publié par son fils, M. Fran-is Chambolle, sous le titre de **Retours sur la Vie**, peut con-buer à préciser 'histoire politique française au dernier siècle, puis 1830 jusqu'à la fondation de la troisième République. Michel-guste Chambolle débuta dans la vie politique comme signataire la Protestation contre les Ordonnances de 1830. Journaliste in-ent et député sous Louis-Philippe, le Coup d'Etat brisa sa car-re d'homme public. De 1830 à 1852, Chambolle fut un des Libé-ux non pas les plus en vue, mais certainement les plus répandus. là, pour la connaissance des nombreuses et diverses personnalités cette époque, un avantage, une compétence : il y paraît dans ces ges, où passent, agissent, raisonnent (ou déraisonnent), pour ne er que les plus connus : Casimir-Périer, Mignet, Armand Carrel, iizot, Odilon Barrot, Lamartine, Balzac (comme pamphlétaire), usin, Villemain, Girardin, Charras, Lamoricière, Victor Hugo, ., — et Thiers, ami de Chambolle, Thiers à la requête de qui, en elque sorte, ces Souvenirs furent rédigés, ce qui renseigne d'un up sur cet écrit.

Le passage peut-être essentiel de ces Mémoires, celui où leur dacteur semble croire qu'il aborde la péripétie principale de l'his-re politique de son temps, est ce qui se rapporte (pp. 156 et suiv.) la coalition parlementaire de 1839, et à l'échec de celle-ci par la défection » de Guizot, qu'il ne lui pardonne pas (bien que Guizot ait été plutôt provoqué). En effet, à ses yeux de libéral constitu-nnel, la dite tactique, en affaiblissant le parti du « mouvement », portant peu après au pouvoir, pour de longues années, Guizot repentant et ambitieux », a favorisé la politique de plus en plus rsonnelle de Louis-Philippe, politique caractérisée par le refus de formes, notamment en matière électorale, ici cause directe de la volution de 1848. « Combien il a dû souffrir (Guizot) quand, res-nsable devant le pays, il s'est vu impuissant à vaincre cette obsti-tion qu'il avait dénoncée du haut de la tribune et qui, en précipi-nt la chute du trône, devait ouvrir la longue série de nos malheurs. » faut noter qu'à l'époque le Duc d'Aumale (Lettres à Cuvillier-eury) porta le même jugement pessimiste sur la politique électorale Guizot.

En Appendice sont des Lettres inédites, signées de personnages nnus, et utiles à lire. Celle d'Odilon Barrot, en date du 12 janvier 52, contient, sur la candeur de l'ancien ministre de Louis-Napo-n, des aveux savoureux (on se souvient du livre récent de M. André bey). Lire aussi la lettre de Montalembert sur ses propres opinions litiques. On peut voir par là que le catholicisme libéral compor-

tait encore, au bout de près de vingt ans, des nuances quelque peu difficiles à comprendre. Montalembert s'en irrite, un peu trop peut-être. Son ancien maître, l'âpre proscrit Lamennais, avait lui aussi de grandes colères, mais qui sonnaient autrement : je peux me tromper, mais je trouve dans celle-ci quelque chose d'intéressé.

Memento. — *Les Conspirations et la fin de Jean, baron de Batz* (Calmann-Lévy, 7 fr. 50). M. de Batz a publié le deuxième et dernier volume de ce curieux, très curieux, trop curieux ouvrage, dominé par l'idée vraiment prodigieuse que l'auteur, en son honorable zèle de famille, se fait de la carrière de son fameux ascendant. On ne peut pas lire, sans sourire un peu, que le Comité de Sûreté générale fût à la solde du baron de Batz, ou surtout, que celui-ci ait été le véritable auteur du Coup d'Etat des 31 mai et 2 juin. Sachez, cependant, que les sections s'étant soulevées nommèrent six cents représentants, lesquels en délèguèrent deux cents, lesquels en délèguèrent neuf, qui apportèrent à la Convention l'ordre — obéi — de livrer la Gironde. C'est bien : mais sur ces Neuf, sept étaient « agents du baron ». Voilà! Après cela, viennent des tentatives pour sauver la Reine, qui se confondent finalement dans celles du Chevalier de Rougeville. L'entreprise de corruption exercée sur les Conventionnels est une chose plus sérieuse. Les concussions de Chabot dans l'affaire de la Compagnie des Indes, les menées de Fabre d'Eglantine et de Bazire peuvent, en partie, être l'effet d'un plan formé par Batz pour déconsidérer la Convention. M. de Batz défend énergiquement son arrière-parent d'avoir simplement tenu à faire des opérations lucratives. Sur quoi, les nouveautés sensationnelles reprennent. Notamment, nous voyons Batz traqué par Robespierre, comme le personnel et « le plus dangereux adversaire de celui-ci » : ceci mêlé à l'histoire des Sainte-Amaranthe, au procès des Hébertistes, à l'affaire Catherine Théot, à la loi de Prairial, à Thermidor. « Le baron a bien réussi. » Je vous crois. Destruction de la Gironde; déconsidération des terroristes par l'affaire Chabot; fin de la tyrannie de Robespierre, et ajoutons, par-dessus le marché, la collaboration à la journée de Vendémiaire. Mais c'est-à-dire que c'est Batz à lui tout seul qui a fait la Contre-Révolution, la Révolution. Peut-être que, voyant ici en raccourci le mouvement de sa logique, l'acteur M. de Batz, tout de même étonné, va s'avouer qu'il ne voulait pas aller si loin. Mais, *habent sua fata libelli*. J'ai peur que la portée exacte de l'action de son parent — laquelle fut incontestable — ne soit moins fixée qu'il ne pourrait sembler. Cela ne veut nullement dire que l'ouvrage de M. de Batz ne puisse et ne doive être utilisé. Il faut reconnaître à M. de Batz le mérite de n'avoir pas laissé son bagage en route pour mieux poursuivre son mirage : il l'a traîné jusqu'au bout, ce bagage documentaire, où il y a de bonnes choses.

Du même auteur, signalons un volume d'études et de récits divers réunis sous le titre de : *Vers l'Echafaud* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50). « Vers l'échafaud », ce sont, ici, les fameuses « fournées des parlementaires » qui sont conduites, et que le récit de M. de Batz y convoie; fournées où se trouvaient deux arrière-parents de l'auteur, conseillers au Parlement de Toulouse. Des deux autres morceaux, l'un est encore d'un intérêt familial (« Un officier de marine pendant la Guerre d'Amérique », 1778-1783

autre présente un intérêt régional, pages inspirées par le terroir (« Les aicts et les Gestes de M. le Président de la Bourgade, 1517-1595 »).

Enfin ne quittons pas M. de Batz sans mentionner, pour mémoire, un puscule où cet auteur cherche à établir *la Vérité vraie sur Jean baron e Batz* (Auch, Imprimerie Centrale, s. p.). Cette brochure, reproduite ailleurs en partie dans le deuxième tome de la biographie du conspira- ur, est une réponse à certaines contestations d'ordre généalogique, éle- ées, naguère, par un cousinage dont nous enregistrâmes à l'époque les éfutations. Il fallait donc de même enregistrer la présente réponse.

La Défense Nationale de 1792 à 1795, par Pierre Caron (Hachette et ie, 2 fr., ill.). Choix de textes contemporains, reliés par un récit continu t enrichi de notes bibliographiques.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La sécrétion lactée chez des animaux vierges. — L'immunité cellulaire. — Le rotée et ses modifications expérimentales. — L'entraide chez les Fourmis.

La Sécrétion lactée chez des animaux vierges. — Chez les femelles de Mammifères, les mamelles semblent entrer en ctivité sous l'influence directe de certaines substances chimiques léversées dans le sang, sans qu'il y ait lieu de faire intervenir des iens nerveux. On a greffé chez des Lapines une mamelle dans le oisinage de l'oreille ; cette glande ainsi transplantée et privée de oute connexion nerveuse avec les organes génitaux s'est développée ormalement et a fourni du lait au moment de la venue au monde les petits.

D'où viennent donc les substances chimiques excitatrices ? Du œtus, du placenta, de l'ovaire ? On a fait à des Lapines vierges des njections d'extraits d'embryon : les glandes mammaires, qui étaient peine visibles, prirent un développement notable. On sait d'autre art que les extraits placentaires sont devenus des produits commer- iaux pour augmenter la sécrétion lactée chez les Chèvres d'une part, et chez les Femmes nourrices d'autre part.

En novembre dernier, M. L. Mercier, de Nancy, élève du profes- seur Cuénot, a fait connaître à la *Société de Biologie* les résultats d'une jolie expérience : il a pu obtenir chez un animal vierge la sécré- tion mammaire en l'absence de fœtus, de placenta, de modification de la paroi de l'utérus. Il a mis une Lapine, vierge et en rut, en pré- sence d'un mâle : l'accouplement a eu lieu, mais sans fécondation, car les conduits des glandes mâles avaient été sectionnés. L'excitation a déterminé la rupture des follicules ovariens et la formation de corps jaunes dans l'ovaire. Vingt-deux jours après, l'utérus ne présen- tait aucune modification, aucun œuf ne s'y développant, mais la glande mammaire commençait à entrer en activité. Ainsi, au début

de la gestation, les substances chimiques excitantes des mamelles proviendraient des ovaires, de la rupture de petits vésicules que ces glandes présentent. Déjà Léo Loeb avait montré que cette rupture s'accompagne de la mise en liberté de substances qui rendent hypersensible l'utérus même non gravide, et vraisemblablement aussi les organes des sens, le cerveau. Ceci aurait une grande importance pour la psychologie de la femme.

§

Immunité cellulaire. — On sait qu'un animal qui reçoit un poison, une toxine, un venin, peut s'y accoutumer. On a expliqué cette « immunisation » par la formation dans le corps de l'animal d'un contre-poison, d'un antivenin. Dans ces derniers temps, les conceptions sur les mécanismes de l'immunité se sont précisées, en particulier grâce aux beaux travaux de Gley et de L. Camus. Ces physiologistes ont étudié l'immunisation des petits Mammifères vis-à-vis du sérum d'Anguille. Au début, ce sérum se montre très toxique : il suffit d'injecter cinq centièmes de centimètre cube du sérum dilué au dixième dans de l'eau salée pour tuer en moins de cinq minutes un Cobaye d'une livre. Au bout de huit jours, pendant lesquels on pratique des injections de petites doses de sérum, le Cobaye peut supporter même des doses fortes : il est immunisé. La mort du Mammifère par le sérum de Poisson est due à une véritable dissolution *in vivo* des globules rouges du sang, c'est-à-dire à une « hémolyse ». Or, Gley et Camus ont montré que l'immunité acquise provient non seulement de ce qu'il s'est formé dans le sang de l'animal immunisé une substance antitoxique, mais encore et surtout de ce que les globules rouges ont subi une modification de structure, qui a augmenté leur résistance. On peut, en effet, isoler ces globules par centrifugation, les laver, les débarrasser de toute trace d'antitoxine, — mis en présence de la toxine du sérum de Poisson, ils résistent.

Dans l'immunité, il y aurait donc lieu de tenir compte, non seulement des modifications de la composition chimique des humeurs, mais encore des changements de structure de certaines cellules de l'organisme.

Dans l'immunité cellulaire, faut-il voir un perfectionnement de l'immunité humorale ? Evidemment non. L'immunité cellulaire n'est qu'une propriété de certaines cellules ; elle ne s'étend pas aux éléments les plus différenciés. Dans l'état d'immunité, les globules rouges deviennent plus résistants, mais les cellules nerveuses n'acquièrent aucune résistance spéciale, bien au contraire. La prétendue immunité de l'organisme ne serait qu'une propriété de certains de ses tissus, de certaines cellules, et non une propriété de l'individu tout entier. Il y a, dans l'animal dit immunisé, des territoires du

rps, et ce ne sont pas les moins importants, qui restent menacés. ar suite d'accidents, ils peuvent être directement attaqués et l'animal ıccombe. Or, l'immunité n'était-elle pas considérée jusqu'ici comme ne propriété destinée à préserver l'organisme contre des accients ?

§

Le Protée et ses modifications expérimentales. — e Protée, sorte de Salamandre à branchies externes, habite les célères grottes de la Carniole; il est décoloré et presque aveugle. Placé la lumière, il se couvre de taches brunes et noires, d'autant plus ombreuses et plus intenses que l'animal est plus jeune, mieux nourri et que la température est plus élevée, taches qui disparaissent dans un nouveau séjour à l'obscurité. Quand on élève les jeunes à la umière vive, les yeux peuvent se développer : la peau qui recouvre œil s'amincit et perd ses glandes, le cristallin augmente de volume, a sclérotique, la choroïde, l'iris, la rétine se différencient ; et on a un rgane de la vision assez parfait.

Ces faits ont été étudiés récemment par un biologiste de Vienne, Kammerer, célèbre depuis qu'il a obtenu des modifications des animaux sous l'influence de changements dans le milieu. Mais voici qui est encore plus intéressant. Au-dessous de 15°, le Protée est vivipare, c'est-à-dire donne naissance à des petits vivants ; au-dessus de 15°, il est ovipare, c'est-à-dire pond des œufs non développés. Dans les grottes, la température n'atteint pas 15° : la viviparité est donc normale, la femelle met au monde deux petits à la fois, de 10 à 12 centimètres de long et ayant déjà la forme générale de l'adulte; les autres œufs se sont désagrégés dans le corps et ont servi d'aliments aux deux petits. Si, artificiellement, on maintient la température au-dessus de 15°, quelles que soient les autres conditions, les femelles pondent de 49 à 60 œufs, d'où sortent de toutes petites larves, de 9 à 11 millimètres, et dépourvues de membres.

Il est très curieux de voir ainsi la forme et les mœurs des animaux se transformer sous l'influence du milieu.

§

L'Entraide chez les Fourmis. — Les lecteurs du *Mercure* connaissent déjà les intéressants travaux de M. Cornetz sur les Fourmis. Grâce à une analyse précise des mouvements de ces animaux, ce savant a porté un coup sensible aux récits anthropomorphiques de certains auteurs. M. Cornetz a montré qu'une Fourmi quelconque partie en exploration a, en un point quelconque de son trajet, la faculté de tourner sur elle-même, un peu comme l'aiguille d'une boussole, jusqu'à ce qu'elle soit orientée parallèlement à une

certaine direction ; ce qui lui permet en général de revenir dans le voisinage de son nid ; si on lui fait subir un déplacement latéral de 50 centimètres, par exemple, cette faculté se conserve, mais alors la Fourmi arrive à environ 50 centimètres du nid. Supposons que la Fourmi en exploration rencontre une petite masse alimentaire allongée et pointue à une de ses extrémités; elle s'accrochera à la pointe, fera tourner sur place ce petit corps jusqu'à ce qu'il soit orienté dans la direction du retour, la pointe vers le nid, et finalement le traînera en marchant à reculons. Mais d'autres Fourmis peuvent venir s'agripper à l'objet, et on a l'illusion qu'elles s'entraident pour porter le fardeau vers la fourmilière. Les Fourmis comprendraient ou sauraient d'instinct qu'il est plus utile de s'associer et de ne point se disputer. En réalité, au sujet des vertus sociales des Insectes, il faut en rabattre beaucoup. Dans le present cas, M. Cornetz a montré que, quand plusieurs Fourmis sont attelées à un même objet, chacune d'elles tend à agir comme si elle était seule, c'est-à-dire à faire tourner l'objet jusqu'à ce qu'il soit convenablement orienté, de façon à pouvoir le traîner à reculons: les Fourmis, au lieu de s'aider, se gênent mutuellement: l'aliment progresse plus lentement que s'il n'y avait qu'une seule Fourmi, et tourne constamment dans un certain sens: un seul individu, celui qui est convenablement orienté, fait progresser l'objet vers le nid, mais très lentement, car il doit lutter contre ses prétendus aides qui cherchent à prendre la même orientation que lui. Il y a une quantité considérable de travail perdu. D'une façon générale, dans les transports d'objets par les Fourmis, il n'y aurait aucune entraide : il n'y aurait « pas de fait social, mais seulement çà et là des coïncidences fortuites d'actions purement individuelles ».

Toutes les fois que, dans le cas des Insectes et divers autres Invertébrés, on applique l'analyse expérimentale à l'étude d'un acte prétendu intelligent ou raisonné, on le voit perdre les caractères qui le font rapprocher d'un acte humain. Ceci est fait pour nous rendre bien sceptiques au sujet des récits merveilleux de la vie des Insectes (et réellement inadmissibles depuis les récents progrès de la psychologie animale) que M. Labitte a publiés ici même.

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

S. Reinach : *Mythes, cultes et religions* t. IV, gr. in-8., ill., Paris, E. Leroux éd. — Dr. G. Celos : *Le Pain brié*, in-18, ill., Paris, H. Jouve éd. ; *Le Pain brié en Vénétie*, in-18, ill., Paris, Jouve et Cie, éd. — R. Perrout : *Les Images d'Epinal*, in-4°, 207 ill. dans le texte et 44 pl. hors texte, Nancy, 29, rue des Carmes, 50 fr.

Le quatrième volume de **Cultes, Mythes et Religions**, de M. Salomon Reinach, ne le cède pas en intérêt aux trois précédents.

ans l'introduction, il constate qu'entre sa définition de la religion, n ensemble de scrupules, et celle de M. Durkheim, qui met à la ase de la religion l'interdiction ou tabou, il n'y a pas grande différence. Le premier article, esquisse d'une histoire de l'exégèse mythologique, n'apporte pas grand'chose de nouveau, après l'excellent etit volume de Réville (Bibliothèque du musée Guimet), dont il 'est guère qu'un résumé. Voici, simplement, la liste des articles ui suivent, et dans chacun desquels on trouvera des hypothèses ntéressantes et toujours étayées d'une érudition claire et abondante: I Marsyas, l'inventeur légendaire de la flûte ; on peut l'identifier aux ébuts à un héros écorché ; III Phaéton, son char et ses chevaux lancs ; IV Clelia et Epona, divinités équestres ; V La divination à Rome et l'esprit d'Ovide ; VI Le tombeau d'Ovide ; VII De l'influence les images sur la formation des mythes ; faits catholiques intéressants ; VIII Le rire rituel : en Grèce, à Rome, en Sardaigne (rire sardonique), le rire nerveux, le rire laïcisé, le rire pascal ; IX Le gendre et la belle-mère ; essai de remplacement du mot tabou par le mot vitance, discussion des hypothèses relatives aux vitances bien connues et universelles de cet ordre ; à mon avis, la question tout entière a été mal posée par tous les théoriciens ; X Samson : c'est la personnification d'un lion sacré ; XI Les deux épées ; XII Bossuet et l'argument des prophéties ; XIII Simon de Cyrène ; XIV Une source biblique du docétisme ; XV Questions sur le docétisme : la Passion n'est pas un fait historique ; XVI Sur les odes de Salomon ; XVII Thékla, étude critique des Actes de Thékla, qui seraient un document contemporain de saint Paul et peut-être le texte chrétien le plus ancien, antérieur en tout cas aux Evangiles ; XVIII La tête magique des Templiers ; l'accusation serait une survivance de la tête de Méduse ; XIX Gilles de Rais ; trop riche, on l'accusa de crimes imaginaires pour le dépouiller ; XX Jeanne d'Arc d'après A. France et A. Lang ; XXI Les apologies de l'Inquisition ; XXII Le néomalthusisme et la doctrine de l'Eglise ; XXIII Le bâton de Teyjat et les ratapas, ingénieux mais peu convaincant ; XXIV Une Athéna archaïque ; XXV l'Amazone de Strongylion ; XXVI Une déesse syrienne ; c'est une Isis ; XXVII l'Amphitrite et le Poseidon de Milo ; XXVIII De Bello Orphico : l'auteur défend son *Orpheus* contre A. Loisy, l'Action morale, les juifs orthodoxes, Battifol et les critiques catholiques ; le tout ferait la littérature « anti-orphique ».

On voit la variété des sujets traités ; M. Salomon Reinach s'est parfois lancé dans la polémique avec une ardeur belliqueuse qui fait plaisir à voir ; il est vrai que ses critiques n'ont pas toujours été tendres.

§

M. le Dr G. Celos ne manque pas d'une imagination excitée. En

deux petits volumes il a étudié le **Pain Brié** à travers les pays et les âges et a trouvé... mais, d'abord, qu'est-ce que le pain brié? C'est un pain épais, dont la pâte se pétrit avec les pieds chaussés de sabots, tant elle doit être serrée, et qu'on écrase ou brise ensuite avec un instrument spécial en forme de rouleau, parfois fixé à un chevalet. Le mot *brié*, qui touche à brie, brée, brayon, broie, braie, se rattache à la racine de broyer (1). Les étymologies de M. Celos sont lointaines, sinon fantaisistes; *brié* est une forme normande — et normale — de *broyé*. Le point de départ de son enquête a été fourni à l'auteur par cette constatation, en effet étrange, que le pain brié ne se fait en Normandie que dans le Calvados, et même seulement dans une certaine région : à l'est de la ligne Cabourg-Morteaux-Coulibœuf; ailleurs on ne le rencontre que sporadiquement, et depuis peu. M. Celos a ensuite retrouvé la même technique et des formes identiques en Provence, en Vénétie, dans presque tout le sud de l'Europe. La deuxième caractéristique, c'est que la croûte de ce pain est très dure, puisqu'il est levé non à la levure, mais au levain, et enfin que les formes qu'on lui donne sont caractéristiques.

Mais ici je me refuse à suivre l'auteur, non par pudibonderie, mal placée d'ailleurs. Car M. le Dr Celos prétend que toutes ces formes sont primairement sexuelles; il a découvert ainsi que les brioches tortillées représentent des phallus qui s'engrènent, et que les brioches briées en amande représentent le sexe féminin, et que les galettes en volute sont des phallus spiraliformes, et qu'en d'autres petits pains on reconnaît une image parfaite des bourses. Le Dr Celos a dû éprouver de bizarres sensations en dégustant dans ses villages normands et à Venise toutes sortes de petits pains chauds avec de telles arrière-pensées sur la langue! Des photos et des dessins doivent faire la preuve des théories proposées; il y a aussi une drôle d'enquête sur les monstres à phallus bifides, sur la démonstration que la volute ionique « est un sexe masculin au repos », sur les roses en forme de double phallus et sur le double sexe féminin.

Je puis augmenter la collection du Dr Celos : 1° à Tlemcen, on fait de petits gâteaux en étendant la pâte en forme de large ruban bien égal; puis on coupe cette bande alternativement en rectangles à deux pointes et en rectangles en forme de navette à quadruple pointe; les premiers rentrent dans les « navettes », n'est-ce pas; c'est pourquoi ils sont dits *makrôt mâles*, et les « navettes » *makrôt femelles;* 2°, on fait à Neuchâtel de petits gâteaux en pâte légère en forme de couronne avec un fond, et on remplit le creux de crème

(1) Aux termes cités pp. 12-14 de *le Pain brié*, j'ajouterai qu'en savoyard, dialecte d'Annecy, « brëyon est le nom du rouleau servant à étendre la pâte » et « brionner son pain » signifie, à Saint-Genix d'Aoste (où on fait d'excellents gâteaux aux pralines) émietter, réduire en miettes.

te, qui dépasse de deux bons centimètres; on arrondit cette crème; rfois on l'orne d'un petit filet circulaire; et ce petit gâteau s'ap-lle *puits d'amour*.

Si ces petits faits confirment M. le Dr Celos dans ses théories ono-bi-ithy-et voluto-phalliques, j'en serai fort aise. Mais je me uviens que pour deux Normands d'adoption, hélas! décédés, « les urs, les pyramides, les cierges, les bornes, les routes, et même les bres,... tout devint phallus; ils recueillirent des palonniers de iture, des jambes de fauteuil, des verrous de cave, des pilons de armacien. Quand on venait les voir, ils demandaient : A quoi ouvez-vous que cela ressemble? puis confiaient le mystère; et si n se récriait, ils levaient de pitié les épaules. » On regrettera que s brochures du Dr Celos soient toutes récentes; il ne manquait à buvard et à Pécuchet que de collectionner des brioches et des pains iés.

Sérieusement : il est exact que les formes de pains, de petits pains de gâteaux populaires sont traditionnelles, et qu'il y en a eu, et l'il y en a encore de distinctement sexuelles; ils sont d'ordinaire angés aux noces, ou au cours de pratiques magiques. Mais on ne oit proposer l'interprétation qu'après un contrôle sérieux. Le fait ndamental, c'est les formes qu'on donne normalement à la pâte, mme à la terre glaise pour faire les poteries, c'est la forme galette la forme boudin; ce sont des formes techniques, et non des formes mboliques; par suite le « croissant » de Paris est un produit chnique normal, obtenu par enroulement en boudin d'une forme alette, et sans intention de produire un double phallus épointé. Le euxième problème technique consiste à obtenir de la croûte et de la ie, également, ou davantage de l'une ou de l'autre; d'où la varia-ion des formes dans le détail, selon qu'on veut obtenir, du point e vue croûte et mie, un résultat ou un autre. Réfléchissez à ces iverses propositions, fortement pétries et briées; vous y trouverez es fondements même de la philosophie boulangère et pâtissière.

§

Le volume de M. Perrout sur **Les Images d'Epinal**, dont 'ai annoncé la publication imminente, est paru; sur les 300 exemplai-es numérotés et tirés, il n'en reste qu'une soixantaine, ce qui prouve que le succès est venu aussitôt récompenser l'auteur et l'éditeur (qui st *la Lorraine Illustrée*) de la peine qu'ils se sont donnée. Ce n'était pas une petite affaire d'obtenir le prêt des vieux bois de la maison Pellerin, de tirer, dans la dimension originale, les 44 hors-texte, et en couleurs se rapprochant le plus possible de l'original, et surtout d'établir le tirage en couleurs de 151 images dans le texte. M. Perrout a ainsi réussi à donner de l'imagerie spinalienne une

idée parfaite, et son texte en donne une idée précise. Les documents ont été étudiés génétiquement; c'est-à-dire que pour chaque type d'images, par exemple pour celles du Juif-Errant ou du Chat Botté, M. Perrout a déterminé d'abord les variantes produites dans divers ateliers autres que ceux d'Epinal, puis la date d'arrivée à Epinal et les variations locales suivant les époques et les artistes. Ces types se trouvent ainsi classés sous sept rubriques : *a*) les premières images; *b*) les saints et les soldats; *c*) les sujets divers, pots-pourris, etc.; *d*) la production de Nicolas Pellerin et Vadet; *e*) les images militaires (dont la belle série napoléonienne de Georgin); *f*) les images de Pinot, Lacour, Ensfelder, Dubreuil, etc., et les images modernes; *g*) la Bibliothèque bleue, les almanachs, les colporteurs et les cartes à jouer. De bonnes tables rendent commode le maniement de ce gros volume. Je compte revenir un jour sur la portée, pour la théorie du folklore et de l'ethnographie, des nombreux renseignements fournis par M. Perrout sur la vie des enlumineurs et sur le mécanisme d'adaptation et de transformation des divers types d'imagerie. Pour le moment, je voulais le plus vite possible indiquer que, par cette publication, se trouvent égalées, sinon même dépassées, les publications analogues de Rovinski sur l'imagerie russe et de van Heurck sur l'imagerie belge.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Baron Jehan de Witte : *Les deux Congo (25 ans d'apostolat au Congo français, Mgr Augouard, les Origines du Congo belge)*. Préface de M. le comte A. de Mun, de l'Académie française, 1 vol. Paris, Plon-Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1913. — Memento.

M. le baron Jehan de Witte, dans un ouvrage intitulé *les Deux Congo*, s'est attaché, ainsi qu'il en prévient lui-même le lecteur, « à faire revivre l'apostolat fécond, les enquêtes réalisées, au prix de « travaux et de dangers sans nombre, au profit de son pays et de la « civilisation chrétienne par Mgr Augouard, ce grand Français à qui « l'Institut a si justement accordé le prix Audiffred ». Pour écrire son œuvre, l'auteur s'est inspiré de la correspondance du prélat, complétée par ses informations personnelles, en reprenant les « belles pages » qu'il avait publiées dans *la Revue des Deux Mondes*. M. le comte Albert de Mun, de l'Académie française, l'a honoré d'une préface, définitive, comme tout ce qu'écrivent les grands seigneurs du pont des Arts. Jadis, je me suis donné bien du mal pour essayer de construire une théorie générale de la colonisation, considérée comme un phénomène de l'activité humaine et envisagée comme *acte de force*, comme *un fait*. Avec M. de Mun, comme les choses se sim-

ent, gagnent en clarté et se magnifient aussi grâce à l'interven-
d'une loi supérieure à l'homme, et de quelques axiomes substi-
t à l'ingrate faiblesse du raisonnement et de l'expérience histo-
e la toute puissance des saintes révélations ! Et voici un nou-
u dogme qui s'élabore : *Gesta Dei per Francos... in Africa!*
ant M. Etienne Lamy, M. de Mun constate d'abord : « La civili-
ation ne peut s'établir sans le secours d'une loi morale. La civili-
ation a pour but de rendre l'homme plus heureux ; il ne saurait
evenir plus heureux qu'en devenant meilleur ; et, pour devenir
eilleur, il faut que l'homme se sente contraint au devoir doulou-
eux par une autorité infaillible et soit comme élevé par elle au-
essus de lui-même. Comment s'élèverait-il au-dessus de lui-même,
'il n'a qu'en lui-même son point d'appui ? » Je me le demande aussi,
rès cette citation qui pourrait également servir d'introduction à
e étude des principes de l'aviation, et qui, en même temps, répond
la grande question récemment posée par Gustave Téry. M. de
an découvre l'origine de la colonisation dans la première parole du
rist à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations ! » C'est
postolat chrétien, lui seul, qui, sous tous les cieux, parmi toutes
s races, « a porté la véritable civilisation, celle qui ne vit pas seule-
ent du raffinement littéraire (ce disant, M. de Mun doit penser au
mbolisme !) et de la recherche scientifique, de la beauté artistique
de la richesse décorative, mais qui, pénétrée de l'amour divin, offre
l'homme, avec la connaissance de son origine et de sa fin, le moyen
s'élever vers le bonheur par la foi, par l'espérance et par la cha-
té. » En recopiant ces lignes, malgré moi, je pense aux milliers
Indiens massacrés par les délégués de Sa Majesté Très Catholique
rs de la conquête des Amériques. Pauvres Indiens ! comme ils
urent goûter l'application radicale des trois vertus théologales !

D'ailleurs, nous prévient charitablement M. de Mun, « pour qui
'a point cette vue surnaturelle, le missionnaire est incompréhensi-
le ». Point soutenu, comme l'explorateur, par l'amour de la science
u la noble ambition des découvertes, ou comme le commerçant, par
e légitime espoir des gros profits, il n'attend ni gloire, ni honneur,
i renommée, ni argent ; il aime, et c'est tout, et, parce qu'il aime,
l se donne. Mais, par surcroît, « en gagnant des âmes à son Dieu,
l sait qu'il gagne des cœurs au pays dont il parle la langue, dont il
orte avec lui le drapeau et cette pensée qui l'accompagne est comme
a récompense terrestre de son dévouement surnaturel. Il est ainsi,
arce qu'il est missionnaire, le plus utile, le plus sûr, le plus cons-
ant agent du patriotisme ». Constatons, au reste, que, grâce à
MM. de Mun et de Witte, Mgr Augouard connaît maintenant la
gloire, l'honneur et la renommée et, grâce à l'Institut, un peu, l'ar-
gent.

Et c'est, d'ailleurs, justice. Mgr Augouard a vécu trente-quatre années en Afrique et, à l'âge de soixante ans, à l'âge où tant d'hommes, tant de vulgaires laïcs se reposent de n'avoir jamais rien fait, il est courageusement reparti au Congo. Voici qui traduit une belle et rude énergie et, pour quitter le domaine du surnaturel, un beau tempérament d'homme, une belle âme de lutteur. Et ce tempérament, cette âme, abstraction faite des réflexions qui précèdent, c'est ce qu'il nous a plu de retrouver au cours de l'intéressante biographie esquissée par M. Jehan de Witte. En 1873, le P. Augouard est envoyé au Stanley Pool. Il y retourne en 1883. Le voici au « Camp de la mort », puis à Linzolo. Il revient en France, voit Jules Ferry, qui lui remet vingt mille francs, et rejoint Brazza au Congo. En janvier 1885, le voici réinstallé dans sa mission de Linzolo. Plus tard, nous voyons l'intrépide missionnaire inaugurer, à travers mille obstacles, un nouveau chemin de Brazzaville à la côte et accomplir dans l'Oubanghi des exploits cynégétiques. La Conférence de Berlin oblige bientôt les Pères du Saint-Esprit à se replier sur la rive française. En 1890, la Propagande, à la demande de Mgr Carrie, scinde en deux le vicariat du Congo français et le P. Augouard est sacré évêque. Il a sous sa juridiction tout le territoire français arrosé par l'Oubanghi, le Congo et leurs affluents à partir de la rivière Djoué qui se jette dans le grand fleuve à la sortie du Stanley-Pool. En passant, M. de Witte nous informe des préventions de Mgr Augouard contre l'Islamisme. « Je ne puis comprendre, dit l'évêque, l'aberration de certains esprits qui prétendent que la civilisation arabe est une civilisation intermédiaire et nécessaire entre la vie sauvage et la vie européenne. » Il ne peut évidemment pas comprendre, — sans quoi il ne serait pas évêque *catholique*, — cette déloyale concurrence sur le terrain des âmes à conquérir à Dieu. M. de Witte termine la biographie de Mgr Augouard par l'inévitable couplet sur la déplorable mentalité des fonctionnaires coloniaux et par un rappel de la déplorable affaire Gaud-Toqué. De tels commentaires, je les avais fréquemment trouvés autrefois sous la plume de protestants et de soi-disant libres penseurs inféodés à la morale évangélique. Je les retrouve ici sous cette plume catholique, mêmes et point changés. Décidément, je crois que le point de vue confessionnel, dont bien peu d'hommes, d'ailleurs, sont capables de s'abstraire, fausse toute critique. Et, pourtant, M. de Witte nous conte une bien jolie anecdote : — « Vraiment, Sire, disait un jour un personnage de la Cour au « roi Léopold, c'est épouvantable de penser quels fonctionnaires sont « envoyés au Congo ! — Monsieur, lui demanda le Roi, combien « avez-vous de fils ? — Mais, Sire, trois. — Voulez-vous me les donner pour le Congo ? — Votre Majesté veut rire ? — Hé bien, quand « on ne peut pas choisir, on prend ce qu'on a ! » Evidemment, e

sque M.de Witte cite cette phrase,d'ailleurs admirable,de Gordon-cha, le héros de Khartoum : « Pour civiliser l'Afrique, il faut des apôtres, des hommes qui ont abandonné toutes choses; *compre-nez-moi bien : toutes choses!* des hommes qui soient morts au monde! » lorsque M. de Witte, dis-je, cite cette phrase, il ne pré-nd tout de même point, j'espère, en faire l'article premier du sta-t des fonctionnaires coloniaux. Ceux-ci ne sont pas des prêtres, ce nt des hommes. Ils n'ont pas à exercer un apostolat, mais, simple-ent, un métier, et ce n'est déjà point si aisé. Ils courent tous les sques du missionnaire et ils n'ont pas toujours l'espoir du Paradis. s ne sont point des héros et n'ont point renoncé au monde. Pauvre onde, que deviendrait-il si les fonctionnaires l'abandonnaient?... e légitime tribut d'admiration rendu à l'œuvre de Mgr Augouard, . de Witte, dans son *Epilogue,* s'occupe des négociations qui ont ivi l'envoi de la *Panthère* à Agadir et qui ont abouti au « déplo-ble » traité franco-allemand du 4 novembre 1911. Il a été dit ans le *Mercure de France* même (1) ce que *valait* cet accord. éplorable? Pourquoi cette sévérité! Ah! certes, il est facile aujour-'hui de déclarer qu'au lendemain de ce qu'on a appelé « le coup 'Agadir » il fallait envoyer un croiseur français et démontrer à Allemagne que, « n'étant pas puissance méditerranéenne », elle 'avait point le droit, en échange de notre occupation du Maroc, 'exiger une compensation, laquelle compensation étant « sans itres » constituait, comme le dit plus tard au sénat M. de Las Cases, une extorsion ». Aujourd'hui que la question du Maroc est réglée, u semble l'être, il est aisé de parler ainsi. Mais la situation n'était oint si simple au cours de l'année 1911. M. de Witte critique im-itoyablement l'œuvre de M. Caillaux, mais je me refuse à admettre vec lui que M. Caillaux, par des négociations secrètes à Berlin, « ait réparé le coup d'Agadir ».

La vérité, je pense, c'est qu'au moment où s'exerça la pression alle-mande M. Caillaux qui, en sa qualité de Président du Conseil, de-vait être, — du moins, espérons-le, — exactement renseigné sur « la force vraie » de la France, n'a pas voulu « bluffer ». Il a senti que l'Allemagne était prête à l'agression et que nous, — il faut bien l'avouer, — nous n'étions pas en état « de tenir le coup ». A-t-il eu tort d'agir ainsi ? Je crois, pour ma part, qu'il fut bien inspiré, car le projet de loi que le Gouvernement vient de soumettre au Parlement en vue d'obtenir l'autorisation de dépenser 500 millions pour la ré-fection et l'amélioration de notre matériel militaire démontre suffisam-ment et sans besoin de plus de commentaire, combien, ces dernières années, notre organisation de combat était peu au point. M. Caillaux

(1) Charles Régismanset, *la Valeur de l'accord franco-allemand. Mercure de France,* 1-XII-1911.

savait cela et il n'a point voulu faire courir à son pays la responsabilité d'une périlleuse aventure. Qui l'en blâmerait? Je sais, les adversaires du régime vont s'écrier : « Trente milliards dépensés depuis 1871 pour la guerre et la marine et nous ne sommes pas prêts ! » Eh, oui, c'est ainsi, et le Régime n'y est pour rien. Je ne vois qu'une cause profonde à ce défaut de préparation, c'est la ruine progressive en ce pays de la conscience professionnelle. Tout travailleur aujourd'hui est doublé d'un saboteur, tout au moins, en puissance. Qu'un pauvre diable d'ouvrier agisse ainsi, passe encore. Mais, lorsque ce sont les fournisseurs de la guerre et de la marine, cela devient plus grave. Que notre flotte ne puisse faire des exercices de tir sans qu'un canon éclate, c'est fort regrettable et j'aimerais assez que la responsabilité des gros usiniers fournisseurs fût mise en cause. C'est impossible, hélas ! et il en serait de même, j'en suis convaincu, sous le règne de Philippe VII. A ce sujet, j'ai constaté, à regret, la béatitude dont témoignèrent, le mois dernier, toutes les faces, officielles et autres, lorsque la tension devint moindre entre la Russie, l'Autriche et les Balkans et que la paix européenne parut moins menacée. « La paix est sauve ! » les visages s'illuminaient, chacun respirait et allait plus gaîment à ses petites affaires, et nos quatorze ministres, parmi lesquels M. Delahaye se félicite de trouver onze avocats et un pharmacien, se congratulaient. Oui, sans doute, la paix était sauve, mais **à titre combien précaire !**

J'ai entendu des gens de tempérament optimiste s'écrier : « Il n'y a rien à craindre. Ne voyez-vous donc pas que l'Allemagne est délibérément pacifiste ! » Ce pacifisme allemand, au lendemain du dépôt au Reichstag des nouveaux projets de loi militaires, nous savons ce qu'il convient, au juste, d'en penser. Oui, sans doute, au cours de ces derniers mois, l'Allemagne se montra assez peu belliqueuse. Mais, pourquoi ? Si je m'en rapporte à des informateurs compétents, c'est qu'elle était absorbée par le souci de la réfection totale de sa mobilisation, réfection nécessitée par la création de quatre nouveaux corps d'armée. Ce n'était évidemment point pour elle le moment d'engager un conflit. Mais il serait fou de s'imaginer que ce pacifisme sera éternel. L'Allemagne progressivement augmentera ses effectifs jusqu'au chiffre qui lui permettra de se croire assurée de la supériorité du nombre. Le jour où, — quels que soient d'ailleurs les efforts faits par la France pour ne pas se laisser distancer, — le jour où elle sera certaine de cette supériorité, elle nous offrira la paix avec elle ou la guerre. Et c'est pour cela, encore que je sois sceptique sur la valeur de certain nationalisme de paroles, que le gouvernement français fera preuve de prudence en proposant aux Chambres toutes mesures propres à assurer au pays des effectifs complets et une bonne préparation militaire tant pour le personnel com-

ttant que pour le matériel. Ces mesures seront vraisemblable-
nt combattues par le parti socialiste lequel, par un aveuglement
igulier, n'a pas toujours un sens très net des nécessités de la politi-
e internationale. Les socialistes du Reichstag semblent mieux
mprendre ces nécessités. Mais, peut être, sont-ils de mauvais socia-
tes ? Me voici entraîné loin *des Deux Congo*, ouvrage dans lequel
. Jehan de Witte a consacré une deuxième partie aux *origines du*
ongo belge. Dans cette seconde partie, qui comporte d'excellentes
nsidérations, notamment, en ce qui concerne l'hostilité de la *Congo*
eform Association à l'égard du Congo belge (1), l'auteur s'attache
dénoncer les visées de l'Allemagne sur la vaste colonie belge, vi-
es qui devraient bien éclairer un certain nombre de Belges franco-
hobes sur la valeur exacte des démonstrations amicales que leur
rodiguent les Allemands, qui sont aujourd'hui leurs voisins, non
lus seulement en Europe, mais aussi en Afrique, du fait de l'accord
anco-allemand du 4 novembre 1911, voisins gênants et entrepre-
ants qui, avec le docteur Burchard, espèrent tirer des avantages
ertains « du rapprochement des frontières de l'Est Africain Alle-
nand du Cameroun ».

Memento. — Le rapport de la mission chargée d'étudier les conséquences de l'ouverture du canal de Panama en ce qui concerne les colonies françaises des Antilles et d'Océanie vient de paraître, édité par l'Imprimerie des Journaux Officiels. Le rapporteur, M. Jullidière, a conclu à l'inopportunité de créer un grand port aux Antilles et à la nécessité d'améliorer les ports de Pointe-à-Pître et de Fort-de-France. Ce rapport constitue une mise au point judicieuse des exagérations qui tendaient à envisager le fonctionnement du canal du Panama comme devant ressusciter nos colonies des Antilles et leur procurer brusquement une merveilleuse prospérité. Hélas ! dans la vie économique, semblables miracles sont rares...

— A Hanoï, M. Crayssac a pris l'initiative de la publication d'une Revue intitulée *les Pages indo-chinoises*, qui répond à un essai intéressant de décentralisation coloniale et littéraire. Je lui souhaite longue vie et prospérité.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Œuvres complètes de Paracelse, trad. par Grillot de Givry, tome Ier : *Liber Paramirum*, in-8 carré, Chacornac, 7 fr. 50 — Ch. Lancelin : *Méthode de développement personnel*, in-8 raisin, Hector et Henri Durville, 10 fr. — C.-W. Lead beater : *L'Occultisme dans la nature*, trad. par G. Revel, 2e série, in-8, Publications

(1) Dans le *Courrier Européen* du 25 janvier 1913, M. Edmund Morel a déclaré que « si les rapports des consuls anglais au Congo étaient satisfaisants, la chambre « des Communes donnerait son plein assentiment à la reconnaissance de l'annexion « de l'Etat indépendant du Congo à la Belgique. Dans ce cas, la *Congo reform* « *Association*, suivant ses déclarations précédentes, se réunirait et se dissoudrait, « ayant accompli son œuvre. »

théosophiques, 7 fr. 50. — Paul Flambart : *Influence astrale*, 2e éd., in-8, Chacornac, 4 fr. — Julevno : *Nouveau traité d'astrologie pratique*, t. Ier, 2e éd. gr. in-8, ibid., 10 fr. — Dr Gaston Durville : *L'Art de vivre longtemps*, in-8 carré, Durville, 2 fr. — G. Phaneg : *Cinquante merveilleux secrets d'Alchimie*, in-12, Chacornac. 4 fr. — René Schwaeble : *Chez Satan. Pages à l'index. Possession*, in-8. Bibliothèque Monnier, 7 fr. 50 — Eliphas Lévi : *Le Livre des Sages*, in-8, Chacornac, 3 fr. — Boulage : *Les Mystères d'Isis et d'Osiris*, in-8. ibid., 3 fr.— Memento.

Un occultiste des plus consciencieux et des plus instruits. M. Grillot de Givry, s'est imposé la lourde tâche de traduire tout Paracelse en français, d'après l'édition allemande de Bâle (1589-90) et les éditions latines de Francfort (1603) et de Genève (1658). Il a eu recours également aux éditions séparées, parues antérieurement, chaque fois qu'il a pu les rencontrer et il a signalé les variantes. Il s'est attaché à donner le texte pur, « sans le charger de commentaires, qui eussent augmenté démesurément l'ouvrage et l'eussent défiguré par des opinions et des tendances.

« De simples remarques, grammaticales, nécessaires en quelques endroits pour justifier » sa « manière de traduire, ou bien l'explication, en quelques mots, des termes techniques, obscurs ou désuets, empruntée autant que possible aux auteurs contemporains de Paracelse, telles sont les seules annotations » qu'il s'est « permises ».

Les Œuvres complètes de Philippe Auréolus Théophraste Bombast de Hohenheim dit Paracelse formeront une trentaine de volumes in-8 carré de trois à quatre cents pages chacun, imprimés en caractères elzévir et gothique, avec lettre ornée, en tête et cul-de-lampe.

Le premier tome comprend les deux livres des *Prologues*, la *Parenthèse sur les cinq Entités* (Entités des astres, des poisons, naturelle, des esprits, de Dieu) et les deux premiers livres du *Liber Paramirum*.

Les cinq Entités ne sont pas autre chose que les cinq causes ou forces bonnes ou mauvaises qui agissent sur l'homme et auxquelles Paracelse rapporte l'origine de toutes les maladies. De là cinq espèces de médecines : 1° la médecine astrologique ; 2° la médecine des poisons ; 3° la médecine par les forces naturelles ; 4° la médecine qui opère par l'intervention des esprits ou psychologique, et 5° la médecine divine ou théurgique.

Le Livre des Entités annonçait cinq livres de pratique médicale, correspondant à ces cinq sortes de médecines. Ces cinq livres ont été perdus. Toutefois l'œuvre de Paracelse comprend un second Paramirum, composé des cinq livres suivants :

« Deux livres des causes et origines des maladies, provenant des trois premières substances (soufre, mercure, sel),

« Des causes et origines des maladies provenant du tartre,

« De la cause et origine des maladies de la matrice,

« De la cause et origine des maladies invisibles. »

L'influence de Paracelse fut très grande même de son vivant. Il ita fort la jalousie de ses confrères par ses cures merveilleuses. prétend qu'ils le firent assassiner (d'autres disent: empoisonner). 'avait que 48 ans lorsqu'il mourut (1541).

Son œuvre lui suscita de nombreux disciples, parmi lesquels on tingue : Joubert, Aubry, du Chesne, Planis-Campy, Van Helmont, mpée-Colonne. Les Homœopathes se rattachent aussi à lui. Quant x occultistes, ils le considèrent comme l'un de leurs plus grands îtres.

Très étudié en Allemagne et en Suisse, il est à peu près ignoré France. Il est à souhaiter que l'excellente traduction de M. Gril- de Givry le fasse mieux connaître.

§

M. Charles Lancelin, déjà connu par de nombreux ouvrages rudition sur le Satanisme et la Sorcellerie, s'est livré à des re- erches expérimentales d'un ordre nouveau. Il a appliqué à lui- ême, en les adaptant bien entendu, les méthodes employées par les agnétiseurs pour extérioriser le double de leurs sujets. Cela l'a nduit à écrire une sorte de manuel à l'usage de ceux qui voudraient miter.

Cette **Méthode de dédoublement personnel** forme un rt volume divisé en trois parties, dans lesquelles la question du doublement est traitée successivement aux points de vue histori- e, théorique et pratique.

La partie théorique contient un exposé des moyens à employer ur entraîner et dynamiser la volonté et pour capter et assimiler s forces hyperphysiques (astrales et mentales). Elle indique les nditions matérielles et insiste sur la préparation psychique que cessite l'expérience.

La troisième partie traite de l'expérimentation proprement dite, s essais préliminaires, du choix des sujets réceptifs et de l'acqui- ition personnelle des facultés de voir, de se diriger et de se souve- r. Elle signale enfin les dangers de l'entraînement et du dédou- ement et ce qu'il faut faire pour les neutraliser ou les éviter.

L'auteur pense que toutes les personnes ne sont pas également ptes à réaliser cette expérience, bien que toutes possèdent la faculté se dédoubler à l'état latent. Pour les tempéraments nerveux, elle rait relativement facile, mais pour les lymphatiques, elle serait resque impossible.

M. Lancelin s'est appuyé, tour à tour, dans son exposé, sur les nnées de la science actuelle, les théories occultistes et les doctrines s yogis.

N'ayant jamais moi-même tenté de me dédoubler, je ne suis pas en état de juger avec compétence de la valeur pratique des moyens proposés par M. Lancelin. Quoi qu'il en soit, son ouvrage mérite d'être pris au sérieux. Il est d'ailleurs très curieux à lire.

§

M. Leadbeater est, avec Mme Besant, l'écrivain le plus fécond de la Société théosophique. Son deuxième volume sur **l'Occultisme dans la Nature**, — que M. Gaston Revel vient de traduire dans une langue simple et claire, — est une série d'entretiens, divisés en neuf sections, sur les enseignements les plus importants de la Théosophie. La première section a trait à la vie du théosophe après la mort (rapports des décédés avec la terre, conditions d'existence après la mort, de l'obsession animale, etc.), la deuxième au travail astral, la troisième au corps mental (intuition et impulsion, centres de pensée, etc.), la quatrième aux pouvoirs psychiques, la cinquième à l'aura des dévas, la sixième à la construction d'un système (les chaînes planétaires, les vagues de vie successives, les monades lunaires, la chaîne terrestre, les modes d'individuation, les sept types, les races, Mars et ses habitants), la septième aux trois lois qui président à la naissance, la huitième à la loi d'équilibre ou karma, et la neuvième enfin à la Société théosophique. Ces problèmes sont certes très intéressants et d'un très haut intérêt philosophique et moral, mais les solutions proposées par la théosophie sont-elles conformes ou non à la réalité? *That is the question*, comme dirait Hamlet.

§

Après M. Fomalhaut qui, le premier, tenta de rénover l'astrologie en montrant, dans son *Manuel d'astrologie sphérique et judiciaire* (1897), la nécessité d'ériger des thèmes exacts et précis. — M. Paul Flambart essaya de donner à cette science une base expérimentale et objective et de la rendre par là indépendante des règles traditionnelles. Il publia son premier livre d'astrologie, il y a une douzaine d'années. Depuis il en a écrit trois autres. J'ai parlé de tous ces ouvrages, lors de leur apparition, dans le *Mercure*. Aujourd'hui, M. Flambart réédite le premier : **L'Influence astrale.** Il y a ajouté une nouvelle et importante préface pleine d'idées fortes et justes.

M. Flambart fait comprendre que se borner à appliquer — ainsi que le font la plupart des astrologues — les règles incertaines et souvent contradictoires laissées par les anciens ne peut faire progresser l'astrologie, ni même la faire sortir de son état hypothétique. Il faut donc faire autre chose. M. Flambart a bien tenté de prendre, pour base et point de départ de l'astrologie, des faits certains et observés

es, mais ces faits sont trop *dissemblables*, pour qu'on puisse en duire les lois de l'astrologie. On ne doit pas oublier qu'*il n'y a e science que du général*. J'ai montré ailleurs, dans un travail qui bit paraître bientôt, quels sont les faits que l'on doit étudier de référence. Je n'insiste donc pas d'avantage sur ce point.

A l'inverse de M. Flambart, M. Julevno est un traditionnaliste. est l'auteur d'un **Nouveau traité d'Astrologie pratique** en deux volumes, dont il vient de rééditer le premier, en le rrigeant et en l'augmentant. Il a aussi réparé un oubli, en citant s auteurs auxquels il a fait des emprunts. J'aurais aimé qu'il eût té également — sur les points controversés — les opinions des prinpaux astrologues. J'espère qu'il comblera cette lacune, lorsqu'il ubliera une troisième édition de son ouvrage : ce que je lui souaite.

Ce traité est le plus complet et le plus pratique qui ait paru en ançais sur l'astrologie traditionnelle.

§

M. Phaneg a eu la bonne fortune de découvrir, dans une biblioèque, un manuscrit de l'alchimiste Jean de Roquetaillade, dit Rupe Scissa ». C'est ce manuscrit qui lui a fourni, en grande parie, la matière de ses **Cinquante merveilleux secrets d'Alhimie**. Ce sont, à la vérité, des recettes de médecine hermétique lutôt que d'alchimie pure.

L'ouvrage contient, en outre, un exposé des théories hermétistes ur la nature et la description d'un laboratoire d'alchimiste. Il y st indiqué aussi la manière de préparer alchimiquement l'alcool et s quintessences animales, végétales et minérales. Dans une longue tude - préface, Papus traite de la pierre philosophale.

§

Le docteur Gaston Durville s'est proposé de nous enseigner **l'Art le vivre longtemps**. Il nous montre — d'accord en cela avec ombre d'autres auteurs — que « nous ne mourons pas, mais que nous ous tuons » et que « cet assassinat de nous-mêmes, nous le réalisons ntement, mais sûrement, par notre *alimentation vicieuse et surabondante* ». Nous mourons intoxiqués. Parmi les aliments qui nous ont le plus nuisibles, il cite, en première ligne, l'alcool, le sucre t la viande. Nous mangeons trop aussi : l'arthritisme en est la onséquence.

Pour vivre longtemps, il faut suivre un régime composé surtout e végétaux et de fruits. Dans une série de tableaux, le Dr Durville numère les aliments défendus, ceux à surveiller et ceux permis ; uis, pour chaque repas, ceux qu'on doit prendre de préférence. Son

ouvrage est sain et de bon conseil. On ne saurait trop en recommander la lecture.

§

Sous le titre : **Chez Satan. Pages à l'Index. Possession,** M. René Schwaeblé a réuni deux romans, des récits et des contes occultes, d'une lecture très captivante.

Il y est question de sabbat, de démons, de cérémonies magiques, des messes noires, d'incubes et de succubes, d'éther et de morphine, c'est-à-dire de quoi semer le trouble et l'épouvante dans des cerveaux faibles et mal équilibrés.

Le Livre des Sages est une œuvre posthume d'Eliphas Lévi. Il est divisé en deux parties : La première est composée de dix dialogues entre l'auteur et un clérical, un philosophe, un panthéiste, un israélite, un protestant, un médecin, un savant, un prêtre, un spirite et un initié. La dernière partie est un résumé général de ses conceptions sur la religion, la morale, la nature, le magnétisme, l'occultisme, la science, présentées sous forme d'aphorismes et de définitions.

Cet ouvrage est daté de 1870 et est dédié à un ami d'Eliphas Lévi, le baron Spédalieri.

Les Mystères d'Isis et d'Osiris est la réimpression d'un ouvrage rare paru en 1820. L'auteur, Boulage, — qui était professeur à la faculté de droit de Paris, — y traite de l'origine des mystères et de leur but primitif, y explique « les différents degrés par où l'on arrivait à la grande révélation, les paroles sacrées affectées à chacun d'eux, et la morale qu'elles renfermaient » et il y expose enfin « les fables symboliques qu'on proposait à la méditation des initiés, ainsi que les vérités morales et religieuses qu'elles servaient à voiler et à perpétuer ».

§

Memento. — Mme Jeanne Beauchamp publie, sous le titre d'*Etudes Intuitives* (H. Daragon, éditeur) une intéressante brochure où elle parle du plan divin, de Dieu, de l'homme, du principe fondamental de la doctrine chrétienne, de l'unité de la pensée ésotérique, de la constitution de l'homme, de la chute et de la Rédemption.

A la même librairie, M. Jean Mavéric fait paraître, sous le titre de *Magie astrale*, un recueil de correspondances astrales qu'il a compilées un peu partout. On aurait souhaité qu'il cite ses références et qu'il indique notamment les points sur lesquels les auteurs ne sont pas d'accord. Cela n'aurait pas empêché M. Mavéric de dire son opinion toutes les fois qu'il l'aurait jugé nécessaire.

— Dans L'*Almanach de l'Echo du merveilleux* (E. Basset et Cie), Mme Gaston Méry a réuni de nombreux articles ayant trait aux sciences divi-

ratoires, au magnétisme, au spiritisme, à l'alchimie à la théosophie, à la prophétie, à la médiumnité, etc. Certains de ces articles sont dus à des personnalités, qui font autorité en occultisme, en spiritisme et en théosophie, comme Gabriel Delanne, E. Boirac, le colonel A. de Rochas, le commandant Courmes, etc.

— *Le But de la Théosophie*, par Mrs. A.-P. Sinnett (Publications théosophiques) est un opuscule où sont exposés les points fondamentaux de la théosophie et quelques-uns de ses enseignements touchant l'histoire occulte, le visible et l'invisible, la philosophie orientale et les Mahatmas. Il se termine par des conseils donnés aux étudiants de la doctrine secrète.

— *Le Devoir fondamental* est la reproduction d'une conférence lue au Caire et à Port-Saïd et publiée à Saint-Petersbourg (Imprimerie W. Lesman). L'auteur, Mieczyslaw Geniusz, y traite du devoir dans les trois domaines de la vie : physique, psychique et métaphysique.

— Le Dr J. Regnault a écrit une excellente étude sur *le Sang dans la magie et les religions* (Chacornac).

— *L'Initiation*, qui avait cessé de paraître en septembre, vient de réapparaître sous un autre nom : *Mysteria*. Papus en est toujours le directeur. Les numéros de janvier et février contiennent des articles intéressants sur les plantes magiques, les talismans phalliques, les forces centrales de la vie, l'astrologie, le Sphinx et les tempéraments, le fini et l'infini et une importante étude du Dr Encausse (Papus) sur l'Homéopathie pratique.

— MM. Paul Flambart et Louis Bousquet viennent de publier le 1er numéro d'une revue d'astrologie scientifique : *l'Influence astrale*. Ils se proposent de prouver que l'astrologie est une science réelle, en se basant uniquement sur des faits d'observation. Il convient de les féliciter de vouloir sortir de l'ornière des règles traditionnelles, qui ne mènent à rien. On lit dans le 1er numéro un article programme et un exemple d'hérédité astrale (Charles-Quint et Philippe II), dus à la plume de M. Flambart, une étude sur des thèmes de Jumeaux par E. C. et un aperçu historique sur l'astrologie à travers les âges, de S. Trébucq.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

Les Feuilles de Mai : M. Ch. Rappoport répond aux « Jeunes Gens d'Agathon ». — *La Revue :* ce que chantent les petits Chinois. — *Les Cahiers d'Aujourd'hui :* un portrait de Renoir par M. Octave Mirbeau. — *La Revue Catholique et Royaliste :* l' « utilité de l'histoire » démontrée par le R. P. Albert et pourquoi les rois ont fourni plus de saints à l'Eglise, que les présidents de républiques. — Programmes de trois revues nouvelles : *la Gazette indépendante, l'Idée moderne, les Cahiers indépendants.* — Memento.

D'enquêtes habilement menées, il résulterait que la jeunesse cultivée soit tributaire des sophismes de tel rhéteur royaliste ou qu'elle soit, — plus généralement, — favorable au courant de réaction que la presse s'accorde assez bien, aujourd'hui, pour représenter comme une direction nationale.

On commence, dans les jeunes revues, à ressentir la nécessité de protester là-contre. Dans **Les Feuilles de Mai** (février-mars),

M. Ch. Rappoport écrit, au cours d'un article : « Les Jeunes Gens d'Agathon » :

Agathon, l'auteur d'un livre d'ailleurs très vivant et instructif (1), a très habilement exploité la mine inépuisable de l'enthousiasme de la jeunesse actuelle, au grand profit des idées rétrogrades. Il se garde bien de préciser à quelle catégorie sociale appartient la jeunesse soumise aux rigueurs apparentes de son enquête, quelque peu superficielle. Est-ce la Jeunesse des salons où l'on cherche des vérités consolatrices et rassurantes contre les dangers qui menacent notre régime social? Est-ce la Jeunesse des faubourgs qui supporte impatiemment, en rongeant son frein, l'esclavage du bagne moderne : usines et fabriques? Est-ce la Jeunesse des bureaux ministériels, impatiente, elle aussi, d'arriver aux honneurs et aux places? Est-ce, enfin, la Jeunesse studieuse et chercheuse qui, souvent, ne sait pas ce qu'elle veut, mais qui le veut fermement?

Il n'y a que deux jeunesses qui nous intéressent : celle des faubourgs et celle des Ecoles. Mais les aspirations et les préoccupations de ces deux jeunesses sont-elles identiques? Tout les sépare — le passé, le présent, l'avenir, *surtout l'avenir.*

Plus loin, nous lisons :

Dans le *royaume du Vague*, la place d'honneur appartient à la foi dite patriotique.

A quel Parti appartenez-vous? J'aime la France. — Préférez-vous le progrès social ou la stagnation réactionnaire? — Je préfère mon pays qui est la France. — Etes-vous socialiste, anarchiste, démocrate, monarchiste? — Vive la Patrie! — Etes-vous du parti des 666 millionnaires qu'enregistre la statistique des successions pour 1911, ou des 30 millions de Français et de Françaises qui n'ont rien ou presque rien? — La France d'abord! — Etes-vous pour ceux qui vivent sur le pied de 200.000 francs par an, ou compatissez-vous avec les 200.000 malheureux qui meurent en France, annuellement, de la tuberculose, fille aînée de la misère? — Il nous faut l'Alsace-Lorraine. — Quels moyens pratiques avez-vous pour combattre la misère, les crises économiques, le chômage, l'alcoolisme plus répandu en France que le christianisme, la prostitution, qui tue les pauvres et empoisonne les riches, l'ignorance et la sottise qui envahissent toutes les classes, l'abrutissement des caractères, la violence des mœurs qui rend le revolver facile, la disparition de l'urbanité et de la politesse dont la France se glorifiait? — A bas les métèques! A bas les Juifs!

Aimer son pays n'est pas un mérite, c'est de l'égoïsme le plus élémentaire et le plus obligatoire. Mais l'aimer d'une façon utile et intelligente, voilà le problème, *that is the question*. Agathon n'a pas l'air de s'en douter.

Et voici les dernières lignes instructives de cet article :

La jeunesse plus ou moins dorée, ou qui espère l'être, se précipite vers la tradition, vers le passé. Nous n'avons pas la candeur de chercher à la retenir. Elle va là où l'appellent son instinct, son éducation, son intérêt.

(1) *Les Jeunes gens d'aujourd'hui*, chez Plon-Nourrit.

Nous nous adressons à *notre* jeunesse, à celle qui souffre et qui cherche la voie lumineuse de l'Avenir...

§

M. de Bauzemont constate fort justement — **La Revue** (1er mars) — : « On ne connaît un peuple si on en ignore les enfants. » Sur quoi, il initie ses lecteurs aux jeux et chants des petits jaunes.

On verra, d'après la traduction littérale que nous donnons d'un grand nombre de chansons de son enfance, que le petit Chinois est vif, spirituel, espiègle, aimable, de même que les enfants de tous les pays. Seulement, sa mère, en l'endormant, au lieu de l'appeler un petit lapin, le traite de « petit bonhomme bleu aussi doux que le sucre, les dattes ou la fleur de cannelle »; son père le berce en lui disant qu'il est « une douce pilule qui remplit son âme de joie ». La petite fille « aux pieds menus » pleure parce qu'elle a été grondée, son frère grignote du « gâteau de mouton ou une tarte aux haricots », le père porte un « chapeau à gland », la mère des « pantalons »; on joue à l'ombre d'une pagode à treize étages, et parfois, au loin, on voit se profiler sur le ciel les créneaux de la grande muraille, derrière laquelle les petits Célestes ont été en sûreté jusqu'à ce que vinssent par la mer des étrangers plus redoutables que les Tartares, les peuples blancs aux allures singulières.

Voici quelques refrains familiers aux enfants chinois :

L'un fredonne :

— Au sommet d'une montagne — croissait un pied de chanvre sur lequel montait un cri-cri. — Je lui dis : « Cri-cri — Où vas-tu? » — Il répondit : « Je vais dîner dehors. »

D'autres chantent :

— Luciole, luciole, — descends de la montagne, — ton père et ta mère t'attendent; ils t'ont apporté du sucre — du sucre candi et de la viande. — Viens vite, ou je donnerai tout à bébé.

— Chauve-souris, chauve-souris aux souliers fleuris, — accompagne-nous, — la petite fille que voilà sera la mariée et je serai le mari.

— Hanneton, hanneton, — envolez-vous, — volez vers la montagne, nourrissez-vous de rosée, — dormez sur une couverture, — et alors fuyez — comme une bonne petite dame hanneton.

— Elle est montée le long du bougeoir, — la brune petite souris, — pour voler et manger le suif, — mais elle n'a pas pu descendre. — Elle a appelé sa grand'mère. — Sa grand'mère était en ville. — De sorte qu'elle s'est pliée comme une roue et a roulé jusqu'à terre.

. . . . . .

Ou bien c'est le médecin que l'enfant singe :

— La fille de ma femme est tombée malade — et nous avons fait venir un médecin pour lui donner une pilule; — il a écrit une ordonnance que nous allons exécuter; — il a prescrit le foie d'un moustique, — le cœur d'une puce — et une demi-livre d'ailes de mouches, — pour en faire du thé.

Puis c'est le petit marchand de gâteaux qui veut attirer la clientèle :

— L'aveugle qui mangera mes gâteaux de fèves tout ronds — ornés de dessins rouges, cet aveugle verra ; — ils guérissent le sourd et le boiteux — et ne sont pas trop durs pour les dents des vieilles dames. — Au chauve qui les mange pousse une queue. — Leurs vertus sont nombreuses. — Achetez mes gâteaux. — L'homme qui en mange n'a plus peur de sa femme et la femme qui en mange travaille.

. . . . . .

J'ai un petit, petit pot de fleur très vert, — qui porte les fleurs les plus douces qu'on ait jamais vues. — Mère joue avec ses bébés. — Père travaille et gagne beaucoup d'argent. — Grand-papa est très vieux, mais ne mourra jamais. — Grand'maman brille comme une étoile dans le ciel.

§

Les Cahiers d'Aujourd'hui (n° 3, février) publient un admirable portrait du grand peintre Renoir, par M. Octave Mirbeau.

En voici une page qui honore et le modèle et l'auteur. Elle est réconfortante, à cette époque de barbouillages éhontés où la connivence du marchand, du critique et du mauvais peintre, réalise un absolu d'effronterie pour nuire aux honnêtes serviteurs de l'Art, — ceux qui travaillent ont appris le dessin, l'emploi des couleurs, cherchent à parfaire leurs efforts, fuient le scandale, réalisent des œuvres belles.

M. Octave Mirbeau écrit :

Tandis que les théories, les doctrines, les esthétiques, les métaphysiques et les physiologies d'art se succédaient, l'œuvre de Renoir, année par année, mois par mois, jour à jour, s'est développée, aussi simplement qu'une fleur épanouit sa floraison ou qu'un fruit vient à maturité. Renoir n'a pas songé à accomplir sa destinée. Il a vécu et il a peint. Il a fait son métier. C'est peut-être là tout le génie. Ainsi sa vie tout entière et son œuvre sont une leçon de bonheur. Il a peint avec joie, avec assez de joie pour ne pas crier à tous les échos cette joie de peindre, que les peintres tristes proclament lyriquement. Il a peint les femmes, les enfants, les arbres, les fleurs, avec l'admirable sérénité d'un homme qui croit que la nature se propose à sa palette, aussi simplement que si elle avait été créée, de toute éternité, pour être peinte.

Il n'est pas un prophète. Il ne se donne pas la mission de prononcer le jugement dernier sur l'âme des choses. Leur apparence lui suffit. Il ne peint ni l'âme, ni le mystère, ni la signification des choses, parce qu'on n'atteint un peu de la signification, du mystère et de l'âme des choses que si l'on est attentif à leurs apparences. Là est le secret de sa jeunesse et de sa joie. La nature n'est indulgente et docile qu'à ceux qui lui font confiance et qui ne lui demandent pas d'un coup ses grands secrets. Il a l'optimisme de tous ceux qui se livrent aux forces de la nature et aux forces de leur instinct. Comme un savant ne prétend pas à connaître la matière, mais l'interroge en ses manifestations avec un optimisme minutieux et

candide, ainsi Renoir a suivi les plus subtils passages de la couleur à la couleur, de la nuance à la nuance. Le monde est devant lui comme un arc-en-ciel, dont les couleurs, à chaque nouveau tableau, se disposent et se dégradent variablement.

Peut-être Renoir est-il le seul grand peintre qui n'ait jamais peint un tableau triste. Chez lui la joie n'est pas plus volonté que le hasard. Elle l'éveille à son métier aussi naturellement que la lumière baigne les choses et les révèle. Quand les yeux d'un Renoir contemplent les objets, il assiste à leur immersion sans cesse renouvelée dans la lumière, dans la lumière visible elle-même. Une double sérénité naît en lui de la joie qu'il éprouve à les contempler et de la certitude qu'il a d'égaler l'image qu'il en restitue à l'image qu'il en reçoit. Il sait que le monde est là et que lui est là pour le peindre.

Il est malade. Ses mains sont douloureuses. Ses doigts déformés ont de la peine à tenir un pinceau. D'un autre, on pourrait dire qu'il est infirme, mais non de lui, puisqu'il peut encore peindre et qu'il ne distingue pas le travail du bonheur. Quelle tristesse connaîtrait-il ? La pensée même de la mort est sans amertume pour celui qui croit à la beauté des apparences et qui les aime plus que lui-même. Un grand artiste pense à la mort avec la tranquillité d'un témoin fidèle, qui quittera le prétoire, la conscience libre, ayant porté son témoignage.

§

Le Révérend Père Albert Nogues commence, dans la **Revue Catholique et Royaliste** (20 février), une étude sur ce vaste sujet : « L'Utilité de l'Histoire. »

« Longtemps l'histoire n'a été qu'un exercice de rhétorique... Augustin Thierry, Henri Martin en ont fait un plaidoyer pour leurs idées politiques. Enfin, elle est devenue la recherche consciencieuse et méthodique de la vérité », déclare le R. P. Albert. Il ne tarde pas, là-dessus, à attaquer la philosophie de M. Bergson :

Une philosophie nouvelle, insidieuse, trompant jusqu'aux meilleurs citoyens, jusqu'aux plus sincères catholiques, semble devoir rendre inutiles toutes les vérités historiques qui nous donnaient tant d'espérances.

M. Bergson a choisi son terrain avec une adresse remarquable. Au moment où, dans la science, tant de parties, regardées comme fondamentales, sont contestées, où on reconnaît davantage l'insuffisance de la raison pour tout expliquer, il est venu déclarer la guerre à celle-ci, exagérer ses défaillances et nous persuader de nous abandonner à l'instinct, de compter sur l'intuition.

Les catholiques avaient quelques motifs d'en vouloir à la Raison. On avait donné son nom à la fille que 1793 fit monter sur l'autel de Notre-Dame et le système, qui attaquait leurs croyances, s'appelait le Rationalisme. Aussi plusieurs d'entre eux, entendant le philosophe juif faire le procès de la Raison tout en attaquant le Matérialisme et le Darwinisme, l'applaudirent sans défiance et se déclarèrent ses partisans.

La « recherche consciencieuse et méthodique de la vérité » entraîne

le R. P. Albert, de digression en digression. Dans ces détours, il perd la sérénité et gagne quelque chaleur. Telle est la méthode qu'il peut parler des Chinois, d'Athènes, de Rome, des Juifs, de M. Maurras, des loges maçonniques, de sainte Mélanie, citer Fustel de Coulanges et M. Goyau, en deux pages tout au plus.

Voici comme s'affirme la forte pensée du R. P. Albert :

Lorsqu'on songe que le Moyen-Age ignorait les sciences, n'avait ni chemin de fer, ni télégraphe, on demeure stupéfait de la rapidité des progrès qu'il accomplit. Il avait la royauté, la noblesse et les corporations.

Ces institutions, qui permettaient à la France d'être l'exemple de l'Europe, sont nées, par la force des choses, dans une époque pénétrée de la pensée chrétienne.

Dans ce qui suit et termine la partie publiée du travail du R. P. Albert, peut-être goûterez-vous l'exquise fantaisie de l'auteur. Elle s'accommode fort bien de ce qu'il y a de grave dans une contribution à l'histoire, pour conclure en vue d'une preuve justement préméditée. La fantaisie, en outre, est un don infiniment rare, — rarissime, oserons-nous dire, — chez un écrivain consacré par la cléricature.

Bref, le R. P. Albert écrit :

Adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré, disait saint Rémy au fier Sicambre Clovis. Il semble que la même parole s'adresse à la génération qui s'élève. Elle ouvre les yeux et voit ce que ses prédécesseurs n'ont pas vu : l'accord de la religion et des institutions du passé. On se figurait, il y a quarante ans, marcher dans les voies à la fois de l'avenir, du progrès et du christianisme en se proclamant libéral et en étant sévère pour le passé, surtout pour les rois qui ont fait la France.

Nous ne lisions pas l'histoire où nous ne la comprenions pas. Que la jeunesse la reprenne. Elle y verra un fait qui n'a pas assez attiré l'attention. Le voici : l'Eglise, fondée par quelques pauvres, qui a fulminé contre les riches et les puissants, si tentés d'abuser de la puissance et de la richesse, l'Eglise, qui a mis sur ses autels des Germaine Cousin et des Benoit Labre, a canonisé des rois dans presque tous les pays. Qu'est-ce à dire? Etant donné le nombre très restreint de rois dans chaque race, cela fait une proportion de saints plus grande que partout ailleurs, si ce n'est dans la suite des souverains pontifes.

Et n'est-ce pas juste? Pour imiter N. S. J.-C., créateur et maître de tout, et renonçant à tout, il est bon de pouvoir renoncer à quelque chose. Le roi, qui remplit son devoir royal tout en regrettant de n'être pas un des derniers de son royaume, saint Louis, qui ne voit dans la couronne que des charges et des obligations, ressemble tout particulièrement à son divin maître.

Par contre, l'histoire nous apprend aussi qu'il n'est pas humble à faire un saint, le citoyen confiant dans son mérite et venant demander à ses égaux de le mettre à leur tête. Aussi, sauf un doge de Venise qui se fit

religieux en sortant de charge, pas un président de la République n'a vu sa cause introduite jusqu'ici en cour de Rome.

La *Revue Catholique et Royaliste* trouve donc une justification de son programme politique dans les enseignements de l'histoire. Peut-être pourra-t-elle y trouver d'autres justifications et d'autres indications.

Retenons que l'Eglise « a canonisé des rois dans presque tous les pays » et « pas un président de la République ». Ne recherchons pas si c'est là une forme de sa gratitude envers les princes qui soutinrent partout ses ambitions temporelles Si le duc d'Orléans règne en France ou le duc de Montpensier sur l'Albanie, cela fera peut-être deux saints nouveaux sur le calendrier de nos arrière-neveux, quand la forêt d'Eu sera reboisée et quand, sollicité par des soins d'Etat, le duc de Montpensier aura rendu à MM. H. Russier et H. Brenier la libre disposition des textes qu'il leur a fait la grâce de leur emprunter pour vulgariser ses moissons d'explorateur.

§

La Gazette indépendante (n° 1, février) a pour directeur M. J. Gérald Querville. Elle n'annonce point sa périodicité. Elle débute par le manifeste ci-après :

AUX JEUNES

La Gazette Indépendante s'adresse à tout esprit libre et cultivé, et plus spécialement aux jeunes, pour qui la littérature est sans doute le plus beau, le plus noble, et le plus intéressant des délassements (!).

La Gazette Indépendante n'est, par conséquent, ni une chapelle, ni une entreprise commerciale, c'est pourquoi nous faisons appel à tous ceux qu'un effort véritablement indépendant intéresse, pour nous soutenir vers l'idéal que nous poursuivons.

Nous sommes, en littérature et en art, des *Classiques*, mais il ne faudrait cependant pas croire que *la Gazette* sera inaccessible à toutes les idées nouvelles qui lui paraîtront de nature à accroître notre patrimoine intellectuel. Elle laissera aux poètes le droit de tout oser, à la condition que la raison et le bon sens président à toutes leurs audaces; car nous aurons l'esprit frondeur, le bon esprit français, l'ironie étant toujours bonne, lorsque l'on sait s'en servir.

Réussirons-nous dans le programme que nous nous traçons? Les jeunes nous le diront.

Un des collaborateurs, qui signe G. de G. et est un idéaliste convaincu, dit leur fait aux réalistes, dans une satire d'où nous extrayons cette strophe bien personnelle :

Est-il adroit de montrer des marmots,
Tout en haillons, à la face livide,
Pour corriger l'avarice sordide
Des gros ventrus ou des maigres cagots

D'un blond bébé montre le rire d'ange
A qui visite un malheureux réduit.
Mais du maillot, oh! cache bien l'enduit,
On n'aime pas à respirer la fange.

§

Une nouvelle revue encore vient de paraître (février) : **L'Idée moderne**. Elle a pour rédacteur en chef M. Georges Gromaire et elle sera mensuelle. Nous extrayons ce qui suit de l'avertissement aux lecteurs ;

Notre revue, étant publiée par *la Société de l'Education Moderne*, donnera donc aux questions d'éducation la première place, sans toutefois s'interdire des incursions dans les domaines de la philosophie, de la sociologie, de l'art, de la politique.

Jusqu'à nos jours, l'éducation a eu pour fondement l'étude du passé. Nous soutenons qu'elle doit avoir pour base l'étude du monde moderne. Une science spéciale, l'histoire, suffira à maintenir le contact entre les générations d'autrefois et celle d'aujourd'hui.

Etudier les conditions suivant lesquelles doit se développer l'éducation moderne, comment elle peut et doit se substituer à l'éducation ancienne, entrer dans tous les détails de cette étude sans reculer devant les conséquences de nos idées, sans trembler devant les amputations nécessaires : tel est le but de notre publication.

. . . . . .

Au moment où se dessine de toutes parts un violent mouvement de réaction intellectuelle, où le misonéisme est érigé en vertu, il est urgent que tous ceux qui ont le culte de l'initiative et de la liberté affirment leurs opinions, que tous ceux qui trouvent leur joie dans l'action féconde se réunissent pour maintenir ouverte la route de l'avenir et faire progresser la nation.

§

Sous ce titre : **Les Cahiers indépendants**, MM. Jean Penitot, Maurice Erval, P. Le Marchand, Marc Saunier viennent de fonder (février) une « revue de critique et d'art libre » qui sera mensuelle.

Ils expriment leur projet en ces termes :

LES CAHIERS INDÉPENDANTS

ont été fondés dans le but de réunir tous les jeunes écrivains qui, las du matérialisme contemporain, rêvent d'un art épris d'idéal et d'une philosophie dont l'unique préoccupation n'est plus le culte intensif du « Moi » et son égoïste épanouissement. Cette revue est ouverte à toutes les idées neuves, originales, indépendantes, sous la seule condition qu'elles soient saines, c'est-à-dire exemptes de cette perversité que, dans un but de lucre, ont pratiquée plusieurs artistes contemporains et dont les résultats sociaux ont été néfastes. Nous voulons réaliser une nouvelle idéalité artistique, basée

sur nos traditions nationales, sur une sentimentalité large, humaine et sur une intellectualité accessible à tout effort généreux et dépourvue de ce scepticisme à la mode, dont les résultantes sont la destruction de l'énergie et la mort de l'enthousiasme, ces deux forces vives de tout réel tempérament.

§

Memento. — *Les Cahiers d'Aujourd'hui* (février) s'affirment une des plus actives revues de gauche. L'article plein, nourri d'arguments, de M. Léon Werth : « Les Primaires »; celui de M. Henri Wallon, sur « Le Miracle nationaliste » ; celui de George Besson, sur le nouveau très beau livre de M. Pierre Hamp : *Marée Fraîche, Vin de Champagne ;* cet autre article, encore, de M. Léon Werth : « L'Ouvriérisme et les mathématiques » — sont des actes de bon et profitable combat, contre la réaction actuelle où donnent les gens de lettres. — Lire un simple et profond récit de M. Régis Gignoux : « Une femme »,et une nouvelle du norvégien Johan Bojer, traduite par M. P. La Chesnais; — « A propos des *Images* de Claude Debussy », par M. Maurice Ravel, et « Une réédition de Verhaeren », par M. Jules Romains.

Revue bleue (29 février). — « Idylles de la Mer », remarquables récits marins de l'anglais Franck Bullen. — « Villes et gens du Levant », par M. H. Jacoubet. — « Trollhatta », par M. J. Reyne.

La Revue de Paris (1er mars). — « Entre le Printemps et l'Eté, » par M. Paul Claudel.— « Le Voisinage », poèmes de Mme Fernand Gregh. — « La Bataille à Scutari d'Albanie », par les frères Tharaud.

La Grande Revue (25 février). — « Vers l'armée noire », par M. A. Guignard. L'auteur propose une solution rationnelle du problème des effectifs métropolitains que voudrait résoudre l'affolement nationaliste des parlementaires, par le vote de la loi de trois ans.

Le Parthénon (5 mars). — M. A. F. Poncet : « L'Allemagne, puissance guerrière. »

Le Temps Présent (2 mars).— M. F. Jammes : « La Source. » — Comtesse de Noailles : « Poème. » —M. A. de Bersaucourt : « Thomas Braun. »

Le Feu (mars). — Continue l'enquête du Dr Porcheron sur l'éducation des jeunes filles et les devoirs de la maternité, et publie des opinions « Pour le théâtre d'Orange ». — « Poésie », de M. J.-L. Vaudoyer. — « Mallarmé et la Provence », par M. Ch. Chassé.

Les Marches de l'Est (25 février). — Numéro consacré à « La Bohême ».

La Revue Hebdomadaire (22 février). — M. G. Hanotaux : « L'Europe évolue. » — M. René Moulin : « Notre Tâche Marocaine. » — (1er mars) : « Les Symboles de Maurice Denis », par M. Henri Cochin.

Le Correspondant (25 février). — « La Défense de la Lorraine », par le général Maitrot.

Le Spectateur (février). — « Le Sottisier des sottisiers et son intérêt pour l'étude du langage. »

Les Marges (mars). — « Enquête sur la guerre des deux rives. » — « Humoresques », par M. T. Klingsor. — « De la nécessité de la critique », par M. Henri Coulon.

La Revue Critique des Idées et des Livres (25 février). — « L'Ecole

Romane française », par M. A. Thérive.— « L'Utilisation du Contre-sens », par M. G. Maire.

La Nouvelle Revue française (1er mars). — M. F. Vielé-Griffin : « Le Geste de Saül. » — « Cantique de la Pologne », par M. Paul Claudel. — « Chronique de Caërdal », par M. A. Suarès.

Pan (25 février-25 mars). — MM. Fersen, Jean Clary et Marcel Rieu écrivent à la mémoire de Francis Latouche. — « Ballades françaises » de M. Paul Fort.— « Poèmes », de M. Jean Le Roy, et « Myrrha », poème de M. P. Mornand. — « L'Agonie du Pittoresque », par M. M.-C. Poinsot. — « Visions de Toscane et d'Ombrie », par M. E. Cottinet.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

L'Ile d'Ouessant (*Le Temps*, 17 mars). — Le cardinal Mathieu et la médecine (*Chronique médicale*, 15 mars). — Ballanche commerçant (*Intermédiaire*, 10 mars).

M. Jean Lefranc, du **Temps**, est allé se promener à Ouessant et observer les Ouessantines, vérifier les impressions si curieuses consignées par l'auteur des *Filles de la Pluie*. Il les a trouvées très exactes, extérieurement, du moins, car ce n'est pas en quelques jours que l'on peut pénétrer dans l'intimité d'une population. Voici quelques-uns des traits qu'il a notés :

Mais les femmes sont étranges, avec un air à la fois timide et fier. Leur visage a souvent les traits, le modelé, le contour, le teint même des figures indiennes, telles du moins que l'imagerie les a vulgarisées en Europe. L'origine des habitants des côtes est toujours fabuleuse, et l'imagination peut, là, se donner libre cours. Les filles de Pont-l'Abbé ont le type mongol ; d'autres coins de Bretagne conservent des vestiges de l'Espagne ou d'ailleurs. Mais M. Charles Le Goffic a révélé tous ces mystères. La coiffe des Ouessantines, le *kouricher*, étroite et de forme carrée, est en broderies blanches sur du velours noir ; de longs et larges rubans de satin servent à la nouer sous le menton. Les Ouessantines sont vêtues d'un court jupon noir laissant voir, au-dessus des sabots, les chaussons montant haut sur les chevilles. Leur corselet est une ceinture retenue aux épaules par des bretelles. Un fichu est croisé sur leur poitrine. Elles ne portent pas le bourrelet qui fait d'ordinaire aux Bretonnes des hanches démesurées et qui sert à accrocher leurs jupes à leurs flancs. Tout ce vêtement — où rien n'est cousu, où tout est ajusté avec des épingles — est noir, sauf la broderie blanche de la coiffe et parfois quelques bigarrures dans le fichu. Et cette sombre mise accentue l'expression imprévue de leur visage. Mais ce qui étonne et charme plus encore, c'est leur coiffure : elles ont les cheveux flottants sur les épaules, et ces cheveux sombres sont le plus souvent très beaux.

Elles cultivent elles-mêmes leurs champs. Comme nous passions au bord d'une terre dans laquelle le chemin avait été creusé, nous vîmes, un peu au-dessus de nous, une Ouessantine qui bêchait. D'un geste égal et fort des bras et du pied, elle enfonçait allègrement sa bêche dans la terre. Ses

cheveux noirs flottaient sous les coups brusques du vent; la couleur de son visage était avivée par l'effort; sa silhouette se détachait, haute et noire, sur le ciel et elle nous apparut ainsi comme une grandiose allégorie de cette race bizarre où les femmes — Amazones de l'Océan — sont toutes des veuves viriles et douces, énergiques et tendres. Nous la saluâmes. Elle nous sourit sans interrompre sa besogne et rejeta seulement par-dessus son épaule, d'un geste de la main, la masse de ses cheveux noirs que le vent, un instant, cessait de secouer.

Un charme plane sur ce pays, un charme maritime et exotique. Même si rien n'avait été écrit sur Ouessant, même sans M. Gustave Geffroy, sans M. Charles Le Goffic et sans M. André Savignon, qui nous font savourer le parfum de celtisme, de mystère et de légende se dégageant de l'île, on l'aimerait encore, profondément et seulement pour l'odeur de nature saine qui monte des plantes, des rochers, de la terre humide, du cœur et des yeux des femmes.

Mille fables sont répandues sur Ouessant. Ceux de la « Grande Terre » parlent de la Perle de l'Archipel en badauds malveillants et grossiers. On peut n'être pas poète et contempler Ouessant avec l'âme ravie. Rien n'y est vulgaire ni corrompu : le « civilisé » y respire un air et y éprouve des émotions salubres. Oui, il y a le proverbe ouessantin : « Si tu vois un homme, dépêche-toi de le prendre : il n'y en aura pas un pour chacune », et il est vrai que l'Ouessantine subit l'état de célibat ou de veuvage quasi perpétuellement. Presque partout, l'on vous dit : « Mon mari est au Tonkin, au Maroc, — je ne sais où. » Qu'il s'ensuive une discipline de mœurs moins rigoureuses que dans telle province où le geste de l'un est constamment épié par la malfaisance de l'autre, cela se peut. Mais ce qui est sûr, c'est que quelle que soit l'hospitalité qu'on reçoit à Ouessant, l'accueil y est empreint de la plus touchante et de la plus gracieuse délicatesse : rien de mesquin ni de trivial et le sourire des femmes est pur et franc comme leurs yeux. J'ai eu l'honneur d'être invité à un bal de mariage qui se donnait dans la salle de l'auberge. Une trentaine d'Ouessantines en habit de fête y assistaient avec une vingtaine d'hommes dont plus de la moitié étaient des sous-officiers coloniaux. Eh bien, j'atteste que je ne vis jamais cérémonie de ce genre plus correcte ni plus décente. Au soir des noces, dans nos villages du Centre ou du Midi, le plaisir des danseurs ne tarde pas à devenir écœurant. A Ouessant, on dansa de neuf heures du soir à deux du matin, et tous les invités gardèrent le ton aimable et jovial. Nulle querelle, nulle violence, nulle vulgarité. Les femmes, il est vrai, invitent elles-mêmes les hommes à danser, mais elles le font avec une parfaite candeur et sans aucune effronterie. Quand on connaît nos bals montmartrois à la mode on ne peut manquer de trouver édifiantes les coutumes des danseuses d'Ouessant. Elles connaissent du reste toutes les danses des continentaux, sauf bien entendu l'audacieux et languissant tango. Elles n'ont qu'une danse locale qui est une ronde assez monotone ; tous et toutes se tiennent par les mains en balançant leur bras en avant et en arrière et en faisant trois pas à droite puis trois pas à gauche. Ce sempiternel dandinement est rythmé par une chanson presque toujours française, une de ces niaises chansons qui effleurent parfois la grivoiserie. Il n'y a pas de littérature ouessantine, ni d'histoire. Le passé des

Ouessantins est inconnu et ils n'ont pas eu de poètes. On regrette qu'il n'existe pas un chant ouessantin où s'exprimerait leur âme sauvage et confiante. Au lieu d'une telle mélopée, on entend quelques-uns des refrains de nos beuglants parisiens, comme, helas ! dans les coins les plus pittoresques de la Bretagne où des filles en coiffe immaculée fredonnent *Viens, poupoule!*

Il paraît qu'Ouessant possède un vieux brave homme de maire qui s'indigne contre la popularité récente de son île. Il en est à regretter le temps où Ouessant ne communiquait avec la terre ferme qu'une fois par semaine et par un mauvais voilier. Que dira-t-il donc cet été quand des centaines de touristes débarqueront sous le phare de Créach ? Ah ! ses tourments ne sont point finis, C'est le seul tort de M. Savignon : il a montré le chemin à la foule. Une île connue est une île perdue. Que ne savons-nous faire comme les Dieppois, Malouins et Basques de jadis. Ils découvrirent le monde et ne confièrent leur secret à personne.

§

Feu le cardinal Mathieu était beaucoup plus intelligent qu'il ne le paraissait. La **Chronique médicale** exhume une requête qu'il adressa jadis au pape touchant l'exercice de la médecine par les curés de campagne. Il dit aussi et ce morceau est assez curieux :

Et qu'on ne vous dise pas qu'il y a parfois indécence pour le prêtre à traiter certaines maladies. La théologie enseigne et ordonne qu'il intervienne dans les circonstances plus scabreuses et délicates de l'enfantement, si parfois il manquait de médecin ou de sage-femme. Du reste, il est des cas où il pourrait se récuser, et faire appel à l'intervention de l'un de ses confrères. Néanmoins, il est des infirmités cachées, dont la connaissance et les soins l'inciteraient plus à la vertu qu'aux défaillances. Les maladies dites honteuses ne sont pas de nature à porter à la débauche, bien au contraire. Et quelle porte ouverte aux humiliations de l'âme et à son retour au bien, que les soins donnés dans ces occasions qui humilient ! Il n'y a plus de secret pour cet autre Jésus, car au médecin qui voit tout, on revèle avec plus de franchise les fautes les plus intimes de son âme.

Il est un fait constant, et que les médecins eux-mêmes reconnaissent, c'est que la familiarité et le traitement des organes que nous sommes habitués à considérer comme cachés, voire honteux, en donnent plutôt le dégoût, *assueta vilescunt*. Nul n'est moins porté au plaisir de la chair que celui qui en connaît les infirmités repoussantes et les conséquences terribles. Ce sont ces excès de pruderie, ces réserves trop absolues, ces modestie répugnantes qui vont jusqu'à méconnaître les mortifications et les morales ablutions de l'hygiène, qui provoquent toutes les convoitises et tous les désordres. On n'est tenté de voir d'une vue malsaine que ce dont on se prive d'une manière trop absolue. On n'est tenté de porter ses mains à certains organes que quand, par excès de réserve, on les laisse ronger par la vermine. L'hygiène du corps, est plus morale que la modestie coupable, qui provoque à toutes les lubricités : *anima sana in corpore sano*. L'exercice de la méde-

ie, même dans ce qu'elle a de plus scabreux pour la faiblesse humaine, donc de nature à inspirer plus de vertu que de vice.
C'est le jansénisme infâme du dernier siècle qui a jeté le trouble dans la orale chretienne, la confusion et la honte dans les actes et les organes crés, et non pas honteux, de la génération et de la paternité : c'est une ure à Dieu créateur de tout ce que nous sommes.

§

Je trouve dans **l'Intermédiaire** cette lettre de Ballanche qui ontre une fois de plus que les idéalistes sont quelquefois les gens s plus pratiques, qu'il n'est personne comme eux pour concilier les térêts matériels et les spirituels. Certes, Ballanche n'eût pas spé-lé sur les œuvres de Voltaire, mais il s'arrangea pour tirer quel-ue profit du *Génie du Christianisme,* car on sait qu'avant d'être h de nos plus sévères rêveurs il fut, à Lyon, un commerçant en brairie :

20 décembre 1820.

... Une seule affaire a été fructueuse pour nous, c'est celle du *Génie du hristianisme*. Je n'ai pu l'avoir qu'avec de grands sacrifices d'argent. Et ême, je puis le dire à présent, je fus un peu téméraire pour le temps, car ous étions, à cette époque, loin d'être pourvus d'argent.
Nous avons eu d'abord à lutter contre les contrefaçons, qui eussent abso-ment perdu cette affaire, si nous ne fussions pas parvenus à couper le al dans sa racine. La première édition que nous fîmes fut très peu fruc-ueuse parce qu'elle fut calculée pour faire concurrence avec 3 contrefa-ons de ce livre qui inondaient alors la France. Nous en avons fait depuis eux éditions qui nous ont indemnisés puisque nous étions parvenus à net-yer de contrefaçons le commerce . Mais nous avions encore un autre ésavantage qui tenait à notre position. Nous étions obligés d'employer, our vendre notre livre avec succès, le ministère des libraires de Paris : ette seule nécessité nous obligeait, outre les remises ordinaires et extra-rdinaires de ce commerce, à subir encore une commission de 15 pour 100. nfin , une maison de Paris, par laquelle nous faisions en grande partie oculer notre édition, et qui paraissait l'une des plus fortement constituées, int à manquer par le malheur des circonstances. Nous perdîmes 12.000 fr.
En 1813, nous trouvâmes que le livre était épuisé entre nos mains, et u'il ne se vendait plus que comme un autre livre. Nous jugeâmes qu'il tait temps de nous en défaire, et qu'il ne fallait pas attendre que le débit n fût plus annullé. Notre calcul a été fort bon, puisqu'en effet, depuis que ous l'avons rétrocédé, il n'en a été fait qu'une seule édition : encore cette dition a été tirée à petit nombre...

La contrefaçon était encore en ce temps-là le fléau de la librairie. vignon en était resté un des centres les plus actifs.

R. DE BURY.

THÉATRE

Comédie Marigny : *Les Eclaireuses*, pièce en 4 actes, de M. Maurice Donnay (26 janvier).— Théatre des Arts : *On ne peut jamais dire*, comedie en 4 actes, de M. G. Bernard Shaw, version française de M. Augustin et Mme Henriette Hamon (28 janvier). — Odéon : *Le Mariage de Figaro* (reprise), comédie en 5 actes, de Beaumarchais, avec la musique de Mozart (12 mars). — Deux images du *Sourire*. — Memento.

Voilà ce que c'est que de se monter la tête. J'étais enchanté d'aller voir, à la Comédie-Marigny, la nouvelle pièce de M. Maurice Donnay : **Les Eclaireuses**. Je me disais : « Quel régal ! Quatre actes pleins d'esprit ! De la grâce, du charme ! Toute la légèreté d'un théâtre à la fois sentimental et blagueur ! Et une pièce sur le féminisme, de plus. Une pièce sur le féminisme, par un écrivain comme M. Maurice Donnay ! » Et je n'étais pas dans mon fauteuil depuis une demi-heure que mon enchantement tombait déjà. C'était cela, ce n'était que cela ? Je ne donne d'ailleurs mon impression ici qu'avec beaucoup de gêne. Je suis plein de timidité. J'en suis même confus, oui, c'est le mot. N'avoir pas su se plaire à une pièce de M. Maurice Donnay ! Ce ne peut être de sa faute. Ce doit être uniquement de la mienne. Je deviens trop difficile, trop exclusif. Je le sens bien. Je suis, en matière de théâtre, je puis dire en matière de littérature, comme ces gens qui se piquent depuis longtemps à la morphine et qui doivent sans cesse augmenter la dose pour ressentir encore quelque effet. Ce qui amuse autrui ne m'amuse plus. Ce qui le fait rire me laisse insensible. Ce qui lui semble osé m'apparaît presque fade. On crie au chef-d'œuvre et je ne vois rien d'extraordinaire. Mauvaise, bien mauvaise disposition, et bien injuste aussi, pour être critique dramatique. Du reste, les pièces ne sont pas faites pour les critiques. Elles sont faites pour le public. Heureusement !

Les Eclaireuses sont donc une pièce sur le feminisme. Elles sont même une pièce contre le féminisme. Mais rassurez-vous. Rien de sévère. Vous connaissez M. Maurice Donnay. Il ne saurait rien écrire sans parler de l'amour. Une femme, selon lui, féministe ou non, ne saurait se passer d'aimer. Elle ne saurait donc se passer d'un homme. *Les Eclaireuses* sont une pièce sur le féminisme régenté par l'amour. C'est dire s'il s'agit d'un féminisme peu agressif, et qui rend vite les armes. Ainsi nous n'avons pas ici une pièce à thèse. Nous n'avons qu'une comédie de plus sur l'amour. Elle contient d'ailleurs une trouvaille : la scène de l'homme séduit et qui menace de rompre si on ne l'épouse pas. On l'épouse et cela nous vaut au dernier acte une belle scène d'amour. Les scènes d'amour, au théâtre, sont toujours belles. Elles sont aussi toujours les mêmes. Elles sont également toutes plus fausses les unes que les autres. (Je parle surtout de notre théâtre actuel.) On ne parle pas ainsi d'amour dans la vie. On

serait ridicule. Il paraît qu'au théâtre cela devient très beau et il n'est pas de pièce qui n'ait la sienne. J'attends l'auteur qui osera non seulement s'en passer, ce qui n'est rien, mais s'en moquer. Les deux amants entreraient en scène, commenceraient leur petit duo, puis l'interrompant aussitôt: « Allons ! nous n'allons pas nous mettre à débiter la scène d'amour qu'on entend dans toutes les pièces. » Il y aurait plus d'un spectateur pour s'en réjouir. N'y aurait-il que moi, d'ailleurs, que cela me suffirait.

On a beaucoup appelé M. Bernard Shaw le Molière du xx^e^ siècle. Il est vrai que cette appellation lui vient surtout de ses traducteurs, M. et M^me^ Hamon. Cela est moins inquiétant. Il est bien certain, en effet, que M. Bernard Shaw n'a rien de Molière. Peindre des ridicules ne suffit pas pour être égalé à l'auteur de *Tartufe*. Il faut que ces peintures contiennent un caractère général d'humanité et que chacun puisse les reconnaître et s'y reconnaître. Qu'un Chinois, un Russe, un Anglais, un Espagnol, etc., soit misanthrope, il se comportera comme Alceste, et il pourra reconnaître dans ce personnage des parties de son caractère. De même, s'il est un imposteur et un faux dévot, ou s'il est un avare, il pourra se voir agir dans Tartufe ou dans Harpagon. De quelque nationalité que vous soyez, le caractère, les façons de tous ces personnages de Molière vous sont accessibles. Ils sont bien devant vous, entiers, vrais, vivants, dans leurs traits essentiels, le misanthrope, l'avare, le tartufe. C'est qu'ils sont humains, et qu'être humain cela ne consiste pas seulement à être Espagnol, ou Anglais, ou Français, ou Russe, mais à être ce que nous sommes tous pour une part égale et fondamentale, en dépit des nationalités, à savoir : un homme. Les personnages de M. Bernard Shaw, eux, sont Anglais, uniquement Anglais, rien qu'Anglais. Cela n'enlève rien au mérite de ses œuvres, qui restent de curieuses études de mœurs, mais cela en restreint beaucoup la portée. Et non seulement ces personnages ne sont qu'Anglais, mais encore ils sont des charges de certains caractères anglais. M. Bernard Shaw est Irlandais. Il y a, dans les portraits qu'il nous donne, quelque chose de la vieille haine de l'Irlandais pour l'Anglais proprement dit. Il n'est pas satirique simplement, uniquement, par don d'observation. Il l'est, et pour une plus grande part, par une sorte de revanche, de vengeance nationalistes. De là, tant de choses, dans ses pièces, qui nous déconcertent, nous paraissent outrées, quelquefois même invraisemblables jusqu'au grotesque. Voudrait-on parler des idées de M. Bernard Shaw? Ce serait bien plus à Ibsen qu'il s'apparenterait qu'à Molière. Encore, un Ibsen bien diminué, un Ibsen grimaçant, un peu clown, plus en effets et en cocasseries qu'en profondeur. M. Bernard Shaw excelle à nous présenter des choses souvent pas très neuves sous une forme drôle qui leur donne l'apparence de la nouveauté. Il est sur-

tout un inventeur de situations, ce qui n'est pas déjà un si mince mérite. Disons donc qu'il est un excellent satiriste, un très verveux et souvent très spirituel caricaturiste de certaines mœurs anglaises. Caricaturiste surtout, car ces personnages, comme les effets qu'il obtient, relèvent souvent plus de la charge que de la satire. Disons cela. Mais un Molière, même du xx^e^ siècle? Non. C'est à la fois beaucoup trop et complètement inexact.

Le Théâtre des Arts nous a donné récemment une nouvelle œuvre de M. Bernard Shaw : **On ne peut jamais dire**... A sa façon, c'est également une pièce sur le féminisme. Une pièce fantasque, certes, dans les personnages comme dans les situations. J'ai vu *Candida*. J'ai vu *la Profession de Madame Varren*. Je ne crois pas que M. Bernard Shaw ait jamais mieux inventé que dans cette nouvelle comédie, ni, c'est une justice à lui rendre, qu'il ait jamais été plus brillant dans le paradoxe et l'imprévu. Notez que je dis : brillant, et non pas : séduisant. Encore moins que dans ses autres pièces, ici, nous ne sentons pas. Nous n'avons que de l'étonnement, je dirai même de l'effarement. M. Bernard Shaw s'est amusé, visiblement, mais sa manière est un peu trop grosse pour nous, et nous ne voyons là que ce que j'ai dit plus haut : une charge. M^me^ Claudon vit depuis de nombreuses années séparée de son mari. Elle a deux enfants, un garçon, une fille, tous deux des jeunes gens. Garçon et fille élevés à la diable, ayant des idées étonnantes sur tout, et la plus entière liberté d'action et de jugement. Chez un dentiste, un beau jour, ils retrouvent leur père, qu'ils trouvent fort différent du père qu'ils se rêvaient. Ils l'invitent à déjeuner et passent leur temps à le couvrir de sarcasmes. En même temps, la jeune fille, Gloria, s'éprend vaguement du jeune dentiste, le seul personnage de la pièce qui offre un réel intérêt. Mais Gloria a des idées à elle sur l'amour et sur la façon dont un homme doit faire la cour à une femme. Elle n'a même que mépris pour ces choses et se tient comme fort au-dessus d'elles. C'est compliqué et assez étrange. Mais le dentiste est fort malin. Il sait ruser, il joue ferme le jeu voulu, plus adroit que la gamine qui croyait lui donner une leçon. A la fin, il faut bien qu'elle se rende. Elle qui voulait ignorer l'amour, elle n'a pu lui résister. Elle tombe dans les bras du jeune homme. C'est *Gloria victime*. Mais le plus curieux est dans le ton des rôles, et l'étrangeté des situations. Il faut entendre ce jeune dentiste, si franc, presque cynique, avec la plus parfaite aisance, dire à chaque instant, en substance : « Voyons, épousons-nous ? épousons-nous pas? Vous savez qu'il ne me reste plus que vingt-cinq centimes pour toute fortune. J'ai besoin de savoir. » Tout le long de la pièce, les situations sont délicates, presque épineuses, entre tous ces personnages n'ayant que des ironies les uns pour les autres. Mais chaque fois tout s'arrange, grâce

à un étonnant, un extraordinaire maître d'hôtel, qui sait à propos faire changer la conversation et rappeler chacun à plus de bon sens. A la fin, les époux eux-mêmes se raccommodent, au milieu d'un bal masqué, et par l'intermédiaire d'un avocat qui arrive en domino, avec un faux nez, et les manières les plus tragiques. Alors, chacun à son tour met un faux nez, le vieux père tout le premier, et la comédie finit ainsi, dans la mascarade, pendant que le maître d'hôtel, le philosophe de l'histoire, répète son mot favori : On ne peut jamais dire... Au reste, *On ne peut jamais dire ?...* est-ce bien cela ? Le titre de la comédie de M. Bernard Shaw est *You never can tell ?... Sait-on jamais ?...* serait plus exact, en même temps que plus expressif.

M. Jacques de Féraudy a fort bien joué le rôle du jeune dentiste, et M. Dayle, quoique soulignant et même appuyant un peu trop ses effets, celui du maître d'hôtel.

Je suis allé voir à l'Odéon **Le Mariage de Figaro**, avec la musique de Mozart et les divertissements. C'est un enchantement. Comme tout est vrai et vivant et charmant, dans cette œuvre, comme tout y est profond et amusé, quel sérieux et quelle légèreté, quelle émotion et qui sait rire aussitôt, et quels traits d'ironie qui en disent plus que bien de longs discours. Certains de nos auteurs d'aujourd'hui qui se croient obligés d'être ennuyeux parce qu'ils traitent des sujets sérieux, ou faiseurs de beau style pour ne pas dire grand'chose, devraient bien y aller prendre des leçons. Il n'y a de vrai théâtre que le théâtre comique, parce que le comique, c'est toute la vie. Je ne fais que chantonner depuis huit jours le couplet de Figaro :

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre est berger ;
Le hasard fit leur distance :
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense
Le trépas brise l'autel,
Et Voltaire est immortel !.. (*bis*)

J'avais oublié ceci. **Le Sourire** a publié dans son numéro du 23 janvier dernier deux curieuses images. L'une nous montre M. Paul Mounet en rémouleur, et l'autre M. Silvain en marchand de marrons, tous les deux pris sur le vif, au milieu des objets de leur petit métier. Et si vous saviez le naturel qu'ils ont l'un et l'autre ! A croire qu'ils n'ont jamais eu d'autre profession. Ces deux images ont été pour moi une véritable révélation. Je m'étais toujours dit, en voyant jouer ces messieurs, qu'il semblait leur manquer quelque chose, qu'ils n'avaient pas l'air d'être à leur vraie place, que ce n'était pas là leur vocation, en un mot. Je comprends, maintenant.

Memento. — Théâtre Réjane : *Alsace*, pièce en 3 actes, de MM. Gaston Leroux et Lucien Camille (10 janvier). — Grand Guignol : *Bonheur*, pièce de M. Pierre Veber. *Le Croissant noir*, drame de M. Jean Lallier. *Les Ficelles*, pièce de Giacosa, adaptation de M. Paul Géraldy et Mlle Darsenne. *S. O. S.*, drame en 2 actes, de MM. Charles Muller et Maurice Level. *Joli garçon*, comédie de M. André Mycho (11 mars). — Porte-Saint-Martin : *Cyrano de Bergerac* (reprise), comédie héroïque en 5 actes, en vers, de M. Edmond Rostand (15 mars).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

La Salle Ventadour. — Concerts Colonne : *Fête dans le Palais du Pharaon*, de M. E. Fanelli. — Théatre des Arts : *le Feu*, troisième entrée de *les Eléments*, ballet du Roi, musique de Destouches; *les Aveux indiscrets*, opera-comique de Monsigny; *Ma Mère l'Oye*, ballet de M. Maurice Ravel.

Les quotidiens ont mentionné récemment une intéressante nouvelle. Il paraîtrait que la Banque de France aurait l'intention d'abandonner l'édifice où florissait jadis le Théâtre des Italiens, et que M. Bérard, notre ministre des Beaux-Arts, songerait à y transporter l'Opéra-Comique remplacé place Boïeldieu par l'Odéon. Du déménagement de M. Antoine sur la rive droite de la Seine, je n'ai pas à parler ici, mais l'installation de l'Opéra-Comique à la **Salle Ventadour** me semble une idée des plus heureuses, dont on ne peut que souhaiter la prompte réalisation. Sous la direction de M. Albert Carré, laquelle, malgré tout ce qu'on est en droit d'y objecter, fut en somme des plus précieuses pour notre école française, notre vieil Opéra-Comique s'est complètement transformé. Il est devenu une sorte de succédané et même un rival souvent heureux de notre Académie Nationale de Musique et de Danse. Il possède aujourd'hui tous les éléments d'un véritable Théâtre-Lyrique, digne de ce nom, capable de cultiver la foule attirée par la beauté du spectacle et d'offrir à nos musiciens un débouché interdit aux dimensions comme aux errements de son concurrent mastodonte. La facétie d'un ingénieux architecte l'a logé dans un immeuble encombré d'escaliers, de couloirs, de dégagements, où la scène est minuscule, d'une incommodité suprêmissime, et propre tout au plus à jouer l'opérette, et dont, remplie jusqu'au maximum, la salle contient à peine assez de places pour couvrir les frais de l'entreprise. Le transfert projeté fournirait à l'Opéra-Comique de l'espace et la possibilité de bénéfices évidemment légitimes et même nécessaires. Et la musique n'y pourrait que gagner. M. Carré ne serait plus obligé de renoncer à représenter des ouvrages exigeant un orchestre composé de plus de soixante instrumentistes. C'est sans doute la principale raison qui nous a privés d'entendre chez lui *Elektra*, par exemple, et on ne saurait guère trop le blâmer d'avoir répugné à en donner une version

rchestrale simplifiée, proposée par l'auteur. D'autre part, outre que, ur un plateau plus vaste, le metteur en scène émérite pourrait donner toute sa mesure, démentir le grief de menu figulage excessif et soutenir brillamment la cause de l'art « français » du décor théâtral, dont il est le champion indiscuté, il y aurait enfin la faculté des changements à vue ; et s'il nous annonçait le *Don Juan* de Mozart « en deux actes », il ne serait plus acculé à nous le servir dépecé en presque une douzaine de tableaux distants de dix minutes ou un quart d'heure l'un de l'autre. Le théâtre où réside actuellement notre Opéra-Comique subventionné est le plus mal approprié qui soit à son objet, aussi peu favorable au spectable qu'à la musique. On assure qu'il en coûterait quelque 500.000 francs pour le nouvel aménagement de la Salle Ventadour. Ce serait vraiment un scandale que, dans notre budget de milliards, on ne pût consacrer cette somme à un projet intéressant notre culture artistique. On n'eut jamais si belle occasion de protéger l'art à bon marché. Mais, si la Banque de France voulait être bien gentille, elle pourrait, elle aussi, profiter d'une bonne occasion, en nous achetant tout bonnement notre Grrrand Opéra, où on a dépensé trente ou quarante millions. Elle en ferait une magnifique succursale, et, en le lui cédant à moitié prix, ce serait pour notre art national une excellente affaire. On en tirerait de quoi bâtir, pour nos deux scènes lyriques subventionnées, des théâtres non seulement pourvus de l'outillage moderne le plus perfectionné, mais destinés expressément à la musique ; non plus surannés et pompiers, avec leurs escaliers clinquants, leurs dorures, leur velours grenat, leur calamiteuse acoustique, leur salle où les trois quarts des gens ne voient rien et leur machinerie caduque, mais des théâtres modèles à tous égards, dans le genre de ceux dont Stuttgard a réalisé le modèle et de celui que M. Astruc à construit aux Champs-Elysées. Le théâtre est un admirable instrument de culture, et, chez un peuple gavé comme nous dès l'école de désuet classicisme puis abreuvé de reportage, de qui la sensibilité citadine et factice semble de plus en plus se plaire au littérarurisme chiqué, à la rimaillerie pommadée et à une dramaturgie vaudevillesque ou salonneuse, il n'en est guère de plus précieux que le théâtre qui vulgarise les chefs-d'œuvre de l'art lyrique. Il y a certes quelque honte à constater que la capitale de notre doux pays doive rougir à ce propos de la comparaison avec de modestes cités allemandes, et qu'il faille que ce soit chez nous l'initiative privée qui tente et réalise dans ce sens une entreprise alors inéluctablement réservée aux classes fortunées, tandis que notre Parlement républicain affiche envers l'art et la culture nationale autant d'indifférente parcimonie qu'ailleurs des cassettes royales déploient de sollicitude inlassable et de munificence.

§

M. Pierné a, comme on sait, découvert M. Fanelli et répare noblement l'injustice du sort en révélant inopinément ce talentueux inconnu. Il n'a pas abandonné son protégé, mais il semble qu'il soit en train de lui rendre un mauvais service en s'obstinant à ne considérer en lui que le précurseur. Les morceaux que cette fois il nous joua provoquèrent une évidente déception, et on se l'explique aisément. On dirait que M. Pierné a pour unique but de vouloir démontrer que M. Fanelli a inventé ce qu'on nomme aujourd'hui le debussysme, en écrivant des suites d'accords de neuvième et de quinte augmentée en 1886. Sans doute, on en doit féliciter le musicien, mais cela prouve simplement qu'il réagissait et vibrait spontanément à une ambiance harmonique alors universelle, et dont les origines remontaient assez loin déjà. C'est dans *Tristan*, composé par Wagner de 1857 à 1859, qu'on constate nettement l'élément essentiel de ce qui devint et fut baptisé l'harmonie « debussyste ». Je confesse l'y avoir méconnu longtemps, car il est des beautés en présence desquelles on n'a ni la velléité ni le courage de l'analyse. Cet accord de onzième naturelle (*Do-mi-Sol-***Si** *ƀ-Ré-*FA ♯), qui synthétise aujourd'hui la substance à peu près intégrale de l'harmonie, j'en ai trouvé depuis dans *Tristan* plus de quarante exemples ; on peut dire qu'il constitue la moëlle harmonique du chef-d'œuvre, et c'est à lui qu'est due la saveur caractéristique de certains thèmes des *Maîtres Chanteurs*. On n'en peut pas douter : c'est cette harmonie naturelle, qu'il entendait mystérieusement sourdre et quasi-fermenter dans les profondeurs de son génie, dont l'incoërcible hantise entraîna, contraignit Wagner à interrompre la composition de *Siegfred* pour se libérer, s'assouvir, et du même coup déclencher une rénovation nouvelle de l'art sonore. Depuis *Tristan*, le « debussysme » était dans l'air et, si l'appellation est légitime, c'est que le musicien de génie qui en reçut la gloire sut créer le premier, de cette harmonie novatrice, un langage radieusement homogène, affranchi, en sa spontanéité merveilleuse, de toute empreinte du passé et ouvrant des voies inconnues vers l'avenir. D'un Claude Debussy, rien n'est indifférent, et des essais analogues à ce que M. Pierné révéla de M. Fanelli offriraient l'intérêt du chemin parcouru jusqu'à *Pelléas* et les *Nocturnes*. De la part de M. Fanelli, ce sont des œuvres de jeunesse vieilles de vingt-sept ans, où on ne peut que discerner des promesses dont on ignore ce qu'il fût advenu, et qui ne sauraient guère qu'induire à regretter que le musicien n'ait pu s'adonner librement à son art. On l'avait déjà fait l'année dernière. Cette **Fête dans le Palais du Pharaon** continue d'illustrer le *Roman de la Momie*, lequel décidément paraît avoir exercé sur l'auteur une fas-

cination singulière. Il semblerait que cette importante composition, subdivisée elle-même en trois mouvements, formât après la précédente le centre d'un vaste triptyque, où elle occuperait la place du *Scherzo* dans la symphonie. On en concevrait mieux un presque exclusif parti pris décoratif qui ne laisse pas que de fatiguer quelque peu à la longue. Si tout ce pittoresque est propice à une orchestration assurément très remarquable pour l'époque où elle fut imaginée, l'inspiration, par contre, y pâtit en faculté expressive et la cohésion de l'œuvre n'en est pas moins fâcheusement atteinte. Cet ouvrage atteste évidemment que M. Fanelli avait beaucoup de talent en 1886, mais il est bien difficile de préjuger de telles prémisses dans un sens réellement novateur. Rien n'est plus éloigné de la conception « debussyste » que l'écriture de M. Fanelli. On rencontre dans sa polyphonie maintes imitations qui réjouiraient le cœur d'un bon scholiste, et, quoiqu'il abuse ici de l'accord de quinte augmentée, son œuvre cependant porte sa date sans fournir de péremptoire indication de tendance ni témoigner non plus d'une originalité bien dégagée. Et pourtant, malgré ses imperfections à toutes sortes d'égards excusables, la musique lointaine de M. Fanelli vaut certes largement au moins autant qu'une belle portion de l'inédit qu'on nous affiche le dimanche. Or, on raconte qu'il en a de plus récente, et qu'il préfère, en portefeuille ; on prétend même qu'il a repris la plume et produit du nouveau. Pourquoi M. Pierné ne lui demande-t-il pas cela et ne nous joue-t-il pas les œuvres mûries de l'artiste au lieu de s'acharner après le précurseur douteux?

§

L'activité pourtant exceptionnelle et justement vantée de M. Albert Carré semble décidément dépassée par celle de M. Jacques Rouché. La somme de travail qu'on réalise au Théâtre des Arts est vraiment extraordinaire, et, si ce travail apparaît un peu fiévreux, si ses résultats ne sont peut-être pas toujours, du moins à la répétition générale, impeccablement parfaits à tous points de vue, leur portée artistique compense amplement les possibles réserves de détail. La présence fréquente de M. Vincent d'Indy au pupitre du chef d'orchestre est significative et toute naturelle, car le Théâtre des Arts poursuit heureusement l'œuvre de vulgarisation féconde pour notre culture musicale, que la Schola avait inaugurée dans ses concerts. Et on ne peut guère contester que, présentées ainsi vivantes à la scène, dans un cadre adéquat et séduisant, ces restitutions du passé ne soient plus frappantes et d'un effet plus sûr sur un plus grand public. Le quatrième spectacle de musique apprit sans doute à beaucoup d'auditeurs le nom d'André-Cardinal Destouches (1672-1749). Cet épisode du **Feu**, choisi dans le ballet **les Eléments**, montre combien il mé-

riterait d'être plus répandu. Placé entre Lully mort en 1697 et Rameau qui n'aborda le théâtre que sur le tard (1733), Destouches surpasse évidemment ses deux voisins illustres en sensibilité ingénue. Il fut d'abord mousquetaire et composait d'instinct d'aimables chansons; puis il démissionna en 1696 afin de se vouer tout entier à un art où le poussait une vocation irrésistible. On peut douter qu'il s'y soit préparé par de longues études, puisque son premier ouvrage, *Issé*, parut un an après qu'il eut quitté l'armée. Sa musique, en tout cas, ne paraît nullement en souffrir, et peut-être y gagna de conserver indemne jusqu'au bout la fraîche spontanéité qui la distingue. Dans *le Feu*, que Destouches écrivit en 1721 dans la force de l'âge, il n'y a rien de pédant ni de poncif; en dépit du poème à la mode du temps, rien qui fleure l'emperruqué. La chose est bien rare dans « l'opéra français ». C'est un art du style le plus pur, où l'élégance propre au siècle s'exhausse à la noblesse et s'empreint d'une gravité sereine. Une constante justesse expressive confère à ces discours diserts un sens profondément humain. Cette musique respire une émotion infuse et s'élève sans effort jusqu'à une harmonieuse grandeur. La cérémonie religieuse évoque, cinquante ans à l'avance, ou tout au moins permet de pressentir le Gluck d'*Alceste*. Et peut-être, en effet, l'apparition du Chevalier chez nous eût-elle semblé moins inattendue, moins troublante, si Rameau avait possédé la sensibilité de Destouches. Empêtré de la déclamation tout oratoire de sa « tragédie mise en musique », notre opéra français périt par défaut de lyrisme, c'est-à-dire par amusicalité constitutionnelle. Et, si paradoxal que cela puisse paraître, ce lyrisme purement musical, qui devait le battre en brèche et le vaincre, surgit d'abord sous les espèces des *Bouffons italiens* si décriés depuis, dans la mélodie claire, égoïste, facile, mais candidement harmonique de l'*opera buffa*, dont *la Servante-Maîtresse* (1733) de Pergolèse est l'un des plus gracieux spécimens. De cette influence, qu'on s'évertua vainement de combattre, naquit notre opéra-comique, et il est assez curieux d'observer que les premiers essais qu'en tentèrent nos musiciens ne trahissent pas, pour ce genre devenu national entre tous, des prédispositions irréfutables. Il est vrai que **les Aveux indiscrets** (1759) sont l'œuvre de début de Monsigny et que le sujet prêtait plus à la farce un peu grosse qu'à l'esprit, à la finesse ou au charme. Cela s'écoute d'ailleurs fort agréablement, mais c'est un peu long et passablement monotone. La mélodie coulante des airs ne manque pas de banalité. Heureusement que la pièce est drôle et qu'on en rit. Le musicien se rattrape, après le dénouement, avec des danses pleines de verdeur et d'une inspiration parfois étonnamment moderne; mais ce ballet final n'est plus de l'opéra-comique. Le Théâtre des Arts reprenait le même soir *Ma Mère l'Oye*, le délicieux ballet de M. Maurice Ra-

qui procure toujours aux oreilles le plaisir le plus délicat. Il est mage qu'il n'en soit plus pareil aujourd'hui pour les yeux et n en ait tripatouillé et déplorablement gâché la chorégraphie inelle. Enfin, il importe de noter les excellents progrès d'une pe lyrique improvisée, en somme, il y a quelques mois. L'inter- ation de l'œuvre de Destouches fut d'une homogénéité remar- ble et Mlle Croiza s'y révéla vraiment une artiste admirable à s égards.

JEAN MARNOLD.

ART

premier Salon des Artistes animaliers (Galerie la Boétie). — Exposition Renoir nheim-Jeune). — Exposition F. Olivier (Galerie Reitlinger). — M. Roger x : *L'Art social* (1 vol. in-12, Fasquelle). — M. Raphael Petrucci : *Les Pein- Chinois* (1 vol. in-12, Laurens).

Pour leur premier Salon, les **Artistes animaliers** se sont cés sous l'invocation de Barye. Naturellement tous les artistes maliers ne sont pas groupés dans ce groupe ; ce serait méconnaître sprit même des groupes picturaux ; ces ensembles sont presque jours fragmentaires, et plus leurs appellations affirment l'idée de alité, plus ils sont partiels. Nous ne verrons donc là ni M. Peter, M. Bugatti, et il en manque d'autres encore, mais ceux qui sont nus ne manquent certes point de valeur et quelques invitations t été heureuses.

Rodin, invité, a envoyé sa *Centauresse* et l'on ne saurait vraiment e que ce rêve épique soit de la sculpture d'animalier, aussi Rodin joignit-il un morceau plus réaliste, un *Lion rugissant* d'une perbe allure ; ce petit bronze s'unit bien à ceux de Barye que ésentent les vitrines, mais c'est surtout Barye peintre que les Anima- rs ont voulu nous présenter, et ils l'ont fait largement et avec goût. oint de pages parmi ces aquarelles, ces peintures, ces lithographies, s dessins qui ne soient de premier ordre, avec une impression de e réelle et libre étonnante, et une émotion profonde du paysage tour des évocations de grands fauves. Ce sont là de beaux rêves nature abrupte et féroce. M. Paul Renouard, exact et précis, mon- e de nombreux et menus dessins.

Parmi les autres exposants : M. Bruno Liljefors, peintre notoire en uède, où il choisit ses sujets parmi les paysages et le pullulement oiseaux marins de l'archipel de Stockholm ; la couleur du pays, dans tte transcription, est un peu crue, agréable tout de même, et les nimaux bien tracés. Une chasse au lièvre où les chasseurs sont des igles est tout de même un peu anecdotique, mais enfin les quatre uvres de ce peintre ici, même cette chasse au lièvre, sont exemp-

tes en somme de cette sensiblerie ou de ces recherches de gentilles qui sont le grand danger de la représentation plastique des animaux. On ne trouve pas de sentimentalité dans l'art nerveux de M. Trobetzkoï, ni dans les chats de Steinlen toujours cherchés (soit picturalement soit sculpturalement) dans une vérité de mouvement rare, ni dans les animaux de M. Perrault-Harry dont les chiens sont un peu bien familiers, mais dont les chevaux bondissent avec une grâce légère, vraie, amusante, infiniment artiste. M. Manzana Pissarro est toujours fastueux et splendide. Ses animaux sur fond d'or, ses coqs versicolores, ses cygnes noirs seraient une belle illustration pour une histoire féerique où les bêtes parleraient avec lyrisme. Il y a chez M. Paul Jouve un singulier relief et une belle force de dessin. Citons aussi Mlle Denise, M. Deluermoz, M. Mérite, dont le *Lièvre blessé* aura certainement les honneurs de la gravure et le succès populaire ; M. Bourgeois, qui a dressé en chêne et en fer une robuste cheminée pour rendez-vous de chasse qui est de la belle décoration ; cette façon de sculpter le bois largement et par masses est la bonne. On se plaît aussi à regarder les animaux de M. Bigot, les sculptures de M. Pierre Christophe et les chevaux de M. Froment-Meurice, les dessins de M. Méhent et les bronzes de M. de Monard, dont la Chasse de l'Aigle (ici c'est le cheval que l'aigle chasse d'après Leconte de Lisle) est un bronze fort bien conçu, d'une jolie ligne ornementale, œuvre assez forte mais très élégante et dont les réductions seront sans doute assez nombreuses. M. Reboussin est un excellent peintre animalier, très apte à saisir des minutes pittoresques de la vie animale.

§

Chez Bernheim-Jeune cinquante-deux toiles présentent une analyse de l'œuvre de **Renoir**.

Il n'est point d'année de sa vie picturale qui ne soit représentée. Evidemment ce n'est point une exposition complète. Renoir paysagiste n'y est qu'indiqué, mais Renoir peintre de la femme y apparaît dans toute sa gloire, et dans tout son incessant effort à mieux dire ce qu'il voit, à définir plus nettement son style de la beauté et son choix de certaines figures pour les représenter. On ne revoit pas ici, sans émotion, des toiles anciennes qui furent parmi les plus éclatantes lors de ce renouveau de la couleur et de la vibration dont Renoir fut un des artisans essentiels.

La *Loge*, la *Femme au Lilas*, la *Grenouillère*, la *Fête de Pa* représentent un ancien Renoir au charme ouaté, frissonnant, ensoleillé, heureux, insinuant. On ne voit point non plus sans joie les œuvres de point de départ, deux grands nus savants et savoureux et un admirable portrait de femme où toutes les qualités de Renoir sont en germe, avec peut-être en plus une certaine émotion qui appar-

ns à la suite et que remplace peut-être un beau désir d'exacte
nificence.
s œuvres de la seconde manière, depuis 1885, montrent bien qu'à
oment un désir de construction plus forte, ou simplement plus
sée, commença à prendre le peintre. Il est intéressant de noter
lorsqu'une belle série d'œuvres nouvelles de Renoir fut présen-
chez Georges Petit, et indiqua les bases de cette seconde ma-
e, on s'accorda à dire que Renoir avait résolu de greffer sur la
érité et la plastique stricte des primitifs les belles trouvailles de
nces et de luminosité de l'impressionnisme. Quelques-uns dirent
c'était cela qu'il avait tenté, d'autres, mieux inspirés, déclarèrent
c'était là qu'il aboutissait. Ce n'est plus guère contestable, d'au-
que, on l'a déjà dit, et Mirbeau, dans sa préface du catalogue,
ison de le redire, le temps a donné raison à Renoir ; le coloris
ses toiles a gagné en éclat, en fraîcheur, en cohésion. Le peintre,
de sa palette, l'avait alors prédit et sa prédiction s'est réalisée.

§

alerie Reitlinger, **M. Fernand Olivier**, dans une exposi-
un peu nombreuse et resserrée, prouve un talent solide et clair.
artiste a beaucoup connu le monde, et a rapporté de son
iple un Tonkin curieux, et un Tunis délicat et mobile. Il s'est
si arrêté en Provence et notamment aux Martigues, et c'est peut-
là qu'il a trouvé ses notations les plus complètes ; les *Maisons*
ées ou les *Barques noires* sont de belles impressions, mais nous
voulons pas enfermer M. Olivier aux Martigues ; ce serait injuste,
son *Marché à Tunis* a une vie intéressante sans convention, avec
sens d'Orient très réel et très réaliste. Mais il n'est rien de tel que
ller jusqu'à la baie d'Along et vers les lointaines pagodes pour,
rentrant, mieux peindre les vieux quais d'accueil et bien dire com-
n de vaguettes y viennent mourir quiètement.

§

Roger Marx a été, en France, l'infatigable apôtre d'un des
s beaux rêves de l'humanité, celui de diluer partout de la beauté,
la créer ou de la savoir recueillir, de la discerner partout où elle
ste, dans ce que dit le passé ou dans ce qu'apporte aujourd'hui,
d'utiliser toute cette beauté à embellir la vie quotidienne. Une
e assez fausse tirée de la peinture ancienne et surtout de
ie des primitifs a induit de beaux et bons esprits à croire que le
ssé possédait toute l'harmonie, et qu'il n'y avait qu'à revenir à ses
dèles et à ses habitudes d'art et de métier. Raisonner ainsi amène-
t à conduire aux salles de mobilier du Louvre un récent million-
ire pour lui faire honte de ne point posséder chez lui un ensem-

ble de tant de goût. Raisonner ainsi serait aussi croire que tout amo blement du moyen âge était aussi beau qu'une salle reconstituée grands frais avec des pièces rares et magnifiques. Ruskin n'a vait point à ces exagérations, du moins a-t-il exclu de ses rêves d' tout l'outillage contemporain, toute la machine, pour recomman exclusivement à l'art décoratif le travail à la main; ceux qui suivirent et ceux qui le dépassèrent, tels William Morris, ne dé tèrent pas que quelques gaucheries ne vinssent affirmer que l'ob décoratif était bien l'œuvre d'un artisan artiste, ce à quoi les ind triels répliquèrent en imitant à la machine les hésitations, les liber les repentirs du travail à la main.

Dans le corps de théories que défend Roger Marx, le travail à machine est admis, et comment faire autrement quant un Rodin v prouve qu'il n'y a plus d'artisans sachant leur métier, que dans proportion infime, et alors ce n'est plus un artisan, c'est un artis artisan, un exposant à qui l'on aurait affaire. Un Metthey n'a très peu de rapports avec l'artisan des vieilles poteries popula qui nous plaisent, pas plus qu'un Carries, pas plus qu'un Galli un Lalique ne sont l'équivalent exact d'un potier, d'un verrier ou d orfèvre d'autrefois; il faut donc mettre le machinisme sous la m de l'artiste. C'est ainsi qu'on peut obtenir de belles œuvres d décoratif moderne. Ainsi fit Cheret pour l'affiche polychrome Roger Marx appela si justement une fresque mobile et viva parure toujours renouvelée de nos rues.

Le machinisme, on le conçoit, ne peut être utilisé pour l'esthéti que par des artisans artistes; il faut donc créer des artisans qui sach formuler les projets et d'autres qui puissent aider à leur réalisati Si l'on consulte les chefs des industries esthétiques, on les entendr plaindre de la loi Millerand et Colliard sur l'apprentissage, qui prive de bons exécutants. On peut y remédier par une loi nouv et les écoles d'art décoratif peuvent ici rendre les plus grands servi si elles sont bien dirigées. Mais il s'agit aussi d'éveiller des vocati d'artisans; l'effort de l'art à l'école peut y être utile. Une exposi d'art décoratif ou d'art social, bien faite avec le concours des artis peut provoquer une émulation utile. Roger Marx n'oublie point d diquer de quelle importance économique est pour la France le d loppement de son art décoratif. Au milieu de pays qui sans c produisent davantage par eux-mêmes et cherchent à s'émancipe son influence intellectuelle, elle doit imposer, par le goût et l'util ses productions esthétiques. Il faut pour cela qu'elle suive de v maîtres, les novateurs, qui seuls créent œuvre qui dure. Toute questions qui ont trait à l'Art social sont traitées avec une do mentation exceptionnelle, de la façon la plus nouvelle qui soit s le moindre espace dans ce beau livre de l'**Art social**, et Ana

France dit justement, dans sa préface à ce livre : « Pour louer le nouveau livre et l'œuvre entière de Roger Marx, il faudrait rappeler ses campagnes généreuses en faveur du bien, et pour le beau, citer toutes les œuvres qu'il a fondées, celles qu'il a préconisées, celles qu'il a su mener à bien, sans découragement, à travers des obstacles qui semblaient insurmontables ».

§

Le livre de Raphael Petrucci sur les **Peintres Chinois** est le premier beau livre qui embrasse complètement cette vaste matière. Dans les dimensions restreintes d'un volume de la collection des *Grands artistes* de Laurens, tout ce qu'on peut savoir de la peinture et des peintres chinois, d'après les sources, la plupart non traduites de la critique chinoise, se trouve présenté en ordre parfait. D'excellentes pages résumant ce que cet art a renfermé de métier, renseignent sur la ligne et le trait des Chinois, sur leur façon de comprendre la perspective. L'auteur déduit très justement par quelle erreur on a dit que les Chinois ignoraient la perspective. « Cette erreur provient de ce qu'on a confondu un système perspectif (le nôtre) avec la perspective tout entière. Il y a autant de systèmes perspectifs qu'il y a de lois conventionnelles pour la représentation de l'espace. » Il analyse la division des sujets dans la peinture chinoise, et aussi étudie les sources de l'inspiration chinoise d'après leur conception de la nature et l'idéographie que cette conception leur a dictée. On voit que, pour les artistes chinois, la précellence du type humain en peinture n'a jamais existé; ils n'ont donc point eu à élaborer tout cet effort moderne de la peinture occidentale qui a eu pour but de réagir contre la peinture héroïque pour lui substituer un art naturaliste. Le Bouddhisme ayant discerné la vie dans tous ses états, la peinture chinoise, qui y était d'ailleurs très préparée, a connu une familiarité avec les choses qu'aucun autre art n'a comportée. Mais on ne peut, en un fragment d'article, analyser tout ce que ce livre apporte de juste et de neuf. Il suffira de dire que ceux qui sont le plus au courant de l'art de l'Extrême-Orient y trouveront quelque chose à apprendre et, pour les profanes, c'est une bonne fortune que de rencontrer un travail à la fois aussi bref et aussi complet.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Wilhelm Holzamer : *Gedichte ;* Berlin, Egon Fleischel u. C°. M. 3. — Wilhelm Holzamer : *Pariser Erzaehlungen;* Berlin, ib., id., M. 3.— Wilhelm Holzamer : *Pendelschlaege ;* Berlin, ib.,id.,M 3 — Henri Lichtenberger : *Novalis* (*Ecrivains*

étrangers) ; Paris, Bloud, 2 fr. 50. — Charles-Louis Philippe : *Mutter und Kind ;* Berlin, Egon. Fleischel u. C° M. 2. — Paul Claudel : *Verkündigung*, Verlag der *Neuen Blaetter*, M. 2 — Memento.

Wilhelm Holzamer, le jeune écrivain allemand, décédé il y a quelques années et dont nous avons analysé longuement le dernier roman, *Der Entgleiste*, a laissé une série d'œuvres inédites qui sont maintenant livrées au public par les soins pieux de sa veuve, M^me^ Nina Mardon-Holzamer. C'est tout d'abord un volume de poèmes — **Gedichte** — où se retrouve la manière solide et consciencieuse de cet artiste dévoué a son art, et où, après un très bon portrait qui sert de frontispice, on peut lire en fac-simile ces deux vers :

Wenn ich tot bin, sollst Du mein Gedaechtnis feiern
Und in Liedern will ich und in Blumen leben.

[*Quand je serai mort tu célébreras ma mémoire,*
Je veux vivre parmi les poèmes et les fleurs.]

Sous le titre de **Pariser Erzæhlungen** ont été recueillies quelques nouvelles qui n'ont rien de particulièrement « parisien », mais qui ont été écrites pendant le long séjour que Wilhelm Holzamer fit parmi nous. La plus importante remplit la moitié du volume. C'est un petit roman qui nous fait assister aux efforts du « jeune Arno Strozzi », sculpteur au talent tourmenté, vainement appliqué à atteindre à des réalisations impossibles. — **Pendelschlæge**, le dernier recueil de Holzamer, dont on pourrait traduire le titre par « Oscillations du pendule », contient des récits et des légendes, nés au hasard de la carrière littéraire, et dont tous ne méritaient probablement pas de passer à la postérité. L'auteur a voulu fournir lui-même une explication du titre qu'il avait choisi, et il écrit : « Il y a dans tout un gémissement léger, comme si quelque chose glissait à côté de nous, comme une eau abondante qui coule vers l'infini, comme un vent passager qui mène au loin. Et il y a comme le tic-tac d'une horloge dont le pendule va et vient en décrivant d'amples oscillations et sans jamais s'arrêter, dont nous ne voyons pas les aiguilles et dont nous n'entendons pas la sonnerie ; de sorte que nous savons bien que le temps fuit, mais que nous en ignorons les heures et le perpétuel mouvement, et qu'ainsi une impression de durée pénètre en nous, parce que, autour de nous, tout est fugitif. »

§

Novalis.— M. Henri Lichtenberger a fort excellemment résumé, à l'usage du grand public, les travaux consacrés jusqu'à ce jour à Hardenberg, connu dans l'histoire littéraire sous le nom de Novalis.

s'est notamment servi avec fruit, ainsi qu'il le dit lui-même dans la bibliographie de son volume, de la substantielle thèse de doctorat soutenue en 1913 par M. Edouard Spenlé. « Je ne saurais recommander un guide plus sûr et plus agréable, écrit en effet M. Lichtenberger, au lecteur envieux de pénétrer plus avant dans le dédale complexe de la pensée de Novalis. La présente étude lui doit beaucoup, non seulement au point de vue du fond, mais aussi au point de vue de la forme. »

Pour rendre un écrivain étranger sensible au lecteur français, il faudrait peut-être autre chose qu'un simple résumé de sa vie et de son œuvre. En le rattachant à la pensée française, en montrant la signification qu'il peut avoir pour notre développement moral, on pénètre plus avant dans sa personnalité et l'on donne de son labeur une interprétation féconde. Il y a plus de vingt ans M. Maurice Pujo traduisait dans *l'Art et la Vie* certains écrits de Novalis. Peu de temps après, dans une étude publiée par *les Entretiens politiques et littéraires*, M. Jean Thorel, en s'attachant surtout à Novalis, établissait un lien entre les premiers romantiques allemands et les symbolistes français. Ce n'était pas sans signification non plus qu'un homme comme M. Maurice Maeterlinck prit la peine de traduire et de commenter *les Disciples de Saïs* et *les Fragments* et cela valait plus qu'une note de deux lignes intercalées dans la Bibliographie de ce volume.

Les doctrines philosophiques, religieuses et poétiques de Novalis sont connues. N'y aurait-il pas eu à écrire aussi un curieux chapitre sur la « politique » de Novalis? La critique allemande ne s'y est pas encore essayée. Ce fut Novalis qui, le premier, parmi les écrivains d'outre-Rhin, employa, en 1798, le mot *nationalité*. L'idée de l'Etat concret qui eut tant de peine à prendre corps en Allemagne, dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, lui doit quelques-unes de ses plus heureuses formules. L' « universalité allemande » était encore prônée par tous les écrivains qui n'avaient pas connu la domination napoléonienne et le « peuple allemand » s'efforçait vainement à imaginer qu'il pût jamais former une « nation ». Novalis définit ce rôle de l'Etat avec des formules que Louis XIV eût pu sanctionner : « Chez nous on proclame trop peu l'Etat : il devrait y avoir des annonciateurs de l'Etat, des missionnaires du patriotisme. » Et encore : « Un homme sans Etat est un sauvage. Toute culture vient des rapports de l'homme avec l'Etat. »

Ces quelques indications, qu'il serait facile de multiplier, suffiront à montrer comment on pourrait parler chez nous de *Novalis* d'une façon plus *vivante*. Elles n'enlèvent du reste rien au mérite de l'ouvrage publié par M. Lichtenberger.

§

L'éditeur Egon Fleischel, à Berlin, a entrepris de faire paraître une traduction des œuvres complètes de Charles-Louis Philippe. Elle comprendra 6 volumes et sera précédée d'une introduction de M. Wilhelm Südel, qui s'est également chargé de veiller à l'unité de cette intéressante tentative. Un premier volume, qui paraît séparément et qui formera le sixième de la collection, s'intitule **Mutter und Kind.** C'est la version littéraire de *la Mère et l'Enfant*, selon le texte paru après la mort de Philippe, et où sont rétablis les chapitres que l'auteur avait supprimés, « dans un excès de sévérité littéraire », ainsi qu'on prétend. Mme Fuhrmann-Paulsen s'est appliquée à rendre le texte original avec une scrupuleuse exactitude. Certaine étrangeté de son style ne s'adapte que plus parfaitement à rendre la langue si personnelle du jeune écrivain dont nous déplorons la perte.

Verkündigung. — Voici une autre traduction qui achèvera de montrer avec quelle attention intelligente l'Allemagne suit toutes les évolutions de la pensée française. Les *Neue Blaetter* consacrent un volume spécial à faire connaître *l'Annonce faite à Marie*, de M. Paul Claudel, dont M. Hegner, le directeur de cette revue, a traduit intégralement le texte. Sa version est consciencieuse et écrite dans une langue très dramatique.

Memento. — M. H. Pineau publie en tête de *la Revue Germanique* (mars-avril) une étude d'ensemble sur l'œuvre de Frank Wedekind. « Exalté aux nues, autant que vilipendé, Frank Wedekind est de tous les écrivains allemands contemporains, sinon le plus discuté, assurément le plus diversement jugé ; alors que d'aucuns voient en lui une sorte de Shakespeare moderne, beaucoup, haussant les épaules, affectent de ne le considérer que comme un cabotin de littérature, aussi vulgaire que bruyant ; cette divergence, à moins qu'elle ne soit le fait d'un double parti pris, d'admirateurs malgré tout et de détracteurs quand même, indique qu'en l'homme qui en est l'objet il y a une personnalité : comme telle, et quelle qu'elle puisse être, il vaut qu'on la connaisse. » Après avoir passé en revue les différentes productions de ce fécond écrivain, depuis *l'Eveil du printemps* (1891) jusqu'à *Franziska* (1912), en signalant les désagréments que lui valurent quelques-unes d'entre elles, M. Pineau est tout aussi hésitant qu'au début, quand il s'agit de classer ce singulier fantaisiste. Il ne s'étonne pas qu'on puisse ne pas l'aimer. « Mais si les uns lui reprochent la brutalité de son langage et le cynisme de ses idées, en l'évolution de la littérature, son genre, qui n'est que le naturalisme poussé à l'outrance, n'est pas moins légitime que celui, idéaliste et éthéré, de Hoffmannsthal, qui en est également issu, mais qui, par réaction, est devenu son contraire. D'autres lui en veulent de son pessimisme et lui savent maugré de n'avoir vu au monde que gens tarés, égoïsme partout et bestialité, les monstres au fond du cœur humain, serpents, chacals, hyènes, qu'il prend plaisir, toutes portes barrées, à exciter les uns contre les autres. Puisque aussi bien la lumière existe, nous voudrions, c'est sûr, qu'il en eût laissé filtrer quelque rayon dans son

œuvre. Cette œuvre, toutefois, si sombre qu'elle soit et grouillante en sa nuit, de fauves et d'horreurs, on ne saurait passer devant sans s'arrêter Nous ne pouvons pas ne pas nous attarder un instant à écouter le boniment du dompteur. Vous vous enfuyez, criant au scandale et rougissant. Pourtant, vous êtes bien obligés, en vous-mêmes, de convenir qu'en somme c'est cela la vie... Et alors, réfléchissant, vous devinez, sous le rictus de l'humoriste, une grande pitié. Ce dompteur aime ses bêtes. »

Deutsche Rundschau (mars) fournit la contribution de rigueur à l'histoire du soulèvement de la Prusse contre la domination napoléonienne il y a cent ans. Le général-major Gustave Dickhuth, qui fit naguère des conférences militaires devant l'empereur, a été chargé de l'écrire. Son étude, dont la revue donne la première partie, s'intitule *1813*. Dès les premières pages, nous nous apercevons que c'est en historien officiel que l'auteur a interprété son sujet et qu'il s'efforce de farder les événements pour prêter à Frédéric-Guillaume III un rôle qu'il ne joua point. Les monnaies commémoratives du centenaire portent comme inscription le premier vers du médiocre poète Clauren: « Le roi appela, et tout le monde accourut. » De même ceux qui s'appliquent aujourd'hui à dénaturer l'Histoire s'efforcent d'accréditer la légende que le roi approuva secrètement York lorsque le général commandant le contingent prussien signa la convention de Tauroggen (30 décembre 1812). Mais nous savons que c'est contre son gré et poussé par un irrésistible mouvement populaire que Frédéric-Guillaume se sépara de Napoléon. Le rôle de York, ainsi qu'il se précisa dans la suite, est également mal interprété par les écrivains qui, par ordre, faussent l'histoire. Sans l'arrivée de Stein à Kœnigsberg (22 janvier), de Stein qui venait avec pleins pouvoirs du tsar et qui organisa la résistance dont il fut l'âme, accomplissant ainsi un véritable acte révolutionnaire, tout le patriotisme de York eût été inutile. Mais Stein ne fut même pas nommé, au cours des fêtes de Kœnigsberg, que Guillaume II présida le 5 février dernier. Nous aurons l'occasion de revenir plus longuement sur tous ces « faux patriotiques ».

Das literarische Echo (15 mars) publie un article de M. A. von Gleichen-Russwurm qui s'intitule « le Chemin de la sensibilité ». L'auteur montre comment la passion selon le mode antique, glorifiée par les écrivains du XVIIe siècle, fit place peu à peu à la galanterie sentimentale pour aboutir enfin au romantisme. Du *Cid à Werther* il y a une longue étape à parcourir. M. de Gleichen la jalonne de quelques relais sans épuiser son sujet. — Sous le titre de « Baudelairiana », M. Erich Oesterheld signale les dernières publications relatives à l'auteur des *Fleurs du mal* parues tant en Allemagne qu'en France. On sait qu'une édition en 5 volumes des *Œuvres* de Baudelaire a été publiée en allemand par les soins de M. Max Bruns à Minden. *Les Fleurs du mal*, qui n'y figurent point, ont été traduites successivement par MM. Stefan George, Wolf von Kalkreuth et Stefan Zweig. Une Anthologie de poèmes de Baudelaire, traduits par divers, a été composée par M. Oesterheld qui a également donné le *Journal*. Celui-ci se propose de présenter prochainement au public allemand la « quintessence » des *Œuvres* posthumes recueillies par Jacques Crepet. — M. Richard M. Meyer, qui vient de faire paraître un *Nietzsche*, monument considérable sur lequel nous reviendrons, rend compte des recueils d' « Essais » parus ces mois-ci en Allemagne. Son article n'énumère pas moins de 45 titres !

Les *Süddeutsche Monatshefte* poursuivent la publication des papiers posthumes du peintre-graveur Karl Stauffer-Bern. Après les lettres de famille, voici quelques vers écrits après la tragédie douloureuse dont le souvenir est resté dans toutes les mémoires. Ils ont été composés en prison à Florence et ensuite dans la maison d'aliénés, où Stauffer fut interné avant d'être acquitté par les tribunaux italiens. Le volume qu'Otto Brahm consacra à ce génial artiste et à sa fin prématurée donne des détails sur les circonstances du drame passionnel qui, il y a plus de vingt ans, eut un retentissement si considérable. Les poèmes livrés aujourd'hui à la publicité affirment un véritable talent d'expression plastique. L'intensité dans sa manifestation des sentiments, malgré une certaine incohérence, est prodigieuse (février). — M. Fr. Schulze a trouvé dans les papiers inédits de Friedrich Dominicus Ring, conservés à la Bibliothèque universitaire de Fribourg, une lettre d'une dame A.-L. Volz, écrite de Wetzlar en date du 3 novembre 1772 et qui donne une relation circonstanciée du suicide de Jérusalsm. On sait que ce suicide inspira à Gœthe l'épisode final de *Werther*.— M. Urlich Rauscher rend compte d'une façon très amusante des dernières représentations théâtrales de Berlin (mars).

Zeitschrift für Bücherfreunde (février) fait paraître une étude de M. Walter Graeff sur l'introduction de la lithographie en Italie. Le premier établissement d'industrie lithographique fut créé à Rome en 1805 par les frères Andreas et Giovanni Dall' Armi, fils d'un banquier italien établi à Munich, qui collaborèrent avec un certain Raphaël Winter. L'auteur reproduit des estampes sorties de ces premières presses.

Deutsche Kunst und Dekoration (mars) est consacré en grande partie aux dessins, aquarelles et gravures exposés au Salon de la Sécession de Berlin. L'article est signé par Robert Breuer et les reproductions permettent de constater que notre XVIII^e^, tel que l'avait interprété Beardsley, est de plus en plus à la mode en Allemagne. M. Ludwig Kainer, de Munich, a donné une série de transpositions des ballets russes qui sont tout à fait suggestives.

HENRI ALBERT.

LETTRES PORTUGAISES

Théophilo Braga : *Soluçoès positivas da Politica portugueza :* Lello e Irmâo, Porto. — Eduardo de Noronha : *A porta da Havanesa ;* Magalhaes e Moniz, Porto. — E. de Noronha : *O Passado ;* Magalhâes e Moniz, Porto. — Silva Pinto : *Saldos ;* Magalhâes e Moniz, Porto. — Villa-Moura : *Vida litteraria e politica ;* Magalhâes e Moniz, Porto. — Villa Moura : *Nova Sapho ;* Ferreira, Lisbonne. — Mario de Sà-Carneiro : *Principio ;* Ferreira, Lisbonne. — Augusto de Brito : *Flor de Larangeira ;* França e Armenio, Coïmbre. — Veiga Simoès : *Sombras ;* Magalhâes e Moniz, Porto. — Memento.

Dans un discours prononcé par Alexandre Braga, au cours de la session solennelle d'hommage national à l'ancien président du gouvernement provisoire, le 24 mars 1912, l'orateur put à juste titre proclamer que la victoire des institutions nouvelles était due à l'œuvre éducatrice du Maître. Tous ceux qui ont écrit ou pensé depuis un demi-siècle, tous ceux qui ont fait la République ont subi, en effet,

l'influence de sa parole et de sa pensée. Théophilo Braga a vaincu par l'idée, et c'est en exaltant le sentiment national, en en révélant les nécessités scientifiques, en proclamant l'urgence d'instruire le peuple qu'il a ruiné le trône. Il est donc particulièrement intéressant de connaître la méthode du vainqueur et les raisons de la victoire. C'est ce que Théophilo Braga s'est chargé d'exposer lui-même au cours des deux volumes qu'il intitule **Solutions positives de la Politique portugaise.** Il y dénonce l'hypocrisie de la Monarchie libérale, les méfaits de la pédantocratie, l'impuissance du rotativisme dominé par des pouvoirs occultes, les dictatures avilissantes; il invoque la nécessité de garanties civiques effectives et, l'histoire à la main, il s'efforce de montrer que la monarchie est une forme politique périmée, incapable de donner satisfaction aux aspirations du monde moderne, et qui n'a réussi à se survivre que grâce à son alliance avec le cléricalisme.

Il termine par une savante exégèse de la question religieuse en Portugal touchant le rôle des Jésuites, qui corrobore d'arguments nouveaux l'armature historique et philosophique de la doctrine républicaine. Au cours de ces pages noblement combatives, il est beaucoup question de la France, qui est ici manifestement l'inspiratrice, et je me permets de penser que les Français auraient quelque chose à gagner s'ils pouvaient prendre connaissance de ce solide faisceau de preuves démocratiques.

Par ces temps d'anarchie intellectuelle et verbale, où le talent se nourrit de scepticisme et se dépense volontiers en polémiques adroites, en combinaisons artificieuses, mais sans portée véritable, il n'est pas rare qu'un léger sourire accueille l'homme demeuré capable d'avoir un système d'idées cohérentes, dont l'assemblage stratégique ait pour objet de pousser les énergies du présent à la conquête de l'avenir.

A vouloir réaliser trop tôt des conceptions fragmentairement rédemptrices, nos enthousiasmes se sont émoussés ; nous avons honte de nos accès de romantisme, et nous prenons en pitié ceux dont nous croyons la logique plus ou moins entachée de sentiment.

Mais comment ferons-nous pour agir, si le Sentiment disparaît ? Craignons d'être encore une fois dupes, en cherchant à le supprimer ; car il se peut que nous substituions aux entraînements de l'idéal de plates raisons égoïstes. Et ce n'est pas parce que celles-ci auront perdu toute générosité qu'elles seront devenues moins partiales. Nous allons ainsi, presque sans nous en douter, jusqu'aux limites extrêmes de l'individualisme analytique, hostile à tout sacrifice de solidarité spontanée, et faute d'esprit créateur, faute de découvrir le rythme essentiel qui règle d'amour les pulsations de l'époque, nous retournons simplement vers les harmonies du passé. Fatigués de chercher des compromis dont l'épreuve nous déçoit, nous nous résí-

gnons à admirer la noble ordonnance des lignes du vieux temple classique et regrettons d'en être sortis. Mais le vieux temple n'est plus que ruines, hélas ! Va-t-on le restaurer ? Va-t-on en bâtir un autre sur le même plan ? Nous oublions que chaque ère humaine doit concevoir une architecture à son usage. Certes, il y a des lois immuables et qu'il faut d'abord connaître ; mais nous n'avons pas à emprunter aux ancêtres autre chose que cette connaissance, et les modèles qu'ils nous ont laissés doivent rester pour nous de simples symboles.

En nous révélant les beautés du monde classique, la Renaissance, hélas ! propagea le goût funeste du pastiche et, comme tout s'enchaîne fatalement dans les sociétés humaines, il serait faux de croire que l'Art seul en souffrît. Le dogmatisme et l'abstration pénétrèrent dans l'enseignement, dans l'éducation et corrompirent la politique. Depuis lors, à travers les régimes les plus divers, le centralisme, négateur de toute vie sociale active, n'a cessé de s'aggraver.

Au fait, le malaise des pays latins et la décadence qu'on leur impute prennent leur source dans ce centralisme individualiste et césarien, qui n'est que l'imitation des formes politiques de la décadence romaine, perpétuées par la discipline catholique. Le *Divide et impera* s'exerce ainsi sans scrupules au bénéfice des oligarchies bourgeoises, cependant que le peuple cherche à générer, en fonction des réalités économiques de l'heure présente, les organismes sociaux et autonomes de la démocratie. Ainsi, par une sorte d'évolution spontanée dont les privilégiés du moment chercheront sans doute à faire dévier à leur profit les directions, pourra naître une politique vraiment vivante et organique, inspirée de faits concrets, en dehors des vaines abstractions et des stériles habiletés. Nous en aurons fini alors avec les révolutions et avec l'esprit révolutionnaire.

En attendant, l'histoire au jour le jour déroule ses pages, que l'Art de place en place aidera plus tard à revivre.

D'une plume alerte et légère, Eduardo de Noronha, qui erra durant dix-sept ans sous toutes les latitudes, qui a beaucoup vu et beaucoup retenu et qui cause plus qu'il ne raconte, met en scène, dans **Au seuil de la Maison havanaise**, un demi-siècle d'histoire lusitanienne. La *Maison havanaise* est un débit de tabacs de Lisbonne où passèrent toutes les figures de renom, belles ou laides, de la vie portugaise. Ainsi, à la faveur d'une intrigue peu serrée et pour tout dire insignifiante, l'auteur fait défiler sous les yeux du lecteur tous les personnages célèbres du pays, en politique, en art, en littérature, ainsi que les épisodes ou anecdotes les plus typiques où ils ont pu se trouver mêlés.

Nous apprenons ainsi que les premiers mouvements d'émancipation démocratique ont été des émeutes d'étudiants, nous revivons les

diverses crises du libéralisme en Portugal, les transes de l'Ultimatum et du soulèvement de Porto, jusqu'à la Révolution du Cinq Octobre. Au passage, nous saluons la haute figure du ministre Fontes Pereira de Mello et, la causerie aidant, nous assistons même à la fuite mouvementée de l'Impératrice Eugénie, lors des événements du 4 septembre 1870.

Eduardo de Noronha veut instruire en amusant, sans prétention. Parfois, il semble se laisser aller au fil de ses souvenirs de voyage, qui sont surtout faits de menus événements. Ainsi dans **Le Passé** il nous emmène autour de l'Afrique à Loanda, au Cap ; d'un trait parfois il fixe une physionomie. Il va de Wellington à Edouard VII et de Bismarck à Stanley, évoquant à coups d'anecdotes les plus considérables événements de l'histoire du monde. Que ne possède-t-il la verve spirituelle d'Eça ou le verbe coloré de Fialho ? Il ne vise pas si haut et, se contentant d'être simple, il demeure intéressant.

A propos d'histoire au jour le jour, Silva Pinto nous sert un autre régal, **Saldos**. Oh! c'est un plat d'épices à la portugaise, tel que seul le grand Camillo Castello Branco sut les préparer. Silva Pinto a gardé le secret national de cet humour péninsulaire, où le sarcasme se mêle à la tristesse et qui fait songer à Cervantès. Et quelle langue est la sienne, brave, nerveuse, et sentant son terroir ! Ces notes satiriques, rédigées sur le champ de bataille des événements de 1895 à 1910, ont une saveur presque unique, et nul maniérisme français ne les dépare.

Le vicomte de Villa-Moura, qui possède également le don du style, évoque aux pages de son livre, **Vie littéraire et politique**, la figure franche et souffrante de celui qui fut le grand ami du poète Cesario Verde et que méconnaissent un peu ses contemporains. Silva Pinto est la sincérité même, et les grands triomphes n'illustrent que rarement ces lutteurs indépendants de la vérité. C'est un délicat, comme fut Cesario, dont le lyrisme s'inspira toujours directement dans la réalité et qui par là même fut en Portugal un novateur.

En quelques traits nets, pénétrants et sûrs M. de Villa-Moura caractérise les personnalités qu'il nous présente avec le milieu où elles évoluent, de Sampaio Bruno au Père Senna Freitas, et de Fialho d'Almeida à Eugenio de Castro. Hors de toutes préférences doctrinales, il sait juger, en artiste, et se fait un point d'honneur de l'indépendance absolue. La Critique, la Presse, le Roman, le Théâtre, l'Art oratoire sont ainsi tour à tour le prétexte de fines observations rehaussées d'humour et parées de justesse. Les notes incisives que l'auteur intitule *Pages extravagantes* ont une saveur caustique particulière. M. de Villa-Moura y fraternise avec Silva Pinto, avec Camillo, et le polémiste nous prépare ainsi à mieux goûter l'orateur

parlementaire, dont les discours illustrent la partie finale du volume.

En vérité, cet écrivain possède une extraordinaire diversité d'aptitudes. Voici de lui un roman récemment paru : **Nouvelle Sapho**, lyrique, angoissé, pervers et qui met en scène l'impossible amour s'efforçant d'étreindre la Beauté sous tous ses aspects, pour en aspirer l'âme inaccessible. Que nous voilà loin des questions économiques et de l'enseignement primaire ! Maria Peregrina symbolise la recherche éperdue du mystère de la vie par l'exaltation des sens, et, au bout de ses expériences de volupté, elle ne peut rencontrer que la mort, divine initiatrice. Sœur d'Oscar Wilde et de Renée Vivien, cette Maria Peregrina, que la morale bourgeoise a mise à l'index, a quelque chose de Néron et d'Hamlet. Mais le personnage imaginé par M. de Villa-Moura est-il autre chose qu'un glorieux symbole ? Les êtres supérieurs résument en eux les grandes mélancolies de toute une race et les vivent tragiquement pour en nourrir leur génie, en s'abolissant eux-mêmes. Nous sommes ici très près de d'Annunzio ; mais les nouvelles générations se tournent vers une beauté déjà différente, celle qui jaillit des œuvres d'utilité directe. Les messes noires ont fait leur temps.

Il convient d'insister quelque peu, toutefois, sur cette tendance au *néronisme*, qui caractérise beaucoup d'artistes méridionaux. Elle est assez nette chez Antonio Patricio, l'auteur de *l'Homme aux Fontaines*, et voici que le jeune conteur de **Principio**, Mario de Sà-Carneiro, dans toute la grâce voluptueuse de son imagination passionnée, nous révèle à son tour un penchant analogue. *Folie*, *Inceste* sont deux études de pathologie sensuelle, que l'on aimerait plus resserrées, mais qui détaillent certaines névroses avec un art déjà sûr. Ces tragédies ne sont pas de la vie ordinaire et — trait bien méridional — le héros est toujours un artiste, un contemplatif, jamais un homme d'action pure. La physionomie du dramaturge Luis de Monforte, par exemple, n'en est pas moins captivante ; mais son cas resterait banal, s'il ne devenait fou.

L'art de M. Augusto de Brito est tout autre. Son roman **Fleur d'oranger** nous le montre beaucoup moins préoccupé d'originalité que de naturel, d'analyse psychopathique que d'émotion sentimentale. Il a le mérite assez rare d'écrire une bonne langue élégante et sobre, moins musicale, certes, que celle de Mario de Sà-Carneiro, mais sans lourdeur ; il sait manier le dialogue et présenter ses personnages. Le livre, écrit en l'honneur de la femme portugaise, laborieuse et dévouée, met en scène des épisodes de la vie de Coïmbre et vaut d'être lu.

Dans sa pièce en trois actes et en prose intitulée **Ombres**, le lettré délicat qu'est M. Veiga Simoès traite à la manière ibsénienne

h thème psychologique de large portée humaine, mais d'où tout élé-ent morbide est également absent. Alvaro, le romancier, doit choi-r entre l'œuvre et la vie, et chacune de ces deux directions s'in-rne dans une femme. Le leit-motiv de la jalousie est adroitement ésenté ; l'action finement dialoguée progresse vers son dénoû-ent sans secousses, mais ce dénoûment lui-même est-il véritable-ent organique, et les personnages ne vérifient-ils pas un peu trop titre de la pièce ? En tout cas, cette œuvre nouvelle fait grand hon-eur au jeune auteur de *Nitokris* et nous laisse concevoir à son ujet les plus belles espérances.

Memento. — *Bartholomeo Marinheiro* d'Affonso Lopes-Vieira est un etit chef-d'œuvre de poésie destiné aux enfants.

Des échos de Camoens s'y mêlent harmonieusement aux réminiscences du olk-lore maritime. *Nuvem de Oiro* de Julio Brandão place le poète du *ardin de la mort* parmi les plus parfaits lyriques de Portugal ; il oint à la suavité d'une forme pure la force du sentiment et la grâce du onge. *Sol creador* d'Alberto Monsaraz affirme la noblesse héréditaire d'un on poétique, servi par un métier sûr. *O Doido e a morte* de Teixeira de Pascoaes donne une suite éloquente à ce poème visionnaire qui s'intitule *Retour au Paradis*. *Horas claras* et *Livro de Trovas* de Mario Pacheco ont du rythme, de l'émotion, de la grâce. Almachio Diniz publie une fort udicieuse *Anthologia da lingua vernacula* destinée aux écoles. Notre prochaine chronique sera consacrée aux poètes.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES ROUMAINES

J. G Duca : *Situation créée à la Roumanie par les derniers événements des Balkans;* Viata Românească, Jassy. — C. S. : *Les leçons de la guerre balkanique;* id. — D. Draghicescu : *Notre idéal national et la situation extérieure;* Noua Revista româna, Bucarest. — Memento.

Une importante revue roumaine se demande, dans un de ses derniers numéros, comment il se peut faire, « en ces temps de vastes et urgentes préoccupations de politique mondiale, que le *Mercure de France* ne publie rien sur les problèmes d'aujourd'hui, pas plus que si les questions à l'ordre du jour n'existaient pas ».

La réponse, — nos lecteurs ont eu le temps de s'en apercevoir, — c'est que, par principe, le *Mercure* ne se mêle pas de politique. Et serait-ce pas le plus réel témoignage de sollicitude et de confiance que de s'en remettre aux politiciens de la politique à faire, et aux intéressés de la défense de leurs intérêts ? Quant aux questions courantes, selon le mot de d'Aurevilly, il n'y a qu'à les laisser courir...

Néanmoins, dans cette chronique, qui ne veut, le plus souvent, tenir aucun compte des bisbilles de l'actualité, mais qui se doit de signaler un mouvement d'opinion aussi profond que celui provoqué

par la guerre des Balkans, je me vois obligé, par l'abondance même de la matière, de résumer la *nouvelle situation créée à la Roumanie* par l'effondrement de la Turquie et les *leçons* qu'elle peut tirer des événements en cours. C'est l'avenir de la Roumanie, de la Grande Roumanie qui est en jeu.

Beaucoup d'encre, parfois corrosive, et encore plus de paroles, parfois sensées, ont coulé à ce sujet. Je laisse de côté une avalanche de brochures de circonstance, documentées avec plus ou moins d'esprit de parti, et d'un chauvinisme par trop déclamatoire; mais je retiens les données de certaines études, dont la franchise égale le calme et la perspicacité. Et je dois dire que, si le nombre des arbres n'empêche pas de voir la forêt, et si une partie seulement de ce qui a été couché sur le papier devait se transformer — à l'allemande — en réalité vivante et prendre corps, la Roumanie sortirait de l'épreuve grandie, fortifiée, mûrie pour les éventualités futures. Elle a peché jusqu'ici par imprévoyance; mais ses difficultés actuelles, en lui dessillant les yeux, lui seront sans doute plus salutaires que ne l'auraient été des succès trop rapides; on ne peut que souhaiter de la voir bénéficier de cette heure de recueillement.

« Nous avons manqué le moment historique », s'écrie M. J.-G. Duca dans une conférence faite à Bucarest et parue au n° de janvier de la *Viata Românească*. « Quelques compensations que nous obtenions, la Roumanie sort de cette guerre diminuée dans son importance internationale; nous avons perdu la situation prépondérante, le prestige que nous avions jusqu'ici dans l'Est européen, et rien ne pourra nous les rendre. Voilà la vérité dont nous devons bien nous pénétrer. » La Turquie servait, pour la Roumanie, de contrepoids à l'élément slave et lui assurait, vis-à-vis des petits Etats du Sud, la situation privilégiée qui seule compensait les sérieux désavantages de sa position géographique. Mais la Turquie étant vouée à une ruine certaine, — la faute grave a été de n'avoir pas su s'en apercevoir à temps, — la Roumanie devait entrer d'emblée dans la Confédération balcanique; déterminer d'avance, d'accord avec les Bulgares, les conditions de sa neutralité. C'était le seul moyen d'obtenir avec honneur ce qu'elle pouvait désirer et de conserver son mot à dire dans la péninsule. Elle s'en est abstenue par fidélité à son principe d'exclusivisme politique, par condescendance pour l'Autriche : elle saura éviter à l'avenir cette politique d'inféodation, complétera son système d'alliances et s'appuiera davantage aussi sur ses propres forces, après avoir travaillé à affermir la situation intérieure.

C'est sur celle-ci qu'insiste l'économiste C. Stere, ex-ministre, dans le même numéro de la même Revue, dont il est directeur. Au risque de se faire malmener, comme ces personnes qui, pour avoir eu la naïveté de laisser échapper en public des remarques un peu trop

cères, se sont vu non seulement brutaliser par la foule dans les s, mais encore coffrer par la police, M. Stere ose avancer que les umains ont eu bien tort jusqu'à présent de traiter leurs voisins de p haut et que des sentiments hostiles à l'égard de la Bulgarie aient aujourd'hui moins justifiés que jamais. Il explique les magni- ues succès bulgares par l'organisation et l'union vraiment natio- les, la solidarité consciente du peuple tout entier, éclairé et libre. à regard sur la Roumanie le ramène à ses constatations de 1906 et montre l'abîme aussi béant qu'en 1857 entre la classe dirigeante la population des campagnes isolée dans ses villages, comme si le ys appartenait à deux races distinctes et ennemies ; le déséquilibre cial est demeuré tel que le dépeint l'historien des paysans francs de dis, M. Radu Rosetti : « De toutes les contrées habitées par les oumains, c'est la Roumanie libre, c'est-à-dire son propre pays, où campagnard est traité de la façon la plus inhumaine, dépouillé de s droits les plus anciens. Les provinces roumaines sont d'autant us prospères qu'elles ont été depuis longtemps détachées du tronc la Roumanie libre, et les plus prospères sont celles qui n'ont été mais rattachées à ce tronc ! »... Reprenant le mot de Nic. Jorga, l'au- ur propose d'aviser tout d'abord aux « compensations intérieures » esquisse un vaste plan de réformes... Seulement, ce ne sont pas s lois qui manquent en Roumanie; les réformes devront consister rtout à les rendre bonnes et à les faire appliquer impartialement. Dans un article de tête d'un journal très sérieux, à la date de ce 6 février v. s. dernier (12 mars), on pouvait lire cette jolie fanfaron- ade, caractéristique d'une mentalité assez répandue, puisque c'est avis, non d'un paysan madré, mais d'un rédacteur peut-être en hef, journaliste sans doute instruit : « Pour remédier au mal (et . B. il s'agit du *Corps didactique !*) il ne suffira pas de modifier a loi, car nous sommes assez intelligents, nous autres Roumains, our savoir, chacun selon ses besoins, *interpréter* la loi, quelle qu'elle soit. » L'article entier du reste est admirable. Il n'y aurait qu'à le suivre mot à mot pour savoir où appliquer les réformes.)

Dans la *Noua Revista romàna*, M. D. Draghicescu, professeur à l'Université de Bucarest, prend les choses de plus haut et regarde beaucoup plus loin. L'auteur érudit et pénétrant de la *Psychologie du peuple roumain* a le coup d'œil d'ensemble. Il développe la thèse que la Roumanie a tout intérêt à vivre en bonnes et étroites rela- tions avec ses voisins du Sud, et de leur faire à eux-mêmes bien apprécier son amitié, au besoin par une petite démonstration à main armée : « L'occupation du quadrilatère... serait un gage d'ami- tié respectueuse, de rapports cordiaux, d'estime réciproque et même une monnaie de compensation pour les profits que nous pourrons réaliser ultérieurement sur l'héritage de l'Autriche. » Car pour M. Dra-

ghicescu, — et il y voit clair, — l'Autriche, vouée au démembrement par les tendances antagonistes de ses multiples nationalités, n'a déjà plus de raison d'être. L'équilibre de l'Europe, qu'elle maintenait, sera rétabli par la formation d'une grande puissance orientale, organisée en confédération, consolidée par l'adhésion de la Roumanie, comportant un groupe solidaire de 35 à 40 millions d'hommes. L'Union balcanique s'affilierait naturellement à la politique franco-russe, mais pourrait aussi cultiver l'amitié de l'Italie et contracter même avec elle une étroite alliance, une double-entente qui leur assurerait la toute-puissance dans le Sud-Est européen.

Quant au danger de la slavisation, M. Draghicescu l'écarte judicieusement : il n'y a aucune probabilité pour qu'un bloc unitaire de 15 millions de Roumains, acquis à un idéal national, conscient de son importance et de ses moyens, résiste moins à l'infiltration slave que ne l'a fait pendant des siècles l'élément roumain épars en menus états divisés. Sans compter que les Bulgares, pas plus que les Serbes, ne poussent l'amour de la Russie jusqu'à vouloir lui sacrifier leur personnalité et se fondre de gaîté de cœur dans la masse moscovite. C'est donc un bonheur pour eux que la Dobroudja les sépare du grand empire : si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer ; et la Roumanie peut la garder en paix. Au fur et à mesure que la Russie cédera d'ailleurs aux convulsions socialistes qui l'agitent, elle pensera de moins en moins à dénationaliser les races qui lui sont même soumises, et au contraire le régime démocratique ne pourra que rendre leur indépendance ethnique aux populations hétérogènes qu'englobent ses immenses frontières.

L'Alliance balkanique, avec la Roumanie en tête, aura encore l'avantage de résoudre le problème de la possession de Constantinople : il deviendrait le centre commercial de la Confédération ; les Dardanelles demeureraient ouvertes à la Russie sans que les intérêts d'aucune grande puissance en fussent lésés. Ainsi une union indissoluble des Roumains, Bulgares, Serbes, rapprochés déjà par la communauté des croyances, des coutumes, des intérêts, des revendications, des aspirations, par le mélange du sang et du vocabulaire, réaliserait pour chacun leur rêve de grandeur et leur permettrait de remplir un rôle que M. Draghicescu n'hésite pas à qualifier d'« impérial » dans les destinées futures de l'Europe.

Memento. — A l'Académie Roumaine, fête du 80e anniversaire de Dém. A. Sturdza, ex-premier ministre et chef du parti libéral, historien et numismate, qui fait partie de la docte assemblée depuis 42 ans, et depuis 30 ans est son secrétaire général. A cette occasion M. Sturdza lui a fait un don de 100.000 fr. dont l'Académie emploiera les revenus de quatre en quatre ans tantôt à envoyer un boursier étudier l'agronomie en Allemagne, et tantôt à enrichir ses collections de l'histoire nationale.

ans toutes les revues, nécrologie de Spiru C. Haret, un des derniers istres de l'Instruction publique, un des esprits les plus ouverts et les indépendants qui aient passé dans la politique roumaine, auquel on a eprocher (*sic!*) que « sa valeur et sa force aient consisté, non dans le dont il était membre, mais dans les actions qu'il a accomplies » ! On era sans doute une gloire, plus tard, d'avoir travaillé à détruire la sance oligarchique des partis. Son organisation des écoles n'a peut-eu que le tort de venir avant l'heure, avant que l'œuvre de l'éducation ale ait été un fait accompli, au pays roumain comme en Bulgarie.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES POLONAISES

tefan Zeromski : *Wierna Rzeka* (*Le Fleuve fidèle*, Société d'édition « Ksiazka ». Gustaw Danilowski : *Marja Magdalena* (*Marie-Magdeleine*), ibid.— Boguslaw mowicz : *Tajemnica dlugiego i krotkiego zycia* (*Le Secret d'une vie longue et ne vie brève*), Gebethner i Wolff. — Le même : *Niesmiertelne glupstwo* (*L'Im-telle bêtise*), ibid. — Memento.

Le cinquantenaire de 1863 a provoqué toute une profusion d'écrits litiques et historiques, gros bouquins, articles de journaux et de vues, sur cet acte de bravoure héroïque et de patriotisme déses-ré que fut la dernière insurrection polonaise. C'est peut-être ssi à ces souvenirs ravivés, autant qu'aux complications de la litique internationale, qu'il faut attribuer la recrudescence des enées irrédentistes dont la Galicie est aujourd'hui le théâtre. La ttérature a payé aussi son tribut à ces souvenirs anciens et aux cou-nts actuels. Les poèmes, les contes, les romans ayant pour sujet les rénements mémorables de 1863 se multiplient. Or, ce qui frappe rtout dans cette effervescence d'esprits provoquée par le cinquan-naire, c'est peut-être la contradiction complète qui existe entre note pessimiste, pour ne pas dire désespérée, de l'art et l'essor apageur de notre irrédentisme actuel.

Andrzej Strugé pleura la débâcle et les ruines de 1863 dans *Nos ères*, dont j'avais rendu compte ici même, il y a quelques mois. Une ote plus douloureuse encore est donnée par Stefan Zeromski dans on **Fleuve fidèle**, qui roule des flots de larmes et de sang. Les vénements de l'année terrible ont séduit depuis longtemps l'imagina-ion créatrice de Zeromski, qui leur a déjà consacré deux contes : *Les Échos de la forêt* et *Nous serons dévorés par les corbeaux*, les-quels comptent parmi les plus beaux de cet écrivain. Aujourd'hui l en fait le sujet de tout un roman.

Le Fleuve fidèle n'est pas une épopée. C'est en vain que nous voudrions y chercher un récit détaillé des faits dont le pays fut le théâtre à cette époque, si peu lointaine et pourtant déjà légendaire. Intentionnellement l'auteur donne à son ouvrage le sous-titre de

légende. Car ce n'est pas l'histoire de l'an 1863 que nous trouvons dans son roman ; il ne nous raconte pas un seul fait d'armes, il ne nous fait assister ni aux conciliabules secrets des conspirateurs, ni aux pourparlers des émissaires polonais avec la diplomatie félonne de l'Europe. Il ne fait qu'une chose : avec une intuition profonde de poète, il cherche à dégager le symbolisme lyrique de cette tragédie horrible, où a sombré pour de longues années l'espérance nationale.

Les scènes du roman se passent à la lisière des forêts, dans le domaine de Niezdoly, appartenant à la famille Rudecki. Les trois fils de M. Rudecki sont partis à la guerre. Tous les trois sont tombés au champ d'honneur. M. Rudecki est emprisonné. Sa femme fait des efforts surhumains, dans une ville lointaine, pour sauver la tête de son mari. L'administrateur du domaine, vétéran de l'ancienne armée polonaise, Brynicki, fait la guerre contre l'ennemi séculaire de sa patrie. La vieille demeure familiale, à demi brûlée et dévastée par l'ennemi, n'est habitée que par la jeune et belle Salomée Brynicka, fille de l'administrateur, et par le cuisinier Etienne Podkurek dont la profonde vieillesse n'a pas su émousser l'astuce de paysan madré. C'est dans cette maison délabrée, qui semble symboliser la patrie en ruines, que se traîne un soir d'hiver, tout couvert d'horribles blessures, le jeune insurgé, prince Odrovonje. Poursuivi par l'ennemi, menacé par les paysans qui, abrutis par les siècles d'esclavage et leurrés par la fausse amitié du gouvernement, veulent le livrer aux Russes, il y trouve le refuge, le repos, la protection et — l'amour.

Et à partir du moment où il aura passé le seuil de cette maison nous serons témoins des alertes continuelles, des actes de courage de la jeune fille, des sacrifices beaux et inconscients du vieux serviteur, des visites nocturnes du père Brynicki, qui vient pour embrasser sa fille et renouveler avant de mourir ses pauvres haillons d'insurgé, des violences des vainqueurs, de la persévérance héroïque et muette des vaincus, de la mort affreuse de Hubert Olbromski, commissaire du Gouvernement national, symbole tragique de la révolution qui succombe.

Les désastres individuels et publics se multiplient. Dans une forêt lointaine se meurt l'irréductible révolté Brynicki, père de la belle Salomée. Echappé du bagne, M. Rudecki ne peut survivre au trépas de ses enfants et à la ruine de son domaine héréditaire, où il a concentré tout son amour et toute sa peine. La princesse Odrovonje qui, après de longues recherches, retrouve enfin son fils à Niezdoly et découvre le roman du prince avec la jeune fille pauvre, arrache l'amant des bras de Salomée et paie d'un sac d'or le dévouement de la maîtresse. Le pays retombe en esclavage sous la botte lourde du vainqueur.

Et le « fleuve fidèle » ?... Il continuera à rouler ses flots vers un t inconnu. C'est lui qui lava les blessures horribles du prince rovonje en fuite devant l'ennemi. C'est lui qui dilua ce précieux ng héroïque de son eau bienveillante. C'est lui qui s'ouvrit ur prendre dans son sein le portefeuille contenant les documents rets du Gouvernement National que lui avait confié la main mourante commissaire Olbromski. Et c'est lui encore qui cachera pour ujours la honte douloureuse de la jeune fille, le sac d'or de la prin-sse d'Odrovonje, prix d'un amour noble et désintéressé.

Quel est ce fleuve ? Est-ce le symbole puissant de la vie impassible? t-ce l'âme nationale qui ouvre son sein à toutes les peines et à tou-s les hontes pour les noyer dans les flots du courant irrésistible li l'emporte vers sa destinée lointaine ?... L'auteur n'a pas assez uligné son idée maîtresse pour que nous puissions trouver facile-ent la clef de son symbole.

Le Fleuve fidèle est certainement un des plus beaux ouvrages de eromski. Il l'emporte sur ses derniers romans (*l'Histoire d'un péché la Beauté de la vie*) par une belle solidité de construction, par haute mesure artistique. Et dans la galerie des individus humains ue l'auteur crée dans sa « légende », l'humble personnalité du ieux cuisinier Etienne Podkurek, abruti par le poids des années et ar la peine de la vie, restera à jamais gravée dans notre mémoire.

§

Nous sommes habitués de voir en Gustave Danilowski un lève fidèle de Zeromski. L'auteur des *Jours passés* et de *l'Hiron-elle* approchait de son maître non seulement par les particularités e son style, mais aussi par la qualité de son sentiment et de son déal. C'est pourquoi le roman de **Marie-Magdeleine** fut pour ous une surprise. D'un coup Danilowski s'est détaché de l'actualité e la vie sociale polonaise, à laquelle il prend pourtant une part per-onnelle et active, et des bancs de l'école de Zeromski.

Je ne sais pas si Danilowski a suivi fidèlement dans son roman es traces de la légende qui représente en l'occurrence le seul document historique. Il est certain qu'il s'est permis d'avoir son opinion per-sonnelle de poète sur certains personnages des Evangiles, tels par exemple Judas de Karioth et Marie-Magdeleine elle-même. D'ailleurs, peu importe ; car il n'y a en somme qu'une seule vérité qui compte, quand il s'agit d'une œuvre d'imagination, et c'est celle de l'art.

Marie-Magdeleine de Danilowski est une belle fille aux cheveux d'or, au corps d'ambre et de nacre, aux yeux brûlants qui enflam-ment le désir mâle. Elle adore la vie, l'amour, la joie, les couleurs chatoyantes des étoffes souples et soyeuses, l'éclat des pierres pré-cieuses, des perles fines et des yeux où l'amour s'allume.

Elle connut la volupté et la luxure dans les bras musclés de Judas de Karioth qui lui fit violence et la posséda vierge encore sur l'herbe parfumée de son pré natal. Et depuis, elle ne se vend pas, elle donne tous les trésors de son corps, toute sa passion voluptueuse aux hommes qui connaissent le langage secret de l'amour. Ainsi, elle fait le désespoir de Lazare, son frère éternellement malade, de sa sœur Marthe, ménagère économe et vertueuse, et de tout son entourage, où la vertu — vraie ou fausse — fait la loi et s'appuie sur la tradition.

Mais voici le Christ qui arrive. Marthe et Lazare sont parmi ses premiers fervents. Les pharisiens cherchent à le confondre. Marie-Magdeleine sera utilisée comme un instrument de piège contre le divin usurpateur. Et un jour Magdeleine, qui vient de sortir du lit du beau chevalier romain Mucius Decius, tombe entre les mains d'une populace excitée par les pharisiens et est traînée devant le Christ. Des lèvres du juge tombent les paroles divines : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. » Et cette parole tombe sur l'âme meurtrie de la pécheresse, comme le manteau du Sauveur sur ses épaules nues. Et Marie-Magdeleine, qui n'a connu jusqu'à ce jour que la luxure et l'ivresse des sens, connaît pour la première fois l'amour.

La scène entre le Christ et Marie-Magdeleine, femme adultère, en présence de la populace, sur la place devant le temple, brûlée de soleil, est le point culminant du roman. A partir de ce moment, l'inspiration de l'auteur faiblit. Nous ne retrouverons plus la même puissance de vision, la même chaleur du verbe, la même force évocatrice du style, ni dans la scène du calvaire, ni dans la pénitence de Marie, ni dans le tableau sinistre de sa mort volontaire sur la croix.

L'auteur a mis beaucoup de tact et de délicatesse dans son effigie du Christ. Est-ce le Fils de Dieu ? Est-ce le Fils de l'Homme ? Peu lui chaut. Il le fait passer devant nos yeux comme un rayon bienveillant qui éclaire les ténèbres de la vie. Il est le Sauveur et le suprême espoir de tous les humbles et les déshérités. Il fait le désespoir et la désillusion suprême de tous les Judas forts et ambitieux qui ont compté sur son royaume, au sens matériel du mot, pour arriver au pouvoir, aux honneurs, à la domination.

Il est certain qu'en écrivant son roman Danilowski a été fortement influencé, aussi bien par Flaubert (« Salammbô » et « Tentation de saint Antoine ») que par Anatole France (« Thaïs ») et Pierre Louys (« Aphrodite »). Mais il n'a ni la puissance de style du premier, ni la fine ironie philosophique du second, ni la grande culture classique du troisième. Cependant il l'emporte peut-être sur ces trois maîtres du verbe par la chaleur de son sentiment, teint d'une incurable mélancolie slave. Et son roman, qui vient de nous décou-

ir les côtés inconnus et inattendus de son talent, est pour nous une lle promesse de l'avenir.

§

Nous avons connu jusqu'ici M. Boguslaw Adamowicz comme ète. Il a publié à Paris, en 1903, un volume de poésies qui lui a lu un accueil favorable de la critique. Et je me rappelle de lui un ème, *la Forge*, qui avait une belle envolée lyrique.

Il se présente aujourd'hui devant nous, comme prosateur. Ses uveaux débuts sont intéressants. Il a mis dans sa prose un peu de n lyrisme ancien et beaucoup de son imagination de poète. Le re- eil de contes : **Le Secret d'une vie longue et d'une vie rêve**, est composé de récits, dans lesquels il sait joindre la fan- isie parfois macabre à une ironie méchante. Il donne libre cours à n imagination et à ses rêves dans un roman qui porte le titre sug- estif de **Immortelle bêtise**. En marchant sur les traces des opistes, dans le genre de Bellamy et de William Morris, il nous osse le tableau d'une cité future. Mais M. Adamowicz n'est pas atiste, comme ses précurseurs ; il déteste au contraire toute con- ainte, toute idée de l'état, régi par des lois qui sont autant des chaî- es pour l'âme libre et indépendante. Son idéal est purement anar- nique.

Il ne veut connaître d'autre entrave que le libre consentement des toyens, que leur sympathie réciproque, que leur volonté éclairée. ans sa cité future, les mots tels que « défendu » ou « interdit » nt autant des insultes et des inconvenances qu'un homme bien élevé e prononcera jamais, surtout en présence des femmes. Et voici que ans ce paradis nouveau apparaît une « secte » terrible qui, ayant écouvert dans de vieilles bibliothèques les documents concernant histoire « ancienne », cherche à rétablir « les lois » et à « réglemen- er » la vie sociale. Les agissements de cette « secte » apportent un rouble profond dans la vie heureuse des citoyens. Mais comme i st impossible de combattre le mal par la violence que l'homme utur aura en horreur, on cherche à le réduire par la raison, en oussant jusqu'à l'absurde ses conséquences. Et la raison triomphe nfin de l'*immortelle bêtise* humaine. L'auteur redevient optimiste.

Le roman de M. Adamowicz est très curieux et plein de trouvailles harmantes. Il nous présente la vie dans une lumière artificielle. Il a les aperçus inattendus. Et dans la liberté absolue de l'amour il sait découvrir la suprême chasteté.

Memento. — Volumes reçus : Jerzy Kieszkowski : *Kanclerz Krzysztof Szydlowiecki*, 2 vol., J. K. Zupanski. — Lucjan Rydel : *Zygmunt August*, trilogie dramatique, S. A. Krzysanowski. — A. Nowaczynski : *Nowe Ateny*, Gebethneri Wolff. — W. Sieroszewski : *Zacisze*, « Ksiazka ». — M.

Zabojecka : *Ojcowie*, ibid. — T. Konczynski : *Ostatnia Godzina*, S. Orgelbrand. — Stanislas Wyspianski : *Protésilas et Laodamie*, tragédie, Adam de Lada et Lucien Maury trad., Perrin et Cie.

MICHEL MUTERMILCH.

LA VIE ANECDOTIQUE

Funérailles de Walt Whitman racontées par un témoin. — Une lettre de Mistral à Paul Fort. — Un livre invraisemblable. — Napoleon's Book of fate.

Un témoin des funérailles de Walt Whitman m'en a raconté les détails. Je les ai recueillis de sa bouche et je reproduis son récit tel qu'il me l'a dicté, sans rien y ajouter. On m'a affirmé d'autre part que personne n'avait encore publié une relation détaillée de cet enterrement, qui fut une grande fête populaire.

« Walt Whitman, *the good gray*, prit lui-même des dispositions pour ses funérailles. Secrètement, il avait gardé assez d'argent pour se faire construire un tombeau franchement laid qu'il avait sans doute dessiné lui-même. Je crois que la somme se montait à vingt mille francs. Après sa mort, on loua un grand terrain occupé le plus souvent par des cirques ambulants. Ce champ fut entouré de palissades peintes en vert. On construisit trois pavillons : un pour le corps de Whitman ; l'autre pour faire le *barbacue* (ripaille populaire où l'on rôtit un bœuf et un mouton) ; le troisième pour les boissons : cuves de whisky, de bière, citronnade, eau pure.

« Trois mille cinq cents personnes, hommes, femmes et enfants, vinrent assister, sans invitation, à ces funérailles.

« Notez que cela se passait près de Camden (New-Jersey).

« Trois grandes fanfares en uniforme jouaient à tour de rôle. Tous ceux que Walt avait connus étaient là : les poètes, les savants, les journalistes de New-York, les hommes politiques venus de Washington, d'anciens soldats, des invalides du Nord et du Sud, les fermiers, les pêcheurs d'huîtres de son canton natal, les *stage drivers* (cochers d'omnibus) de Broadway, des nègres, ses anciennes maîtresses et ses *comerados* (ce mot, qu'il croyait espagnol, lui servait à désigner les jeunes gens qu'il avait aimés dans sa vieillesse et il ne dissimulait point son goût pour la philopédie), les médecins de la guerre, les infirmiers et les infirmières, les parents des blessés et des tués pendant la guerre, tous gens qui avaient connu Whitman et avec lesquels il avait correspondu.

« Les pédérastes étaient venus en foule, et le plus entouré était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, célèbre pour sa beauté, Peter Connelly, un Irlandais conducteur de tramway à Washington d'abord et ensuite à Philadelphie, et que Whitman avait aimé par-dessus tout.

« Tout le monde se souvenait d'avoir vu souvent Walt Whitman

Peter Connelly assis au bord du trottoir et mangeant des melons
eau.

« Aussi, à cette fête ou plutôt à ces funérailles, y avait-il de grands
s de melons d'eau à la disposition du public.

« Les discours n'étaient pas réglés d'avance. Parlait qui voulait.
orateur montait sur une chaise ou sur une table et plusieurs ora-
urs parlaient en même temps.

« On lut un grand nombre de télégrammes et de câblogrammes
voyés par des poètes d'Amérique ou d'Europe.

« Plusieurs de ces télégrammes et de ces câblogrammes étaient
digés en vers.

« La plupart des harangues eurent trait aux ennemis de Whit-
an.

« Tout le monde but énormément. Il y eut soixante pugilats et la
olice, qui intervint, arrêta cinquante personnes.

« La fête dura de l'aube au couchant. Plusieurs orateurs qui par-
rent près du cercueil ponctuèrent leurs discours en frappant à coups
e poing sur la bière.

« On pense que plusieurs enfants de Whitman étaient là, avec
urs mères blanches ou noires, mais l'on n'en est pas certain.

« Whitman avait coutume de dire qu'il avait connu six de ses
nfants, mais que sans doute il en avait eu beaucoup d'autres.

« Au coucher du soleil, il se forma un grand cortège précédé des
usiques jouant le *rag-time*. Ensuite venait le cercueil de Whitman
orté par six hommes ivres et suivi de la foule. On alla ainsi du
hamp clos au cimetière où le tombeau se dressait en haut d'une col-
ne. Les musiques ne cessèrent point de jouer pendant toute la
érémonie.

« Les porteurs essayèrent de faire entrer le cercueil dans le mausolée,
ais la porte était trop étroite; ils se jetèrent à quatre pattes, on hissa
e cercueil sur leurs dos et ils purent entrer au tombeau ; c'est ainsi
ue le plus grand poète démocratique entra dans sa dernière de-
eure et la foule, en chantant, en se caressant, en titubant, reprit les
ramways pour regagner Philadelphie. »

§

L'Intransigeant a publié une lettre fort intéressante de **Mistral à Paul Fort**. Celui qui aurait des droits incontestables au titre de Roi des poètes y donne au Prince des poètes français des renseignements précieux sur la versification de son beau *Poème du Rhône*. Point d'histoire littéraire qu'il était intéressant de recueillir.

Cher grand poète, je comprends que devant les sept ou huit siècles qui ont usé des formules rimées et rythmées de la poésie française, vous en ayez eu la satiété, comme on l'a des rimes trop employées, et que votre

libre idéal ait cherché librement une forme nouvelle et bien à vous et à vos ordres.

Quand j'entamai mon *Poème du Rhône*, la même fatigue des systèmes traditionnels et désuets me fit chercher un autre moule pour ma pensée poétique, et, comme j'avais observé que, dans la nature, la grande harmonie qui y chante est formée de toutes sortes de voix et de sons dissonants, j'adoptai pour musique de mes vers une suite de décasyllabes qui finissaient tous par une pénultième dissonante et toujours variée sur les toniques A, E, I, O, U; or, cette dissonance a son agrément et dissipe la monotonie d'une œuvre de longue haleine.

Vous avez atteint le même résultat par une formule plus mélodieuse et qui marie admirablement le rythme et la rime, demandés par l'oreille, à la liberté de la prose, voulue par la nature.

Et votre *Choix de Ballades françaises*, que vous m'avez offert avec un pur diamant en dédicace, m'éblouit et me charme, comme une Voie Lactée au ciel de l'imagination. Mais les poésies qui l'étoilent, cette flottante Voie Lactée, ne sont pas des nébuleuses, mais bien des radieuses, — et des scintillantes, et des croustillantes !... Bref, un étourdissement d'ivresse, un vertige d'aède qui boit le vin gaulois dans une coupe d'or !

A vous, Prince, mes félicitations, ma gratitude !

FRÉDÉRIC MISTRAL.

§

La revue italienne, *la Voce*, a publié, il n'y a pas longtemps, quelques curieux renseignements sur **un livre bien singulier**. C'est le *Dizionario psyco-mystico* publié par M. Nigro-Lico (Bologne, Soc. lib. Mareggiani, 1912). Dans la préface, l'auteur considère que son livre, « est appelé à rendre de grands services aux gens d'études, « parce qu'on y trouve l'explication d'un grand nombre de termes introuvables dans les dictionnaires ». Il n'a point tort et il aurait pu ajouter : « On y trouve des définitions que l'on chercherait en vain dans tout autre lexique. »

Voici quelques-unes de ces curiosités :

« Circoncision, pratique mise en usage pour certains motifs religieux par les Juifs et par les Chrétiens.

Coptes, chrétiens schismatiques de l'Egypte et de l'Abyssinie. Ils mènent une vie austère, mais souvent très autoritaire.

Phlégéton, fleuve infernal auquel Dante fait allusion.

Madeleine, nom... appartenant à deux personnages, que le fait d'être honorés par l'Eglise chrétienne fait souvent prendre l'un pour l'autre. Une Madeleine est cette pénitente à laquelle saint Luc fait allusion dans l'Evangile et l'autre est sainte Marie-Madeleine, mère de Jésus.

Walhalla : Paradis des Mahométans, destiné à ceux qui meurent en combattant. »

§

La renaissance du mysticisme appelle celle des sciences occultes.

e nouveau courant se manifeste non seulement en France. En ngleterre, on interroge le destin même chez les gens du peuple. On 'a donné un curieux petit livre de colportage intitulé : **Napoléon uonaparte's celebrated Book of fate**, *from the Original Manuscript, as consulted by himself on all important occaions.* — N'est-il pas curieux de voir Napoléon passer au rang de orcier? La légende de l'Empereur continue et se modifie de la façon plus inattendue.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

uy Balignac : *Quatre ans à la Cour de Saxe;* Perrin. 3 50

octeur Barthez : *La Famille impériale à Saint-Cloud et à Biarritz ;* Calmann-Lévy. 3 50

. Delrosay : *Memento de la Question Louis XVII.* Préface d'Osmond et Henri Provins; Dorbon. 3 »

eorges Goyau : *Bismarck et l'Eglise. Le Culturkampf, 1870-1887.* Tomes III et IV : 1878-1883 : Perrin. 7 »

éonce Grasilier : *Evasions de prisonniers de guerre favorisées par les francs-maçons sous Napoléon Ier;* Daragon. 1 50

Gabriel Hanotaux : *La France vivante;* Hachette. 3 50

Oscar Havard : *Histoire de Révolution dans les ports de guerre.* II : Brest, Rochefort ; Nouv. libr. Nat. 7 50

Edme de la Chapelle de Béarnès : *Souvenirs.* Introd. et Notes par le vicomte G. de Gérard du Barry, avec 2 portraits ; Plon. 3 50

Edmond Lepelletier : *Le Neveu de l'Empereur;* Tallandier. 3 50

G. Poinsot : *La Vie romanesque de la Duchesse de Berry;* Libr. des Annales. 3 50

Lucien Romier : *Les Origines politiques des Guerres de Religion.* I : Henri II et l'Italie, avec 2 portraits et 1 carte : Perrin. 20 »

Marquis de Ségur : *Au couchant de la Monarchie. Louis XVI et Necker, 1776-1781;* Calmann-Lévy. 7 50

Léon Tyssandier : *Souvenirs d'une Française ;* Flammarion. 3 50

*** *Documents sur la Guerre et la Commune,* publiés par Louis Thomas. Tome I; Les Marches de l'Est. 5 »

Littérature

Emmanuel Bourcier : *Reportages.* Livre de Silhouettes. Préface de Pierre Mille. Illust. de Maurice Motet; Edition moderne. 3 50

Henri Clouard : *Charles Maurras et la Critique des lettres.* Trois études : Verlaine, Brunetière, Barrès. Avec une introduction ; Nouv. libr. nat. 1 50

Gabriel Clouzet : *Jean Richepin* (Anthologie des auteurs modernes). Avec de nombreuses illust. ; Méricant. 2 »

A.-J. Dalseine : *Sornettes et Rapsodies.* Cahiers d'un Optimiste ; Figuière. 3 50

Serge Evans : *Valère et Narcisse ou le Dialogue sur M. Anatole France ;* Carrington. 2 »

Emile Faguet : *Balzac* (les grands Ecrivains français) ; Hachette. 2 »

Jules Giraud : *Testament d'un haschischéen ;* Durville. 3 50

Remy de Gourmont : *La Petite Ville ;* Mercure de France. 5 »

Georgette Leblanc : *Un Pèlerinage au pays de Madame Bovary ;* Sansot. 3 »

Jules Lemaître : *Les Péchés de Sainte-Beuve ;* Dorbon aîné. 7 50

Victor Magdelaine : *Jules Lemaître* (Anthologie des auteurs modernes). Avec de nombreuses illust. ; Méricant. 2 »

Jean Muller et Gaston Picard : *Les Tendances présentes de la littérature française.* Interviews et Réponses ; Basset. 3 50

Paul Reboux et Charles Muller : *A la manière de...* 3e série ; Grasset. 3 50

Walter Thomas : *Littérature allemande.* Avec 57 grav. ; Larousse. 1 20

Jacques Trève : *Du rôle de la femme dans la vie des Héros ;* Figuière. 3 50

Poésie

Jean Aicard : *Hollande, Algérie ;* Flammarion. 3 50

Albert-Jean : *L'Ombre des fumées ;* Crès et Cie. 3 50

Jules Delacre : *Chant provincial ;* Lamertin (Bruxelles). 3 50

Hedwige Grosbois : *Au fil de l'eau ;* Drubay. 0 50

H. Le Merdy : *Par Monts et par Vaux ;* Eymard. 3 50

Jane Catulle Mendès : *La Ville merveilleuse* (Rio de Janeiro). Portrait frontispice d'après un pastel de Richard Hall ; Sansot. 3 50

Henry Muchart : *Les Fleurs de l'Arbre de Science ;* Grasset. 3 50

Adrien Remacle : *Livre de l'Amant ;* Stock. » »

Robert Silvercruys : *L'Ironique tendresse.* Préface de Thomas Braun ; Lamertin, Bruxelles. 3 »

Stanislas Vignial : *Des regrets... des visions... des cantiques ;* Figuière. 3 50

Publications d'art

R. Delaunay : *Album.* Avec un poème de Guillaume Apollinaire, S.n. ni date. » »

Romans

Paul Adam : *Au Soleil de juillet.* Illust. de H. Thiriet ; Lafitte. 0 95

Léonid Andréief : *Mémoires d'un prisonnier ;* Trad. d'après le manuscrit par Serge Persky ; Fontemoing. 3 50

René Benjamin : *Les Justices de paix ou les vingt façons de juger dans Paris ;* Fayard. 3 50

Jules Bois ; *L'Amour doux et cruel ;* Figuière. 3 50

Marie-Anne de Bovet : *La Terre refleurira ;* Lemerre. 3 50

Louis Champeaux : *L'Expérience du Docteur Forgues ;* Tallandier. 3 50

Capitaine Danrit : *L'Invasion noire ;* Flammarion. 3 50

Ernest Daudet : *Les Aveux d'un terroriste ;* Grasset. 3 50

André Dinard : *Le Fiancé excessif ;* Méricant. 3 50

Emile Edwards ; *Mon Maître chéri ;* Plon. 3 50

Gaston Leroux : *Rouletabille chez le Tzar ;* Lafitte. 3 50

Lucien : *La Déesse de Syrie.* Traduction ; Glomeau. 2 50

Poirier de Narcay : *Les Croquebignard ;* Plon. 3 50

François de Nion : *L'Envers des choses.* Illust. de F. Jobbé-Duval ; Ambert. 0 95

M. O'Betnor : *Quand la patrie appelle ;* Libr. Saint-Sulpice. 3 50

Fernand Peyre : *Amours de Brahmine ;* Albin Michel. 3 50

Albert Quantin : *En plein vol ;* Lemerre. 3 50

Paul Rabot : *Les Yeux dans la brume ;* Fontemoing. 3 50

Robert-Louis Stevenson : *Hermiston, le juge pendeur.* Trad. par Albert Bordeaux. Avec une préface de T. de Wyzewa ; Fontemoing. 3 50

Edme Tassy : *Le Sursinge ;* Sansot. 3 50

E. Temple Thurston : *La Cité des Miracles.* Adapté par Maurice Remon ; Lafitte. 3 50

Olivier Theix : *Le Chevalier d'Athis ;* Grasset. 3 50

Docteur Tussau : *Noblesse future ;* Ed. de « Paris-Revue ». » »

Renée d'Ulmès : *Histoire d'une petite âme ;* Lemerre. 3 50

*** *Les Vingt-cinq récits du Mauvais Génie,* trad. de l'hindou par Mathilde Deromps ; Geuthner. » »

Science

Divers : *L'Evolution de la Chimie au XIXe siècle.* Pages choisies des grands Chimistes par Marcel Oswald ; Larousse. 1 50

Sociologie

Vicomte Joseph de Bonne : *La Pensée de Paul Bourget ;* Nouv. libr., nat. 0 75

Léon Daudet : *L'Avant-Guerre :* Etudes et Documents sur l'espionnage juif-allemand en France depuis l'Affaire Dreyfus ; Nouv. Libr. nat. 3 50

Henry-Gaston : *Où va l'Allemagne ?* Edition et Librairie. 2 50

Pierre Kropotkine : *La Science moderne et l'Anarchie ;* Stock. 3 50

Paul Leroy-Beaulieu : *La Question de la Population ;* Alcan. 3 50

A. de Nesselrode : *L'Ame russe ;* La Revue. 3 50

P. R. et R. P : *La Repopulation ;* Paturel, à Vincennes. » »

S. Prudhommeaux : *France et Allemagne. La Course à l'abîme ;* La Paix par le droit. 0 20

Eugène Réausteau : *Méthode pratique*

pour l'évaluation de la valeur réelle des obligations à long terme; Daragon. 2 »

Paul Walle : *Le Pérou économique*. Préface de M. Paul Labbé; Guilmoto. 9

Théâtre

Marc Sauzay : *Spectacles dans un fauteuil*. Notes de Théâtre. Lettre-Préface de Jean Richepin. Avec 2 grav. h. t. de Ad. Willette ; Figuière 3 50

Voyage

Octave Charpentier : *A travers Montmartre*. Avec 300 dessins de Henry de Marandat ; Le Croquis. 6 »

Lucien Maury : *Stockholm et Upsal* (les Villes d'art célèbres). Avec 128 grav.; Laurens. 4 »

Comte J. du Plessis : *L'Alpe enchanteresse*. Avec 51 grav. h. t. et 2 cartes; Hachette. 4 »

B. Van Vorst : *La Poursuite du bonheur aux Etats-Unis*; Hachette. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

A la Société des Gens de Lettres. — Un enseignement professionnel pour les Commis-libraires. — *Traduttore, traditore.* — Un Vandalisme administratif. — « Le Vieux Roi » au Grand Théâtre de Lyon. — Les modèles au Japon. — Comité Parisien de la Fédération internationale pour la Culture française. — Un Prix Stendhal. — La Société Frédéric Chopin. — Fédération des Artistes Wallons. — Le Sottisier universel.

A la Société des Gens de lettres. — L'assemblée générale annuelle de la Société des Gens de Lettres, qui a eu lieu le 16 mars et réunissait un nombre inusité d'assistants, a été violemment troublée par la discussion de la mesure de radiation prise par le Comité à l'égard de M. Louis Dumur. Malgré les efforts du Comité, qui avait fait son possible pour que l'« affaire Dumur » ne fût pas évoquée en assemblée générale, la majeure partie de la séance lui a été consacrée. Dès le début, une pétition circulait, émettant le vœu que « dans un intérêt général toute question portée devant le Comité et pouvant entraîner une mesure disciplinaire soit toujours discutée et examinée en présence de l'intéressé, qui aura la latitude la plus complète pour faire valoir tous ses moyens de défense et que le règlement intérieur soit complété dans ce sens », pétition qui se couvrit bientôt de signatures, avec en tête celle de M. Pierre Decourcelle, président de la Société des Auteurs dramatiques.

Sitôt les rapports lus, M. Henry-D. Davray, qui avait été le parrain de M. Louis Dumur, demanda la parole et, dans un discours aussi énergique qu'éloquent, exposa l'essentiel de l'affaire, s'élevant avec indignation contre les procédés inadmissibles du Comité, qui avait prononcé sans l'entendre l'exclusion d'un adhérent et lui avait même refusé de faire connaître publiquement les motifs de sa radiation. M. René Doumic, président de la Société des Gens de Lettres, répondit. Avec toute l'habileté que pouvait lui faire déployer, comme bien on pense, la défense d'une mauvaise cause, l'insidieux académicien chercha à justifier les fâcheux agissements de son Comité. Abandonnant les véritables raisons de la radiation, désormais difficiles à soutenir, il invoqua de nouveaux griefs, prétendant que M. Louis Dumur faisait concurrence à la Société en Russie et s'éver-

tuait à discréditer son agence. M. Ernest-Charles le ramena à la question. Dans un discours d'une clarté et d'une précision remarquables, qui fut écouté avec la plus profonde attention, l'incisif conférencier montra tout ce qu'avaient d'irrégulier et de dangereux, à la fois pour l'autorité du Comité et la sécurité des membres de la Société, les décisions de bon plaisir et de pur arbitraire qu'inconscient de la répercussion qu'elles pouvaient avoir le Comité avait cru pouvoir se permettre. M. Ernest-Charles fut vivement applaudi.

Mais la salle commençait à devenir houleuse. A mesure qu'apparaissaient plus clairement l'importance et la gravité du débat qui mettait en jeu une question de droit statutaire et faisait ressortir l'insuffisance manifeste du règlement de la Société, des discussions naissaient, s'élevaient entre sociétaires, montaient de ton, devenaient passionnées ; partisans et adversaires du Comité se mesuraient du geste et de la voix ; des altercations s'ébauchaient ; le bruit croissait et dégénérait en tumulte. C'est en vain que Mme Daniel Lesueur s'efforce de prêter aide à M. Doumic, qui s'énerve visiblement, s'irrite, brandit sans relâche et d'un poignet scandalisé une énorme sonnette impuissante. MM. Charles-Henry Hirsch, Eugène Morel, Georges Bourdon, Henri Malo prennent véhémentement le parti de notre confrère. M. Hippolyte Buffenoir réclame sa réintégration et dépose sur le bureau un vœu dans ce sens. Le Comité s'affole, ne sait où donner de la tête devant le vacarme qui grandit, et du sein duquel, inlassable, la voix de M. Davray ne cesse d'interpeller, de répliquer, d'apostropher.

Mais le Comité n'en avait pas assez entendu. Il lui restait encore à recevoir le plus gros de la tempête. La puissante intervention de M. Pierre Decourcelle vint consommer sa débâcle. Dominant l'assemblée de son imposante prestance et de son magnifique organe, M. Pierre Decourcelle, dans une improvisation de superbe allure, fit l'éloge du proscrit de M. René Doumic et se livra à la plus cinglante, à la plus juste critique de l'attitude adoptée par le Comité en cette affaire ainsi que de la façon sommaire, partiale, inique dont il avait cru pouvoir la résoudre ou, bien plutôt, l'étouffer. En dépit des cris de colère et des cabrements, malgré les interruptions et les protestations, M. Pierre Decourcelle mena jusqu'au bout son admirable philippique, que la grande majorité de l'assistance applaudit à tout rompre.

A la suite de ces violents débats, l'agitation était devenue telle que le scrutin ouvert pour le remplacement de huit membres sortants du Comité dut être annulé une première fois, le bureau ayant oublié de contrôler les votants. Entre temps, une motion proposée par M. Pierre Decourcelle fut, à la presque unanimité, adoptée à mains levées. Elle stipule que, dorénavant, l'article 85 du règlement prévoyant pour les sociétaires le recours à un tribunal d'arbitrage, en cas de contestation sur l'interprétation des statuts ou du règlement, sera également applicable aux adhérents.

Ainsi s'est terminée cette séance mémorable, qui restera dans les annales de la Société.

Il faut maintenant espérer que le Comité partiellement renouvelé et son nouveau président, M. Georges Lecomte, tiendront, sur les indications très nettes de l'Assemblée Générale, à rechercher au plus vite et à l'amiable une

lution satisfaisante pour tous à cette affaire si maladroitement et si irré-ulièrement engagée.

§

Un enseignement professionnel pour les commis-libraires.

Mon cher Vallette,

Dans mon article sur *la Société des Gens de Lettres* publié par le « Mer-ure » du 1er mars, j'ai fait incidemment allusion à l'état lamentable de la brairie de détail, en France, « tout entière remise à l'impéritie de commis gnares ».

M. André Gillon, secrétaire du Cercle de la Librairie, veut bien m'écrire ce propos pour me rappeler l'intéressante initiative qu'a prise, dès 1908, e syndicat des Editeurs par l'organisation d'un enseignement professionnel u Cercle de la Librairie, à l'usage des commis-libraires, avec l'aide de la Chambre syndicale des Libraires de France et de l'Association amicale des Commis-libraires.

« Cette tentative, écrit M. André Gillon, a été accueillie avec empresse-ment. Cette année même, plus de 50 élèves suivent les cours. Ce n'est pas avant quelques années qu'on apercevra les effets de cette œuvre ; néan-moins je tenais à vous la signaler ; il est bon qu'on sache dans le monde des lettres ce qui se fait actuellement pour le progrès de la librairie. »

Les cours ont lieu deux fois par semaine, au Cercle de la Librairie, pen-dant les mois de mars, avril et mai. L'ensemble de l'enseignement com-porte quatre cours, qui se répartissent sur deux années, au bout desquelles les élèves qui ont remis régulièrement des devoirs satisfaisants reçoivent un certificat.

Le 1er cours a trait à la *Fabrication du Livre :* papier, composition, illustration, clichage, impression, brochage, cartonnage, reliure, entretien et réparations.

Le 2e cours donne des *Notions d'édition*, avec quatre parties qui sont : la propriété littéraire, la transformation par l'éditeur du manuscrit en livre, les qualités d'un livre bien fait, la mise en vente.

Le 3e cours traite du *Commerce de la Librairie ;* il étudie comment le libraire achète, comment il vend, quels sont les différents genres et spé-cialités de la librairie.

Le 4e cours s'occupe de la *Littérature francaise* appliquée à la librai-rie.

Voici, par exemple, le détail du deuxième cours, dont les leçons auront lieu au mois de mai prochain :

PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE. — Qu'est-ce que la propriété littéraire et artisti-que ? Droit de reproduction. Relations entre auteurs et éditeurs. Notions sur la propriété littéraire dans la législation française et dans les rapports internationaux.

TRANSFORMATION DU MANUSCRIT EN LIVRE. — Description des différentes phases par lesquelles il passe : révision succincte de la fabrication au point

de vue de l'éditeur : choix du papier, du format, composition, etc. Devis et prix de revient. Tirages et éditions. Réimpressions.

QUALITÉS D'UN LIVRE BIEN FAIT. — L'aspect extérieur et le contenu ; importance de la bonne présentation d'un ouvrage au point de vue du texte et des illustrations. Titres et tables ; préface, avertissements, etc. Evolution qui s'est faite dans la présentation du livre depuis un siècle, et plus particulièrement dans la période contemporaine en France et à l'Etranger, depuis le livre populaire jusqu'au livre de luxe.

MISE EN VENTE ET LANCEMENT. — Publicité : annonce aux libraires, annonce au public, moyens d'information à employer. Vente : vente aux libraires, vente au public ; différents modes de vente. Propagation en France et à l'Etranger.

Tout cela est d'un excellent augure et l'on ne peut que donner un satisfecit bien mérité aux intelligents efforts du Cercle de la Librairie. Voilà qui est plus agréable à signaler que les malheureuses erreurs et les tristes accès de phobie du Comité de la Société des Gens de Lettres.

Recevez, etc.

LOUIS DUMUR.

§

« Traduttore, traditore. »

Monsieur le Directeur,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt la lettre de M. H. Gabriel qui vous signalait quelques-unes des bourdes massives commises par MM. Jules Roche et consorts dans une prétendue traduction de *l'Histoire de la Révolution Française*, de Thomas Carlyle. J'avais pris tout autant d'intérêt aux lettres du capitaine au long cours Olgiati, qui relevait les retorses inexactitudes de M. Savine, et je souhaite vivement que l'un et l'autre aient des émules, car à quiconque sait un peu l'anglais ces bévues fournissent un amusement incomparable. L'autre jour, dans une réunion composée de Français, d'Anglais et d'Américains, quelqu'un lut à haute voix la lettre de M. Gabriel ; l'assistance fut aussitôt mise en joie et la lecture se termina au milieu de la plus folâtre hilarité.

Vous devriez créer une rubrique spéciale — un sottisier de la traduction ; vous auriez assurément le plus vif succès auprès des lecteurs polyglottes du *Mercure*, français et étrangers. Et ne vous bornez pas seulement à la langue anglaise. M. H. Gabriel le dit fort bien : « Quand aura-t-on, pour les langues modernes, la même sévérité qu'on aurait pour une langue morte ? » Il est certain, en effet, que seul un helléniste ou un latiniste se risquerait à rendre en français un auteur grec ou latin ancien ; si quelque ignorant s'attaquait à Sophocle ou à Tacite, et donnait de ces auteurs une version défectueuse, des critiques compétents lui infligeraient la légitime punition de sa témérité. Rien de tel pour les langues vivantes : une traduction paraît et cela suffit pour lui réserver l'accueil favorable des bibliographes. Or, neuf fois sur dix pour le moins, que l'original soit allemand, anglais, espagnol, italien, russe ou d'une langue scandinave, la traduction française fourmille d'erreurs et de contresens, sans parler des omissions et des coupures maladroites et injustifiées. Pourtant, les critiques des journaux quotidiens, comme aussi ceux des revues, — et parfois même ceux du *Mercure*, qu'on s'attendrait à voir plus sévères, — les critiques n'hésitent

nais à décerner à ces basses besognes des éloges toujours les mêmes : La traduction de M. X..., écrivent-ils, est remarquable, élégante, exacte, écise, fidèle, etc. » Sans doute sont-ils de parfaite bonne foi, se disant le la marque garantit la marchandise et que les grandes maisons d'édition ri publient ces livres ont eu le souci de s'assurer préalablement de la leur du travail qu'elles acceptent. Mais les faits paraissent démontrer que mais un éditeur ne prend la peine de comparer le texte de la version à lui de l'original. Rien n'oblige les critiques à croire à une telle incurie et est en toute confiance qu'ils recommandent ces pitoyables productions. butefois, ils encourent au moins un reproche : puisqu'on ne saurait exiger h'ils fussent capables de procéder eux-mêmes à ces vérifications, ne eut-on demander qu'ils s'abstiennent de déclarer, à l'encontre de tout on sens, que les traductions qu'on leur soumet ont des mérites dont elles ont entièrement dénuées ? Ils devraient loyalement faire toutes réserves à e sujet ; au lieu de cela, on lit dans les plus importants journaux de Paris éloge de traductions qui sont, à chaque page, ornées de plusieurs contre-ens. Lorsqu'il s'agit d'auteurs comme Conan Doyle, Philipps Oppenheim, u autres feuilletonistes, cela n'a qu'une importance relative, sans doute ; nais n'est-il pas regrettable de faire croire au public qu'il lit des traductions exactes d'auteurs tels que Meredith, Thomas Hardy, R.-L. Stevenson, Arnold Bennett et autres, alors qu'on lui offre des transcriptions tronquées, léfigurées, informes et grotesques ? Et le mal ne se borne pas aux seules traductions qui paraissent en librairie : les quotidiens font une grosse consommation de ces ouvrages, et on est effaré, dans la plupart des cas, le la façon dont l'original est abîmé, mutilé, tripatouillé.

L'incompétence du traducteur moderne est vraiment stupéfiante. Aux exemples que vous avez déjà donnés, je voudrais, pour égayer ceux de vos lecteurs qui savent l'anglais, ajouter les suivants, sans indiquer les titres ni les noms, pour ne contrister personne. Dans un feuilleton, j'ai relevé ceci : *As a beacon on a headland*, phrase qui se traduit mot à mot ainsi : « comme un fanal sur un promontoire », devenait : « comme une couenne de lard sous une motte de terre » ; *an ash-tray* (cendrier) se transformait en « canne » ; *his beady face* (son visage où perlait la sueur) se transfigurait en « sa face ecclésiastique ». Ailleurs : *You are partners in aphorisms* (vous tenez ensemble boutique d'aphorismes, ou, mot à mot, vous êtes associés en aphorismes) était rendu ainsi : « On dirait que vous formez une association en commandite pour les façons de parler. » Plus loin : *She produced an effect not unlike that of a sudden crack of thunder. The three made chorus in a noise of boots on the floor* (Elle produisit un effet comparable à celui d'un soudain éclat de tonnerre. Les trois hommes firent chorus avec un bruit de bottes sur le plancher) est résumé et modifié en ces termes : « Un obus éclatant soudain au milieu du salon n'aurait pas produit plus d'effet. Il y eut un bruit de talons sur le parquet. » Le volume auquel j'emprunte ces exemples est tout entier dans ce style : on n'y rencontre pas précisément de contresens, mais les traducteurs (ils ou elles sont deux) sont toujours à côté du texte, transcrivent autre chose que ce qu'a écrit l'auteur, qui est un des plus grands romanciers contemporains. Ils arrivent par ce moyen à rendre : *tell me frankly* (parlez franchement) par : « Mais parlons d'autre chose. »

Dans un autre volume, où les omissions sont aussi fréquentes que dans le précédent, et où les inexactitudes surabondent autant, on trouve ceci : *A girl whose emotions lay very near the surface*, traduit par : « une jeune fille de sensibilité profonde et d'émotions vives », alors qu'au contraire ses émotions restent à la surface. J'ouvre au hasard et je lis : « un ancêtre qui perdit sa baronnie pour être resté fidèle à la monarchie déchue », alors que le texte dit : *who lost a barony because he would cut his joke.*

Les traductions de cet acabit sont dans la proportion de neuf sur dix, pour le moins ; il est facile de s'en assurer, et c'est un passe-temps instructif, divertissant et peu coûteux.

Pour varier, on pourra prendre les traductions anglaises d'ouvrages français, et l'on y goûtera des interprétations dans le genre de celles-ci : « Le mariage se ferait à la gentilhommière », écrit Daudet, mais le traducteur a compris que « le mariage l'unirait à la noblesse » et il transcrit : *The marriage would unite him to the nobility.* La traduction des œuvres de M. Anatole France offre un bon nombre de bévues ; en voici une : « Pour la mener au sacrifice, les soldats voilèrent la victime », écrit l'auteur de *Thaïs*, et les chastes lectrices d'outre-Manche se voilent aussi la face en lisant que « la victime fut violée par les soldats » : *the victim had been violated by the soldiers.*

En Angleterre, cependant, les mauvaises traductions sont plus rares, et les traducteurs moins présomptueux ; c'est que la critique est plus redoutée. Tous les quotidiens consacrent des pages entières aux comptes rendus des livres qui paraissent, et il existe des revues hebdomadaires qui se donnent pour mission presque exclusive de juger la production livresque. Ces journaux et ces revues n'ont pas un *unique* critique ; le directeur s'entoure d'un *staff*, d'une cohorte de collaborateurs à qui la besogne est distribuée selon la compétence et les connaissances de chacun. Ce *reviewing* n'est que très rarement signé, mais il est toujours très convenablement rémunéré, et les périodiques les plus importants s'adjoignent pour cette besogne les écrivains, les érudits, les savants les plus éminents. L'auteur anglais a donc la satisfaction d'être jugé par des experts.

Avec votre admirable diversité de rubriques, vous avez, dans une certaine mesure, réalisé cet idéal au *Mercure ;* mais, je vous le répète, il vous reste à créer le « Sottisier de la traduction ». Vous n'aurez que l'embarras du choix pour l'alimenter.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

FRANCIS GILBERT.

§

Un vandalisme administratif. — Dans une étude sur le peintre de la vie ouvrière François Bonhommé (1809-1882), que vient de publier *la Gazette des Beaux-Arts* (1), M. J.-F. Schnerb a signalé un acte de vandalisme auquel on ne saurait donner trop de publicité, tant à cause de sa gravité que pour éviter le retour de semblables méfaits.

De 1851 à 1855, Bonhommé avait reçu la commande, pour l'Ecole des Mines, de six grands panneaux où devaient être retracées les opérations

(1) Livraison du 1er janvier 1913.

l'extraction et de traitement des métaux. Seules deux de ces peintures — celles qui avaient rapport au fer et au zinc — furent exécutées et livrées. Mais on irait en vain les chercher à l'Ecole des Mines : elles n'y sont plus. Ces œuvres, qui représentaient le fruit d'un long travail et dont la valeur critique et documentaire était extrême, ont été détruites. Un accident, un incendie, sans doute, sont la cause de cette perte? Nullement. Ici, laissons la parole à M. Schnerb : « Ces décorations, commandées par l'Etat, payées par l'Etat une dizaine de mille francs, devenues propriété nationale, ont été détruites volontairement par un directeur de l'Ecole des Mines à qui elles avaient été confiées. De grands cadres étaient accrochés dans une salle de cours; un jour le directeur remarqua ces objets encombrants. Il y a des yeux qui ne sauraient voir la peinture et des cerveaux qui ne sauraient comprendre ce que font des œuvres d'art dans une Ecole des Mines. On fit venir l'architecte, puis le gardien-chef. Les cadres et les châssis firent du feu; pour les toiles, on fut obligé de les débiter en petits morceaux; mais, enfin, les murs furent nets. Personne ne s'avisa qu'on pouvait un jour demander compte du dépôt, qu'un directeur est responsable du mobilier de son Ecole, y compris les tableaux. Et, d'ailleurs, on ne demanda point de compte. Le directeur mourut en paix, sans remords. Ceci se passa vers 1905. »

Les peintures acquises également par le ministère des Beaux-Arts et destinées à l'arsenal de Cherbourg ont-elles subi le même sort? M. Schnerb n'a pu en retrouver de traces et souhaite qu'on s'en inquiète ainsi que de trois dessins qui subsistent à Paris, à l'Ecole du Génie maritime, puisqu'une Ecole nationale n'est pas un lieu sûr pour une œuvre d'art.

Nous exprimons le même vœu et proposons respectueusement à la méditation des Pouvoirs compétents cette histoire édifiante, bien faite pour nous convaincre de la diffusion du sens artistique au début de notre vingtième siècle.

§

« Le Vieux Roi » au Grand Théâtre de Lyon.— On a représenté le vendredi 28 février, pour la première fois, au Grand-Théâtre de Lyon, le Vieux Roi, de M. Remy de Gourmont, mis en musique par M. A. Mariotte.

Je n'analyserai pas ici le sujet de ce poème symbolique dont l'action presque purement psychologique est comme le développement de cette parole du vieux Roi à sa fille Guislaine : «... le présent ne comprend plus le passé ». Le monologue du roi Gildas : « Je suis le roi, je suis tout, tout, toute la patrie, la forêt, la rivière, le château, la ville, la tour, les hommes, les femmes et les enfants. Je suis tout et je ne suis rien ; un vieux mot, un vieux roi, une torche qui va mourir... Vieux roi, vieux mot, vieux coffret vermoulu et rouillé... », a profondément ému le public, un peu surpris par la précision des mots, des images et des idées. Cette précision du poème, la musique de M. Mariotte la souligne et l'imprécise à la fois. Cette musique sobre et ardente extériorise parfaitement l'atmosphère dramatique du drame, du drame intérieur qui se joue dans l'âme secrète des personnages.

M. Mariotte, qui nous a déjà donné une *Salomé* représentée au théâtre Lyrique, est un musicien de grande valeur et de grand avenir. Comme on

l'a remarqué déjà, nul musicien, à l'heure présente, n'est peut-être mieux doué que lui pour la musique de théâtre. Nous entendrons prochainement le *Vieux Roi* à Paris ; nous entendrons et nous applaudirons d'autres œuvres de M. Mariotte, un de nos Maîtres de demain et déjà d'aujourd'hui. — J. G.

§

Les modèles au Japon. — M. Brinkley, l'habile journaliste anglais qui vient de mourir, disait que le nu était visible au Japon, mais que personne ne le regardait. Observation fort juste, faite au cours d'un long séjour au Japon. Avant la pénétration des Européens dans l'intérieur même du Japon, des établissements publics de bains existaient, dans lesquels hommes et femmes tout nus prenaient pêle-mêle leurs ablutions quotidiennes, et nul ne s'en montrait choqué.

Aujourd'hui, une simple barrière — souvent presque fictive — sépare les baigneurs des deux sexes. Dans les villages, les habitants prenaient, et prennent encore, des bains sur le pas de leur porte, à moins qu'un policeman, dit Chamberlain, chargé de faire exécuter les ordonnances modernes, ne s'avise de rôder dans les environs.

Or, chose curieuse, chez ce peuple peu porté à la pudeur occidentale, on ne trouvait pas, jusque dans ces années dernières, de modèles qui consentissent à poser chez les artistes. Ce rôle déplaisait à la Japonaise. Mais tout se transforme au Japon, et bien des choses s'y perdent qui étaient pour nous charmantes. Aujourd'hui, le métier de modèle a ses fervents, ainsi que l'écrit dans la revue le *Shinkoron* (vol. 27, n° 7) Mme Myazati Kikuko, qui sert d'intermédiaire entre les artistes et ceux ou celles qui posent.

« Il y a vingt ans de cela, lorsque M. Okakura Gatuzo était directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, je tenais, dans le voisinage de cette école, une papeterie. Le Directeur et les professeurs venaient me voir afin de faire des emplettes. Nous liâmes, par suite, connaissance, et, à chaque fois qu'ils me voyaient, ils me demandaient si je ne connaissais pas, dans le voisinage, quelque jeune fille qui consentît à poser. Finalement je réussis, après combien d'échecs ! à trouver une jeune fille naïve, et cette trouvaille fut le point de départ d'une profession lucrative que, par suite de l'enchaînement des circonstances, j'exerce encore aujourd'hui. Ce temps-là différait complètement du nôtre. Aucune femme ne voulait accepter d'être modèle. A toutes les petites filles du voisinage, je demandais si elles ne voulaient pas que les professeurs de l'Ecole fissent leur portrait. Devant la nouveauté de la chose, les jeunes filles, amusées, acceptaient avec joie ma proposition. Mais lorsqu'elles étaient dans l'atelier et que les professeurs les engageaient à se dévêtir, c'était un refus formel, et si on recourait à la force, c'étaient des cris et des larmes. Il n'y avait pas moyen de leur faire entendre raison.

Aujourd'hui, je ne me donne même plus la peine de chercher. De nombreuses femmes viennent me trouver, qui désirent devenir modèles. Et elles ne montrent aucune répugnance à s'exhiber toutes nues. »

Autres temps, autres mœurs.

§

Comité Parisien de la Fédération internationale pour la Culture française. — Faire aimer le français hors de France, telle avait été

pensée initiale des organisateurs des congrès de Liège en 1905 et d'Anen 1908 : à la suite du premier fut créée, sous les auspices de M. Maue Wilmotte, la Fédération internationale pour l'extension et la culture de langue française.

Un nouveau congrès devant se tenir à Gand pendant l'Exposition universelle, un comité de patronage s'est fondé à Paris, et le gouvernement la République a bien voulu lui donner son appui. En voici la composin :

Président : M. Henri de Régnier, de l'Académie française.

Vice-président : M. Georges Lecomte, Directeur littéraire du journal *Matin.*

Membres : MM. Pierre Baudin, Ministre de la Marine, J. Gautier, onseiller d'Etat, Maurice Quentin, Membre et ancien Président du onseil Municipal, Président de la Commission des congrès et concours l'Exposition universelle de Gand, Paul Adam, J.-H. Rosny aîné, A. Lichnberger, James Hyde, A. Chaumeix, Rédacteur en chef du *Journal des ébats*, A. Vallette, Directeur du *Mercure de France*, G. Bordat, Directur de la *Revue des Français*, G. Ducrocq, Directeur des *Marches de Est*, Fernand Gregh, Paul Neveux, Paul Léon, Délégué général à l'Expotion de Gand, Mme Rachilde.

Secrétaire : M. Julien Ochsé.

Ce comité fait appel à toutes les revues françaises, dans l'espoir d'augenter le nombre des congressistes, pour assurer, à l'Exposition de Gand, ne représentation brillante à notre pays.

Le Secrétaire.
JULIEN OCHSÉ.
45, rue de Villiers. Neuilly.

§

Un prix Stendhal. — La *Revue Critique des Idées et des Livres* instiue un prix Stendhal, qui sera décerné chaque année au meilleur roman psychologique, à la meilleure nouvelle du même caractère, choisis parmi les manuscrits inédits présentés au concours.

Les romans et nouvelles soumis aux règles relatives à l'attribution du prix Stendhal pour 1913 devront être déposés aux bureaux de la revue le 30 mai prochain (le règlement du concours sera envoyé à toute personne qui en fera la demande).

Le prix Stendhal attribué aux romans est fixé à 2.000 francs; le prix Stendhal attribué aux nouvelles à 500 francs.

Les romans et nouvelles qui recevront le prix Stendhal seront publiés par la *Revue critique*.

§

La Société Frédéric Chopin donnera un concert à la salle Pleyel, le 16 avril, avec le concours du grand pianiste *Théodore Szanto*.

§

Fédération des Artistes Wallons. — *Exposition de Mons, automne 1913.* — Les artistes qui n'auraient pas reçu de formule de bulletin d'ad-

hésion et qui ont l'intention de prendre part à l'Exposition de Mons sont priés de vouloir en aviser le secrétaire, à Mons, boulevard Dolez, 48.

Le règlement de l'exposition et toutes pièces utiles seront envoyés aux adhérents en temps opportun.

§

Le Sottisier universel.

Sans passer sous les fourches caudines des requins de la Russie... — *L'Express*, 4 septembre 1912.

Et ses deux bras frémissants, ses fortes mains, puis tout son corps tournaient autour de la pièce, demandant une rapide et nette explication. — *Journal*, 10 mars.

En revanche, nous avons eu des musiciens qui ont été de grands travailleurs, etc., et qui, jeunes ou vieux, morts ou vivants, ont fourni une carrière belle ou notoire, sans succomber à la tâche. — *Gaulois*, 2 janvier.

Coquilles et drôleries.

M. le Dr Cabanès nous adresse la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

Je constate, non sans surprise, que vous avez relevé, aux coquilles typographiques, une phrase où se trouvent les mots : *mon regrettable ami Gainard*. Ce n'est pas, comme vous semblez le croire, un *lapsus calami*, mais un acte conscient et délibéré.

J'ai pour garants et Saint-Marc Girardin (voir *La Fontaine et les Fabulistes* : je rechercherai la page si vous le jugez nécessaire) et M. Faguet, à qui j'ai soumis la phrase incriminée et qui me répond : « Le mot dans ce sens (s'appliquant à un nom propre) est très français. » Je tiens l'autographe de l'arbitre à votre disposition.

Sentiments sympathiques.

Dr CABANÈS.

—

...quand un écrivain illustre signale un livre, comme Balzac le fit pour *le Rouget et le Noir*... — *Paris-Revue*, fév. 1913, p. 384.

La ménagère a mis la lampe sur la table :
Elle fume, elle sent très bon ; les appétits
Sont ouverts et, joyeux, les grands et les petits
Regardent la soupière auguste, confortable.

L'Ecole Nouvelle, 15 mars, p. 279.

M. Deschanel, qui a tout à fait perdu la tête, prend son chapeau pour se couvrir. — *L'Humanité*, 7 mars.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. Roy], 7, rue Victor-Hugo

Home
et la Santé

LES MEUBLES

Lit. — L'hygiène moderne a eu
lement raison de ces meubles
rgés d'ornements et de tentures
s pères goûtaient le sommeil ré-
ur.
mode actuelle est aux lits légers,
iques de préférence, jusques et y
is le sommier, réceptacle de colo-
e microbes et de parasites variés.
giénistes purs préconisent l'ab-
de toute tenture, ciel, baldaquin
détenteurs d'infiniment petits,
ais acharnés de la gent humaine!
l en coûte encore beaucoup à la
t de nos contemporains de sacri-
la froide théorie l'impression
lette des lourdes courtines. Aussi
n encore communément dans tout
eur aisé, sinon l'alcove herméti-
ent calfeutrée, du moins le « lit
ilieu » surplombé d'une couronne
descendent de légères draperies,
ossé à une tenture murale, timides
es bien superflus de ce qui était
écessité lorsqu'on ne savait pas
e se préserver des atteintes du

moyen âge, les lits étaient d'une
leur démesurée. Quand ils n'a-
t que six pieds en carré, on les
ait « couchettes »; lorsqu'ils en
nt douze, on les nommait « cou-
». Ils se plaçaient sur une estrade.
familles entières y trouvaient place:
faut pas en chercher la raison
ment dans l'économie. Les Che-
rs, accoutumés à partager leur
, leur lit et leur table avec leurs
s d'armes pendant les campagnes,
refusaient pas, pendant l'hiver, à
ecevoir et traiter en leur château
la même confiante simplicité.
oucher ensemble était la marque la
insigne d'amitié et de confiance
l'on se pût donner. L'amiral Boni-
couchait souvent dans le même lit

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL
CRYSTOL TOILETTE
à l'usage des dames soucieuses de leur santé.
Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
Dépuratif par excellence
POUR LES ENFANTS
POUR LES ADULTES
Dans toutes les Pharmacies
SIROP DE RAIFORT IODÉ DE GRIMAULT & Cie
VENTE EN GROS
8, Rue Vivienne, PARIS

APIOLINE
CHAPOTEAUT
DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES
Dans toutes les Pharmacies
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne
SANTÉ
RÉGULARITÉ

que François Ier qui l'appelait son frère d'armes. Après la bataille de Dreux, en 1562, François de Guise partagea son lit avec son prisonnier, le prince de Condé, et combien d'autres exemples !

Les lits devinrent, par les draperies qui les décoraient, un des principaux ameublements. Les pauvres gens les garnissaient de serge ou de toile ; les riches, d'étoffes de soie, de damas et de velours.

Il y avait, au XVIIe siècle, des « lits à l'ange » et « à la duchesse, « à la polonaise » et « à la turque ». Les « lits à balustrade » étaient une marque d'honneur réservée aux souverains, aux princesses et aux très grandes dames. Ils étaient placés dans des alcôves, qu'on appelait « ruelles » et qui tenaient alors lieu de salons de réception. Certaines de ces ruelles du XVIIe siècle furent fameuses de par le cercle de beaux esprits qui s'y rencontrèrent ; les alcôvistes des « précieuses » y fréquentaient assidûment.

Mais aujourd'hui le lit a repris sa vraie destination de meuble sur lequel on se couche pour dormir ou se reposer. Le métal est assurément un grand progrès sur le bois ; il est tout à fait recommandable de bannir l'antique sommier capitonné pour lui préférer la sangle de fils d'acier. Il est également recommandable de supprimer tout drapage superflu. Les matelas de laine doivent être retournés chaque jour et recardés périodiquement. Le lit de plume, qui est encore en honneur dans certaines de nos campagnes, n'est plus guère supportable ailleurs ; tout au plus aurons-nous recours à l'édredon en guise de couverture.

Le lit doit être placé dans une pièce claire, bien aérée, et de préférence adossée à un mur ne regardant pas une fenêtre. On assure que la position du lit exerce une influence sur le sommeil ; le fait n'est cependant pas prouvé et les méthodes accusent une certaine divergence. Pourtant l'opinion généralement admise est que l'orientation nord-sud, la tête au nord, est la plus favorable à l'éclosion des rêves dorés que rien ne vient interrompre.

L'expérience est facile à tenter.

Dr Argyre.

Chronique Automobi

J'ai le plaisir d'être assez souv consulté par des lecteurs de cette c nique pour l'achat de voitures d'o sion, et si j'ai pu quelquefois leur utile, j'en suis excessivement heur

Je reste toujours à l'entière disp tion de ceux qui voudront bien me tre à contribution pour des cas pré mais je voudrais essayer d'exposer quelques généralités.

Car qu'y a-t-il de plus dangereu de plus difficile que l'achat d'une ture d'occasion ?

Ces acheteurs peuvent se diviser à près en deux catégories : 1° Ceux lant débuter par un véhicule provis qui leur permettra de se faire la m de s'habituer à la conduite, de se dre compte de l'utilité et de l'agrén de l'automobile, puis, plus tard, s'a ter neuve la voiture répondant to fait à leurs désirs et qu'ils ne craind pas d'abîmer, puisqu'ils auront fait l premières armes ; 2° ceux dont la bo ne leur permet pas de mettre le prix neuf.

Pour ces deux sortes d'acheteur problème est à peu près le même, q que pour les premiers la décision p présente peut-être moins d'inconvéni puisqu'au bout d'une saison ou d ils revendront, et que s'ils ont été tr pés, ma foi leur budget aura été un plus écorné et voilà tout.

Remarquez que, là, je n'envisage les déboires pécuniaires et que je nev pas trop songer aux accidents ca par des machines à vices cachés.

Pour l'acheteur dont le budget forcé à acheter une voiture d'occas c'est plus grave, car s'il a été tron il aura perdu, ou à peu près, l'arg déboursé et n'aura plus la faculté recommencer.

Bien souvent, l'acheteur d'occa n'est pas raisonnable. Il veut trouve mouton à cinq pattes : la bonne voit excellente, parfaite, et à un prix bas.

bien, je ne crains pas de dire,
façon bien nette, que pratique-
cela n'existe pas.
ute bonne voiture, en merveilleux
garde toujours sa valeur, et trouve
urs son acquéreur à un prix rai-
ble. Pourquoi demander à un prix
a voiture livrée il y a peu de temps
Monsieur qui vient de mourir et
a veuve désire vendre?
urquoi demander à un prix bas la
re commandée il y a quelques mois
un Monsieur, qui, à la suite de
s de fortune quelconques, ne
payer le solde pour en prendre
ison?
y réfléchissant bien, il me semble
est facile de se rendre compte
n'y a pas la moindre raison pour
es voitures se vendent pour rien.
veuve vendant la voiture que pos-
it son mari trouvera un acquéreur
prix normal dans son entourage,
inon s'adressera à la maison qui
it vendue, mais elle ne la donnera
après quatre à cinq mois de service,
itié du prix qu'elle aura été payée.
n Monsieur qui ne peut prendre,
de fonds, la voiture commandée,
itera avec son vendeur et obtiendra
iation du marché par l'abandon du
versé à la commande, par exemple,
alors ensuite ce vendeur ne ven-
pas cette voiture neuve à un prix
soire, il n'y a aucune raison pour

j'étais acheteur d'une voiture d'oc-
on, voilà ce que je ferais :
Je n'achèterais qu'une voiture de
de marque; et j'insiste bien, je dis
rande marque, et pour le cas actuel
ot veut dire pour moi les marques
se revendent le plus facilement et le
ux,
ne puis les citer ici, ce n'est pas la
e, mais il est facile de les reconnaî-
même pour un novice.
Une fois ma marque fixée, ou mes
ques, car je pourrais, suivant ce que
rouverais, en envisager deux, par
mple, je m'adresserais pour cet achat
n représentant du constructeur. Si
'en connaissais pas, je demanderais
constructeur de m'indiquer ses re-
sentants.

Je n'achèterais pas à un particulier, qui, de la meilleure foi du monde, peut se tromper et est toujours convaincu que sa voiture est la meilleure qui existe.

Et je n'achèterais pas non plus à ces spécialistes de l'occasion qui ne sont que des officines d'écoulement de véhicules dans un état quelconque, état qui leur est complètement indifférent, état qu'ils cachent par une superbe peinture et un vernis bien brillant.

En un mot, je n'achèterais que chez le représentant de la marque et non chez le maquignon.

Il y a un point que je voudrais faire toucher, que je voudrais bien faire sentir aux lecteurs qui auront lu attentivement cette chronique, c'est le suivant :

L'agent direct d'une usine n'est pas, en principe, marchand de voitures d'occasion; il est marchand de voitures neuves. Et s'il vous vend une voiture d'occasion, il vous en fera connaître honorablement ce qu'il en pense, il vous dépeindra honnêtement l'état de cette voiture : c'est son intérêt.

En vous vendant ce véhicule d'occasion, il n'a qu'une idée, c'est de faire de vous un client; c'est de se dire, avec juste raison : Si ce Monsieur est content, quand il achètera une voiture neuve il viendra me retrouver parce que je ne l'aurai pas trompé.

Au contraire, s'il est mécontent de sa voiture d'occasion, je ne le reverrai jamais.

Mais je vois d'ici venir quelques objections, et principalement celle-ci :

Si j'achète une très bonne voiture, si j'achète une voiture de grande marque, je vais la payer un prix élevé.

Rien n'est plus exact.

Reste à savoir si vous aurez fait une bonne ou une mauvaise opération.

C'est ce que nous examinerons dans une prochaine chronique.

G. Cernay.

F... à V... — Cette voiture n'est pas de votre âge. Prenez quelque chose de plus sérieux.

D... à P... — Votre question est un peu technique. Je me documente et vous écrirai incessamment.

COLLECTIONS EUGÈNE KRAEMER

Première Vente

TABLEAUX ANCIENS DU XVIII[E] SIÈCLE

par : Boucher, Constable, Coypel, Drouais, Fragonard, Goya, Greuze, Hoppner, Mme Labille-Guiard, Heinsius, Huet, Lancret, Largillière, Sir Th. Lawrence, Le Prince, Nattier, Pater, Hubert-Robert, Roslin, Tournières, Van Loo, Watteau.

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

Miniatures par ISABEY, AUGUSTIN, etc. Bonbonnières

Bronzes. — Pendules. — Matières dures montées en bronze.

TERRES CUITES et MARBRES par Coysevox, Falconet, Clodion, Pajou, Marin, etc.
MEUBLES par Riesener, Cramer, N. Petit, Pionnez, etc.
SIÈGES en ancienne tapisserie de Beauvais. Tapis. Paravent de la Savonnerie
VENTE après décès. GALERIE GEORGES PETIT, rue de Sèze, 8, à Paris.
Les 28 et 29 avril 1913, à 2 heures. — Expositions, particulière, 26; publiques, 27 avril.

Deuxième Vente

TABLEAUX ANCIENS — PASTELS DU XVIII[E] SIÈCLE

par : Van Blarenberghe, Danloux, David, Deshays, Drouais, Fragonard, baron Gérard, Greuze, Heinsius, Largillière, Sir Th. Lawrence, Mme Vigée-Lebrun, Le Moine, Nattier, baron Regnault, Reynolds, Hubert-Robert, Tocque, Tournières, Watteau, etc.
PASTELS par : Rosalba Carriéra, Quentin de La Tour, Perronneau, John Russell.

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

PORCELAINES MONTÉES EN BRONZE — SCULPTURES
Bronzes d'Art et d'Ameublement — Pendules
MEUBLES. — TAPIS DE LA SAVONNERIE
VENTE après décès. GALERIE GEORGES PETIT, rue de Sèze, 8, à Paris.
Les 5 et 6 mai 1913, à 2 heures. — Expositions : particulière, 3; publique, 4 mai.

Troisième Vente

TABLEAUX ANCIENS

DES ÉCOLES PRIMITIVES ET DE LA RENAISSANCE, DES XV[e] ET XVI[e] SIÈCLES
Anglaise, Espagnole, Flamande, Française, Hollandaise et Italienne des XVII[e] et XVIII[e] siè

Œuvres de : Allori, sir W. Beechey, L.-L. Boilly, Bol, Coello, Constable, Cosway, Fyt, Goya, Guardi, Hogarth, Hoppner, sir Th. Lawrence, Netscher, Prud'hon, Reynolds, Roslin, Rubens, Van Dyck, etc.

PASTELS ET DESSINS DES XVII[e] ET XVIII[e] SIÈCLES

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

Sculptures, Bronzes, Pendules, Objets variés.

SIÈGES ET MEUBLES DES XVI[e], XVII[e], XVIII[e] SIÈCLES ET AUTRES
Tapisseries du XVIII[e] Siècle
VENTE après décès. GALERIE GEORGES PETIT, rue de Sèze, 8, à Paris
Les 2, 3, 4 et 5 juin 1913. — Expositions : particulière, 31 mai; publique, 1[er] juin.
Com.-pris.: M[e] F. Lair-Dubreuil, 6, rue Favart. — M[e] Henri Baudoin, 10, rue Grange-Bateli

EXPERTS { Pour les tableaux et pastels. M. Jules Féral, rue Saint-Georges, 7
Pour les obj. d'art et past.. MM. Paulme et Lasquin, r. Chauchat, 10, r. G[de]-Bre
Pour les objets d'art..... MM. Mannheim, 7, rue Saint-Georges.

tous vos livres sous la main

avec la bibliothèque tournante TERQUEM

PARIS
31 bis Boul. Haussmann
angle de la rue Scribe.

mandez le Catalogue 73 envoyé **franco** ainsi que le prospectus spécial du

"TERPI"

pour **relier soi-même**

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

CHEMIN DE FER DU NORD

ISON BALNÉAIRE ET THERMALE 1913

ne (Le Portel).

l-le-Temple (Fort-Mahon).
s-Camiers (plage Sainte-Cécile et Saint-Gabriel).
rque (plage de Malo-les-Bains et Rosendaël).
s (Paris-Plage).
ages du Bourg-d'Ault, d'Onival et du Bois-de-
).
lahon-Plage.
lde (Bray Dunes).
lines (plage du Petit-Fort-Philippe).
otoy.

Leffrinckoute (Malo-Terminus).
Le Tréport-Mers (Mesnil-Val).
Loon-Plage.
Marquise-Rinxent (plage de Wissant).
Noyelles.
Pont-de-Briques (plage d'Hardelot).
Quend-Fort-Mahon (plages de Fort-Mahon et de Saint-Quentin).
Quend-Plage.
Rang-du-Fliers-Verton (plage de Merlimont).
Rosendaël (plage de Malo-les-Bains).
Saint-Valéry-sur-Somme.
Wimille-Wimereux (plages de Wimereux, Ambleteuse et Audresselles).
Zuydcoote (Nord-Plage).

en-les-Bains.
efonds.

Saint-Amand.
Saint-Amand-Thermal.
Serqueux (desservant Forges-les-Eaux).

u jeudi précédant les Rameaux au 31 octobre, toutes les gares délivrent, à destination des stations balnéaires
rmales ci-dessus, les billets ci-après :
illets d'aller et retour collectifs pour familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours (réduction de
0 à partir de la quatrième personne) ;
Cartes d'abonnement de 33 jours (sans arrêt en cours de route) (réduction de 20 0/0 sur le prix des abon-
uits ordinaires d'un mois) ;
Billets individuels hebdomadaires, valables du vendredi au mardi et de l'avant-veille au surlendemain des
légales (réduction de 20 à 44 0/0).

Pour les bains de mer seulement :

Billets individuels ou collectifs d'excursion du dimanche, à des prix excessivement réduits (2e et 3e classes
ement).

A titre de renseignements, s'assurer des conditions dans les gares et bureaux de ville de la Compagnie. . .

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Pyrénées et Golfe de Gascogne

Billets d'aller et retour individuels pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les gares du réseau, valables 33 jours avec faculté de prolongation et comportant une réduction de 25 0/0 en 1re classe et de 20 0/0 en 2e et 3e classes.

Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les stations du réseau sous condition d'un minimum de parcours de 300 kilomètres aller et retour, réduction de 20 à 40 0/0 suivant le nombre de personnes, validité 33 jours avec faculté de prolongation.

Billets d'excursion délivrés toute l'année au départ de Paris avec **5 itinéraires** différents *viâ* Bordeaux ou Toulouse, permettant de visiter Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Hendaye, Biarritz, Pau, Lourdes, Bagnères-de Bigorre, Luchon, etc., validité 30 jours avec faculté de prolongation. Prix, 1er, 3e, 4e et 5e itinéraires : 1re classe, **164** fr. **50** ; 2e classe, **123** fr.— Prix, 2e itinéraire : 1re classe, **163** fr. **50** ; 2e classe, **122** fr. **50**.

Cartes d'excursions individuelles et de famille dans le Centre de la France et les Pyrénées, **divisées en 5 zones**, délivrées au départ de Paris et des principales gares du réseau du 15 juin au 15 septembre et donnant aux voyageurs le droit de circuler à leur gré dans la zone de libre circulation choisie par eux, validité un mois avec faculté de prolongation.

Pour les cartes de famille, la réduction varie suivant le nombre des personnes de 10 à 50 0/0.

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

L'HIVER

A LA COTE D'AZUR

Billets d'aller et retour collectifs, 1re 2e et 3e cl. valables 33 jours (faculté de prolongation) dé jusqu'au 15 Mai dans toutes les gares P.-L.-M. a milles d'au moins trois personnes, pour :

Cassis, la Ciotat, Saint-Cyr-la-Cadière, Baud Jioules-Sanary, La Seyne, Tamaris-sur-Mer, T Ilyères et toutes les gares situées entre Saint-Rap Valescure, Grasse, Nice et Menton.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

PRIX : les deux premières personnes paient le tarif, la 3e personne bénéficie d'une réduction de 5 la 4e et chacune des suivantes d'une réduction de 7

Arrêts facultatifs

Demander les billets quatre jours à l'avance gare de départ.

NOTA. — Pour tous renseignements (prix, h res, etc.), se reporter au Livret Guide Horaire P.- 0 fr. 60 dans toutes les gares du réseau, ou e contre 0 fr. 80 adressés en timbres-poste au S de l'Exploitation de la Compagnie P.-L.-M., 20, b vard Diderot, Paris.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

PARIS A LONDRES

Viâ ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

par la gare Saint-Lazare

SERVICES RAPIDES TOUS LES JOURS ET TOUTE L'ANNÉE

(Dimanches et fêtes compris)

DÉPARTS DE PARIS-SAINT-LAZARE : à 10 h. 18 (1re et 2e cl.), et à 21 h. 20 (1re, 2e et 3e cl.

DÉPARTS DE LONDRES : VICTORIA (Cie de Brighton) à 10 h. du matin (1re et 2e cl.) 8 h. 45 du soir (1re, 2e et 3e cl.). — **LONDON-BRIDGE**, à 9 h. 50 du matin (9 h. 25 le dimanc (1re et 2e cl.) et à 8 h. 45 du soir (1re, 2e et 3e cl.).

Voie la plus pittoresque et la plus économique

PRIX DES BILLETS

Billets simples valables 7 jours

1re Classe	48 fr. 25
2e Classe	35 fr. »
3e Classe	23 fr. 25

Billets d'aller et retour valables 1 mo

1re Classe	82 f
2e Classe	58 fr
3e Classe	41 f

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur le parcours, ainsi qu'à Brighton.

Sur le réseau de la Compagnie de London Brighton, les voyageurs titulaires de billets directs entre Pa Londres et leurs au delà ont droit à tous les trains comportant des voitures de la classe indiquée sur leurs bi toutefois, les voyageurs de 2e classe utilisant des trains ne comportant pas de voitures de cette classe de monter en 3e classe, à moins qu'ils ne préfèrent payer le supplément dû pour la 1re classe.

Seuls les trains de Londres à Newhaven et de Brighton à Newhaven et vice versa en correspondance es bateaux de jour et de nuit comportent des voitures de 2e classe.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

s annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

N B^d GRENELLE, 29, angle r. St-Charles, prolongée. C^ce : 443 m. 35.382 fr. **M. à pr. : 505.000** fr. Adj. 1 ench., ch. ris, 15 avr. S'adr. M^e Théret, not., 24, b^d St-Denis.

---

n ort AV^e DE LA MOTTE-PICQUET, 21. 8.000 fr. C^ce : 342 m. **M. à pr. : 320.000** fr. A ndi 31 mars 1913, à 1 h., en l'étude de M^e Thomas, à Montrouge, 53, route d'Orléans.

---

ison de rt à Paris RUE BARRAULT, N° 91. 0 m. 10. Rev. : 12.000 fr. **M. à pr. : 130.000** fr. A ndi 31 mars, ét. M^e Thomas, not. à Montrouge, te d'Orléans.

NTE au Palais, à Paris, 12 avril 1913, 2 h.
RUE CHARDIN, N° 7. Mise à prix : 170.000 fr
TEAU DE CARREUX, à Missy (Aisne). C^ce : 5 h^a. 73 ares env. **Mise à prix : 110.000** francs. ser : à Paris, à M^es de Forges et Plaignaud, et à M^e Lefebvre, not. ; à Vailly, à M^e Foulon,

---

VENTE au Palais à Paris, 9 avril, 2 h., en 3 lots.
1° Maison à Paris RUE DU THÉATRE, 111 (XV^e).
Angle r. du Commerce. Rev. br. : 10.000 fr. **Mise à prix : 90.000** francs ; 2° **Maison à Paris,**
RUE LACORDAIRE, 13 (XV^e).
Rev. brut : env. 11.000 fr. **M. à pr. : 70.000** fr.
Maison à Paris RUE FRÉMICOURT, 40 (XV^e).
Rev. br. : 5 750 fr. **M. à pr. : 50.000** fr. S'ad. à M^es François, avoué à Paris, 38, r. François I^er ; et Bourdel et Dauchy, not. à Paris.

Maison à Paris R. DES BERNARDINS, 9, C^ce : 431 m. Rev. net : 2.800^f. **M. à pr. : 35.000** fr. Adj., ch. not., Paris, 22 avril 1913, M^e Douchez, not., 37, q. de la Tournelle.

NANTERRE : 11 MAISONS. **M. à pr. de 4.000** fr. à **35.000** fr.
et 27 TERRAINS. **M. à pr. : 20 fr. par lot.**
A adj., Mairie de Nanterre, le dimanche 13 avril 1913, à 1 h., par M^e Bourgoin, not. à Nanterre.

VERSAILLES **2 Maisons**, 11 et 13, r. des Chantiers. C^ces : 470 et 970 m. Rev. br. : 2.670 et 7.720 fr. **M. à pr. : 30.000^f** et **80.000^f**. Adj., 2 lots, fac. réun. Etud. Langlois, not. à Versailles, r. Hoche, 17, le 23 avril, 2 h : préc. S'ad. not. : M^e Langlois et M^e Dauchez, 37, q. Tournelle, Paris, dép. ench.

HEMINS DE FER DU MIDI

LETS DE FAMILLE

les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

ets délivrés toute l'année, dans les gares réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi voyageur et avec les réductions suivan- r les prix du tarif général pour un par- *aller et retour compris* d'au moins 300 ètres. Pour une famille de 2 personnes, o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 per- es, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de sonnes ou plus, 40 o/o.

xceptionnellement, pour les parcours untant le réseau de Paris-Lyon-Médi- née les billets ne sont délivrés qu'aux les d'au moins 4 personnes et le prix s'ob- en ajoutant au prix de 6 billets simples naires le prix d'un de ces billets pour ue membre de la famille en plus de trois.

e : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplement de 10 0/0.

IS. — Un livret indiquant en détail les conditions lesquelles peuvent être effectués les divers voyages rsions de famille, etc . . ., sera envoyé gratuite- à toute personne qui fera parvenir au Service ercial de la Compagnie, 54, boulevard Haus- , à Paris (IX^e arrond.), le montant du livret, 25.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL : **500** MILLIONS

Siège social : 54 et 56, rue de Provence

Succursale-Opéra : 25 à 29, Boulevard Haussmann.
Succursale : 134, rue Réaumur (Place de la Bourse), à PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe. — **Ordres de bourse** (France et étranger) ; **Souscriptions sans frais ; — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.) ; — **Escompte et encaissement d'Effets de commerce et de Coupons** Français et Etrangers ; — **Mise en règle et garde de titres ; — Avances sur titres ; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages ; — Virements et Chèques** sur la France et l'Étranger ; — **Lettres et Billets de crédit circulaires ; — Change de Monnaies étrangères. — Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis **5 fr.** par mois ; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension).

99 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue ; 913 agences en province : 3 agences à l'Étranger : (Londres, 53, Old Broad Street. — Bureau à West-End, 65, 67, Regent Street) et St-Sébastien (Espagne) ; correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts :
Bruxelles, 70, Rue Royale.
Anvers, 74, Place de Meir. — *Ostende*, 21, av. Léopold 7

BULLETIN FINANCIER

Il n'y a toujours rien de décisif dans la guerre turco-balkanique. Les belligérants attend toujours, l'arme au pied. Qu'attendent-ils? Sans doute les résultats des négociations engagées nouveau à Londres entre les grandes puissances. Mais ces résultats ne sont pas et ne peuv pas être prochains.

Comme faits nouveaux il faut enregistrer l'assassinat à Salonique du roi Georges de Grèce manifestation navale de l'Autriche dans les eaux Albanaises. Le premier fait est évidemm déplorable, mais il est sans répercussion profonde sur la situation générale, surtout si le nouv roi Constantin continue strictement la tâche de son père. Les conséquences du second fait plus graves, parce que des complications peuvent en surgir. Déjà il en est résulté une inquié dont se sont ressentis les marchés financiers.

En France, le Sénat a renversé le ministère Briand sur la question de la réforme électo votée par la Chambre. Il y a ainsi conflit entre les deux assemblées. Malgré les difficu M. Louis Barthou est parvenu rapidement à former un ministère de conciliation républica Pourra-t-il durer? Surtout, pourra-t-il réaliser la réforme militaire et la réforme électorale qu pays attend? L'avenir le dira.

En attendant, constatons que ces événements extérieurs et intérieurs ne sont pas précisém propices à la reprise des cours et des affaires.

La rente française a détaché un coupon de 0,75 c. Elle s'inscrit à 87,80. L'Espagne extéri est à peu près stationnaire à 92,85. Le Turc Unifié recule à 85,25. L'Italien prend une lé avance à 95,65. Le Serbe 4 o/o perd plus d'un demi-point à 83,85; le Bulgare 5 o/o 1902 chit sensiblement à 499; le Roumain 4 o/o 1898 à 89,50. L'Hellénique 1881, au contraire, m à 302,50.

Les fonds russes sont variables. Il y a baisse sur le Consolidé 4 o/o qui passe de 95,50 à 9 et sur le 4 o/o 1901 qui passe de 93,50 à 91,50. Le 4 1/2 o/o 1909 est en perte insignifian 100,20. Le 5 o/o 1906 gagne 0,10 c. à 105,10.

Les chemins de fer français reculent, l'Est à 923, le Lyon à 1322; l'Orléans à 1365, le Nor 1675, le Midi à 1135, l'Ouest à 905.

Les établissements de Crédit subissent plus ou moins le contre-coup des événements. Les atteints sont la Banque de Paris qui se rétrograde à 1755; la Banque Française qui descend à l'Union parisienne qui revient à 1168; la Banque Ottomane qui perd 10 points à 648, et le Co toir d'Escompte autant à 1046. La Société Générale est stationnaire à 820. Son assemblée ann a eu lieu le 20 mars. Nous en donnerons le compte rendu dans notre prochain numéro. Di seulement que M. Louis Dorizon quitte la direction générale de cet établissement pour pre la vice-présidence du Conseil d'Administration. C'est M. André Homberg, directeur de la Ba Française, qui lui succède avec M. Louis Minvielle comme principal lieutenant.

Quant au Crédit Lyonnais, qui cote 1684, il continue ses progrès malgré les difficultés d situation mondiale. L'Assemblée Générale de ses actionnaires s'est tenue à Lyon le 17 mars la présidence de M. Bethenod. Ses profits et pertes pour l'année 1912 dépassent 40 millions, s rieurs de près de 4 millions à ceux de l'exercice 1911. Aussi, cette année, le dividende a-t-i être porté de 60 à 65 fr. Les actionnaires ont voté toutes les propositions du Conseil d'Admi tration et ils ont réélu à l'unanimité MM. Bouthier et Fabre-Luce, administrateurs sortants nommé commissaires pour un an MM. Ernest Desvallières, Le Myre de Vilers, Théodore Va et Pierre Tresca.

Les affaires continuent naturellement à chômer. Cependant, la Banque Franco-Japonais Banque de Paris et la Société Générale viennent de placer avec succès, au prix de 483 fr., 100 obligations 5 o/o de 500 fr. de la Compagnie Orientale de Colonisation.

De son côté la Banque de l'Indo-Chine, aidée par les grands établissements financiers, a au public, à 462 fr. 50, 110.987 obligations 3 1/2 o/o de 500 fr.

LE MASQUE D'OR.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

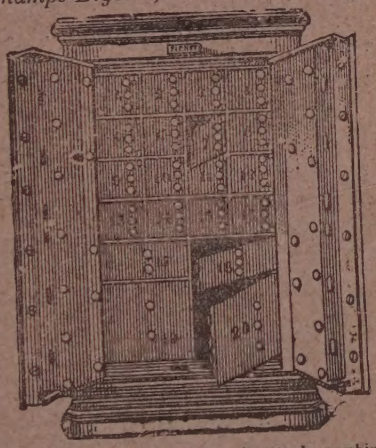
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être cadossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

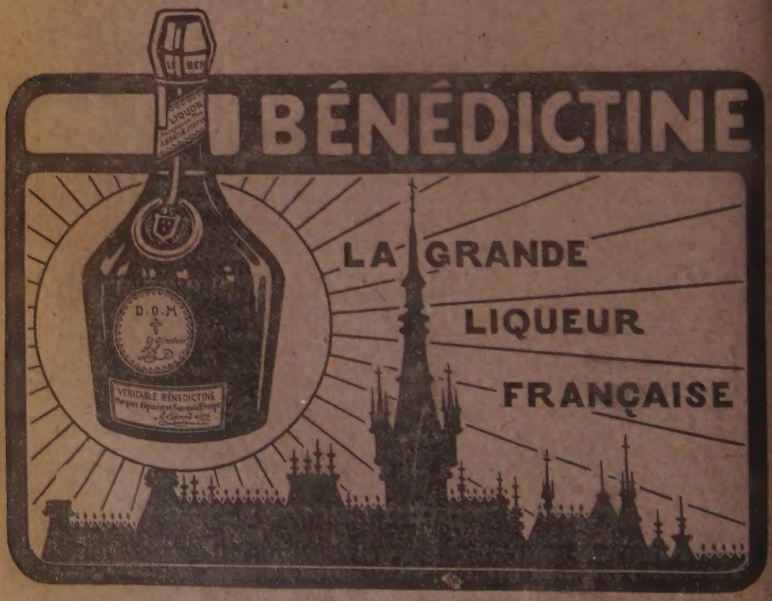
VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.